BnF Gallica

Voyage autour du monde sur la frégate "la Vénus" pendant les années 1836-1839. Tome 1 / , publié... par Abel Du [...]

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

{BnF Gallica

Du Petit-Thouars, Abel (1793-1864). Auteur du texte. Voyage autour du monde sur la frégate "la Vénus" pendant les années 1836-1839. Tome 1 / , publié... par Abel Du Petit-Thouars,.... 1840-1864.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

DOUBLE
G.23066
(1)

VOYAGE
AUTOUR DU MONDE

SUR LA FRÉGATE

LA VÉNUS,

PEND[illegible]S ANNÉES 1836-1839,

PUBLIÉ PAR ORDRE DU ROI,

SOUS LES AUSPICES DU MINISTRE DE LA MARINE,

PAR ABEL DU PETIT-THOUARS,

Capitaine de vaisseau, Commandeur de la Légion-d'Honneur.

TOME PREMIER.

PARIS,

GIDE, ÉDITEUR,

RUE DE SEINE-SAINT-GERMAIN, 6 BIS.

1840

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Bibliothèque
Centrale

N° 1283.

1283

Depot

Cote 221

VOYAGE

AUTOUR DU MONDE

SUR LA FRÉGATE

LA VÉNUS.

I.

270.

VOYAGE
AUTOUR DU MONDE

SUR LA FRÉGATE

LA VÉNUS.

I.

DV
G
23066

DON 8 6 0111
(81)

T 44 Gl 940

A. Pihan de la Forest, Imp. de la Cour de Cassation,
rue des Noyers, 37.

VOYAGE

AUTOUR DU MONDE

SUR LA FRÉGATE

LA VÉNUS,

PENDANT LES ANNÉES 1836-1839,

PUBLIÉ PAR ORDRE DU ROI,

SOUS LES AUSPICES DU MINISTRE DE LA MARINE,

PAR ABEL DU PETIT-THOUARS,

Capitaine de vaisseau, Commandeur de la Légion-d'Honneur.

TOME PREMIER.

MINISTÈRE
Bibliothèque
D'ÉTAT

PARIS,

GIDE, ÉDITEUR,

RUE DE SEINE-SAINT-GERMAIN, 6 BIS.

1840.

VOYAGE

AUTOUR DU MONDE

SUR LA FRÉGATE

LA VÉNUS.

RELATION

I.

VOYAGE
AUTOUR DU MONDE

SUR LA FRÉGATE

LA VÉNUS,

PENDANT LES ANNÉES 1836-1839,

PUBLIÉ PAR ORDRE DU ROI,

SOUS LES AUSPICES DU MINISTRE DE LA MARINE,

PAR ABEL DU PETIT-THOUARS,

Capitaine de vaisseau, Commandeur de la Légion-d'Honneur.

RELATION

Avec une Carte générale du Monde et un Atlas pittoresque in-folio.

TOME I.

MINISTÈRE
Bibliothèque
D'ÉTAT

PARIS,

GIDE, ÉDITEUR,

RUE DE SEINE-SAINT-GERMAIN, 6 BIS.

1840.

INTRODUCTION.

J'ai essayé d'écrire le récit d'un long voyage commencé sur la *Vénus*, le 31 décembre 1836 et terminé, sur la même frégate, le 24 juin 1839. Je me suis proposé, en entreprenant cet ouvrage, de consigner plusieurs observations nouvelles que je crois utiles à la navigation et aux sciences; en même temps, et ceci a été la partie facile de la tâche que je me suis imposée, j'ai saisi avec plaisir l'occasion de reconnaître, autant qu'il était en moi, le zèle, les travaux et le dévouement des officiers et des marins qui ont contribué, de tout leur pouvoir, aux heureux résultats de cette campagne.

J'ai voulu aussi donner quelques renseignements utiles sur les lieux les plus favorables à la pêche de la baleine; sur l'accroissement possible de cette branche si intéressante de l'industrie maritime; sur les relations commerciales enfin, que l'on pourrait établir avec les parties du monde encore peu fréquentées que nous avons visitées. Je ne me suis pas borné à dire seule-

ment ce que j'ai vu, ce que j'ai appris dans le cours du voyage exécuté sur la *Vénus*, j'ai fait usage également de tout ce que j'avais pu voir ou apprendre par moi-même, dans des voyages précédents.

Ce livre sera utile, du moins je l'espère, aux marins de la marine marchande qui auront à entreprendre des voyages au *Brésil*, au *Chili*, au *Pérou*, aux *côtes occidentales du Mexique*, ou dans toute autre partie de l'Océan Pacifique. Il sera utile encore à tous ceux qui s'occupent de la pêche de la baleine : il aura, enfin, de l'intérêt pour tous les officiers de la marine de l'État qui auront à croiser dans le grand Océan ou à visiter la Polynésie.

Depuis le voyage du célèbre Lapérouse, en 1786, pas un seul bâtiment de l'État, pas un seul navire du commerce français n'avait visité le *Kamtschatka ;* notre pavillon national n'avait donc jamais flotté à la vue de ces terres glacées, ni dans ces parages éloignés où il n'était connu que par sa gloire! Être des premiers à le montrer, c'était, pour les marins de la *Vénus*, un des grands attraits de cette campa-

gne. Il y avait aussi, dans ce fait, quelque intérêt à en fixer l'époque.

Depuis longtemps déjà, le commerce réclamait du ministère de la Marine, une protection toute spéciale sur les côtes occidentales du Mexique; mais le nombre des navires marchands expédiés vers ces parages, parut d'abord trop peu élevé pour justifier la dépense d'un bâtiment de guerre. Cependant telle est la sollicitude du gouvernement pour le commerce, que sans s'arrêter plus longtemps à des économies qui pouvaient devenir funestes, et prenant en considération, non pas tant l'importance des relations commerciales qui commençaient à s'établir dans ces parages, que leur développement à venir, il ne voulut pas abandonner indéfiniment à leurs propres forces, les capitaines et les subrécargues, exposés à toutes sortes de vexations et d'exactions, sur ces côtes éloignées, où le moindre agent de l'administration, libre, en quelque façon, de toute responsabilité vis-à-vis d'un gouvernement dont le siége est si loin et l'instabilité si grande, se croit toujours en droit d'agir arbitrairement.

A la nécessité de ces encouragements, donnés à notre commerce, devait se joindre un intérêt beaucoup plus puissant encore : celui de la pêche de la baleine, cette aventureuse industrie, que le gouvernement protège et favorise par des règlements exceptionnels, par des primes, par tous les moyens enfin, dont il peut disposer. Toutefois, on se demandait comment il se faisait que, malgré tant de sacrifices, la pêche de la baleine restât pour ainsi dire stationnaire? La raison en était cependant bien simple : c'est que les équipages des baleiniers, ne se sentant contenus dans leurs devoirs par aucune force coërcitive, se mettaient fréquemment en révolte, ce qui ruinait les expéditions et causait souvent même la perte des navires. On pensa donc à mettre un terme à ces désordres, en faisant surveiller les baleiniers par les vaisseaux de l'État, chargés ainsi de porter l'action des lois sur tous les points du globe.

Naturellement la surveillance de la pêche sur les côtes où nous entretenons des stations, fut dévolue aux bâtiments qui les composent; mais il fallait de plus s'occuper de cette classe de baleiniers, attachés à la poursuite du *cachalot*, ce

géant des mers, qui ne se tient dans aucun parage déterminé; ces baleiniers vont, comme va la baleine, tantôt vers un pôle, tantôt vers l'autre, suivant la saison. Mais comme le nombre des baleiniers *cachalotiers* est encore très-faible, et que c'eût été une charge énorme que d'affecter un bâtiment de l'État à ce service unique, on jugea qu'il était plus convenable, prenant en considération, tout à la fois, l'intérêt général du commerce et les intérêts particuliers de la pêche de la baleine, de confier ce double service au même bâtiment, qui aurait à se présenter successivement sur les côtes du Chili, sur celles du Pérou, du Kamtschatka, du N. O. de l'Amérique, des deux Californies, du Mexique, et enfin, dans toute la Polynésie et à la Nouvelle-Hollande : telle a été véritablement l'origine de la mission que la *Vénus* avait à remplir.

Cette frégate devait, en outre, montrer d'une manière digne de la France, le pavillon national dans tous ces parages où il avait été vu si rarement; en un mot, rien ne fut négligé pour rendre ce voyage aussi utile qu'il pouvait l'être,

Parmi les travaux exécutés dans le cours de cette campagne, je citerai comme les plus importants pour la navigation, les plans de tous les ports où la *Vénus* a mouillé; plans qui n'existaient point auparavant, ou dont au moins l'exactitude pouvait être contestée : tels sont ceux de *Valparaiso*, au Chili; du *Callao*, au Pérou; d'*Honoloulou*, aux îles Sandwich; de la baie d'*Avatscha*, au Kamtschatka; de la *Madeleine*, en Basse-Californie; d'*Acapulco*, sur la côte méridionale du Mexique; de la *baie de la Poste*, île de la Floriana, archipel des Galapagos; de *Papéïti*, île d'O-Taïti; et, enfin, de la *baie des Iles*, île nord de la Nouvelle-Zélande. Telles sont encore : les cartes de l'archipel des îles *Galapagos*, de l'archipel des îles *Marquises*, la carte de l'île de la *Guadeloupe* (Haute-Californie); celles des roches nommées *Alijos* (Basse-Californie); celles de l'île de *Pâques*, des îles *Juan-Fernandez;* celles de *Saint-Félix* et de *Saint-Ambroise*, et de la basse des *Hormigas*, sur les côtes du Chili et du Pérou, etc. Tous ces plans ont été levés, toutes ces cartes ont été dressées par M. de Tessan, ingénieur hydrographe de la marine; les sondes ont été faites par MM. les élèves de la frégate. Les

cartes, faites sous voiles, sont assujéties aux longitudes déterminées par les montres marines, sur mes observations et sur celles de M. Lefebvre, enseigne de vaisseau.

Les montres marines, pendant toute la campagne, ont été suivies et tenues par M. Lefebvre. Cet officier a montré une grande aptitude pour ce service et son zèle ne s'est jamais ralenti. M. Enout, élève de première classe, a également déployé un grand zèle pour le service ; il a calculé toutes les observations de distances de la lune au soleil, faites pour l'obtention de la longitude aux différents mouillages pris par la *Vénus*.

Après les travaux hydrographiques dont l'importance pour la navigation est incontestable, il convient de signaler la collection des observations de physique faites durant la campagne ; c'est peut-être la plus complète de celles qui existent. Ces observations ont commencé au départ de la frégate, et n'ont cessé qu'à son retour sur la rade de Brest. Dans ce laps de temps, les baromètres, les thermomètres à l'eau et à l'air ont été pris d'heure en heure, et jour et nuit; de

nombreuses observations, tant sur l'humidité de l'air que sur le degré de salure de l'eau de mer y ont été ajoutées.

Des sondes ont été faites à d'immenses profondeurs pour déterminer les différences de température des diverses couches d'eau superposées : toutes ces sondes ont été exécutées avec des thermomètres de *Bunten*, sous la surveillance immédiate de M. de Tessan. Les instruments n'ont pu résister à la pression de la mer, toutes les fois qu'hermétiquement fermés ils ont atteint une profondeur de 2,000 brasses. Mais les expériences déjà faites nous ont démontré la possibilité d'obtenir des résultats complètement satisfaisants en apportant, dans la confection des instruments, les perfectionnements convenables.

Pendant toutes les relâches de la *Vénus*, et chaque fois que la durée du séjour l'a permis, un observatoire a été établi à terre pour y faire des observations sur les variations diurnes de l'aiguille aimantée, sur l'inclinaison et sur la déclinaison de l'aiguille, et, enfin, sur l'intensité magnétique.

Le mouvement des eaux occasionné par les marées, a aussi été l'objet d'observations faites avec la plus scrupuleuse exactitude.

Ces observations de toute espèce ont toujours eu lieu dans les circonstances les plus favorables, et ont été faites par M. de Tessan, ou sous sa direction spéciale, par MM. Lefebvre, dont nous avons déjà parlé, Goury, élève de deuxième classe, Dubosq, chef de timonnerie, Bertrand et Rauline, quartiers-maîtres de timonnerie.

Pendant le séjour de la *Vénus* aux différents mouillages qu'elle a pris, M. Néboux, chirurgien-major, s'est occupé de recueillir, dans les trois règnes, tous les objets qui lui ont paru propres à enrichir les collections du Muséum de Paris : ses soins ont été plus particulièrement dirigés vers la géologie et l'ornithologie, mais le manque de moyens de conservation nous a fait perdre de nombreux échantillons qui eussent été infiniment précieux.

M. Fillieux, commis d'administration de la frégate, a généreusement ajouté à la collection

déposée au Jardin-des-Plantes, un grand nombre d'oiseaux rares et bien conservés, de la Californie et du Kamtschatka.

L'album pittoresque qui accompagne la relation du voyage de la *Vénus* est dû à MM. Ménard et Masselot, élèves de première classe, qui n'ont laissé échapper aucune occasion de prendre les vues si utiles pour faciliter la reconnaissance des mouillages et des côtes peu connues que nous avons explorées. M. Masselot s'est plus particulièrement occupé des dessins de costumes : tous les chefs des îles Sandwich, représentés par lui, le sont avec une grande fidélité. J'ai joint à cet album, comme souvenir de notre rencontre à O-Taïti, un dessin de M. Le Breton, chirurgien de la marine, embarqué sur la division de M. le capitaine D'Urville, ainsi que plusieurs vues prises par M. Mœrenhout, consul de France aux Iles de la Société; ce sont des types de la végétation et de la nature de ce groupe.

Nota. Toutes les aires de vent données dans le cours de la relation, sont celles du compas, toutes les fois qu'il n'est pas dit que ce sont celles du monde.

INSTRUCTIONS.

A M. LE COMMANDANT DE LA *VÉNUS*.

Paris, le 21 décembre 1836.

Monsieur, vous connaissez déjà le but de la mission confiée à votre zèle, et pour laquelle le commandement de la frégate la *Vénus* vous a été donné.

Vous devrez, pour atteindre ce but, vous rendre successivement dans les divers parages que fréquentent les navires employés à la pêche de la baleine, afin de leur porter secours et protection, d'étudier les diverses questions qui se rapportent à l'exploitation de cette industrie, de recueillir le plus grand nombre d'informations et de faits propres à éclairer le gouvernement sur les besoins et les habitudes des pêcheurs, sur la meilleure direction à donner aux expéditions de pêche, sur les moyens qu'il peut être utile de mettre en usage, pour faciliter le développement et le succès des opérations de ce genre; enfin, sur les mesures législatives ou réglementaires propres à mettre fin aux abus et à l'insubordination dont les baleiniers ont principalement à souffrir.

Mais à cela ne doit pas se borner votre mission ; des bâtiments de l'Etat n'ont que bien rarement visité plusieurs points des côtes N. O. de l'Amérique ; ils n'ont même point paru sur quelques-uns, et l'intérêt du commerce français, dont les expéditions commencent à se diriger en plus grand nombre vers ces parages, exige que la *Vénus* s'y présente pour aplanir les difficultés que doivent faire naître et multiplier l'éloignement et l'absence de toute protection. Cette frégate, en visitant ces côtes, pourra rendre de grands services à nos navires, et l'effet moral produit par son passage, sera déjà un grand bienfait pour notre commerce.

Là aussi, Monsieur, vous trouverez d'utiles observations à faire, de bons renseignements à recueillir, et ce n'est pas la moindre partie des obligations qui vous sont imposées.

L'hydrographie s'enrichira, en même temps, des travaux que, dans vos diverses relâches, il sera possible de faire, pour déterminer la position de divers points imparfaitement connus, corriger les données, plus ou moins inexactes, que nous possédons sur les ports et les côtes de ces parages.

En partant de Brest vers la fin de ce mois, vous conduirez d'abord directement la frégate la *Vénus* à Rio-de-Janeiro, d'où, après une courte relâche, vous remettrez à la voile pour doubler le cap Horn, et arriver, s'il est possible, à Valparaiso avant la fin du mois de mars.

De ce dernier point vous vous porterez sur Callao et Payta, d'où vous irez à la recherche des baleiniers aux îles Galapagos, que vous quitterez pour vous rappro-

cher de la côte d'Amérique et y visiter quelques-uns des ports du Mexique et de la Californie. Les mois de mai et juin pourront être employés à cette navigation, et vous ferez en sorte d'atteindre en juillet, la partie la plus septentrionale des établissements russes.

Vous devrez ensuite vous rendre aux îles Aléutiennes et au Kamtschatka, où pourrez arriver en septembre. De la baie d'Avatscha, vous dirigerez votre route vers les îles Sandwich, et vous naviguerez de manière à être de retour à Valparaiso vers la fin de décembre.

En janvier 1838, vous visiterez la partie méridionale de l'archipel Dangereux, où depuis quelques années se portent les pêcheurs de baleines ; puis vous ferez route pour le port Jackson, et après y avoir ravitaillé la frégate, vous reprendrez votre direction par l'ouest, en vous portant sur le cap de Bonne-Espérance, pour opérer votre retour à Brest.

Cet itinéraire ne doit cependant pas être considéré comme une règle absolue, surtout pour ce qui concerne les époques d'arrivée et de départ, que beaucoup de circonstances imprévues peuvent changer. — En traçant rapidement la marche que suivra la *Vénus*, je ne veux que vous indiquer le plan de la campagne, sans vous lier sur les détails d'exécution ; aussi me suis-je abstenu d'indiquer nominativement tous les points sur lesquels il est bon que la frégate soit conduite.—Vous les déterminerez vous-même, à mesure que vous reconnaîtrez l'utilité de les visiter, et que, par des renseignements précédemment obtenus, vous aurez pu

vous former une opinion sur les résultats à attendre de telle ou telle relâche dans l'intérêt du commerce ou de l'hydrographie.

La durée de ces relâches dépendra d'ailleurs du temps à consacrer aux travaux hydrographiques ou à la solution des affaires dans lesquelles votre intervention pourra être utile.

La protection de la pêche de la baleine, premier objet de votre mission, exigera de votre part une sollicitude particulière; cette industrie, encore dans son enfance chez nous, est exploitée avec succès par les navires américains qui s'y livrent depuis plus longtemps, et qui sont mieux pourvus que les nôtres des moyens d'y réussir. Le gouvernement français a déjà adopté diverses mesures dont le but était d'étendre et de favoriser les opérations des nos baleiniers : telles ont été l'allocation des primes pour les armateurs, et, depuis trois ans, l'envoi des bâtiments de guerre sur les lieux que fréquentent leurs navires.

Mais le dernier de ces moyens, dont les navires pêcheurs sont appelés à recueillir les plus grands avantages, ne produira son entier effet que lorsque des données exactes permettront de guider la marche du bâtiment protecteur; or, en ce qui concerne la pêche qui se pratique dans les divers parages de l'Océan Pacifique, ces données manquent à peu près entièrement. Il paraîtrait même que rien ne règle encore d'avance les directions à prendre par les baleiniers dans le cours de leur campagne. Ils se portent, suivant les années, tantôt sur un point, tantôt sur un autre, sans avoir un

centre fixe de réunion, à telle ou telle époque de l'année.

Votre premier soin sera donc de vous informer aussi exactement que possible des directions suivies par les pêcheurs, des circonstances qui peuvent déterminer de leur part le choix de tels ou tels parages; des chances de succès qui les attendent sur les divers points qu'ils explorent d'ordinaire, des lieux de relâche qu'ils fréquentent le plus souvent, et où il peut être le plus convenable de faire toucher les bâtiments de l'Etat; enfin, de toutes les circonstances propres à guider votre marche et celle des bâtiments qui, après la *Vénus*, seront affectés à la protection de ce genre d'industrie.

Les causes qui paralysent le plus souvent les opérations de nos pêcheurs ou nuisent à leurs succès, sont mieux connues. Les principales sont : l'insubordination des équipages, le peu d'aptitude ou l'inexpérience des hommes qui les composent; souvent l'incapacité du capitaine du navire sous le rapport de la pêche; la division du pouvoir lorsque, par un abus condamnable, le capitaine du navire n'est point en même temps le capitaine de la pêche; l'insuffisance des moyens matériels mis par les armateurs à la disposition des capitaines, etc., etc.

Vous devrez étudier avec soin ces diverses causes de désordre, et rechercher les moyens d'y remédier. Vous trouverez de fréquentes occasions d'observer ce qui se passe à ce sujet chez les Américains, de comparer leurs navires baleiniers avec les nôtres, d'étudier le système d'après lequel leurs expéditions sont conçues, les règles adoptées parmi eux, pour assurer le maintien de

la discipline et prévenir les mouvements d'insubordination qui se manifestent trop souvent à bord des bâtiments français.

Les résultats de vos études et de vos remarques, devront être consignés en détail dans un rapport spécial que vous m'adresserez sur cet objet à votre retour.

Je crois inutile d'insister ici sur les secours que vous aurez à accorder à nos pêcheurs, indépendamment de la protection qui leur est due comme à tous les navires français, contre toute agression hostile. Vous vous appliquerez à prévenir autant que vous le pourrez les besoins qu'un trop grand éloignement de nos ports leur ferait éprouver ; à les assister dans leur navigation lorsqu'ils auront fait des avaries ou des pertes d'objets nécessaires à leurs travaux et à secourir ceux qui seraient naufragés sur des plages inhospitalières. Vous veillerez aussi sur les désordres ou les querelles qui pourraient s'élever entre eux ; en un mot, Monsieur, vous vous étudierez à faire le plus de bien que vous pourrez, et à empêcher tout le mal qu'il dépendra de vous d'arrêter. Vous aurez à déployer envers les pêcheurs quelquefois une juste fermeté, toujours une bienveillante sollicitude ; et dans l'un et l'autre cas, je suis bien persuadé que vous saurez remplir les devoirs que vous impose la confiance que le gouvernement a mise en vous.

Afin que vous soyez en état d'assister dans l'occasion les navires baleiniers qui auront recours à vous, il vous sera délivré, à Brest, un assortiment des objets et ustensiles de pêche dont ils font le plus souvent usage, tels que lignes, harpons, etc.

Un autre intérêt vous occupera dans la visite que vous devez faire des côtes et des ports du Mexique et de la Californie, ainsi que dans vos relâches aux établissements russes et au Kamtschatka.

Ces parages sont encore peu fréquentés, et votre mission peut avoir pour le commerce et pour l'hydrographie des résultats fort précieux que vous serez sans doute empressé d'obtenir.

Des vœux, auxquels jusqu'ici il n'a pas été possible de répondre, appellent depuis quelques années le pavillon national sur ces côtes qui paraissent avoir fixé l'attention de nos armateurs. Il est intéressant d'étudier les ressources qu'elles présentent pour l'écoulement des produits de notre sol et de notre industrie, de recueillir des notions exactes sur les avantages que produiraient des relations commerciales avec ces pays, et sur les moyens d'en faciliter l'établissement. Il n'est pas moins important d'ajouter à nos richesses en hydrographie de bonnes cartes de ces parages et des plans exacts des baies et des ports qu'on y rencontre.

Le court séjour que vous devez y faire ne permettra pas sans doute d'exécuter à cet égard un travail complet ; mais le peu qu'il sera possible de faire en ce genre sera toujours précieux.

Vous vous attacherez à recueillir aussi les renseignements les plus complets que vous pourrez vous procurer sur les établissements russes à la côte N. O. d'Amérique, sur leur importance politique et commerciale, sur leurs ressources et leurs progrès.

Là, comme dans les autres points que vous visiterez,

vous ne négligerez aucune occasion d'étudier les mœurs, les goûts et les habitudes, l'état de prospérité et de civilisation des habitants. Vous recueillerez avec soin des données sur la situation du commerce en général, sur les lieux où l'on peut se procurer des vivres, de l'eau, du bois, où les navires peuvent trouver à se réparer en cas d'avaries, enfin sur tout ce qu'il pourrait être utile de connaître dans le cas où des bâtiments de guerre seraient envoyés en croisière dans les parages que vous parcourrez.

Dans tous les lieux où se montrera la frégate la *Vénus*, vous mettrez tous vos soins à lier avec les autorités et les habitants des relations amicales, et à donner une idée avantageuse de la puissance de la France et des intentions bienveillantes de son gouvernement. Les objets qui vous sont confiés pour être distribués en présents, vous fourniront, dans vos diverses relâches, des moyens de vous assurer la bienveillance des personnes dont le concours pourra vous être utile et servir au succès de votre mission. Quelques-uns seront même, pour vous, une ressource précieuse dans le cours de votre navigation, et vous les emploierez dans les lieux où le commerce ne se fait encore que par voie d'échanges, à procurer à votre équipage les rafraîchissements qu'il serait impossible d'avoir pour de l'argent.

Il est mis aussi à votre disposition, une somme de *quinze mille francs* en piastres, qui vous servira dans les lieux où l'absence d'agents consulaires français ne vous permettrait pas de faire usage de traites sur le Trésor.

Votre relâche à Port-Jackson vous fournira l'occasion et les moyens de réparer les avaries que pourrait avoir éprouvées la frégate, de la ravitailler et de la mettre complétement en état d'opérer son retour en Europe ; je vous recommande toutefois une sévère économie dans les dépenses que vous aurez à faire pour cet objet.

Vous aurez, sans doute, dans le voisinage du cap de Bonne-Espérance, comme en longeant la côte d'Afrique, occasion de rencontrer des baleiniers, peut-être de leur donner des secours, et probablement de faire une nouvelle moisson de renseignements sur la pêche. Il ne sera pas inutile de consacrer quelque temps à cet objet, et vous pourrez, si les circonstances le permettent, visiter les principaux points où ils se portent d'ordinaire à cette époque de l'année, les îles Tristan d'Acunha, l'île Sainte- Hélène, etc.

Je laisse, au surplus, à déterminer ce qu'il vous sera possible de faire à cet égard.

Un ingénieur hydrographe, placé à bord de la *Vénus*, sera spécialement chargé des travaux hydrographiques à exécuter pendant la campagne ; mais il importe que les officiers embarqués sous vos ordres s'occupent aussi de ces opérations, non seulement afin de rendre plus fertiles en bons résultats vos courtes relâches, mais aussi pour entretenir parmi eux l'habitude et le goût de ces travaux utiles.

Votre mission n'a pas été conçue dans un but scientifique, et sous ce rapport mes instructions ne vous imposent aucune obligation. Il ne faut pas perdre de

vue toutefois, que dans une campagne comme celle de la *Vénus*, tout travail peut être utile ; que des collections faites, même au hasard, dans les lieux encore peu fréquentés, comme les côtes occidentales de l'Amérique du nord, peuvent enrichir la science d'une foule d'objets inconnus dont il serait tiré parti au retour ; et, à ce sujet, vous ne sauriez trop encourager le zèle des officiers que leur goût porterait vers des recherches de ce genre.

Mais il sera surtout fort utile de recueillir le plus grand nombre possible d'observations sur les courants, les vents, la déclinaison de l'inclinaison de l'aiguille aimantée, l'intensité magnétique, la température du globe, etc.

Les instructions rédigées par l'Académie des sciences à l'occasion de la campagne de la *Bonite*, et dont vous trouverez ci-joint plusieurs exemplaires, seront, à cet égard, un excellent guide, en même temps que les officiers chargés de l'hydrographie trouveront le leur dans les quatre cahiers d'instructions qui sont ci-joints, et qui ont été rédigés au dépôt des cartes et plans de la marine.

Vous remarquerez que trois de ces cahiers avaient été préparés pour la campagne de la *Bonite ;* mais outre qu'une seconde observation des lieux décrits déjà est toujours utile, ne fût-ce que pour vérifier l'exactitude des premiers travaux, la *Bonite*, qui devait d'abord visiter quelques ports de la Californie, a dû renoncer plus tard à cette navigation qu'elle n'eût pu faire dans

la saison convenable, et tout ce que vous ferez dans ces parages sera entièrement neuf.

Je ne dois pas terminer cette dépêche sans vous entretenir d'un objet étranger à votre mission, mais qui ne saurait manquer d'exciter chez vous un vif intérêt, lorsque vous passerez de l'océan Atlantique dans l'océan Pacifique.

Le navire la *Nouvelle-Amérique*, commandé par M. Chabrié, parti de Bordeaux le 21 novembre 1835, pour un voyage dans la mer du Sud, n'est point parvenu à sa destination, et, d'après les lettres reçues de Lima et de Valparaiso, on suppose que ce navire s'est perdu dans une relâche à la terre de Feu, ou en doublant le cap Horn, ou enfin en passant le détroit de Magellan. Le mauvais temps que la *Bonite* a éprouvé dans ces parages à peu près à l'époque où la *Nouvelle-Amérique* a du s'y trouver, semble donner de la force à cette opinion.

Mais, si ce navire a péri, il est possible qu'il reste encore sur les côtes voisines des hommes de son équipage qu'on pourrait sauver.

Vous ne devez pas négliger de faire, si le temps vous le permet, quelques recherches dans ce but; mais je vous recommande d'agir avec prudence et d'éviter de compromettre, en quoi que ce soit, la vie des hommes de votre équipage ou le salut de votre frégate.

L'honorable et belle mission que vous êtes appelé à remplir, Monsieur, doit être féconde en résultats importants. Vos précédentes campagnes, la capacité, le zèle éclairé et le dévouement que vous y avez déployés,

me donnent à cet égard la plus entière confiance, et je suis bien persuadé que vous saurez la justifier.

Recevez, Monsieur, l'assurance de ma parfaite considération.

Le vice-amiral,

Ministre de la marine et des colonies,

Signé : ROSAMEL

ROLE DE L'ÉQUIPAGE DE LA FRÉGATE

LA VÉNUS.

COMMANDANT, OFFICIERS, OFFICIERS-MARINIERS ET MARINS.

COMMANDANT.

Du Petit-Thouars, Abel, capitaine de vaisseau, officier de la légion-d'honneur.

ÉTAT-MAJOR.

Chiron du Brossay, Auguste-Pierre, lieutenant de vaisseau, chevalier de le légion-d'honneur, capitaine de la 135e compagnie, *second de la frégate*.

Dortet de Tessan, Louis-Urbain, ingénieur-hydrographe de troisième classe, chevalier de la légion-d'honneur.

Dalmas de la Pérouse, Léon-Pierre-Émile, lieutenant de vaisseau, capitaine de la 140e compagnie.

Normand, Édouard, lieutenant de vaisseau, capitaine de la 4e compagnie.

Troudet, François-Jean, lieutenant de frégate, lieutenant de la 4e compagnie.

LEFÉBVRE, Louis-Jules, lieutenant de frégate, lieutenant de la 135e compagnie.

MICHEL, Jacques-Joseph, lieutenant de frégate, lieutenant de la 140e compagnie.

FILLIEUX, Émile-Charles, commis de marine de deuxième classe, chargé de la comptabilité.

NÉBOUX, Adolphe-Simon, chirurgien de première classe, chirurgien-major.

LECLANCHER, Charles-René-Augustin, chirurgien de deuxième classe, second chirurgien.

ÉLÈVES DE PREMIÈRE CLASSE.

SALOMON, Adolphe.

MESNARD, Romuald-Georges.

ÉNOUT, Hippolyte.

BÉNIC, François-Colombeau-Étienne-Marie.

DE FLOTTE, Paul-Louis-François-René (débarqué à O-Taïti, passé sur la division d'Urville).

MASSELOT, Louis-Jules.

ÉLÈVES DE DEUXIÈME CLASSE.

BONIE, Charles-Jean-Jacques.

ÇAGARIGA, Raymond.

BELLAND, Henry-Marie-Jules.

HERCOUET, Henry-Louis.

GOURY, Gustave-Pierre-Hippolyte (embarqué à Lima, provenant de la frégate l'*Andromède*).

CHIRURGIENS EN SOUS-ORDRES.

Gueneau de Mussy, Henry-François, chirurgien auxiliaire de troisième classe.

PETIT ÉTAT-MAJOR.

Dalmaire, François-Laurent, maître de manœuvre de première classe.

Ménès, Alain-Marie, maître canonnier de première classe.

Dubosq, Casimir-Charles-François, chef de timonerie de deuxième classe.

Gautier, Joseph-Louis, maître voilier de deuxième classe.

Leroy, maître charpentier de première classe (mort).

Fontana dit Fontaine, Pierre-Antoine, capitaine d'armes de première classe.

Blinhant, Jean-Esprit, armurier de première classe.

DIVISION DE CHERBOURG.

4e Compagnie permanente [1].

SECONDS MAITRES DIVERS.

Mosqueron, Pierre-Bernardin, deuxième maître de manœuvre de première classe, chevalier de la légion-d'honneur.

[1] Cette compagnie armait la division avant de la batterie et manœuvrait le mât de misaine.

SIREUIL, Antoine, deuxième maître de timonerie de deuxième classe.

LEMÉ, Lucien-Charles, deuxième maître voilier de deuxième classe.

QUARTIERS-MAITRES DIVERS.

SÉGARS, Victor-Jean-Louis, quartier-maître de manœuvre de première classe.

CAILLOT, Jean-Baptiste-Étienne, quartier-maître de manœuvre de deuxième classe.

GIRARD, Pierre-Édouard, fourrier de deuxième classe.

MORNU, Louis, quartier-maître charpentier.

TRÉBAOL, Guillaume-Marie, quartier-maître calfat de deuxième classe.

PERROT, Pierre-François, quartier-maître voilier de deuxième classe.

MATELOTS DE PREMIÈRE CLASSE.

DAUDEVILLE, Jean-Jacques.

BAGOUSSE, Joseph.

MATELOTS DE DEUXIÈME CLASSE.

RAULLINE, Pierre-Charles, observateur des marées pendant la campagne.

LOEIL, Pierre-Joseph.

DEVY, Joseph.

DEVISME, Pierre-Nicolas.

JOBERT, Adolphe-Jean.

LECOUR, Louis-Pierre.

LEBARBENCHON, Alphonse.
GUERARD, Paul.
LEROUX, Joseph-Henry, observateur des marées en second.
BOURDELAIS, François-Joseph.
GEOFFROY, Pierre-Prosper-Honoré.
LE COSGUEN, Yves.
LEVERRIER, Pierre-Jean-Marc-Alain-Marie (mort).

MATELOTS DE TROISIÈME CLASSE.

BOUTARD, Théodore-Adolphe.
LAGADEUC, Jean-François.
LEFÈVRE, Pierre.
ÉVIN, Étienne.
LECHAPELAIN, Yves.
WADOUX, Michel.
WACOGNE, Claude-Benoît-Benjamin.
ÉLIÈS, Laurent-Marie.
LEFÈVRE, Jacques.
RANCHIN, François-Charles-Édouard
DOUCET, Jean-Auguste.
LEIDEL, Achille.
RIVIÈRE, Denis-Alphonse.
CARMOIN, Baptiste.
WECKERLÉ, Pierre.
LEPELEY, Charles-Nicolas.
HEMERY, Louis-Étienne.
PESTEL, Jean-Pierre-Nicolas.
CANU, François-Victor.

GUILLARMIC, Jean-Marie.
MONTHUIT, Pierre-Louis.
TOUTAIN, Victor-Édouard.
CROIX, Charles-Robert.
TALVARD, Jacques-Desiré-René.
LHOTELLIER, Louis-Victor.
LEGUEN, François-Édouard.
HALNA, Eugène-Marie.
MAZÉAS, François-Marie.
GRALL, Guillaume-Marie.
FOURNIER, Louis-Gaspard.
GEOFFROY, Pierre-François.
POIRIER, Joseph-Marie.
LEBRASSEUR, Hippolyte-Napoléon.
LECOQ, Étienne-Léonard.
DUFAY, Zéphirim-Guillaume.
MOISY, Hyacinthe-Alcide.
VIVIEN, Amand.
JIGOU, Alain-Marie.
RUPALLEY, Antoine-Nicolas.
BOULEND, Adolphe.
GOUDEDRANCHE, Jean-Joseph.
WAUQUELIN, Auguste.
BAILLEMONT, Pierre-Louis-Honoré
BOURGES, Pierre-Mathurin-Auguste.
STABLIER, Victor-Blaise.
DUREL, Jean-Victor.
MACQUET, Jean-Baptiste.
GARNIER, François
GÉRARD, Charles.

REGNAULT, Charles-Émile.
EGRET, Hippolyte-Adonis.
HYACINTHE-REMI.
GROSSETÊTE, Pierre-Louis-Marie.
HELYE, Jean-Baptiste.
OUIN, Aimable-Auguste.
LELOUP, Jean-Baptiste.
MACÉ, Joseph-Jean.
LECLERE, Vincent-Marie-Anne.
LOIR, Pierre.
BRESELEC, Jean-Marie.
HAMELIN, Jean-Marie.
LEGALLOU, Louis.
LE BOURVELLEC, Vincent.
SANSON, Gustave-Edmond.
HEGARAT, Joseph-Marie.
CAUVIN, Arsène-Éléonor.
BLANPAIN, Louis-François-Auguste.
LABAT, Michel-Louis.
KERGAL, Guillaume.
BAZIL, Yves.
EUGÈNE, Jacques-François.
BERROU, Julien-Marie.
LE FORESTIER, François-Louis-Jean.
LE MANISSIER, Jacques-Urbain-Aimable.
PEROIS, Frédéric-Isaac-Jean.

APPRENTIS MARINS.

HANIN, Achille.
GARCIA, Antoine-Jacques.

TRAMBLEY, Eugène-Napoléon.
BECRET, Antoine.
MORAN, Toussaint-Mathurin-Joseph-Marie.
SEVENO, Mathurin.
LESOURD, Pierre-Marie.
GUILMOTO, Jean-Louis.
GUILLEMET, Bernard-Auguste.
BOUESTARD, Pierre.
LAVALARD, Louis-Casimir.
BRÉANT, Élie-François-Théodore.
MOIGNET, Jules.
DUTHOIT, Henry-Joseph.
PRÉVÉ, Jean-Louis.
PRENSIER, Pierre-Jacques-François.
VANDEVELDE, Fidèle-Chrétien.
WALTEMANN, Louis.
CARTON, Fleuriste-César.
LEPLAT, Pierre-Louis-Joseph.
BENDAERT, Vinoc-François.
BRICET, Romain-Victor.
LECOUVEY, Aimable-Frédéric.
GOUESBAULT, François-Victorin.
BERNARD, Adolphe-Auguste.
VIVIEZ, Pierre-Joseph-Édouard.
BUQUET, Adolphe.
LANGLOIS, Bon-Louis.
PETIN, Virgile-Léonard.
DUCLOS, Louis-Emmanuel.
DUCLOS, Jean-Claude.
PALLON, Thomas-Alexandre.

BRÉAND, Julien-Étienne.
CHESNOT, Désiré-Célestin.
HUET, François-Henry.

MOUSSES.

CHABOT, Eugène.
SERGENT, Jean-Marie.
CRAS, Jacques.
POULIQUEN, Guillaume.
DIRER, Jacques.
PITOU, Pidou-Malo-Joseph-Désiré.

DIVISION DE BREST.

135e Compagnie permanente [1]

SECONDS MAITRES DIVERS.

GILBERT, Pierre-Jacques-Louis, deuxième maître de manœuvre de première classe.
TUAL, Jacques-Marie, deuxième maître canonnier de première classe.
PAPE, Gabriel, deuxième maître calfat de deuxième classe; médaille d'honneur.
BONAVENTURE, Jean-Marie-Fleury, deuxième maître canonnier de deuxième classe.

[1] Cette compagnie armait toute la batterie des gaillards et manœuvrait le mât de beaupré et celui d'artimon.

QUARTIERS-MAITRES DIVERS.

KERSERHO, Toussaint, fourrier de troisième classe, passé de deuxième classe.

SÉGALEN, Claude-Marie, quartier-maître charpentier de deuxième classe.

LHOSTIS, Jean-Marie, quartier-maître voilier de deuxième classe.

MILIN, Adolphe, quartier-maître calfat de deuxième classe.

PHILIPPE, Joseph-Pierre-Augustin, quartier-maître de manœuvre de deuxième classe.

CHAMPION, Louis-Julien, quartier-maître de manœuvre de deuxième classe.

MATELOTS DE PREMIERE CLASSE.

KERVELLA, Yves-Pierre-Marie.

BOUCHETON, Jean-Louis.

MATELOTS DE DEUXIEME CLASSE.

HENRY, Marc-Jean.

LE BELLEC, Yves.

BOUGAULT, Jean-Mathurin

LE BRIS, Pierre.

THOUÉMENT, André.

HUET, Mathurin.

MEZIAN, Louis.

Tanger, Nicolas-Armand.
Lefebvre, Louis-Ignace.
Vandichel, Benjamin-Louis.
Mourrain, Jean.
Vincent, Antoine.
Roberge, Jacques-Delphin.
Gouriec, Jean-Marie.
Rouault, Pierre-Joseph.
Raoul, Jean-Louis.
Perfisou, Pierre-Jean.
Le Guen, François.
Jean, Alexis.
Piquet, Alexandre.
Mahé, Albain.
Le Vir, Louis-Stanislas-Désiré.
Flaignac, Pierre.
Bertrand, Pierre-Jean.
Per, Henry-Émile.

MATELOTS DE TROISIÈME CLASSE.

Lucas, Pierre-François.
Laléous, Pierre-Louis.
Le Marec, François-Marie.
Sicallac, Jean-Joseph.
Conen, Julien-Jean.
Olivier, Étienne-Marie-François.
Samson, François-Marie.
Le Bigot, François-Joseph.
Cougoulat, Pierre.

Carour, Henry-Auguste.
Vilala, Suliac-Jacques.
Lailvau, Pierre-Louis.
Belbeoch, Pierre.
Gloaguen, Jean-François-Marie.
Piniec, Jean-Vincent.
Portanguen, Pierre-Marie.
Le Bider, Josias.
Petiteville, Jacques-Jean.
Norais, François.
Royer, Pierre-François.
Fequet, François-Marie.
Hamon, Joseph-Jean-Marie.
Lonnay, Pierre.
Lebert, Nicolas.
Delaby, Pierre.
Poure, Jean-Marie.
Grassin, Joseph.
Pentier, Charles-François.
Roble, Pierre-François-Édouard.
Le Gonidec, Guillaume.
Ryo, François.
Fokemberge, Benjamin-Joseph.
Tremelo, Charles.
Guibon, Jean-Jacques.
Guillou, Yves-Adolphe.
Carré, Joseph-Mathurin-Jean.
Fizeaux, Louis-Stanislas.
Brissault, Aimé-Dieudonné.
Hamon, Jean-Marc, dit Portail.

Le Rallic, Philippe.
Sénécal, Pierre-Victor.
Petit, Pierre-Guillaume.
Prin, François-Félix.
Mézières, Auguste-Léopold.
Brevet, Jean-Baptiste-Joseph.
Le Gallou, François-Marie.
Le Breton, Olivier.
Thomas, Luc-Marie.
Allain, François.
Leclerc, Jean-Baptiste.
Yvetot, Théophile.
Delalande, Jean-Baptiste-Guillaume.
Fossey, Louis-Emmanuel.
Fourchègue, Frédéric-Arsène.
Lorence, Célestin-Alphonse.
Connan, Jean-Marie.
Allo, Jean-Marie.
Painteuf, Maurice.
Le Brun, André.
Guichard, Jean.
Fouché, Mathieu-Marie.
Butot, Paul-Aimable.
Etchevery, Bernard.

APPRENTIS MARINS.

Guilgras, Olivier.
Even, Pierre.
Guyomar, Yves.

Bruno, Jean-Marie.
Legoff, Claude.
Leguen, Claude-Hervé.
Floury, Laurent.
Tanguy, Pierre-Louis.
Hellier, Stanislas-François.
Colleu, Jacques-Mathurin.
Thoreux, Marie-Joseph.
Housse, Jean-Marie.
Gouret, Jean.
Gueguen, Jean-Georges.
Gourgand, Jean-Marie.
Droguet, Pierre-Marie.
Onen, Julien-François.
Lefort, Pierre.
Perrin, Jean.
Gilard, Mathurin-Louis.
Chenaye, François.
Veron, Jean-Marie.
Jouan, Jean-Marie.
Samson, Jacques-Antoine-Joseph.
Caron, Nicolas.
Petit, Charles-Auguste-Joseph.
Mouden, Jacques.
Rougeuil, Frédéric.
Oza, Jean-François.
Élisabeth, Bon.
Coeffard, Jean-Joseph.
Eurvin, Jean-Marie.

ROSSIGNOL, François.
DORCHIN, Eugène-Henry.

MOUSSES.

CLEY, François-Marie.
SÉGALEN, Auguste-Théodore.
ROBERT, Yves.
BEYOU, Yves.
KERVELLA, Mathurin.
PLOEUX, Mathurin-René.
SAULNY, Pierre-Benjamin.

DIVISION DE BREST.

140e Compagnie permanente[1].

SECONDS MAITRES DIVERS.

MALGORN, Paul-Marie, deuxième maître canonnier de deuxième classe.
DURAND, François-Marie, deuxième maître charpentier de deuxième classe.

QUARTIERS-MAITRES DIVERS.

ABALLEA, Jean-Baptiste, quartier-maître de manœuvre de deuxième classe.
CAPITAINE, Jean-Pierre, quartier-maître de manœuvre de deuxième classe.

[1] Cette compagnie armait la division de l'arrière de la batterie et manœuvrait le grand mât.

GACHAU, Fidel-Auguste, quartier-maître de canonage.

LÉON, Jean-Marie, quartier-maître calfat de première classe.

MATELOTS DE PREMIÈRE CLASSE.

BOISADANT, Jean-Laurent.

PREAUX, Pierre.

MATELOTS DE DEUXIÈME CLASSE.

DESANOIS, Charles-Michel.

CRAFEUR, Laurent.

DAVY, Joseph-Rose.

HUGÉDÉ, Norbert.

PAINTEUF, Joseph-Marie.

BOURGAIN, Louis-Charles.

LEROUX, René.

LEFRÈRE, Aubin.

BASSET, Guillaume-Jean-Louis.

GUERRAND, Louis-Bernard.

JOURDAN, Constant.

LANIVEL, Yves.

MATELOTS DE TROISIEME CLASSE.

PIERRE, Jean-Marie.

BULARD, Louis-Charles-Auguste.

HUART, Pierre-Jean-Marie.

VAILLANT, Julien-Marie.

Caussade, Aubin.
Geniaux, Amand-Jean.
Drieu, Paul.
Briand, Joseph-Désiré.
Tascon, Gilaas-Marie.
Agneray, Jean-Baptiste-Raphaël.
Radenne, Pierre-Louis.
Caffier, Pierre-Louis-Marie.
Agneray, Antoine-Gilles.
Verove, Pierre-François.
Le Loup, Martial-Eugène.
Grezet, Jean-Marie.
Lemaiter, Louis-Martin (mort).
Cloquette, Louis-Benomis.
Drouaux, Jean-Baptiste-Romain.
Langevin, Louis-Nicolas.
David, Louis-Prosper.
Bertin, Jean-François.
Berteau, Joseph.
Aubert, Alexis-Marie.
Bourdet, Félix-Prosper.
Friboulet, Frédéric-Martin.
Ras, François-Nicolas.
Friboulet, François-Généreux.
Dancé, Louis-Alexandre.
Blis, Jean-Louis.
Guyard, Félix.
Fardel, Vincent-Marie.
Rivière, Jean-Jacques-Nicolas.
Bergagna, Louis-Nicolas.

GROUT, Thomas-Adolphe.
PAUMIER, Jacques-Gabriel.
BLAY, Pierre-Arsène.
PAQUET, Pierre-Alphonse.
GIRARD, Michel-Louis.
VALLIN, Joseph-Lubin.
ADELUS, Jules-Édouard.
LECARDONNEL, Jean-François.
LAURENT, Pierre.
ANNE, François.
GOUET, François-Marie.
CHERVILLE, Pierre-Hildecourt.
CLOATRE, Joseph.
PERRAULT, Jules-François-Hyacinthe.
LE NORET, Jean-François.
MAZÉAS, Jean-Marie.
BENARD, Florentin-Hippolyte.
PETIT, Jean-Marie.
DAUBRÈGE, Pierre-Philippe.
DURAND, Louis-François.
LANGLOIS, Louis-Jean-Armand.
BERNARD, Jean.
COSMAT, Jean.
QUELENNEC, Emmanuel-Marie-Napoléon.
PULUHEN, Joseph-Marie.
RICHARD, Charles.
LONGUEMARRE, Pierre-Joachim.
POIDEVIN, Louis-Gustave.
COROUGE, François-Jean.
ANGEBEAUX, Évariste-Joseph.

LEGALL, Jean-François-Marie.
POLIDOR, Jean-Louis-Léon-Aimable.
FOUCHER, Pierre-François.
VIMONT, Louis.
MULARD, Pierre-Éléonor.
ANICOTTE, Jean.
LOISON, Pierre-Louis.
GUILLEMIN, Pierre.
DOUCHET, Paul-Adrien.
LE GENTIL, Jacques.
FOURMANOIR, Paul.
CRUCHON, Eustache-Joseph.
BOUCÉ, François-Marie.
ADDES, Guillaume-Marie.
POIRIER, Yves-Marie.

APPRENTIS MARINS.

ROBINEAU, Jacques-Édouard.
LEBRIS, Jean-Marie.
POIRIER, Pierre-Antoine.
DESTIC, Étienne.
ARBOGASTE, Michel.
SCHAEFFER, Joseph.
PEIFFER, Jean.
GUFFROY, Louis-Joseph.
SANDER, Jean-Georges.
ACKER, François-Joseph.
ROHMER, Jean.

Beckman, Jean.
Haberkorn, Philippe.
Olivier, François-Auguste.
Jean-Georges, Louis.
Bochet, Stanislas-Florimon.
Ritter, Alexandre.
Henocq, Jean-Baptiste-Thomas.
Dourlen, Jean-Baptiste.
Arnal, Jean-Simon.
Vonderscher, Jean-Georges.
Ohl, Joseph-Antoine.
Bour, Jean-Pierre.
Le Fillatre, Jean-Étienne.
Cogné, Gérard-François.
Kerisit, Pierre-Marie.
Vaillant, Jean-Louis.
Lars, Pierre-Marie.
Lemel, Henry.
Barbier, Jean-Louis.
Sohier dit Dupré, François-Désiré.
Guilbert, Jean-Paul.
Brisebard.
Guillaume, Charles.

MOUSSES.

Galeron, Jean-Marie.
Gueguen, Olivier-Jean.
Coeffeur, Guillaume-Marie.
Treffel, Georges.

Le Tessier, Jean-Marie.
Jean, Michel-Joseph.

SERVICE DES SUBSISTANCES.

Thomas, Pierre-Louis, premier commis de deuxième classe (mort).
Kerseon, Alain, distributeur de première classe.
Dubert, Jan-Baptiste, deuxième commis de deuxième classe.
Gezard, Germain, tonnelier de deuxième classe.
Foll, Vincent, coq de première classe (mort).
Guédès, Louis-Prosper, distributeur de deuxième classe.
Priol, Jean-Pierre-Marie, coq de deuxième classe.
Lefort, Jean-François, boulanger de première classe.

FORGERON.

Vaillant, Pierre-François-Marie, maître de première classe.

MAGASINIER.

Julien, Etienne-François.

INFIRMIER.

Vallée, Antoine.

DOMESTIQUES.

GAY, Joseph, domestique du commandant.
LE BELOUR, Nicolas, domestique du commandant.
ROBILLARD, Michel-Jean, domestique d'état-major.
MORÉ, Jacques, domestique d'état-major.
LE GUELTRE, Jules, domestique d'état-major.
LOUIS, Joseph, dit BIDAL, domestique des élèves.
CAILLER, Jean, domestique des élèves.

CHAPITRE PREMIER.

Départ de Brest. — Vie des marins à bord. — Relâche à Ténériffe. — Vapeur atmosphérique. — Eau colorée. — Mort du maître charpentier. — Iles du Cap Vert. — Passage de la ligne équinoxiale. — Ile de Fernando de Noronha. — Le brick anglais le *Chili*. — Arrivée à Rio-Janeiro.

Le 29 décembre 1836, l'équipage de la frégate la *Vénus* ayant été complété par les soins de M. le vice-amiral Grivel, préfet maritime, et les vents ayant passé à l'est, variables au N. E., nous appareillâmes de la rade de Brest. Il était important, dans cette saison, de profiter de ces vents favorables afin d'éviter les retards qu'aurait pu nous occasionner une reprise de ceux du large.

Au moment de notre départ, la rade était presque déserte, le temps était sombre et froid; les côtes

étaient couvertes d'une neige qui continuait à tomber en abondance. La brise, faible d'abord, ne nous emmenait qu'avec peine, nos mouvements étaient lents : ils prirent cependant plus de vivacité à mesure que le vent augmenta.

Après avoir passé le goulet, nous trouvâmes, mouillé en rade de Bertheaume, un brick de commerce anglais très-avarié; toute la muraille du bâtiment était brisée, et par son inclinaison sur tribord on pouvait juger qu'il avait beaucoup souffert dans les derniers mauvais temps : nos regards se tournèrent naturellement sur la *Vénus*, nos espérances lui promettaient de meilleures chances et un retour plus heureux.

A midi, la frégate avait franchi les passes et se trouvait dans l'Iroise; je congédiai le pilote : il emporta nos lettres, derniers témoignages d'affection pour nos familles et nos amis dont nous nous trouvions, dès ce moment, séparés pour bien longtemps. Le vent, d'abord incertain, était devenu plus frais et nous nous éloignâmes rapidement.

Il est rare que l'appareillage d'un bâtiment pour une mission éloignée, quelque prévu qu'il ait été, trouve chacun établi à bord. Il résulte de ce défaut de prévoyance que les premiers jours de navigation qui suivent le premier départ, sont, ordinairement, employés à tout mettre à sa place. Les officiers étudient les localités de l'appartement exigu attribué à chacun d'eux par les réglements; toutes les pièces qui composent l'ameublement sont successivement placées et déplacées jusqu'à ce que l'ont ait trouvé la disposition

la plus convenable à leur donner, tant pour l'agrément que pour l'usage. De leur côté, les élèves, moins avancés en grade, sont aussi moins bien traités : ils occupent un logement commun, si étroit que chacun ne possède pas en surface un espace de six pieds de longueur sur deux de largeur. Un élève n'a, pour loger ses effets, qu'une petite armoire à peine assez grande pour contenir ses habits et son linge. Cette différence de traitement entre les officiers et les élèves, ne tient pas seulement à la différence du grade, mais bien à la nécessité, cette raison sans réplique ; l'espace très-limité des capacités d'un bâtiment oblige, quelque vaste qu'il soit, à une grande sévérité dans la distribution des logements.

Les premiers maîtres de manœuvre, de canonnage, de timonnerie, de voilerie et le capitaine d'armes[1] ainsi que le commis aux vivres, chargés chacun d'une comptabilité spéciale, jouissent également d'un logement particulier, situé à l'avant du bâtiment. Les matelots et les soldats embarqués sur les vaisseaux de l'Etat habitent en commun ; aucune place ne leur appartient en propre. Les hommes, toujours rangés dans l'ordre des compagnies, occupent des places numérotées dans les batteries et les entreponts, où, pendant la nuit, c'est-à-dire depuis le branle-bas[2] du soir jusqu'à

[1] Adjudant sous-officier chargé de la police du bâtiment et de faire exécuter la consigne des factionnaires.

[2] *Branle-bas*, mouvement général de l'équipage : disposition commune à tous. Ce terme de marine vient de ce que, dans le

celui du matin, ils pendent leurs hamacs, qui sont marqués du même numéro que la place même qu'ils doivent occuper pour se coucher; comme aussi chaque homme, dans le service, est désigné par ce numéro aussi bien que par son nom. C'est ainsi que si le matelot Pierre a reçu le numéro 1, il doit répondre à l'appel de ce numéro comme à l'appel de son nom. C'est là, en quelque sorte, un nom de service que chaque homme reçoit lors de la répartition de l'équipage dans les différents postes qu'il doit occuper. Ce nom supplémentaire ne peut se perdre que par une nouvelle organisation, ou par des mutations devenues nécessaires, pour cause d'avancement, de débarquement ou de mort. Le numérotage des hommes de l'équipage est une disposition fort utile dans les détails du service.

Pendant le jour, tous les hamacs sont déposés dans les bastingages [1] du pont, aux places qui leur sont assignées; ils sont rangés par chaque compagnie, suivant l'ordre des hommes dans les rangs. Les

principe, les hamacs de l'équipage, autrement nommés branles, étaient toujours pendus; on ne les dépendait que pour se disposer au combat: d'où s'en est suivi le terme: bas-les-branles ou de branle-bas. Ce terme, appliqué alors seulement aux dispositions du combat, a depuis continué à être usité pour indiquer ce mouvement, bien qu'on ne dépende plus de hamacs dans cette circonstance: il est aussi employé pour indiquer le coucher et le lever de l'équipage.

[1] Les *bastingages* sont des espèces de coffres construits sur le haut de la muraille du bâtiment dont ils font le tour.

effets de l'équipage sont contenus, pour chacun, dans deux sacs : l'un est en peau, pareil à ceux dont se servent les troupes d'infanterie : ce sac doit toujours être prêt pour un débarquement éventuel ; l'autre est en toile : il doit renfermer le reste des effets de mer du marin. Ces deux sacs sont placés dans les cases pratiquées dans les bastingages intérieurs, situés dans l'entre-pont du vaisseau : ils sont rangés par chaque compagnie et par chaque escouade.

On comprendra que tous les détails que je viens de donner là ne sont point faits pour apprendre quelque chose aux marins, qui les connaissent fort bien ; ils ne s'adressent qu'aux gens du monde moins familiarisés avec nos mœurs et nos usages. Tous ces renseignements, comme ceux que je me propose de donner encore sur ces matières, seront donc accueillis favorablement, je le pense, si j'en juge du moins par les nombreuses questions qui m'ont souvent été adressées à ce sujet.

Au début du voyage, un soin non moins important que celui de se bien caser à bord, c'est de faire connaissance avec la nouvelle société qui vient de se former ; car il arrive souvent, et c'était notre cas, que personne ne se connaisse quinze jours avant le départ. Les premiers jours s'écoulent sans trop d'abandon, au contraire on est sur la réserve ; chacun semble chercher l'isolement pour se livrer à ses réflexions, à ses regrets, à ses espérances personnelles. Peu à peu, cependant, et à mesure que les émotions causées par l'idée d'une longue séparation et par l'incertitude de l'époque du retour vont en s'affaiblissant, le besoin

d'un rapprochement social se fait sentir ; on se cherche et l'on cause : de là naissent souvent des liaisons qui durent longtemps ou des antipathies qui ne s'effacent jamais. Les unes comme les autres ne sont pas toujours mieux fondées. On s'embarque pour un long voyage comme on se marie généralement, un peu au hasard. Le cœur, tout d'abord plein d'espérances, vous montre un avenir heureux auquel on s'abandonne avec confiance.

Pour les marins, la nuit n'est jamais un temps de repos complet : la moitié de l'équipage veille et se tient sur le pont toute prête à manœuvrer, pendant que l'autre moitié est couchée. Dès que le jour paraît, l'activité redouble à bord ; des matelots envoyés en vigie à la tête de chacun des mâts, examinent l'horizon avec soin pour reconnaître tous les objets qui peuvent être en vue du bâtiment, soit terre, roches, navires ou corps flottants. Ces vigies sont relevées ensuite, d'heure en heure jusqu'à la nuit. Dès que la nuit est close, les vigies sont placées sur le pont à l'avant du bâtiment, où elles sont changées d'heure en heure ou même plus souvent, au besoin. Ce sont les yeux du bâtiment : ils avertissent de tout ce qu'ils peuvent apercevoir. Ces factionnaires doivent avoir la plus grande vigilance et, aussi, écouter avec soin ; car la nuit, le bruit des brisants se fait quelquefois entendre avant qu'il soit possible de les apercevoir. D'autres marins de diverses professions envoyés à cet effet, passent une inspection rigoureuse de toutes les parties de l'armement : le gréement, la mâture, la voilure ou la

coque, tout est examiné, pour bien s'assurer que pendant la nuit nulle avarie n'est survenue dans quelque partie du vaisseau. Un compte exact du résultat de ces visites, est rendu à l'officier de quart; celui-ci fait aussitôt avertir le second et le commandant du bâtiment de tout ce qui a pu être aperçu ou de tout événement nouveau : s'il y a des avaries, elles sont immédiatement réparées.

Comment passe-t-on le temps à bord? Comment employer l'oisiveté de ces longues heures? Voilà ce qu'on m'a souvent demandé.

Pour bien répondre, je vais faire le détail des occupations de la journée à bord d'un vaisseau, en mer.

Aussitôt que le tambour à battu le branle-bas du matin, c'est-à-dire, le lever de l'équipage, tous les hommes qui sont couchés se lèvent. Les hommes de quart vont à leur poste de couchage : tous plient leurs hamacs dans la forme ordonnée, et, à un signal donné par les tambours, ils viennent en ordre se placer à leur poste de compagnie, en face du bastingage où doivent être déposés leurs hamacs : un homme par escouade dispose les bastingages, et y range les hamacs des marins de son escouade. Ce mouvement ne doit employer que dix à quinze minutes. Dès que le branle-bas est terminé, les tambours, toujours sur l'ordre de l'officier de quart, battent le déjeûner de l'équipage : ce premier repas se compose, pour chaque homme, d'une demi-livre de pain frais ou de six onces de biscuit, employé pour faire de la panade, et d'un quart de litre de vin ou d'un seizième de litre d'eau-de-vie.

Le déjeûner ne doit durer que trois quarts d'heure au plus. Les hommes sont réunis au nombre de huit pour manger; ils forment ensemble ce qu'on nomme un *plat*. Chaque plat reçoit, par les soins du gouvernement, un *bidon* pour contenir la ration de liquide, une *gamelle* en bois pour la soupe, une assiette en ferblanc pour la viande, et une mesure d'un quart de litre, en ferblanc, qui leur sert de gobelet. Tous les hommes d'un même plat en font le service particulier à tour de rôle, pour pendre et dépendre la table à roulis qui leur sert à manger, pour nettoyer cette table, aller à la cambuse, y prendre la ration du plat, à la chaudière du *coq*, recevoir la soupe; ils doivent ensuite, après les avoir lavés, reporter tous ces ustensiles de table à la cambuse où ils sont déposés jusqu'à la prochaine distribution. Les hommes de service vont encore à la grande *cale* pour y recevoir l'eau de la ration de leur plat, toutes les fois que l'on est dans l'obligation de la faire distribuer, pour assurer à chacun la quantité qui lui revient.

Si le branle-bas du lever a lieu à six heures du matin, l'équipage se trouve en état d'agir à sept heures. Il est employé, aussitôt, à la propreté du bâtiment; au signal des tambours, tous les hommes vont à leur poste de combat, les appels commencent : pendant qu'ils se font, les sous-officiers et caporaux se rendent à la cale pour y recevoir les ustensiles de lavage; le service de propreté commence à l'instant même et au bout d'une heure dans toutes les parties du vaisseau tout est fait. Il est alors huit heures. Les tambours battent pour le

fourbissage; chaque homme, dans ce service, est chargé de l'entretien d'une arme, ou d'une partie de l'armement d'un canon, ou encore, de tout autre objet de l'armement qui nécessite un entretien journalier. Ce complément de propreté est terminé au bout d'un quart d'heure ou de vingt minutes : il commence et cesse partout au même instant. A huit heures et demie l'uniforme que doit prendre l'équipage est annoncé par un coup de sifflet. Les chefs d'escouades veillent à ce que chaque homme prenne le costume qui vient d'être commandé, et à ce que les bastingages soient rétablis en bon ordre; à neuf heures un quart les tambours battent l'assemblée et toutes les compagnies se forment à leur poste, sur le pont, ou dans les batteries, s'il pleut. Les officiers qui les commandent en passent l'inspection homme par homme, pour s'assurer qu'ils ont pris les soins de propreté personnelle ordonnés, et que leur tenue est conforme à celle qui a été prescrite[1]. A dix heures, l'exercice général du canon commence pour tout l'équipage; les marins qui ne sont point employés pour l'armement des canons, y assistent aussi pour leur instruction : les charpentiers, forgerons, calfats et voiliers, n'en sont dispensés qu'en cas de travaux obligés et urgents. Cet exercice général, qui est commandé tour à tour par les offi-

[1] Dès que le nettoyage est achevé et que l'inspection est passée, personne de l'équipage ne peut sans permission changer de tenue; les officiers et les élèves ne se montrent sur le pont ou dans les batteries et entrepont qu'en uniforme, avec les insignes de leurs grades.

ciers et par les élèves, dure plus ou moins de temps, selon le degré d'instruction ou d'utilité, mais jamais moins d'une heure. Le jeudi cet exercice est remplacé par un branle-bas de combat effectif et armé.

A midi l'on dîne; ce repas se compose, pour chaque homme, d'une demi-livre de pain frais, sur laquelle on prélève la quantité nécessaire pour la soupe, s'il y en a; d'une demi-livre de bœuf frais ou six onces de porc salé, et d'un quart de litre de vin. Le dîner ne se prolonge pas au-delà d'une heure; l'heure qui suit est un temps de repos pour l'équipage. A deux heures commencent les exercices des voiles, de la manœuvre, du fusil, du pistolet, du sabre ou de la grenade; à quatre heures tous les exercices cessent, et à quatre et demie arrive le souper. Chacun reçoit alors six onces de biscuit, dont une partie est mise dans une soupe de haricots ou d'autres légumes secs, plus un quart de litre de vin; après le souper qui dure une heure, l'équipage est libre de s'amuser. Un instant avant le branle-bas du soir, qui est toujours déterminé par la limite du jour, les tambours appellent tout le monde aux postes de combat; les officiers s'assurent que l'armement des batteries est complet et l'on prend les dispositions nécessaires pour l'éventualité d'un combat de nuit, on s'assure également que les gens de l'équipage n'ont fait aucun changement à leur tenue; on ordonne ensuite le costume de nuit selon le climat dans lequel on se trouve, et on fait le branle-bas du coucher. Les marins viennent pour ce mouvement se

former par compagnies devant les bastingages qui contiennent leurs hamacs; la distribution se fait aussitôt, et dès qu'elle est terminée, les hommes défilent par le flanc et vont tendre leurs hamacs à leurs postes; les matelots qui sont de quart remontent sur le pont; les autres se couchent.

Tous ces mouvements, tous ces exercices de l'équipage sont invariables, et n'empêchent pas qu'il ne soit encore employé à la manœuvre du bâtiment ou à tout autre travail nécessité par des circonstances particulières : comme à prendre des *ris*, à changer des voiles ou des vergues et à remuer la cale pour dégager de l'eau ou des vivres. Cette grande activité est utile aux marins : elle entretient la santé parmi eux et les préserve de l'ennui.

Les dimanches et les jours de fêtes nationales, le commandant passe une inspection générale; il adresse comme récompense des éloges et des paroles bienveillantes aux hommes qui lui sont désignés par les capitaines des compagnies, pour leur bonne conduite, leur bonne tenue ou leur exactitude dans le service pendant la semaine qui vient de s'écouler. Il se trouve aussi quelquefois dans la pénible obligation de faire des remontrances à ceux qui se négligent; il s'efforce alors de les encourager, il tâche enfin d'inspirer à tous, ces sentiments d'honneur que nos marins français comprennent si bien, et qui font qu'à l'étranger la conduite de nos équipages est admirée, et commande une haute estime pour le pavillon national.

Après le dîner, l'équipage a la permission de se re-

poser et de prendre ses sacs : la prise des sacs est, en mer, une distraction utile, quelquefois agréable : les matelots relisent les lettres qu'ils ont reçues de leurs familles ou de leurs amis, ils raccommodent leurs effets; d'autres, moins adonnés au sentiment ou au travail, font des armes, jouent du bâton, exercice dans lequel les marins français excellent, car ils sont lestes et très-adroits; d'autres dansent ou chantent. Malgré tous ces sujets de distraction et d'amusement, on jugera, sans doute, que la vie du matelot est pleine et sévère.

La vie des officiers n'est pas moins remplie; ils ne jouissent pas de beaucoup plus de repos : ils font le quart à tour de rôle, ils assistent à tous les exercices généraux, ils participent aux observations astronomiques nécessaires pour la navigation; ils n'ont un peu de liberté que depuis l'heure de midi, où ils remettent leur *point* au commandant, jusqu'à quatre heures, qui est le moment de leur dîner. Ce temps de liberté leur est nécessaire pour travailler, étudier, calculer, lire ou se promener : ils ont aussi en outre à tenir la comptabilité de leurs compagnies. Le commandant du bâtiment a un logement à part et mange seul, s'il ne se trouve pas d'officier supérieur en second ou de passager de son grade. Il déjeûne ordinairement à neuf heures, il dîne à cinq heures. Les officiers, les chirurgiens de 1re et de 2me classe et le commis d'administration, chargé de la comptabilité du bâtiment, mangent à la même table, il déjeûnent à huit heures et dînent à quatre. Les élèves ont aussi une table séparée à laquelle sont admis les chirurgiens de

3ᵉ classe, lorsqu'ils sont moins de trois. S'ils étaient plus nombreux, ils auraient également une table à part.

Chaque table forme une *gamelle*; chaque gamelle a son cuisinier, sa cuisine et ses provisions particulières. Les premiers maîtres ont aussi leur table.

Le 30 décembre, le temps encore sombre, était moins froid, le vent continuait à nous être favorable, il devenait cependant plus variable vers l'est, ce qui semblait annoncer un changement prochain, mais déjà nous avions fait assez de chemin au large pour être en position de recevoir beaucoup de mauvais temps sans en être inquiétés : nous rencontrâmes trois bâtiments qui étaient à la *cape*[1], luttant contre ce même vent dont nous profitions avec tant de plaisir.

Le 1ᵉʳ janvier 1837, vers le coucher du soleil, le vent étant grand frais et la mer grosse, la frégate, pesamment chargée, avait des roulis prolongés qui mettaient les bastingages à l'eau. Dans un de ces grands mouvements, la vergue de rechange du grand hunier, qui était saisie sur les mains de fer placées dans les porte-haubans, pour cet usage, fut emportée par la mer, les mains de fer qui la retenaient s'étant cassées toutes à la fois. Le temps était si mauvais qu'il ne permettait pas de songer à la sauver : cette perte, au début de la campagne, nous fut plus sensible que dans toute autre circonstance.

Le 2 janvier, le jour, qui nous arriva plus tôt qu'à

[1] Être sous très-peu de voiles, ne pouvant en faire davantage à cause de la force du vent.

l'ordinaire, nous annonça que déjà nous étions loin de notre point de départ. Le temps, devenu meilleur, ramena la santé parmi nos jeunes marins qui, un moment courbés et abattus par la tempête et par le mal de mer, se ranimaient au retour du beau temps; ils reprenaient toute leur présomption naturelle, toutes leurs jeunes illusions et leurs vastes espérances, à mesure que le mal de mer se faisait oublier; tel qui, la veille, eût été satisfait d'une humble existence, à l'abri du toit paternel, n'aurait voulu, pour rien au monde, renoncer à l'espoir d'obtenir un jour le pavillon d'amiral! Nous réparâmes les petites avaries causées par les violentes oscillations du bâtiment pendant le mauvais temps que nous venions d'éprouver. La mâture fortement ébranlée par les coups de roulis et les coups de mer, avait besoin d'être consolidée : tous ces travaux furent exécutés dans la journée. C'est ici le lieu de remarquer combien l'emploi des crémaillères [1] donne de facilité pour rider les étais et

[1] Les crémaillères sont des machines semblables à celles que l'on emploie en France dans presque toutes les cuisines : une des extrémités est fixée sur le bâtiment et l'autre sur le bout des bas haubans (manœuvres qui assujétissent les mâts contre le mouvement du roulis). L'on tend facilement ces haubans au degré convenable en faisant descendre avec un levier, la chappe qui engrène avec les adents de la tige inférieure de la crémaillère. Cette invention, due à M. Painchaud, est si simple et d'un usage si commode que l'emploi ne peut manquer d'en devenir général. Pendant 30 mois de séjour en mer je n'y ai reconnu aucun inconvénient.

les bas-haubans : en moins de deux heures, nous avons exécuté ce travail qui, avec l'ancienne installation, eût demandé une journée entière.

Parmi les émotions qui agissent fortement sur notre âme, celle que nous cause la vue de la pleine mer, à sa première apparition, est une des plus vives. Cette impresssion est produite par un tableau très-simple en apparence; il ne se compose que de deux éléments, l'eau et le ciel; mais la majesté de cet aspect est grande, sublime, elle dispose à une profonde rêverie; l'immensité de la mer accuse le peu que nous sommes; sa puissance, notre faiblesse; sa mobilité est l'image de la vie si souvent agitée, si rarement calme. Cette vue ramène nos idées sur Dieu, sur la grandeur de la création, sur notre propre néant. Cependant, même au milieu de l'immensité, l'homme ne perd pas ses droits, et quelque chose lui dit qu'il est fait pour braver, pour dompter le terrible élément. Ces pensées n'attristent pas, elles occupent.

Le 4 janvier, le vent continua à être très-favorable jusques dans les parages des huit roches à fleur d'eau qui, sur les cartes, sont placées dans le nord de l'île de Madère. Nous n'eûmes aucune connaissance de ce *danger*, dont la position n'est rien moins que certaine, et à l'existence duquel beaucoup de marins ne croient même pas.

Il serait bien à désirer que l'on parvînt à vérifier enfin si ce danger, indiqué sur toutes les cartes, existe réellement, et que cette vérification eût lieu pour beaucoup d'autres écueils dont l'existence n'est pas mieux

prouvée. Cette multitude de dangers, que l'on désigne en général sous le nom de *vigies*, n'est qu'un résultat de la cupidité. Il fut un temps où tous les écueils découverts, à tort ou à raison, et déclarés par les marins, étaient regardés comme des découvertes authentiques; les découvreurs étaient récompensés par la munificence nationale. Dès que cette coutume se fut établie, il ne rentrait plus de bâtiment dans un port sans que quelques écueils eussent été aperçus; les cartes ne tardèrent pas à en être surchargées. Les mesures prises par le gouvernement qui récompensait ces découvertes, étaient certainement philanthropiques. La mauvaise foi en a détruit les bons effets.

Après avoir été contrariée par le temps pendant trois jours, la *Vénus* reprit sa course vers les îles Fortunées et, dès le 9 au matin, nous aperçûmes l'île de Ténériffe; elle était couverte de brume : le pic ne fut point visible de tout le jour.

A la suite des froids que nous avions éprouvés et de l'humidité que nous avait causée le mauvais temps, trente-sept hommes se trouvaient atteints de catharres et de fièvres. Cette circonstance me décida à toucher en passant à Ténériffe, pour y prendre des rafraîchissements. J'étais bien aise, aussi, de profiter de cette relâche pour faire des observations et pour déterminer l'état des chronomètres qui nous donnaient des résultats trop peu d'accord pour le temps qui s'était écoulé depuis notre départ.

A six heures du soir, nous n'étions plus qu'à deux milles dans l'est, de la pointe N. E. de cette île. Cette

pointe est aussi nommée de la Naga, nom qu'elle prend d'une roche isolée, en forme de pain de sucre, qui l'avoisine. Cette pointe est très-escarpée, et dénuée de végétation; elle a un aspect triste et tout-à-fait sauvage. Avant la nuit, je pus distinguer la ville de Sainte-Croix, et, guidés par les feux des maisons, nous allâmes prendre le mouillage. A huit heures nous étions à l'ancre sur cette rade. Le vent tomba tout-à-fait; la brume couvrait toujours le sommet des montagnes de l'île, et le temps était sombre et à grains. Nous n'eûmes aucune communication avec la terre jusqu'au lendemain, et personne de l'île ne chercha à savoir qui nous étions.

Le 10, après les saluts d'usage, j'allai à terre pour faire visite au gouverneur-général des Canaries, et pour procurer quelques rafraîchissements à l'équipage. M. de Tessan, ingénieur hydrographe de l'expédition, s'embarqua avec moi; il alla immédiatement s'établir dans la maison de M. Brétillard, consul de France, où il observa l'inclinaison de l'aiguille et l'intensité magnétique. Le temps, toujours couvert, ne nous permit pas de faire les observations astronomiques nécessaires pour régler les montres.

Cependant le vent qui, au jour, s'était levé à l'E. N. E. paraissait varier vers l'E. et prendre de la force, tandis que la mer, dans la rade, devenait de plus en plus houleuse. Il fallait donc au plus tôt nous remettre en route. Aussi, à deux heures de l'après-midi, les observations étant terminées et les rafraîchissements embarqués, nous nous disposâmes à con-

tinuer notre voyage, sans même avoir vu le pic, au pied duquel nous avions passé près de vingt-quatre heures.

Cette relâche, toute courte qu'elle fut, nous procura plusieurs avantages; les malades s'en trouvèrent bien, et tout l'équipage put acheter, à des prix modérés, des oranges et des bananes d'une excellente qualité. Les autres résultats appréciables, que je place en première ligne, sont ceux que de jeunes officiers peuvent retirer, pour leur instruction, d'une relâche en pleine paix, dans une rade qu'il pourrait être utile, en temps de guerre, de bien connaître.

C'est aux Carthaginois que l'on attribue la première découverte des Canaries. Elles étaient la limite occidentale du monde connu des anciens. Le pic de Teïde, aujourd'hui Ténériffe, fameux par son élévation, a été regardé, pendant des siècles, comme la plus haute montagne de la terre. On lui donne 3,710 mètres d'élévation au-dessus du niveau de l'Océan, et on peut l'apercevoir, par un beau temps, de trente à quarante lieues.

L'île de Fer, la plus occidentale du groupe des Canaries, était déjà, du temps de Ptolémée[1], le point de départ de toutes les longitudes, et, depuis, son méridien a servi de premier méridien à tous les géographes jusqu'à une époque récente, où chaque nation a voulu avoir son premier méridien, qu'elle fait ordinairement passer par sa capitale.

[1] Environ 200 ans avant Jésus-Christ.

Les Hollandais, dont les cartes ont été fort long-temps en usage et très-estimées, comptaient la longitude du pic de Ténériffe. Il est bien à regretter que toutes les nations ne les aient point imités; il n'en est sûrement aucune qui puisse avoir une méridienne plus remarquable, et la confusion qui existe déjà dans les longitudes que l'on donne et que l'on reçoit à la mer, entre bâtiments qui se rencontrent, ne peut qu'augmenter à mesure que de nouveaux Etats surgiront de toutes parts, et que tous, n'élevant aucun doute sur leur importance, voudront également, par amour-propre national, avoir leur premier méridien et compter leur longitude du méridien de leur capitale. Il en est, comme on voit, de l'amour-propre d'une nation, comme de tous les amours-propres, qui sont bien souvent de tristes conseillers.

Serait-il donc au-dessous de l'attention des grandes puissances maritimes de prendre à cet égard l'initiative, et d'adopter, pour premier méridien, un point remarquable du monde, tel que le pic de Ténériffe, l'un des plus convenables; ou bien encore le cap Horn, le cap de Bonne-Espérance, le pic des Açores? Ce vœu, souvent exprimé par les navigateurs, n'a point encore été entendu; il faut espérer qu'un jour viendra où l'un de ces congrès scientifiques qui ont déjà eu lieu plusieurs fois, s'occupera enfin de cette question qui intéresse les marins de tous les pays.

Si l'on en croit les philologues, la langue parlée par les premiers habitants des îles Fortunées avait beaucoup de rapport avec celle des habitants de

l'Atlas, ce qui donnerait lieu de penser qu'elles ont été originairement peuplées par des races venant d'Afrique. La position de ces îles, voisines de ce continent, donne quelque probabilité à cette opinion. Les Guanches habitaient les Canaries à l'époque de la conquête; ils pratiquaient et autorisaient la polyandrie.

On sait que les Canaries appartiennent à l'Espagne. La ville de Sainte-Croix, qui est la résidence du gouverneur-général, peut être regardée comme la capitale et comme le centre du commerce de cet archipel.

L'aspect de Sainte-Croix, vue de la rade, est agréable; la ville s'étend le long de la plage beaucoup plus qu'à l'intérieur; elle est située en pente douce au pied de la déclivité de montagnes très-élevées et d'une couleur sombre qui forment le fond du tableau. Toutes ses maisons blanches au milieu desquelles on remarque des moulins, des clochers et des palmiers, sont d'un effet agréable et elles ont un caractère qui charme par la nouveauté.

On débarque à un môle construit sur un bon plan. Il était, à notre passage, en assez mauvais état. L'extrémité de ce môle, dont la direction principale est E. et O., revient vers le N. pour mettre le débarcadère à l'abri de la mer du large. Cependant, dans les mauvais temps, on y éprouve beaucoup de ressac. Lorsqu'il fait beau, il est encore possible de débarquer au S. du môle, entre des rochers, près des magasins de la douane; partout ailleurs, le débarquement n'est pas praticable, à cause de la mer qui brise sans cesse.

La ville est défendue, du côté de la mer, par plusieurs forts ou batteries. L'amiral Nelson a trouvé ces fortifications assez imposantes pour n'en point poursuivre l'attaque, bien qu'il l'eût entreprise avec une escadre. Étant débarqué à la tête d'un détachement pour aller à l'assaut d'un fort, il fut repoussé et si gravement blessé au bras droit, qu'il fallut l'amputer.

Du côté de l'intérieur, la ville de Sainte-Croix est ouverte, sans défense, et dominée de plusieurs points. Les rues sont bien percées, à angles droits, elles ont des trottoirs; il y a une jolie place entourée de bancs sculptés, pour les habitants qui viennent y prendre le frais. Quelques maisons sont très-bien bâties et annoncent l'opulence; mais en général, ces maisons sont petites et sans étages. Là cesse tout caractère distinctif; Sainte-Croix ressemble, d'ailleurs, à une petite ville d'Espagne, d'environ sept à huit mille âmes. Une population clair-semée, très-misérable, à figures et costumes espagnols, est répandue dans les rues; ce qui frappe le plus, c'est la misère. Elle est la principale habitante de ce groupe d'îles, qui porte un nom si riche.

Presque tout le commerce des Canaries est entre les mains des Anglais qui enlèvent la plus grande partie des vins, dont les meilleurs sont estimés à l'égal des vins de Madère, pour lesquels on les prend souvent. Il y a eu des années où l'exportation pour l'Angleterre et pour l'Inde a été au-delà de 800 tonneaux. Les Anglais expédient, en échange, des produits de leurs manufactures, des grains et des eaux-de-vie. Ce mou-

vement commercial peut être évalué à deux millions de francs.

L'Espagne, en ouvrant tous ses ports au commerce étranger, s'est réservé le monopole des tabacs. La France ne paraît prendre aucune part directe ou indirecte au commerce de ces îles.

A notre arrivée, on était fort préoccupé des événements politiques de l'Espagne; cependant la tranquillité, un instant menacée, n'avait point été troublée.

Je fus accueilli de la manière la plus polie par M. le gouverneur-général marquis de la Concordia, homme grave et de très-bonnes manières. Sa femme, encore belle, est la fille de l'avant-dernier vice-roi du Pérou, don Abascal; elle est, selon l'expression pleine de courtoisie des Castillans : *muy dama*[1]. Je dus l'honneur de la voir à mon précédent voyage à Lima; nous connaissions les mêmes personnes dans la *ville des rois;* j'avais vu les lieux de son enfance, témoins de la grandeur de sa famille, j'allais les revoir et y reporter son souvenir à de vieux amis. Il n'en faut pas tant, loin de la patrie, pour rechercher les personnes avec lesquelles on peut s'entretenir de son pays. On aime jusqu'aux moindres choses qui viennent des lieux où l'on a été heureux.

La relâche à Ténériffe n'est pas toujours très-sûre en été; en hiver elle ne l'est jamais complétement; on pourrait s'y trouver exposé à des vents du large qui rendraient la position très-critique; cependant, dès le

[1] Grande dame.

mois de janvier, les vents de cette partie sont déjà plus rares. Les habitants de Sainte-Croix ont remarqué que toutes les fois que les vents doivent souffler du large, les terres de l'île *Canarie* deviennent très-claires et très-apparentes. Cet avertissement peut être mis à profit par les navigateurs qui fréquentent cette rade; il est possible, d'ailleurs, de se procurer les avantages de la relâche sans mouiller. On est tellement accoutumé au passage des bâtiments, qu'en deux ou trois heures on peut obtenir tous les rafraîchissements que l'on peut désirer.

C'est à Sainte-Croix de Ténériffe que se trouve la meilleure eau des Canaries ; il est facile de s'en approvisionner, et en peu de temps. Elle ne coûte qu'une piastre d'Espagne la pipe, y compris le prix du transport. Les bœufs que nous embarquâmes étaient excellents et la ration nous revint au même prix qu'en Bretagne. Beaucoup de navigateurs se sont plaints de la rareté et de la cherté des provisions; il en est sans doute ici comme de beaucoup d'autres lieux : les prix dépendent de l'abondance ou de la disette des denrées, et de l'époque de l'année à laquelle on arrive.

Si je ne considère pas cette relâche comme indispensable, je la regarde au moins comme bonne pour les équipages, par ses conséquences les plus immédiates. Nous étions déjà sur les côtes du Brésil que nous avions encore des légumes, des oranges et des bananes de Sainte-Croix. Ce mouillage a, d'ailleurs, rompu la monotonie de notre navigation d'une manière utile et agréable.

Nous rencontrâmes sur la rade de Ténériffe un bateau à vapeur anglais armé et destiné pour l'Inde et pour les mers de Chine, où il allait protéger la navigation du commerce, contre les nombreux pirates qui infestent les différents canaux des îles Moluques, des îles de la Sonde et autres; ce bâtiment devait, en cas de nécessité, faire échelle à Sainte-Hélène, au cap de Bonne-Espérance, à l'île Maurice, ou à Madras, pour y renouveler son approvisionnement de charbon.

Le navire français la *Delphine*, parti de Bordeaux le même jour que nous de Brest, était aussi en relâche à Sainte-Croix. Ce bâtiment avait à réparer ou à changer son gouvernail qui avait été avarié pendant les mauvais temps que nous venions d'éprouver; il était destiné pour le Chili et le Pérou, où il portait une riche cargaison composée de produits de notre sol et de nos belles manufactures de Lyon; ce bâtiment portait ausi comme passagers, plusieurs missionnaires apostoliques envoyés dans la Polynésie, par la société des missions étrangères à Paris.

Le 10 janvier, à deux heures, toutes nos dispositions étant faites, nous appareillâmes; le vent avait fraîchi, la mer était devenue plus grosse. A peine étions-nous à long pic que la frégate chassa, ce qui m'obligea à faire de la voile aussitôt, pour ne pas tomber à la côte; nous traînâmes notre ancre avec nous, tout en continuant à la lever. Cette circonstance fait connaître combien la tenue du fond est mauvaise; nous perdîmes promptement de vue Ténériffe que la brume couvrait toujours.

A notre départ de Brest, la température de l'eau à la surface de la mer était plus élevée que celle de l'air de 4°,5; en arrivant à Ténériffe les deux températures étaient égales, et l'approche de terre n'a produit aucune anomalie dans la température de l'eau. Quand nous eûmes passé Ténériffe, l'eau de la mer acquit une plus grande intensité : le degré de salure était comme 38 à 42.

Le 12 janvier, par un hasard assez rare, nous nous trouvâmes, à midi, exactement sous le tropique. Le vent continua à nous être favorable et nous fit faire de rapides progrès vers les îles du cap Vert. Déjà la température s'élevait beaucoup et était très-douce, cependant ce n'était point encore le temps des tropiques; l'atmosphère n'était pas claire, elle était chargée d'une vapeur blanche et sèche qui s'élevait jusqu'à 5 et 6 degrés au-dessus de l'horizon; le rayon visuel en était raccourci, et la ligne qui le bornait était mal déterminée : l'atmosphère, pendant la nuit, paraissait s'éclaircir. Cette vapeur n'était pas de la brume, mais elle y ressemblait beaucoup. Je l'ai toujours vu régner dans ces parages et jusqu'aux îles du cap Vert, mais jamais au-delà. Dans d'autres mers, je n'ai vu que rarement des effets semblables. Dans les eaux d'Égypte, cependant, une vapeur pareille qui s'élève au-dessus de la côte, de 15 à 18 degrés, annonce la terre longtemps avant qu'on soit assez près pour l'apercevoir; là, cette vapeur prend une couleur rougeâtre, qui a plus d'intensité près de l'horizon et qui diminue, en s'en éloignant, comme une espèce de teinte fondue. Ces

vapeurs ressemblent à l'effet de l'évaporation et du mirage, tout à la fois. Celle que nous voyions près des îles du cap Vert pourrait, en effet, être produite en partie par l'évaporation de la mer, mais ce n'en serait pas la seule cause, car elle est sans aucun degré d'humidité. Celle d'Égypte n'est, peut-être, qu'un effet de la raréfaction de l'air par la chaleur, joint à la réverbération des sables qui bordent la côte et qui occasionnent la couleur rouge qui la distingue.

Le moindre changement, en mer, est un événement. Nos yeux, fixés sur les eaux, aperçurent avec plaisir, pour la première fois, depuis notre départ, des galères ou autres mollusques des tropiques; nous vîmes plusieurs spirules vivantes et des gentines; la marche accélérée de la frégate ne nous a pas permis d'en pêcher : écartées par le sillage, elles passaient toutes à de trop grandes distances; pas un poisson volant, pas un oiseau ne se montra dans ces parages; un papillon égaré vint jusqu'à nous.

Le 13, vers midi, le vent étant très-faible, nous sondâmes, avec le thermométrographe, à 330 brasses sans trouver de fond. A cette profondeur la température de l'eau était à onze degrés au-dessous de celle de la surface de la mer qui, prise au même instant, était de 21°,2. Celle de l'air était de 22°. Le même jour, à deux heures, nous étant aperçus que la mer avait changé de couleur, nous sondâmes de nouveau et nous ne trouvâmes point de fond à 600 brasses. La couleur altérée de l'eau ne semble donc pas ici devoir être attribuée à la qualité du fond, mais plus vraisembla-

blement à la présence dans ces eaux, de petits animalcules ou mollusques nommés *squid* par les Anglais. Cette cause paraît bien suffisante pour expliquer la couleur que prennent les eaux. Ce qui est plus embarrassant, c'est de savoir pourquoi ces eaux qui paraissent colorées ne changent pas de place d'une manière sensible? Serait-ce que, comme certains animaux terrestres qui habitent différentes régions ou localités, ces mollusques ou *squid* fussent de nature à ne vivre que dans des parages déterminés? C'est là ce que je n'oserais point affirmer.

Je viens de dire que ces eaux colorées ne changeaient pas de place. En effet, dans plusieurs voyages, je les ai rencontrées dans la même position; mais ne voulant pas me contenter de citer ce que j'ai pu reconnaître par moi-même, je dirai que, dans cette traversée, nous les avons trouvées par 21° 29′ 28″ de latitude nord, et 21° 45′ 30″ de longitude occidentale de Paris; que Fraisier, dans son voyage au Chili en 1712, les trouva par 21° 21′ de latitude nord, et 21° 39′ de longitude ouest, et le capitaine américain Fanning les rencontra, le 12 juillet 1797, par 21° 48′ de latitude nord, et 23° 50′ de longitude de Greenwich. Toutes ces observations tendraient à prouver que ces eaux colorées sont limitées, et il nous semble presqu'impossible qu'elles ne soient pas les mêmes que celles qui furent vues dans les voyages que nous venons de citer, puisque les positions données sont presque identiques.

D'autres eaux colorées qui occupent plusieurs de-

grés en latitude et en longitude, à l'E. de la côte de la Patagonie, sont bien connues de tous les baleiniers, qui désignent l'espace où on les trouve sous le nom de *faux banc du Brésil;* ces pêcheurs fréquentent ces eaux pendant une partie de l'année, à cause du grand nombre de baleines qu'on y rencontre.

Dans l'Océan Pacifique, j'ai aussi trouvé plusieurs zones d'eaux jaunes; je ne pourrais pas assurer que, comme les premières, on les rencontre toujours aux mêmes lieux.

Dans la nuit du 15 au 16, la frégate faisait, par une brise assez fraîche, un chemin rapide, lorsque vers quatre heures et demie du matin, un cri affreux m'éveilla.... Un homme venait de tomber à la mer! Je fus aussitôt sur le pont, où déjà on manœuvrait pour sauver notre malheureux maître charpentier. La bouée de sauvetage avait été jetée presque entre les mains de ce marin.

Un canot fut expédié aussitôt à son secours; on en envoya un autre immédiatement, puis enfin un troisième. La nuit était noire; les embarcations cherchèrent avec soin dans l'espace que nous venions de quitter, hélas! sans succès. On trouva pourtant la bouée, mais elle était seule! Soit que le maître charpentier eût voulu, nageant très-bien, tâcher d'atteindre la frégate, soit qu'il se fût blessé en tombant, ou qu'il fût devenu la proie des nombreux requins dont ces eaux sont infestées, nous ne devions plus le revoir. Nous le cherchâmes, cependant, jusqu'à une heure de l'après-midi!

Dans toute circonstance la perte d'un homme est un grand malheur ; mais en mer, à bord d'un bâtiment, c'est un de ces événements douloureux qui laissent dans l'âme un sentiment de profonde tristesse ; il semble que chacun ait perdu un parent, un ami ! La communauté de chances avantureuses et de dangers établit entre les membres d'un même équipage, une liaison dont on ne cherche pas à se défendre ; c'est un bon sentiment auquel on s'abandonne de tout son cœur.

Le 16 janvier nous étions près de l'île de *Boavista*, mais sans la voir, à cause d'une vapeur blanche qui, répandue dans l'air, bornait notre horizon. Cette île, la plus orientale des îles du cap Vert, n'a qu'une mauvaise rade à sa partie du S. O. ; son commerce est presque nul, sa population est peu nombreuse et misérable ; les Américains qui vont faire la pêche des loups marins dans le sud de l'équateur et dans l'Océan Pacifique, y relâchent quelquefois pour y prendre du sel.

Les îles du cap Vert, au nombre de huit principales, appartiennent aux Portugais qui en firent la découverte ; elles offrent plusieurs mouillages ; celui de *Saint-Vincent* est le meilleur de tous : il a l'inconvénient d'être sous le vent. Le chef-lieu du gouvernement est à la ville *San-Yago*, située dans la baie de la *Praya*, dans l'île de *Mai*. Cette baie est la plus fréquentée en temps de guerre : les croiseurs vont y prendre de l'eau et des rafraîchissements.

En 1814, les frégates françaises l'*Etoile* et la *Sultane*, armées sous les ordres de M. Philibert, étaient sorties

de Nantes pour prendre la mer ; après une croisière dans le golfe de Gascogne et sur le cap Finistère, pendant laquelle elles avaient capturé 43 bâtiments, elles vinrent relâcher à la Praya de San-Yago, dans l'île de Mai, où elles étaient occupées à compléter leur eau, pour aller, ensuite, établir leur croisière dans les mers de l'Inde, lorsqu'elles eurent connaissance, par leurs vigies, de deux frégates anglaises qui parurent tout à coup, faisant route pour cette baie. On rappela aussitôt à bord la partie des équipages qui était employée à faire de l'eau, et les frégates furent promptement sous voiles et en mesure de combattre.

La frégate la *Sultane*, commandée par Georges Du-Petit-Thouars, alors capitaine de frégate, fut la première qui se présenta au feu ; elle eut à combattre, seule, pendant plus d'une heure, contre les deux frégates ennemies, et elle était déjà très-désemparée, son mât d'artimon était même coupé, lorsqu'une des frégates anglaises fit route pour joindre la frégate l'*Etoile* qui se trouvait sous le vent. Cette frégate supposait, sans doute, que sa conserve aurait bientôt fini de la *Sultane* qui était avariée ; mais elle paya cher sa présomption. La *Sultane* força celle-ci d'arriver sous son feu toujours bien servi, et elle se porta, ensuite, au secours de l'*Etoile* qui combattait vaillamment. Ainsi attaquée, la frégate anglaise plia sous ce double feu et elle alla, en faisant vent arrière, rejoindre sa conserve ; toutes deux firent route pour le mouillage, où elles arrivèrent très-maltraitées et ayant perdu beaucoup de monde ; un des capitaines avait été tué :

les deux frégates françaises continuèrent leur route vers l'équateur[1].

[1] Les frégates l'*Etoile* et la *Sultane* étaient mouillées sur la rade de l'île de Mai, la presque totalité des équipages était à terre, occupée, partie à laver son linge, partie à faire de l'eau.

Une vigie avait été établie sur une montagne voisine ; elle signala deux gros navires, en même temps on vit revenir en toute hâte, et couverte de voiles, une petite goëlette de prise que nous avions armée, et qui croisait dans le chenal.

Le signal de ralliement général est fait, chacun se hâte de retourner sur sa frégate ; mais cette opération d'embarquer tout un équipage ne s'effectue que difficilement, il y a toujours des traînards ; on attend longtemps, et enfin on se détermine à les laisser dans l'île.

Les batteries étaient encombrées de pipes de Madère, provenant d'un navire que nous avions capturé la veille, on les défonça pour en finir, et le vin coula par les dalots ; les pièces vidées furent jetées à la mer.

Pendant ce temps on virait, on hissait les huniers, on se préparait au combat, on faisait cent choses à la fois, car on avait reconnu les deux gros navires qui chassaient la *Sénégalaise* (tel était le nom de notre petite goëlette) ; on distinguait aisément leurs batteries. C'étaient deux frégates, la *Créole* et l'*Astrée ;* elles manœuvraient pour doubler la pointe et venir nous attaquer au mouillage, nous étions dans le plus grand désordre, le moment était bien favorable pour elles !

Ce fut alors que deux jeunes aspirants de première classe, MM. Fleury de Nantes et Georges Du-Petit-Thouars, ouvrirent l'avis de faire appareiller cinq gros navires portugais que nous avions capturés, de les installer beaupré sur poupes et de leur faire hisser le pavillon et la flamme tricolore, de les saborder ensuite et de les abandonner. Cette heureuse inspiration, fruit de l'enthousiasme et du vif désir de vaincre, fut adoptée à la hâte et les deux aspirants furent chargés de l'exécuter.

On voudra bien me passer cette petite anecdote qui ne fut connue que de quelques personnes en France, la paix générale étant survenue ; il était bien naturel

Cette manœuvre fut bien opérée, on vit alors les frégates anglaises diminuer de leur voilure, puis mettre en panne, examiner attentivement pendant une demi-heure, précieuse pour nous, puis, reconnaissant des navires du commerce, faire servir et recommencer la chasse.

La frégate la *Sultane* avait mis sous voiles la première ; malheureusement et par la faute d'un gabier qui avait négligé de larguer deux garcettes, le grand hunier s'était déchiré en deux au moment où, après l'avoir largué, on pesa sur les écoutes.

Le commandant de la division, M. Philibert, faisait le signal de se couvrir de voiles. Il voulait doubler les îles avant d'engager le combat et se donner le temps de s'y préparer, car il n'est que trop vrai qu'il y avait à bord beaucoup d'encombrement. L'*Etoile*, bonne marcheuse d'ailleurs, gagnait considérablement sur la *Sultane* qui avait signalé des avaries dans son grand hunier.

Les frégates anglaises eurent bientôt joint la *Sultane* qui cargua franchement ses basses voiles, accepta le combat, et ouvrit la première le feu sur l'ennemi, feu bien nourri, bien suivi et qui lui fit éprouver de grandes pertes.

Nous avions continué notre route ; le perroquet de fougue fut mis sur le mât, au signal de la *Sultane* et on hâta le déblaiement de la batterie ; mais ce fut tout, et cette frégate fut bravement engagée pendant cinq quarts d'heure avec les deux frégates anglaises dont l'une était de 50 canons.

Enfin, le mât d'artimon de la *Sultane* tomba, un cri général retentit à bord de l'*Etoile ;* nous étions tous désolés, car, il faut le dire, il n'y avait que de braves gens à bord, et dès que le commandant donna l'ordre d'arriver sur la plus grosse des deux frégates, on entendit des cris d'enthousiasme à bord, et chacun se prépara à combattre vaillamment pour seconder la brave *Sultane* et son équipage héroïque qui nous avait donné un noble exemple.

que le voisinage de l'île de Mai réveillât en moi ces souvenirs de famille : la frégate la *Sultane* était commandée par un de mes oncles ; et sur l'*Etoile*, se

Sept heures et demie s'écoulèrent entre le premier et le dernier coup de canon tirés ; nous combattîmes vergues à vergues, et nous forçâmes les deux frégates anglaises à fuir.

Nous fûmes assez malheureux pour qu'il nous devînt impossible de les poursuivre, parce que la *Sultane* qui avait perdu ses trois bas mâts dans l'action, réclamait toute notre assistance comme elle excitait au plus haut dégré toute notre sollicitude, notre estime et toutes nos sympathies; elle s'était traînée, admirable qu'elle était, sous sa misaine en lambeaux, elle canonnait encore la frégate que nous combattions, après avoir mis en fuite celle qui lui était opposée.

Dans ce glorieux combat, la *Sultane* a perdu beaucoup de monde, mais pas d'officiers. L'*Etoile* a eu trois officiers, dont son premier lieutenant M. Derville et quatre aspirants tués ; plus, 27 matelots et 45 hommes hors de combat. Les deux frégates avaient fait 43 prises dans le cours de la croisière.

Tout le monde a fait son devoir, et si la *Sultane* a été engagée seule pendant longtemps, cela vient de ce que l'*Etoile* était horriblement encombrée de marchandises, tous les objets de prises venant à son bord où les partages se faisaient ; mais notre cœur saignait au retentissement de chaque coup de canon, et nous aurions bien voulu nous trouver au feu ; si le grand hunier de cette frégate ne s'était pas déchiré, nous aurions pu engager en même-temps qu'elle, et nous aurions bien moins souffert au moral.

Au reste, la *Sultane* a vaillamment accepté la part des circonstances, et il y a peu d'exemples d'un combat aussi glorieusement soutenu à demi-portée de pistolet et pendant aussi longtemps.

Si l'on réfléchit au chagrin que devait éprouver le brave commandant et l'équipage de la *Sultane* en voyant l'*Etoile* s'éloigner; Si l'on pèse bien la position dans laquelle ils se trouvaient en se supposant abandonnés et en ayant à supporter tout le poids du

trouvait mon frère Georges, alors élève de première classe. Depuis, j'ai eu le malheur de les perdre tous les deux. Tous les deux ils étaient distingués par leurs brillantes qualités; mais il ne m'appartient pas d'en faire ici l'éloge et je m'arrête. Les regrêts que je leur ai vu donner par un grand nombre de mes camarades ont pu, seuls, affaiblir l'amertume que leur perte a

combat ; si l'on songe au découragement qui aurait pu en résulter pour tant d'autres, on appréciera alors convenablement cette action. A. M^s de Saint-maurice.

Etat-major de la frégate l'Etoile.

MM. Philibert, capitaine de frégate, commandant.
Hugot-Derville, lieutenant de vaisseau (second), tué dans le combat.
Danycan, enseigne de vaisseau.
Tregrosse, *id.* tué dans le combat.
Tanrasde, *id.* tué dans le combat.
Mauduit Duplessis, *id.*
Delécluse, officier de flottille.
Quequet, *id.*
Richer, *id.*
Du Petit-Thouars, aspirant de 1^re^ classe, blessé.
Fleury, *id.*
Dutertre, *id.*
Drezennec, *id.*

Etat-major de la frégate la Sultane.

MM. Du Petit-Thouars, capitaine de frégate, commandant.
D'Arod, lieutenant de vaisseau (second).
De Gauville, Desportes, Croze, Le Bozec, enseignes de vaisseau.
Jobit, Cottard, Louvel, Sauvaget, Despallières, officiers de flottille.
Harang, Bellanger, Le Pelletier, aspirants de 1^re^ classe.

laissée dans mon cœur. L'un et l'autre, ainsi que mon oncle Aristide Du Petit-Thouars, mort sur les débris du vaisseau le *Tonnant*, au combat d'Aboukir, ils eurent l'Océan pour tombeau[1] !

[1] Ces îles étaient en effet pleines de souvenirs de famille, et si je ne craignais pas d'être trop indiscret, je raconterais bien encore qu'Aristide Du Petit-Thouars, allant sur le *Diligent* à la recherche de Lapérouse, mouilla à l'île de Sel du cap Vert. Il trouva sur cette île 40 marins portugais abandonnés à la suite de leur pêche, sans vêtements et mourant de faim. Il les prit à son bord et les transporta à Saint-Nicolas. Arrivé dans cette île, qui était alors livrée à une affreuse disette, il ne put résister à un mouvement généreux et fit débarquer une partie des vivres de son bâtiment.

Mais cette bienfaisance devait avoir un résultat funeste. Aristide Du Petit-Thouars s'était éloigné de l'île sauvée par lui, comblé des bénédictions de l'évêque et de celles des habitants, il se vit dans la nécessité, pour remplacer ses vivres, d'aller à l'île de Fernando de Noronha qui était le point de relâche le plus voisin : c'était à la fin de 1792. Le gouverneur portugais plein de défiance, arrêta le *Diligent* dont il fit l'équipage prisonnier, et il le fit conduire à Fernambouc, où le *Diligent* toucha sur une roche en entrant dans le port du Rescif. Ainsi prit fin cette entreprise digne d'un meilleur sort !

Suit une lettre du capitaine Aristide Du Petit-Thouars à son oncle, écrite de Fernando de Noronha, après l'arrestation du *Diligent* par le gouverneur de cette colonie.

Fernando de Noronha, 7 décembre, 1792.

Mon très-cher oncle, la Providence conduit tout ; en permettant que les hommes fussent malheureux, elle a permis que la charité et l'humanité de leurs semblables adoucissent leur malheur. J'espère donc qu'en France nos parents et nos amis prendront part à notre situation, qui est d'autant plus digne de pitié qu'une bonne œuvre nous l'a attirée en quelque sorte. En mouil-

Le 23, nous passâmes la ligne équinoxiale. La veille de ce jour j'avais reçu une lettre du bonhomme la

lant à l'île de Sel, l'une de celles du Cap Vert, nous y avons trouvé des Portugais de St Nicolas qui étaient venus y vivre de pêche, parce que d'ailleurs cette île est déserte et stérile. Ils nous ont demandé comme la plus grande grâce possible de les reconduire chez eux. Nous l'avons fait avec beaucoup de peine, de tracas et de dépense ; sans cela nous n'aurions pas été obligés de mouiller à St Yago, où l'on nous avertit à St Nicolas, que l'air était très-mauvais ; sans cela, sans doute, nous n'aurions pas été forcés d'établir une tente à terre pour donner à nos gens la facilité de faire de l'eau dans des puits éloignés du rivage. Ils y ont tous pris une fièvre mortelle. Mon pauvre Baptiste (mon domestique) est mort pour s'être trop occupé du petit négoce qui nous était nécessaire ; huit autres ont péri avec lui. Nous sommes venus ici demander du secours ; on nous y arrête sous prétexte que les dépositions de nos matelots ne sont pas conformes entre elles. Il y a dix-sept jours que notre bâtiment est parti pour Fernamboue, pour y être jugé par le gouverneur de cette ville. On peut penser l'impatience avec laquelle nous en attendons le retour, d'autant mieux que chaque jour on nous traite avec plus de rigueur, et que les vivres que nous avons pris à bord à la hâte sont presque finis. Ma seule consolation est de voir que mes malades vont mieux, malgré l'extrême chaleur de ce climat, qui est à quatre degrés de la ligne.

Je vous prie d'écrire à mes frères et à mes sœurs que j'ai pris tous les soins possibles pour leur faire parvenir de mes nouvelles, que mon amitié pour eux et pour vous est toujours le dernier sentiment qui m'animera, que je suis toujours plein d'espérance, malgré quelques moments d'un abattement involontaire. Si cette lettre vous parvient, ce sera par un bâtiment qui porte en même temps un procès-verbal de ce qui nous est arrivé, adressé à Brest, au ministre de la marine *.

* M. Monge, alors ministre, avait aussitôt ordonné l'armement d'un aviso pour demander raison à la cour de Portugal. La guerre qui se déclara sur ces entrefaites en empêcha l'effet.

Ligne[1]. Je n'eus garde de refuser à l'équipage l'autorisation qu'il demandait, et il en profita selon l'usage. La cérémonie burlesque, dont ce passage est le prétexte, a été décrite tant de fois que je n'en ferai pas la relation. Le plus grand plaisir qu'on y trouve est, sur-

[1] *Le Bonhomme la Ligne, à son ami Du Petit-Thouars, capitaine de vaisseau, maître après le souverain des Dieux de la Frégate la* Vénus.

En mer, sous l'équateur.

Mon cher commandant,

La renommée, aux rapides ailes, m'avait déjà annoncé que le plus chéri de mes élus ne tarderait pas à traverser mes Etats : cette nouvelle remplit mon cœur de joie, surtout lorsque j'appris qu'il avait choisi, pour l'accompagner dans son voyage, la fille de mon vieux camarade l'Océan, la belle *Vénus*, attendue depuis si longtemps.

Dès ce moment, toutes mes dispositions furent prises pour te bien recevoir et te remercier dignement du bonheur dont tu nous fais jouir.

Neptune, accompagné d'Eole, a quitté les profonds abîmes de son palais et s'est rendu près de moi pour assister à la grande solennité que j'avais préparée.

Enfin, le moment tant désiré est arrivé : du haut du trône qui plane sur le monde entier, j'ai vu se dessiner les voiles d'un beau navire, et bientôt, à sa ceinture, j'ai reconnu la *Vénus*.

Béni soit le souverain maître des Dieux, d'avoir daigné dépouiller les jardins de la divine Flore de ses plus belles fleurs, et d'en avoir semé quelques-unes sur le passage de ma longue et pénible existence.

Je ne doute pas, mon cher commandant, que tu ne sois entouré d'un bon nombre de prosélytes désireux de satisfaire aux lois et usages de mon empire. Reçois-en, d'avance, mes remerciements bien sincères, et l'assurance des vœux que je forme pou que le destin te soit favorable. Neptune y fera son possible.

tout, dans les apprêts de la fête et dans le plus ou le moins d'originalité de la lettre et des discours du père la Ligne. Comme distraction parmi les équipages, c'est une coutume qui peut être bonne à conserver.

Cet usage adopté par toutes les nations, sans doute à l'imitation des Portugais qui se hasardèrent les premiers dans la zone torride, tire probablement son origine d'une croyance, jadis universellement répandue, sur l'impossibilité de vivre dans ces latitudes où l'on pensait que les hommes ne pouvaient pénétrer sans être brûlés par le soleil. La première cérémonie dut être toute religieuse et faite en actions de grâces pour la providence. Les premières terreurs dissipées, adieu la dévotion! et cependant, comme les équipages y trouvent l'occasion d'une plus grande liberté, et quelque petite douceur dans les vivres que l'on distribue dans cette circonstance, l'usage de fêter la ligne s'est maintenu.

A ton signal, nous nous empresserons de nous rendre à ton bord, où, respectant la discipline que tu as établie, nous procéderons à l'antique cérémonie du baptême.

J'espère en ta bonté, et je compte que tu voudras bien remettre à mon Mercure une liste fidèle des nouveaux sujets que tu m'envoies. Pressé d'expédier mon postillon, je n'ai pas pris le temps de le munir d'avoine pour son cheval; je désirerais que tu puisse y pourvoir.

Adieu, mon cher commandant, je prie le grand architecte de l'univers de te conserver à l'amitié de ton vieil ami.

Signé : Le Bonhomme la Ligne

P. S. Mon épouse se joint à moi de grand cœur pour te souhaiter toute sorte de prospérités dans ce monde : elle m'accompagnera dans ma visite.

Le 28 janvier, pendant que des gabiers étaient à travailler dans la mâture, l'un d'eux tomba à la mer. Nous lui jetâmes aussitôt la bouée de sauvetage qu'il saisit, et huit minutes après sa chute, il était à bord. Cet accident, qui n'eut pas de suites, vint cependant réveiller de tristes pensées sur un malheur encore tout récent.

Les vents qui, depuis les Canaries, nous avaient permis de faire bonne route, avaient, depuis le 20, varié vers le S. E. et le S.; et ils nous obligèrent à couper la ligne par une longitude plus forte que celle par laquelle je me proposais de le faire : ils nous conduisirent jusque dans l'ouest de Fernando de Noronha.

J'avais remarqué dans plusieurs voyages, qu'en traversant l'équateur vers 30° de longitude occidentale, on évitait les calmes et les orages que l'on est presque sûr d'éprouver, en passant par une longitude plus orientale. Mettant à profit cette observation, j'avais l'intention de traverser l'équateur entre le 28e et le 30e degré ouest, comme déjà je l'avais fait avec succès en me rendant au Brésil dans la même saison. Dans le voyage de la *Vénus*, bien que nous ayons été contrariés par des vents qui sortent des limites ordinaires, la durée de notre traversée n'en a point été prolongée. Nous étions en position de mouiller à Fernambouc le 28e jour après notre départ de Brest, ce qui était une très-heureuse navigation. En passant la ligne par une longitude aussi occidentale, nous avons évité l'ennui des calmes prolongés et les maladies que ces retards occasionnent quelquefois. Je pense, d'ailleurs, qu'eus-

sions-nous été obligés de faire une bordée pour nous replacer plus à l'est, c'eût encore été bien préférable aux calmes et sans préjudice pour le temps employé à la traversée, comparé à ce qu'il eût été en faisant route plus à l'est, avec ces chances de calmes.

Le 26, nous passâmes près de Fernando de Noronha, par un temps très-favorable pour faire des observations; nous en profitâmes pour déterminer la position du Pic, autrement nommé la Pyramide. La latitude que nous avons trouvée pour ce point est de 3° 50′ 10″ sud, et la longitude, déduite de celles de nos montres, de 34° 50′ 52″ ouest.

M. de Tessan calcula que la Pyramide était élevée de 190 mètres au-dessus du niveau de la mer : le relèvement astronomique de ce point nous donna 9° 30′ de déclinaison N. O.

Cette île est élevée et peut se voir, par un temps clair, de 10 à 12 lieues; elle a environ dix milles de longueur sur deux de largeur; il y a deux mouillages qui peuvent recevoir les plus grands bâtiments : l'un à la partie nord de l'île, et l'autre sur celle du N. O. Celui du nord est le meilleur des deux pour l'abri, la capacité et la bonté du fond; tous les deux sont exposés aux vents du N. et du N. O.; ils sont fréquentés par les baleiniers qui y viennent faire de l'eau, du bois et des provisions; les Anglais, en revenant de l'Inde, y touchent aussi pour les mêmes motifs, lorsqu'ils n'ont point passé à Sainte-Hélène ou à l'Ascension. Les provisions y sont chères, l'eau est difficile à faire et peu abondante dans la saison sèche.

Le 29, nous aperçûmes, à une heure de l'après midi, un brick qui était devant nous : il suivait une route opposée à la nôtre. Nous ne tardâmes pas à être assez près pour voir que ce bâtiment avait son pavillon en *berne* [1], qu'il demandait du secours : aussitôt nous fîmes route pour nous en rapprocher. Le capitaine vint à notre rencontre dans une baleinière et, après nous être assurés qu'il n'avait point de maladies contagieuses dans son équipage, je l'invitai à monter à bord. Ce navire se nommait le *Chili*, il avait été armé à Londres, et il revenait de la terre de Van-Diémen, d'où il était parti le 2 septembre dernier, du port de Launceston, dans le détroit de Bass. Il manquait de vivres, je lui en donnai. Il était l'heure de dîner, j'engageai le capitaine à se mettre à table avec nous. Il paraissait inquiet, peut-être craignait-il que la guerre n'eût été déclarée; il se rassura cependant, ce qui nous permit d'apprendre les détails de sa navigation qui avait été fort contrariée. Il avait, à son bord, quatre passagers dont deux jeunes femmes; nous leur envoyâmes quelques rafraîchissements, et à la nuit nous nous séparâmes. Je crois bien qu'ils furent heureux de nous avoir rencontrés.

Notre navigation se continua d'une manière aussi tranquille qu'heureuse jusqu'à notre arrivée sur le cap Frio, le 3 février. Nous eûmes connaissance de ce point vers 4 heures et demie du soir; à 9 heures, nous nous trouvions sur son méridien à dix milles dans le

[1] Manière de hisser son pavillon, connue de tous les navigateurs; ce signal est l'annonce d'un grand danger, c'est une demande de secours.

sud. Déjà nous avions aperçu un feu dont nous ignorions l'établissement. Nous pensâmes, d'abord, que c'était un feu accidentel; mais par la régularité des éclipses et du retour des éclats de lumière, notre incertitude ne fut pas de longue durée. Les révolutions de ce phare sont de trois minutes; nous l'aperçûmes pendant longtemps et jusqu'à une distance d'environ 30 milles; on le voyait encore que déjà nous avions connaissance de celui de l'île Rase. J'appris que ce feu, récemment établi sur le cap Frio, était en activité depuis huit mois, à peu près.

Le 4, au jour, nous découvrîmes la magnifique entrée de la baie de Rio-Janeiro, dans laquelle nous jetâmes l'ancre à une heure après midi, le trente-sixième jour après notre départ de Brest, y compris le temps de notre mouillage à Ténériffe. Ce fut une heureuse traversée : le temps moyen que l'on emploie ordinairement à la faire, est de 40 à 50 jours. La rade était presque déserte; il ne s'y trouvait que l'*Imogène*, corvette anglaise, commandée par le capitaine de vaisseau Bruce; le brick français l'*Alacrity*, commandé par M. Hanet-Cléry, capitaine de corvette; et, en réparation dans le fond du port, la frégate hollandaise le *Zend*, capitaine de Monier, allant à Batavia.

Et comme il n'y a pas de beaux jours sans nuages, nous eûmes la grande contrariété d'apprendre que l'amiral Dupotet avait quitté cette rade vingt-quatre heures avant notre arrivée, pour se rendre aux États-Unis, où il conduisait le ministre de France, M. de Pontois.

CHAPITRE II.

Attérage de Rio-Janeiro. — Vents, courants et marées. — Mouillage. — Population. — Coutumes. — Établissements publics. — Cérémonies religieuses. — Environs. — Situation politique du Brésil.

L'attérage naturel de Rio-Janeiro, est le cap Frio; toutefois il n'est pas indispensable de prendre connaissance de ce cap. Avec une bonne latitude on peut faire route, sans inquiétude, sur un parallèle plus sud que la latitude de ce point-là, de dix à douze minutes. Il sera impossible d'arriver à l'entrée de la baie de Rio-Janeiro sans que la longitude ne se trouve rectifiée, soit par la vue du phare du cap Frio, si c'est de nuit; soit par celle d'un point quelconque de la côte que l'on apercevra dans le nord, si c'est de jour; dans

le cas de brumes épaisses, assez fréquentes le matin et le soir dans ce parage, la sonde serait encore un indice presque suffisant.

Il y a plusieurs îles à l'entrée de la baie de Rio-Janeiro; la plus élevée est l'île Ronde; sa forme est celle d'une meule de foin : cette île est la première qui vous apparaît; peu après on reconnaît l'île Rase qui porte un phare [1]. La vue de ces îles suffirait pour faire reconnaître Rio-Janeiro, si déjà toute incertitude sur la reconnaissance de la côte n'avait cessé. Toutes les îles à l'entrée de Rio-Janeiro sont accores et laissent entre elles des passes praticables; mais la route qu'il convient de prendre, à moins de circonstances forcées, est celle qui conduit entre l'île Rase, que l'on doit laisser par babord, et les îles Do-pay y Do-may, qui devront rester sur tribord. Cette passe est la plus large. Si la brise venait à manquer une fois en dedans de l'île Rase, on pourrait mouiller : on trouverait partout de douze à quinze brasses d'eau sur un fond de sable et de gravier quelquefois vaseux. On attendrait ainsi, la brise du large ou le moment favorable pour pénétrer dans la baie.

L'entrée de la baie de Rio-Janeiro est si facile, tous les dangers étant apparents, qu'il n'y a pas de pilotage établi.

Le port de Rio-Janeiro, comme tous ceux de la côte du Brésil, est sujet aux brises réglées de terre

[1] Ce phare est à éclipses, dont les révolutions sont de 3 minutes; il peut être aperçu de 30 milles.

et de mer ; il est rare que ces brises viennent à manquer : elles permettent d'entrer depuis dix ou onze heures du matin jusqu'au coucher du soleil, et de sortir, le matin depuis l'aube du jour jusqu'à neuf ou dix heures. La brise du large que l'on nomme *viraçáon* est la plus fraîche ; elle s'élève vers dix ou onze heures du matin, rarement plus tôt ; elle fraîchit jusque vers deux ou trois heures, elle diminue ensuite progressivement, et tombe tout-à-fait au coucher du soleil. Quelquefois, cependant, elle se prolonge jusque vers neuf heures du soir ; elle est alors remplacée par la brise de terre. Cette brise est beaucoup moins forte, et souvent très-faible ; elle fraîchit ordinairement un peu vers le matin, qui est le moment le plus favorable pour l'appareillage, mais il est rare qu'elle dure, passé huit heures. Lorsque la brise du matin est faible, l'usage s'est établi à Rio-Janeiro, entre bâtiments de guerre étrangers en station au Brésil, de s'envoyer des embarcations pour aider à remorquer jusqu'au dehors du fort Sainte-Croix ; c'est un secours utile et une politesse qui sont toujours bien accueillis.

Dès qu'en entrant dans la rade, on a dépassé les forts Sainte-Croix et de Laage, on peut mouiller ; on trouve une bonne tenue et un brassiage modéré sur lequel on peut choisir celui qui convient le mieux.

Le mouillage habituel des vaisseaux ou des autres bâtiments de guerre est au nord du fort Villegagnon, entre ce fort et celui Das-Cobras et à un tiers de la distance qui sépare Rio-Janeiro du village de Saint-Domingue, situé sur la rive orientale de la baie.

Le mouillage des bâtiments marchands est au nord de la ville et de l'île Das-Cobras; ils sont là plus en sûreté et très-commodément placés pour le batelage, pour prendre charge ou pour mettre à terre leurs cargaisons.

Le mouillage de la baie est si bon et si sûr qu'il n'oblige à aucune précaution particulière. Si on ne doit pas séjourner sur la rade et que l'on mouille au milieu des bâtiments, il conviendra d'affourcher pour ne point être inquiété; et, comme la brise du large est la plus forte, on mouillera l'ancre de bossoir au flot; une ancre à jet suffira pour le jusant, la brise de terre étant rarement fraîche, et les vents les plus frais soufflant ordinairement du S. S. O.; mais si on mouillait en dehors des bâtiments dans un espace libre, une ancre seule suffirait, mais toujours serait-il prudent d'en avoir une autre en veille. Au reste, il n'y a peut-être pas dans le monde une seule rade où l'abri soit plus complet et plus sûr.

Les marées sont très-irrégulières dans la rade; il y a ordinairement huit heures de jusant contre quatre heures de flot; le courant file d'un à deux nœuds, rarement plus [1]. L'heure de l'établissement déduite de nos observations, faites au pont de l'île Villegagnon, est à deux heures trente minutes, à dix minutes près; l'unité de marée, un pied sept pouces, à quelques pouces près : il faudrait un très-grand nombre d'obser-

[1] Souvent il y a encore courant de flot sur la rive orientale que déjà il y a jusant sur la côte de Rio-Janeiro.

vations pour obtenir un plus haut degré de précision.

A Rio-Janeiro, l'eau serait difficile à faire, si l'on était privé des secours du port : la fontaine de la place du Palais, qui est d'un usage commun à tous, est presque toujours occupée par les embarcations des navires marchands qui, jour et nuit, attendent leur tour, et dans la saison sèche, l'eau de cette fontaine est peu abondante. Il n'y a pas un point de la rade où on puisse trouver de l'eau ; il faudrait, pour cela, pénétrer en dedans des îles, au-delà de l'île du Gouverneur d'un côté, et de celle de *Vianna* de l'autre. Le seul endroit où il y ait de l'eau dans la rade est près du fort Sainte-Croix, en dessous du piton de la montagne qui domine cette position ; encore dans la saison sèche, cette ressource est-elle presque nulle, et, à cette époque, l'eau peu abondante des puits de Saint-Domingue et de Praya-grande serait d'un faible secours.

Le port de Rio-Janeiro fournit aux bâtimens de guerre, *et en payant*, des citernes qui facilitent le renouvellement de cette indispensable provision.

Les provisions fraîches sont, à Rio-Janeiro, très-abondantes et à des prix peu élevés sinon modérés.

On y trouve tous les fruits des tropiques, une partie des fruits de l'Europe importés de Monte-Video et des bords de la Plata.

Le climat est généralement agréable et sain, et pour peu qu'on s'y comporte avec modération, il n'y a rien à craindre d'un séjour même prolongé.

Les orages sont très-fréquents à Rio-Janeiro ; ils

se forment ordinairement entre trois ou quatre heures vers le N. O., au-dessus des Orgues, et ils éclatent vers le coucher du soleil, lorsque tombe la brise du large ; d'autrefois ils se dissipent ; ils sont presque toujours annoncés par l'apparence du temps dans cette direction ; ces orages sont magnifiques, le tonnerre se fait entendre avec fracas, et ces détonations répétées par les échos des différentes chaînes de montagnes qui environnent la rade, produisent des roulements admirables ; la pluie tombe pendant ces orages avec une abondance inconnue en Europe.

La pêche dans la baie de Rio est assez abondante ; mais il faut bien connaître les localités pour en tirer parti. Dans les anses auprès du Pain-de-Sucre, tant en dehors qu'en dedans de la rade, notre peine a toujours été amplement récompensée. A l'île du Gouverneur et sur celles du fond de la rade, la pêche réussit assez bien ; mais sur toutes les rives de la grande rade, il n'y a pas un seul coup de filet à donner.

Il y a un banc d'huîtres de roches entre l'île Vianna et la côte nord ; ces huîtres sont de très-bonne qualité. Sur l'île du Gouverneur j'ai pêché l'*Osteoglossum* [1].

Les bâtimens qui entrent à Rio-Janeiro sont hélés du fort Sainte-Croix, près duquel ils passent nécessairement. Un canot vient prendre les renseignements d'usage ; arrive enfin un agent du service de santé qui donne la libre pratique ou qui impose la quarantaine, selon le cas. Tout ce service est fait régu-

[1] Ce poisson rare, a la langue comme un os de sèche, il est de la taille d'une grande morue.

lièrement, les officiers qui en sont chargés remplissent leurs devoirs avec toute la convenance désirable.

C'est au fort de Villegagnon qu'il faut envoyer pour traiter du salut du pavillon : le salut est toujours immédiatement rendu.

La bonté, l'étendue et la sûreté de la rade et du port de Rio-Janeiro, la facilité que l'on trouve à s'y approvisionner de toutes choses, et les ressources que l'on y rencontre pour faire des réparations de toute espèce, en font un point de relâche très-important pour les escadres et pour le commerce. Nul port n'est mieux situé, ni plus convenable, pour un entrepôt général des productions du monde.

Les passes de l'entrée de la rade de Rio-Janeiro sont défendues par le fort de Sainte-Croix; c'est le fort le plus considérable, il est situé sur la pointe de droite en entrant; par le fort de *Laage*, bâti sur un rocher à fleur d'eau, qui se trouve au milieu du passage, et qu'il faut laisser à gauche en entrant; enfin, par une troisième batterie, construite au pied du Pain-de-Sucre.

En faisant route avec la *Vénus*, pour entrer dans la baie de Rio-Janeiro, nous avons laissé sur babord l'île Rase et l'île Ronde, sur tribord les îles *Do-Pay* y *Do-May*; toutes ces roches élevées sont très-arides et à peine couvertes d'un peu de terre végétale; elles sont néanmoins couronnées par les arbres des formes les plus élégantes, très-curieux par leurs variétés infinies et les différentes nuances de leur verte et éclatante parure. C'est un luxe de végétation

qui étonne et qu'on ne peut s'empêcher d'admirer.

En poursuivant notre route, nous rangeâmes, à droite, le fort Sainte-Croix; nous avions alors, à notre gauche, le Pain-de-Sucre, roche nue, à pic et très-élevée, qui s'incline légèrement vers la mer. Les vaisseaux, pour entrer, passent au pied de cette roche qui les réduit presque au néant par sa masse imposante. Pourtant, cette immense roche est absorbée à son tour par le Cocorvado [1], montagne très-élevée qui sert à la reconnaissance du port, et domine toute la côte qui sépare la baie de Rio-Janeiro de l'Océan.

Lorsque nous eûmes dépassé le fort de Sainte Croix et le Pain-de-Sucre, nous nous trouvâmes dans la rade. Alors, nous vîmes de chaque côté, une petite baie semi-circulaire, bordée, le long de la mer, d'une plage de beau sable blanc, et, du côté de la terre, d'une rangée de jolies maisons de campagne de l'aspect le plus riant; on croirait, en les voyant, que là doivent se trouver le bonheur et le repos.

A gauche c'est la baie de *Bota-Fogo*, séjour d'été des autorités et des ambassadeurs; à droite, celle de *Jurujuba*, plus modestement habitée.

Si vous jetez les yeux plus à l'intérieur, de chaque côté, en avançant toujours, vous découvrez

[1] Cette montagne sert à la reconnaissance de la baie de Rio-Janeiro. Elle figure un homme couché sur le dos; les pieds sont du côté de la passe; mais il faut, je crois, l'avoir déjà vue pour bien la reconnaître.

de jolies maisons blanches sur les plages, des couvents ou des chapelles sur les pointes élevées, et des forts sur les roches. Tout cela est posé doucement au milieu d'une nature enchantée, inconnue à nos contrées, et dont l'effet ne saurait se décrire.

A gauche, au-delà de la chapelle de la Gloria et par-dessus les fortifications de *Villegagnon*, on aperçoit des couvents, des clochers d'églises en grand nombre, des palmiers, un aqueduc et une multitude de maisons. Tout cet ensemble d'un aspect ravissant, c'est la ville de Rio-Janeiro!

Sur la rive opposée de la baie est situé le village de *Saint-Domingue*. Tout à côté, et en suivant les bords de la rade, se trouve celui de *Praya-Grande;* c'est un riche village à maisons plus élégantes, entourées de portiques à colonnes. Au fond, dans le nord, on voit la baie qui ne finit plus; elle est parsemée d'îles qui apparaissent de tous côtés, et elle est incessamment couverte d'une multitude de bateaux et de pirogues, à formes gracieuses et légères, qui vont et qui viennent dans tous les sens, en se croisant avec deux bateaux à vapeur toujours en mouvement, ce qui donne à la rade l'aspect le plus animé. Vers le N. O. au-delà de l'île *das Cobras*, on découvre les mâts des milliers de navires qui, sous les pavillons de toutes les nations, apportent à Rio-Janeiro les riches produits de l'industrie.

Tel est le panorama du premier plan dont nous fûmes environnés; au deuxième et au troisième plan, vous découvrez les montagnes qui, entassées sans

ordre, offrent les formes les plus bizarres et les plus pittoresques.

Au nord, dans le lointain, à la distance de quinze à vingt lieues, se montraient aussi les *Orgues*, montagnes à pics effilés, qui font partie de la Cordillère; leur figure plombée ne se fait voir que par un temps clair; elles sont quelquefois couvertes de neige.

Tous les contrastes semblent s'être donné rendez-vous dans la baie de Rio-Janeiro; cette neige lointaine vous rappelle les frimas des régions polaires; la chaleur du soleil empêche d'oublier la latitude sous laquelle on se trouve. Tout à l'entour, près de soi, l'état perfectionné des cultures se montre en opposition avec la végétation sauvage des montagnes. Ajoutez que la plaine est fertile, pendant que les sommets dépouillés des pics offrent l'image de la stérilité du désert.

La simple pirogue, premier élément de la navigation, représente le complément du génie de l'homme dans l'état de nature, en même temps que les vaisseaux et les bateaux à vapeur témoignent de toute la puissance de conception qui lui a été donnée. Le Noir tout nu, à peine pourvu d'un exigu *maro* [1], n'est que le type fidèle du sauvage, de l'homme dans l'état primitif, si voisin de la brute, dont il ne diffère presque pas; à côté de ce primitif, se trouve l'Européen, au teint blanc, instruit, poli, aux manières élé-

[1] Espèce de ceinture dont les sauvages se servent pour tout vêtement.

gantes, habillé avec toute la recherche du luxe. Quel abîme sépare celui-ci de celui-là !

Tels sont les amusants contrastes qui vous saisissent dès que vous mettez le pied à Rio-Janeiro.

Le 4 février, après avoir pris le mouillage et rempli les formalités d'usage, je fis prier M. le ministre de la guerre de permettre l'établissement de notre observatoire sur l'île de Villegagnon. Cette autorisation nous fut très-obligeamment accordée le soir même, et la réponse du ministre fut celle-ci : « C'est la moindre des choses que de nous prêter au désir exprimé par le commandant ; la France fait tant de sacrifices pour l'avancement des sciences et les progrès de la société, que nous lui devons plus que de la reconnaissance. » Cette réponse gracieuse et polie m'engagea à aller faire visite à ce ministre, pour lui offrir des remerciements qu'il voudra bien recevoir encore ici.

Le lendemain de notre arrivée, au point du jour, notre observatoire fut établi, ainsi que deux échelles de marées pour suivre le mouvement des eaux Nous commençâmes sur-le-champ toutes les observations sur la variation diurne de l'aiguille aimantée, l'inclinaison de l'aiguille, l'intensité magnétique, l'électricité, la température de l'eau, de l'air et de la terre. On continua également à bord, sous la direction de M. Chiron, second de la frégate, toutes les observations météorologiques.

M. de Tessan, ingénieur-hydrographe de l'expédition, et M. Lefebvre, enseigne de vaisseau chargé des

montres marines, restèrent à demeure à terre pour suivre les observations, de jour et de nuit, sans interruption ; ils avaient, pour les seconder, M. Dubosq, chef de timonnerie, et M. Rauline, quartier-maître, chargé de suivre le mouvement des marées.

Pendant notre séjour, nous eûmes le plus beau temps, et, bien que nous fussions dans une saison peu favorable à ces travaux, il ne plut que le 15, veille de notre départ, lorsque déjà tous nos instruments étaient à bord.

Le 11, nous avions été assez favorisés pour que l'occultation de l'étoile du Bélier pût être observée ; le moment précis de l'immersion fut exactement apprécié par MM. de Tessan et Lefebvre. Le temps qui se couvrit ne permit pas de voir l'émersion. Il était d'autant plus heureux pour nous d'avoir pu faire cette observation, qu'elle fera, je l'espère, cesser l'incertitude qui existait encore sur la longitude de Rio-Janeiro.

A bord, nous nous occupâmes, dès notre arrivée, de remplacer l'eau et nos vivres consommés, qui pouvaient être renouvelés à Rio dans de bonnes qualités et à des prix plus convenables que ceux de la côte du Chili. Nous mîmes à profit cette relâche pour réparer la partie du gréement qui avait souffert, pour replacer la *braie* du gouvernail, qui avait été mal posée à Brest, et nous avait beaucoup incommodés, l'eau entrant dans le bâtiment, par le défaut d'application de cet obturateur.

A notre arrivée, nous avions reçu la visite de M. le commandant du brig l'*Alacrity*, alors chargé du ser-

vice de la station ; il nous apprit que depuis trois jours seulement la frégate la *Syrène*, sous le pavillon de M. l'amiral Dupotet, avait quitté la rade pour se rendre aux Etats-Unis d'Amérique, où elle conduisait M. de Pontois, ministre de France, et que, le même jour, était également sortie, pour la même destination, la frégate l'*Andromède* qui avait à son bord le prince Louis Bonaparte.

Nous reçûmes un accueil bienveillant de MM. les commandants anglais et hollandais, et nos relations avec les officiers de ces deux nations furent celles d'une politesse affectueuse.

La ville de Rio-Janeiro, située sur la rive occidentale de la baie du même nom, dont elle emprunte le sien, après avoir longtemps porté celui de Saint-Sébastien, sous l'invocation duquel elle a été fondée, est aujourd'hui devenue une grande et belle ville ; elle occupe un espace considérable et couvre toute une pointe avancée dans la rade. Cette position lui donne l'avantage d'un quai immense qui fait presque les deux tiers de son enceinte, et qui, partout, donne accès aux bâtiments du commerce des plus grandes dimensions : avantage très-rare et très-précieux qui facilite beaucoup les opérations commerciales.

L'aspect de Rio-Janeiro, pris de la rade, est celui d'une belle capitale : il est à la fois grandiose et pittoresque. La réalité, cependant, est bien au-dessous de cette apparence due, surtout, à l'élévation d'une partie du sol sur lequel la ville est bâtie et disposée comme un vaste amphithéâtre. La multitude de clo-

chers d'églises et de couvents que l'on voit dominer les plus hautes maisons, contribue encore à cet air de magnificence et de grandeur.

Rio-Janeiro ne possède rien de ce qui frappe ou commande l'attention des voyageurs ; point de palais, point de monuments somptueux ; les églises et les couvents sont les édifices publics les plus remarquables. La ville, à l'exception d'un seul quartier, est irrégulièrement percée ; aucun plan ne paraît avoir été suivi ; les rues en général sont droites ; beaucoup sont sans trottoirs et mal pavées ; la plupart des maisons sont petites et sans étage. Dans les beaux quartiers et dans ceux du commerce, elles sont à un seul étage, quelquefois à deux ; mais rarement elles en ont un plus grand nombre. Le Brésil, qui se souvient des Portugais, ses premiers colons, a conservé en partie le type de leur architecture ; l'Arabe s'y fait sentir à chaque pas. On devine facilement que les arts et les pratiques importés d'Afrique en Portugal ont, de nouveau, passé la mer.

Jusqu'en 1824, toutes les portes et les fenêtres des maisons, au rez-de-chaussée, étaient fermées par des grillages en bois, à petits carreaux ou lozanges très-serrés. Cette disposition, prise pour empêcher de voir du dehors ce qui se passe à l'intérieur des maisons, donne aux rues un aspect triste et monotone : il semble que l'on circule dans les galeries d'une vaste prison. Les portes sont brisées à hauteur d'appui ; elles ne sont grillées que dans la partie supérieure qui se lève en forme de toit, ce qui permet aux habitants de voir de chaque côté dans la rue. C'est ainsi que pour

fumer et pour *flâner* (passez-moi ce mot tout parisien), les Brésiliens désœuvrés mettent le nez à la fenêtre. Ils passent dans ce doux *far niente* des heures entières, car ils ne sortent que rarement dans la journée, à moins d'affaires indispensables.

La population de Rio-Janeiro est de 80 à 100 mille habitants; elle est composée d'un grand nombre de classes qui se distinguent autant par leur origine que par leur nom et leur couleur ; on en compte généralement onze qui sont, savoir :

1° Le Portugais d'Europe : *Portuguez legitimo*, ou *Filho do reino;*

2° Le Portugais né au Brésil : *Brazilieiro;*

3° Le mulâtre issu d'un blanc et d'une négresse : *Mulato;*

4° Le mulâtre, ou métis, issu d'un blanc et d'une Indienne : *Mamaluco;*

5° L'Indien pur, indigène : *Indio;* la femme : *China;*

6° L'Indien civilisé : *Caboclo*, ou *Indio manço*[1];

7° L'Indien sauvage dans l'état de nature : *Gentio-Tapuya*, ou *Bugre;*

8° Le noir d'Afrique : *Négro de Náçáo;* le négrillon : *Molèké;*

9° Le nègre né au Brésil : *Créolo;*

10° Le métis, race nègre ou mulâtre : *Bodé;* la femme : *Cabra.*

11° Le métis de la race nègre et indienne : *Ariboco.*

Le mélange de ces classes, vu dans les rues,

[1] Indien doux.

est d'un aspect bizarre et assez mal séant, qui n'est pas moins repoussant pour la vue que pour l'odorat. Les premières classes de la société, pendant le temps de la grande chaleur du jour, reposent mollement leur paresse et attendent ainsi le soir pour sortir et se promener. Ces promenades du soir, ancien usage au Brésil, remontent aux premiers temps de la colonisation. Elles se maintiennent encore, bien qu'il s'opère une révolution dans les mœurs et les coutumes qui, chaque jour, les rapproche davantage des nôtres. Ces promenades sont d'ailleurs fort curieuses par l'ordre invariable dans lequel elles se maintiennent.

Aussitôt donc que la famille brésilienne se décide à partir pour la promenade, chacun fait une toilette de rigueur. Au signal du chef de la famille, la porte s'ouvre, et la nourrice, portant son nourrisson, prend la tête de la colonne; à côté d'elle, vient se placer la femme qui conduit l'enfant qui ne tête plus, et qui ne marche pas encore bien; après ces deux-là, viennent se placer sur deux rangs tous les autres enfants, dans l'ordre inverse de primogéniture; viennent ensuite le père et la mère marchant de front; enfin, on voit derrière eux les aïeux, s'il s'en trouve, et, après ceux-ci, tous les domestiques jusqu'aux négrillons, chacun placé suivant l'importance de son rang dans la maison.

Dans ces promenades solennelles, on parcourt les rues et les magasins; d'autres fois le but de la sortie est la visite d'une ou de plusieurs églises. Dans toutes

ces occasions les dames sont très-bien parées ; l'éventail et le mouchoir brodé ou garni de dentelle, sont de rigueur ; elles sont coiffées en cheveux et portent des fleurs naturelles placées derrière les oreilles ou dans les cheveux, chacune se parant à son gré et selon sa beauté. Celles-ci sont les élégantes, les *lionnes ;* les autres femmes, celles qui ne le sont pas ou qui ne le sont plus, ont à peu près le même costume. Toujours des robes de soie, des souliers de satin, et, sur la tête, la mantille posée à plat et qui descend de chaque côté. Cette mantille doit être en dentelle noire, ou bien en satin de la même couleur. Ce costume n'est pas sans agrément, et il est quelquefois très-bien porté, mais par les très-jeunes femmes seulement ; car, par suite de l'habitude qu'ont ces dames de ne pas s'habiller dès le matin, et d'être presque toujours couchées ou assises, à la turque, sur des tapis ou des nattes, elles ont le chagrin de voir leur taille se déformer de très-bonne heure et l'embonpoint arriver de son pas lourd et pesant. Elles n'ont plus alors ni tournure, ni grâces, et elles marchent mal.

Les mœurs primitives des habitants de Rio-Janeiro étaient celles du Portugal ; mais elles ont été bien modifiées, bien dénaturées par la licence de celles des premiers colons, et par le mélange des races d'Indiens et d'Africains qui se sont croisées à un tel point qu'on rencontre partout, dans la ville, trente personnes de couleur pour une blanche. Le croisement des races ne paraît pas ici avoir été favorable aux espèces.

La société du Brésil a fait, depuis dix ans, d'immenses progrès; elle tend avec succès à se mettre au niveau des sociétés d'Europe qui marchent à la tête de la civilisation. Aujourd'hui l'étude et l'éducation sont à peu près de droit commun, ce qui était rare encore il y a dix ans. En ce temps-là, en effet, il était difficile de trouver un Brésilien (non Portugais de naissance), qui eût fait des études, ou qui sût parler une autre langue que la sienne. On rencontre aujourd'hui dans le monde de Rio-Janeiro, quantité de jeunes gens et de jeunes personnes qui s'expriment correctement et facilement en anglais ou en français, et quelquefois dans l'un et l'autre idiôme.

On comprend bien que je ne parle ici qu'en général, car il y a toujours eu à Rio-Janeiro, surtout depuis l'arrivée de la cour du roi Jean VI en Amérique, en 1808, des personnes éminentes par leur éducation et par leurs manières, et des hommes remarquables par leur savoir.

Je me rappelle que parmi ces derniers, on citait les frères d'Andrades, hommes d'état d'un mérite distingué et reconnu, qui eussent, en secondant l'empereur don Pedro I^{er}, conduit le Brésil vers une grande prospérité, s'ils avaient mieux connu la véritable situation de la société dans ce vaste empire. Je me souviens aussi avec plaisir de M. le comte de Sabougal, ambassadeur de Portugal, diplomate estimé, poëte gracieux et aimable que nous ne pouvions nous lasser d'entendre, lorsque vers le soir, assis sous de frais ombrages tout parfumés, il nous récitait ses douces élégies. A cette première

époque [1], nous étions reçus dans la bonne compagnie de Rio-Janeiro ; mais là, seulement, nous étions accueillis. Dans les cercles moins élevés, ce n'était pas sans méfiance que nous étions admis. Etait-ce par timidité, par crainte de la critique, ou tout simplement par éloignement naturel pour les étrangers que l'on agissait ainsi ? C'est ce que je n'oserais décider; tous ces motifs pouvaient contribuer à la fois à faire naître ce sentiment anti-social de répulsion qui, d'ailleurs, paraît exister dans toutes les sociétés peu avancées en civilisation. Chez les sauvages, où il tranche davantage avec tout ce qui l'entoure, un étranger est un être suspect, c'est un ennemi ; les coutumes ne le protègent en aucune manière. Des égards envers les étrangers dénotent toujours ou un sentiment de crainte que le faible éprouve en présence du fort, ou déjà un degré de civilisation assez avancé. Toutefois, la société de Rio-Janeiro, plus éclairée, est devenue aussi plus facilement abordable.

Le voyageur nouvellement débarqué à Rio-Janeiro, désenchanté et attristé par la vue de ces fenêtres fermées par des grilles, cherche à se consoler en visitant les établissements publics; mais ce n'est encore pour lui qu'une nouvelle source de désappointement.

Le palais de l'empereur, dans la ville, quoique décoré d'un nom fastueux, n'est pas même ce que nous nommons un hôtel. Il n'y a rien de semblable à Rio-Janeiro. Cette habitation convient peu à sa destination,

[1] En 1824.

elle est mesquine et a toute l'apparence d'une caserne. La famille impériale réside ordinairement au château de *Boa-Vista*, près de Saint-Christophe, à deux lieues de la capitale.

La salle de spectacle, située à l'un des angles de la place de la Constitution, est belle à l'intérieur; les loges, bien coupées et distribuées convenablement, permettent de jouir de tout l'éclat de la toilette des dames; à l'extérieur, l'apparence n'a rien qui la recommande. La façade est décorée d'un pérystile lourd et obscur. Cet édifice ressemble à toute nos salles de spectacle du second ordre. Il y avait à Rio-Janeiro une bonne comédie portugaise, un opéra italien assez bien composé, et un ballet français.

Un aqueduc amène l'eau de la montagne du Corcovado à la place de la *Carioca*. Ce monument, d'une construction simple, dans le goût romain, est composé de deux rangs d'arcades superposées, et produit un bel effet.

On compte à Rio-Janeiro plusieurs fontaines publiques; elles sont peu décorées; celle de la place du Palais, de forme pyramidale, est la plus remarquable.

Le jardin public, situé sur le bord de la rade, est la seule promenade de la capitale. Ce jardin est petit, très-soigné, et, si ce n'est le dimanche, il est ordinairement très-désert. Il serait très-agréable si le rivage, sous la terrasse même du jardin, n'était, comme tous les bords du quai, un lieu de dépôt pour les immondices.

Le Muséum, situé sur la plus belle place de Rio-

Janeiro, nommée le Camp-Sainte-Anne [1], n'a de remarquable que l'ordre et la propreté qui y règnent; il est riche en ornithologie et en minéralogie, il est pauvre d'ailleurs en tous les genres; il est peu visité, et semble n'être à Rio-Janeiro qu'un objet de luxe peu utile.

L'Académie des Beaux-Arts est un établissement encore dans l'enfance; elle ne possède qu'un très-petit nombre de tableaux, et moins encore de statues. L'administration en est confiée à M. Félix Taunay, homme d'un vrai mérite, fils d'un peintre français justement regretté. La direction qu'il a imprimée à l'enseignement semble bonne et promet d'heureux résultats. J'ai eu lieu de remarquer les travaux d'un jeune mulâtre-indien [2], qui annonçaient déjà un artiste distingué.

Le culte catholique est général et le seul culte favorisé; il y a cependant un temple protestant à l'usage des étrangers. Les églises sont les seuls édifices publics qui, par leur architecture, leur nombre et leur richesse, méritent de fixer l'attention. Il y a, dans plusieurs de ces églises, des saints de grandeur naturelle, fondus en argent et ornés de pierres précieuses. On n'y voit point de marbres, mais elles sont décorées de boiseries admirablement sculptées.

[1] *Campo de Santa-Anna*. On voit au milieu un édifice construit en bois; c'est un pavillon, où la cour de l'empereur don Pedro Ier se plaçait pour voir manœuvrer les troupes que ce souverain se plaisait à commander.

[2] Mamaluco.

L'église de Saint-François-de-Paule, située sur la place du même nom, au haut de la rue de l'*Ouvidor*, est une des plus belles de la capitale ; elle passe aussi pour être la plus riche. La plupart des églises de Rio-Janeiro ont des cloîtres dans lesquels on reçoit, aux frais de la fabrique, des pauvres, des orphelins et des vieillards ; on y distribue aussi des aumônes.

Il n'y a point de siéges dans les églises ; les femmes qui s'y rendent sont suivies d'esclaves qui portent les coussins et les tapis sur lesquels elles se placent avec leurs enfants. Elles permettent aussi quelquefois à leurs esclaves de s'asseoir sur un coin de leurs tapis.

Les cérémonies religieuses se célèbrent avec pompe. On observe scrupuleusement beaucoup de petites pratiques inusitées dans les églises de France. Les prières du soir se prolongent quelquefois fort tard dans la nuit. Les églises sont alors éclairées; mais dans les jours de fête, le luxe du luminaire est porté à un point extraordinaire; indépendamment des lustres et des candelabres d'un usage journalier, les murs des églises sont tapissés de rangées parallèles de bougies qui vont depuis le bas du mur jusqu'au faîte des cintres qui joignent les piliers. Cet éclairage est d'un effet merveilleux.

Dans toutes les occasions de fêtes ou de grandes cérémonies religieuses, on entendait dans les églises d'excellente musique, toujours mêlée de voix qui, parfois, produisaient un effet aussi agréable qu'harmonieux. La musique que l'on exécutait dans la chapelle de l'empereur était faite par un orchestre com-

posé d'habiles musiciens, et les voix étaient tout simplement de belles voix de soprani comme on en faisait beaucoup à Naples autrefois ; la sensation produite par ces voix est d'une nature aussi neuve qu'inattendue, figurez-vous les sons agaçants de l'harmonica !

Les processions religieuses sont fréquentes à Rio-Janeiro ; elles se font en grande pompe ; les assistants sont toujours très-nombreux, car la population en général, malheureusement fort dépravée et peu religieuse, tient cependant beaucoup à l'observation des formes du culte extérieur. Quelques processions sont fort curieuses par le grand nombre des différents ordres et confréries qui y assistent ; elles ne le sont pas moins par la richesse et par la variété des costumes. La procession de la Fête-Dieu surpassait de beaucoup toutes les autres ; c'était, avant la dernière révolution, un grand jour à Rio-Janeiro ; les rues étaient tendues en riches étoffes de soie ; on élevait avec luxe de nombreux reposoirs, et le sol était jonché de fleurs. L'empereur en personne et à pied assistait, ainsi que ses ministres, à cette cérémonie, des cierges à la main.

Les pompes funèbres se font la nuit, ordinairement entre dix heures et minuit ; les convois sont accompagnés par deux longues files de porteurs de torches qui, en marchant, forment la haie. Cette disposition ajoute encore, s'il est possible, aux sentiments de tristesse qui dominent l'assistance, ce qui rend cette cérémonie encore plus lugubre.

L'usage à Rio-Janeiro est de porter le Saint-Sacrement en voiture; si c'est de nuit, il est escorté par deux files de porteurs de torches et de lanternes. Un grand concours d'assistants l'accompagne en chantant. Cet usage existe aussi dans toute l'Amérique méridionale.

Toutes les fois que le Saint-Sacrement est porté dans les rues ou autres lieux publics, toute la population se prosterne à genoux sur son passage; on ouvre les fenêtres des maisons situées sur son trajet, et on y place des lumières; toutes les personnes présentes dans l'intérieur s'agenouillent au moment où passe le saint viatique. Lors de la rencontre d'un convoi, toute la population présente dans la rue se met également à genoux jusqu'à ce qu'il soit passé.

Depuis les différentes révolutions qui ont agité le Brésil après le départ du roi Jean VI, le clergé a perdu beaucoup de son influence, et grand nombre de couvents ont été transformés en casernes.

La ville de Rio-Janeiro est le centre d'un commerce d'importation et d'exportation étendu. Une route nouvellement percée, pénètre dans l'intérieur jusqu'à la province des Mines générales [1] et conduit à la colonie suisse. Sur ce trajet, de nouveaux villages s'établissent chaque jour, et de nouvelles exploitations agricoles enrichissent ce pays déjà si favorisé sous les rapports du climat, de la fertilité du sol et de la variété infinie de ses productions utiles. Les rivières

[1] Minas Geraes.

roulent de l'or et des pierres précieuses, diamants, topases, améthistes, etc.; les forêts fournissent en abondance les plus beaux bois de construction, d'ébénisterie et de teinture.

Une autre route, peu praticable jusqu'à présent, conduit de Rio-Janeiro à San-Salvador ou Bahia, ancienne capitale du Brésil; les travaux entrepris pour son amélioration sont, encore aujourd'hui, poussés avec peu d'activité. Cette communication mieux établie ne peut manquer cependant de devenir une source nouvelle de prospérité pour cet admirable pays. Dans le Brésil, il y a très-peu de routes frayées, il serait bien peut-être d'y naturaliser la grande bête de somme qui est, pour ainsi dire, *le chemin qui marche dans le désert*. Le chameau serait fort utile pour le transport des marchandises à l'intérieur et pour le charroi des denrées coloniales aux ports d'embarquement. L'emploi de ces animaux pour les moulins à sucre donnerait une grande économie de main-d'œuvre; il trouverait également, je crois, une application utile dans nos propres colonies, mais surtout, je pense, à Bourbon. Jusqu'à présent le transport des marchandises à l'intérieur du Brésil se fait à dos de mulets.

Le commerce de détail à Rio-Janeiro, entretient dans l'aisance et l'activité, une population nombreuse de noirs et de métis de toutes les nuances. Cette prospérité donne lieu de s'étonner de ne trouver à Rio-Janeiro aucune espèce de voitures publiques. Des *omnibus* seraient, je pense, les très-

bien-venus dans les rues où se fait le commerce, sur les chemins de Saint-Cristophe, du Catète et de Bota-Fogo, qui mènent aux maisons de campagne des riches négociants et de la plupart des membres du corps diplomatique.

On ne rencontre à Rio-Janeiro que très-peu d'équipages élégants et à quatre roues. La voiture le plus en usage dans le pays, est une espèce de chaise de poste nommée *balancine :* elle est ordinairement attelée de deux mules; le cocher mène en postillon.

Les chevaux sont très-rares dans la partie septentrionale du Brésil; ils y sont importés des rives de la Plata, mais ils sont promptement ruinés par le climat; ils sont à Rio-Janeiro un objet de grand luxe; l'usage en est presque réservé au souverain, aux ministres, aux ambassadeurs.

Deux bateaux à vapeur ont été récemment établis pour les communications entre Rio-Janeiro et la côte orientale de la baie; ils se croisent régulièrement et partent toutes les heures : ce sont de véritables omnibus nautiques; ils sont d'un usage très-agréable aux habitants de Saint-Domingue et de Praya-Grande, qui peuvent venir à Rio à toute heure de la journée pour leurs affaires, ou seulement pour y prendre des glaces, sensualité toute nouvelle dans le pays. C'est une délicieuse promenade le soir lorsque, par un clair de lune, sous ce beau ciel des tropiques, la brise de terre qui porte avec elle les suaves odeurs de l'oranger et du floripondio, vient tempérer la chaleur et inspirer les douces rêveries des Mille et une Nuits;

comme toutes les jouissances, celle-ci est également de courte durée, car bientôt en approchant des rives de Rio-Janeiro, les rêves s'évanouissent; le sens de l'odorat, rudement offensé par les exhalaisons pestilentielles que répandent les dépôts d'immondices qui bordent les quais, vous rappelle toutes sortes d'utiles progrès qui n'ont pas même été entrepris.

La campagne des environs de Rio-Janeiro est la plus riche, la plus variée et la plus belle que l'on puisse voir. Elle cause aux étrangers une admiration qui va jusqu'à l'enthousiasme; la nature se montre à vous dans ses plus beaux habits de fête; à part la saison pluvieuse qui ne dure que deux ou trois mois tout au plus, le temps est toujours extrêmement beau; les arbres et les plantes sont variés à l'infini, le fruit remplace les fleurs, et souvent la fleur et le fruit se montrent ensemble dans la même branche; la reproduction est continuelle; pas un oiseau, pas un insecte n'a été oublié; figurez-vous les plus vives couleurs et les reflets les plus brillants et les plus agréables. La nature, qui paraît là si généreuse, si prodigue de ses faveurs pour les oiseaux qu'elle a enrichis du plus magnifique plumage, leur a refusé cependant le don du chant : leur voix est sans mélodie comme pour indiquer que la perfection n'est pas de ce monde.

Trois routes conduisent de la ville de Rio-Janeiro dans la campagne et dans des directions différentes; l'une mène à Saint-Christophe, résidence habituelle de la famille royale; cette route suit, pour ainsi dire, le

rivage de la rade, en allant du côté de l'intérieur; le pays que l'on parcourt dans cette direction est un pays plat, marécageux, et je crois très-mal sain : cette partie est néanmoins très-habitée à cause du voisinage du château de Boa-Vista, habité par l'Empereur. La vue se repose avec plaisir sur les jolies maisons de campagne et sur les jardins qui bordent la route des deux côtés. A gauche, le terrain s'étend en pays plat à une assez grande distance, après quoi il remonte insensiblement par une pente douce, jusqu'aux montagnes de la *Tijouca* qui bordent l'horizon de ce côté; tout l'espace que l'on découvre est admirablement cultivé. A droite de la route on aperçoit le fond de la rade; au-delà, dans le lointain, la chaîne de montagnes des Orgues; en deçà, les îles de Paqueta et tout près l'île du Gouverneur, sur laquelle se trouve aussi une résidence impériale.

La route qui conduit à la Tijouca passe au pied des montagnes de ce nom. En suivant cette direction, vous découvrez à votre droite, tout le terrain que vous aviez à votre gauche en parcourant le premier chemin; mais bientôt cette route tourne à gauche en suivant le flanc escarpé d'une montagne sur laquelle elle est coupée; à droite, la route est limitée par un ravin profond, dont elle suit fidèlement toutes les sinuosités. Au-delà du ravin, la vue est bornée par une autre montagne boisée et très-escarpée; on se trouve alors dans un profond isolement du monde, et pour ainsi dire comme perdu dans un ravin de forêt vierge. Ce lieu est très-pittoresque et je ne saurais

dire quel enchantement vous cause cette profonde solitude. Nul bruit, si ce n'est, dans le creux du ravin, l'eau du torrent qui se brise sur les cailloux, ou, dans le lointain, le son discordant d'un pesant *Cabrouet* [1] qui vient parfois détruire l'illusion. Sur cette route, à l'endroit où l'on commence à gravir la montagne de la *Tijouca*, on voit, sur la gauche du chemin, une source d'eau thermale, dont on attribue l'honneur de la découverte à S. M. l'empereur Don Pedro *primeiro*, et, pour que vous n'en doutiez pas, une pompeuse inscription est placée sur la façade du dôme qui recouvre cette eau salutaire.

La troisième route qui, de Rio-Janeiro, conduit à la campagne, est celle de Bota-Fogo; elle suit les bords de la rade en allant vers la mer. Sur ce chemin, tout est l'image du mouvement; on ne se lasse pas d'admirer les habitations de campagne dont la route est bordée jusqu'à une distance de plus de deux lieues. On rencontre ordinairement de nombreuses cavalcades qui vont et qui viennent; le mouvement de la rade que l'on voit à gauche attire aussi une partie de votre attention, et contribue à rendre ce tableau encore plus vivant : c'est une distraction infinie; le bruit, le mouvement, la campagne, la mer, tout est là.

Si, après avoir passé Bota-Fogo, on continue à suivre ce chemin, on se trouvera conduit au jardin des

[1] Chariot grossier employé sur les habitations au transport des denrées coloniales. Les roues sont pleines, et par leur frottement sur un essieu de bois, elles produisent un bruit aigu qui s'entend de loin.

plantes. Ce jardin, situé à peu de distance du bord de la mer, est au bas de la montagne du *Corcovado*, qui est presque à pic de ce côté; pour arriver là, il faut suivre le pied de cette montagne que l'on contourne; on voit, chemin faisant, une crevasse entre deux sommets de la montagne d'où s'échappe en bouillonnant une cascade dont les eaux semblent passer sur la crête des arbres, ce qui produit un effet très-agréable. En même temps, à de fréquents intervalles, vous avez, à votre gauche, la vue de la mer qui s'étend vers le cap Frio, et parfois aussi la vue des îles qui sont à l'entrée de la baie. Aucune des promenades des environs de Rio-Janeiro ne me paraît plus variée et plus agréable que celle-là.

Le jardin des plantes est plus grand que celui de Paris; il semble convenablement divisé par de grandes allées qui séparent des séries de plates-bandes : les inégalités du sol ne m'ont pas paru suffisantes pour qu'on y puisse varier l'exposition. On cultive avec succès, dans ce jardin, un grand nombre de plantes exotiques. Le thé y vient parfaitement bien, mais à mesure que les feuilles viennent à poindre, elles sont aussitôt dévorées par un insecte dont il n'a pas été, jusqu'à présent, possible de les préserver : d'autres essais réussiraient sans doute beaucoup mieux dans des localités plus élevées; le climat de la Chine, et particulièrement celui des provinces où le thé acquiert le plus de saveur, donne lieu de penser que la grande chaleur ne doit pas être favorable à cette précieuse culture. Des Chinois avaient été engagés pour culti-

ver le thé à Rio-Janeiro : presque tous étaient déjà morts; beaucoup, assure-t-on, ont succombé au chagrin d'avoir quitté la patrie sans espoir de la revoir. Les personnes qui ne se sont jamais éloignées de leur pays ignorent presque jusqu'à l'existence d'un sentiment dont on ne connaît la toute-puissance que pour l'avoir éprouvée; ce sentiment ne s'affaiblit jamais; il semble que cet amour de la patrie qui existe dans le cœur de chacun, ne se développe que par l'absence : vous partez, et c'est à peine si vous sentez tous les regrets qui vont venir!

La séparation du Brésil, cette vaste et riche colonie portugaise, de sa métropole, bien qu'amenée par des secousses et des révolutions successives et partielles, n'en est pas moins un fait accompli aujourd'hui, et tout aussi irrévocable que la séparation plus brusque des colonies espagnoles de la mère-patrie. Avec cette différence cependant, qui est toute à l'avantage du Brésil, c'est que cet empire a, pour ainsi dire, hérité d'une famille royale qu'il a adoptée et qu'il élève en l'entourant d'amour et de respects. Cette famille, en effet, semble comme envoyée du ciel pour arrêter l'anarchie prête à fondre sur le Brésil, pour mettre un frein aux ambitions secondaires et rivales qui là, comme dans les républiques de l'Amérique méridionale, se seraient incessamment disputé le pouvoir, en sacrifiant les intérêts du pays à leur intérêt personnel. Cette circonstance, tout-à-fait nouvelle dans l'histoire, est aussi heureuse pour le souverain appelé à régner sur cette belle contrée,

que pour les peuples qui l'habitent. De sages lois, bien élaborées pendant la minorité du prince, peuvent préparer au jeune empereur et aux Brésiliens une ère de prospérité immense; car, maintenant, rien ne manque au Brésil pour que cet Etat devienne un des plus puissants et des plus riches, aucune partie du monde ne possédant autant d'éléments d'avenir. Sous un gouvernement stable, croîtront rapidement, avec la population, les moyens d'échange et la puissance de cet empire. Puisse une position si favorable ne point être perdue pour le Brésil! Puisse la position précaire et malheureuse des républiques dont il est environné, être un enseignement salutaire pour les gouvernants et les diriger dans la politique qu'ils ont à suivre pour profiter de si brillants avantages!

La politique d'un Etat est toujours difficile à saisir lorsqu'on ne fait que passer; on assure qu'à Rio-Janeiro ce serait une peine tout-à-fait inutile que de la chercher, et qu'elle se trouve tout entière dans l'intérêt du moment.

Le Brésil paraissait fort tranquille à l'époque de notre arrivée; la province du Para reconnaissait de nouveau le gouvernement de l'empereur, et celle de Rio-Grande du sud, l'une des plus fertiles et des plus riches de l'empire par sa population et ses revenus, après une tentative récente d'émancipation sous la forme d'une république, semblait renoncer à ce projet de séparation : elle était presque entièrement pacifiée.

Depuis l'adoption de l'acte additionnel à la consti-

tution, qui laisse à chaque province l'administration de ses finances et de son contingent, sous la réserve de l'approbation du gouvernement central, les intérêts locaux ne sont plus en souffrance comme cela arrivait autrefois, à raison des grandes distances et de la difficulté des communications avec le siége du gouvernement. Il n'existe donc plus de motifs plausibles pour désirer la séparation ; les intérêts particuliers de chaque province se trouvent ainsi garantis par cette forme nouvelle d'administration ; l'intérêt général, l'intérêt de toutes les provinces serait donc de resserrer les liens qui les unissent, et de tenir plus fortement que jamais au gouvernement constitutionnel de l'empereur, afin de former une nation respectable au dehors, par la puissance de ses moyens d'action. Il est bien à craindre toutefois, que les avantages qui en résulteraient, une fois mal compris, ne soient une barrière insuffisante contre l'ambition personnelle de quelques médiocrités politiques, toujours prêtes à sacrifier leur pays à leurs intérêts privés.

Les personnes les mieux informées prétendent que le Brésil est un pays mal organisé, qu'il n'est point administré, et que tout va par une espèce d'impulsion non dirigée ; cela pourrait cependant prouver aussi deux choses : ou bien que le régent, par une habile administration, sait faire face à tout sans faire sentir le poids de son autorité, ou bien que l'indolence naturelle des populations les rend indifférentes à la conduite des affaires. Ainsi donc, les affaires y auraient été menées sans être compromises jusqu'à l'époque présente, par une aveugle et bienveillante fatalité !

Après la révolution de 1831, le pouvoir n'existait plus au Brésil; toute autorité était perdue. Don Pedro Ier, cet homme qui a prouvé plus tard qu'il s'entendait à relever un trône, s'était laissé successivement désarmer de tous ses moyens d'action; le licenciement du régiment étranger, l'avait livré sans défense aux factions qui s'agitaient autour de lui. L'avenir a cependant été meilleur qu'on n'osait le prévoir.

S'il n'existe plus au Brésil d'influences personnelles, elles sont moins utiles dans ce pays que dans d'autres états : les intérêts matériels appuient et soutiennent tout cet empire. L'institution de la garde municipale permanente, due au premier ministre M. Feijo, suffit pour préserver de toute commotion le point vital de l'administration publique. Cependant, au milieu de cette décadence de toutes choses, deux pouvoirs surgissent et menacent de tout envahir. Le premier est le pouvoir municipal entre les mains des juges de paix, et l'autre est le pouvoir judiciaire dans les mains de l'ancienne magistrature [1]. L'immoralité enracinée et contagieuse de l'un, se prête à toutes les violences de l'autre, et leur ligue, appuyée des folles clameurs du parti portugais, pourrait bien, d'un moment à l'autre, après un flux et reflux d'horribles luttes, amener la dissolution du corps social, si des crises devenaient possibles dans un tel état d'affaissement.

Des embarras financiers pourraient encore amener une catastrophe; mais au budget de 1835 et 1836 on

[1] Dézembargadores.

avait calculé sur un déficit de deux mille contos de reis [1], et les recettes réalisées ont dépassé de si loin les calculs des recettes présumées (pour les douanes de Rio-Janeiro surtout), qu'il s'est trouvé un excédent de huit cents *contos*. Voilà le secret du gouvernement ; sans système financier, et malgré une suite de fausses opérations, le crédit se soutient, parce que la dette publique n'est pas considérable, parce que les moyens d'échange abondent et s'accroissent chaque année, parce que la vie matérielle pour les basses classes étant à bon marché, et la main-d'œuvre hors de prix, il n'y a guère, à Rio-Janeiro [2], plus de désordres qu'ailleurs, au milieu d'une population dépourvue de principes, mais naturellement douce et tranquille, qu'invite inutilement au crime l'impunité assurée par les tribunaux. Quant aux funestes effets du pouvoir exercé par les juges de paix, sur lesquels ne pèse aucune responsabilité, il convient de dire que ce mal est plus sensible dans la capitale que dans l'intérieur des provinces.

L'organisation des gardes municipales dans tout le Brésil rend une armée nationale moins nécessaire ; aussi

[1] Le conto de reis, en papier, valait, en 1824, 6,000 fr. ; en 1837, il n'était plus que de 3,500 fr. Ce papier-monnaie se décrédite chaque jour davantage. Indépendamment du papier-monnaie en usage dans toutes les transactions journalières, il y a aussi au Brésil une monnaie de cuivre fort matérielle et fort incommode.

[2] En écrivant *Rio-Janeiro* je me suis conformé à l'usage, qui permet de dire indistinctement Rio, Rio-Janeiro ou Rio-de-Janeiro.

l'effectif de l'armée permanente est-il réduit à quelques régiments d'infanterie et de cavalerie.

Les ports nombreux et sûrs que possède le Brésil, assurent à cet État la possibilité d'avoir une marine puissante, et cette force, qui lui manque encore, lui serait d'autant plus nécessaire qu'il a une étendue considérable de côtes à défendre : en 1824, le Brésil pouvait armer cinq à six vaisseaux de guerre et autant de frégates; la marine avait alors une activité et un développement qu'elle n'a plus. Ce ne serait qu'avec peine aujourd'hui, qu'elle pourrait réunir une division de six frégates. Avant d'accroître sa marine militaire, le premier soin qui devrait occuper cet Etat, ce serait, au moyen d'un service régulier et bien établi, de bateaux à vapeur armés, d'assurer la prompte communication des points les plus éloignés de l'empire avec le siége du gouvernement, afin de pouvoir promptement porter une force d'un point sur un autre, pour y maintenir la tranquillité, et afin d'éviter aussi que l'absence de nouvelles émanées du centre du gouvernement, fasse naître l'inquiétude, en permettant à la malveillance de répandre de faux bruits dans le dessein d'appuyer ou de favoriser les tentatives de révolution qui se renouvellent chaque jour.

CHAPITRE III.

Départ de Rio-Janeiro. — Ile Sainte-Catherine. — Nostra Señora del Destierro. — Les Pampeiros. — Rio de la Plata. — Pêche à la drague. — Ile des Etats. — Recherche de l'île Christian. — Sondes thermométriques à de grandes profondeurs.

Le 16 février, nous sommes sortis de la rade de Rio-Janeiro ; entraînés par les courants plutôt que conduits par la brise bien faible qui ne se faisait sentir que par intervalles, et qui enflait à peine nos voiles les plus légères, nous nous trouvâmes tout-à-fait en calme, et nous fûmes fort désappointés par le manque de brise du large. Cette ennuyeuse contrariété dura deux jours, après lesquels nous pûmes suivre notre destination.

Le 20, nous eûmes connaissance, à toute vue, de

l'île Sainte-Catherine ; j'avais visité cette île pendant une station précédente que j'ai faite sur les côtes du Brésil, lorsque je commandais le brick l'*Inconstant ;* je me souvenais avec plaisir de notre séjour dans cette baie, et c'était bien à regret que je passais sans la visiter ; les marins aiment cette relâche. Les ports que l'île de Sainte-Catherine forme avec le continent sont excellents ; le mouillage est très-sûr, la température douce, l'eau parfaite, facile à faire ; les fruits et les autres provisions fraîches s'y trouvent à des prix très-modérés ; la pêche fournit des poissons en quantité, d'espèces variées et très-estimées : les pirogues apportent les provisions le long du bord, où se tient le marché.

On jouit sans inquiétude, dans cette relâche, de toutes les douceurs du repos qui, après de pénibles travaux et de longues privations, devient aussi nécessaire qu'agréable aux navigateurs! C'est une grande joie que cette abondance après une disette souvent sévère!

A quelque mouillage que l'on soit, la vue des terres est agréable. L'île de Saint-Catherine est élevée, mais comparée à la côte du continent qui est là beaucoup plus haute, elle ne semble être que d'une moyenne élévation.

Cette île est variée par des inégalités de terrain ; les hauteurs sont boisées ; les vallées paraissent en partie cultivées, et, dans les anses que forment ses côtes, on aperçoit de jolies petites maisons, bien simples ; ces maisons sont habitées par une population d'une propreté recherchée et sans luxe, douce dans ses mœurs et assez

bienveillante pour les étrangers. Les habitants sont pauvres, mais comme ils sont très-sobres, ils paraissent ne manquer de rien, car ils ont peu de besoins. Ils s'occupent de pêche, ils cultivent les deux espèces qui produisent le coton, l'arbuste et la plante annuelle, et aussi les plantes potagères, qu'ils vendent aux navires qui relâchent dans cette baie.

Du côté du continent, les terres sont fort élevées et le pays a un aspect de nouveauté qui est enchanteur.

Dans les anses, de ce côté, on aperçoit plusieurs habitations et quelques établissements destinés à la fabrication de l'huile de baleine. Ces établissements sont désignés par les habitants par le nom d'*armaçoens*. La côte de cette partie là est couverte de forêts vierges presque impénétrables ; il y a cependant des sentiers qui servent aux communications d'une anse à l'autre. Ces sentiers sont les promenades les plus agréables qu'on puisse imaginer ; les rayons du soleil ne pénètrent jamais sous ces voûtes d'épais feuillages qui les recouvrent et qui vont se perdre dans le ciel ; le silence de ces bois n'est interrompu que par le bruissement des feuilles et quelques cris d'oiseaux répétés à de longs intervalles. Sous ces vieux arbres, une fraîcheur délicieuse porte le calme dans les sens et l'esprit à la méditation ; ils inspirent une sorte de respect religieux ; il semble que l'on visite le monde aux premiers jours de la création. Ces antiques forêts sont peuplées d'une immense variété d'oiseaux aux plus riches plumages ; on y trouve des *singes*, des *tigres-jaguars*, ou *onces* d'Amérique, des *tapirs*, l'*agouti*, le *tatou*, etc., enfin

toutes les variétés de quadrupèdes indigènes au Brésil, ainsi que toutes les espèces de serpents; il n'est pas rare de rencontrer dans son chemin ces étincelants reptiles, soit à terre, et pour ainsi dire sous ses pieds, soit comme le serpent corail, le plus dangereux de tous, suspendus sur les branches des arbres, d'où ils se laissent quelquefois tomber sur les passants.

La relâche de Sainte-Catherine est une des plus convenables de toute la côte orientale de l'Amérique méridionale, pour une armée ou pour une escadre; le climat y est très-sain, et la liberté est là beaucoup plus grande que partout ailleurs, liberté innocente et sans dangers pour les équipages.

Cette baie est fréquentée par les baleiniers qui pêchent sur le faux banc du Brésil, à la côte orientale de Patagonie et aux îles Malouines.

Il se trouve, entre l'île et le continent, plusieurs bons mouillages; ils sont suffisamment indiqués par les cartes de M. l'amiral baron Roussin, qui sont d'une grande exactitude; si l'on doit faire quelque séjour, on sera plus commodément placé en dedans de l'île d'Anathomirim.

La ville de N.ª S.ra del Destierro, est située vers le milieu de l'île Sainte-Catherine et près de la partie la plus étroite du canal que forme cette île avec le continent. Cette ville est la résidence du commandant ou gouverneur civil et militaire de ce district, et de l'intendant des finances. Elle est bien située; son petit port est fort commode, sa place est belle, mais les maisons, à l'exception de celle du gouverneur, sont petites, sans

étages et peu nombreuses : la population de l'île ne doit pas dépasser 12 à 1500 habitants.

En 1825, je me trouvais mouillé à Sainte-Catherine avec le brick de guerre l'*Inconstant ;* je fus invité à une fête funéraire qui devait avoir lieu au coucher du soleil, à l'occasion d'un enfant mort après son baptême.

Entraîné par la curiosité, je me rendis à l'invitation et j'arrivai à une petite case qui m'avait été indiquée : le devant de la maison avait été préparé pour une réception nombreuse · il était orné de feuillages entremêlés de fleurs. A mon arrivée, il y avait déjà un grand concours d'habitants ; en entrant, j'aperçus, au fond de l'appartement, une estrade sur laquelle était disposé un autel ; et sur l'autel était un petit enfant, entouré de cierges et de vases remplis de fleurs ; il avait la figure découverte, il était richement vêtu ; sur sa tête était posée une couronne d'immortelles, il tenait à la main un bouquet : tout le sol de l'appartement était couvert de nattes. Un grand nombre de femmes, en habits de fête, étaient assises ou à genoux sur ces nattes ; elles étaient placées sur un ou sur deux rangs autour de la chambre : les hommes se tenaient en dehors, faute de place à l'intérieur.

Dès que toute la société fut rassemblée, on commença à chanter ; les voix étaient accompagnées par des guitares, par un violon et par une espèce de tambour ou *tamtam*. Cette cérémonie terminée, ce ne fut pas sans une extrême surprise que je vis toute la société commencer à chanter, à rire et à boire.

J'appris alors que, selon les croyances et les cou-

tumes établies, la mort de l'enfant étant arrivée avant qu'il eût atteint l'âge de raison, il était regardé comme un ange, et qu'on était dans l'usage de fêter cet heureux événement par des réjouissances auxquelles étaient invitées toute la famille et tous les amis.

La pauvre mère, seule, restait étrangère à cette fête ; elle ne pouvait se consoler de la perte d'un bien si précieux, elle s'abandonnait à sa douleur et versait d'abondantes larmes ; son cœur oppressé désavouait une partie de cette cruelle joie.

Le 24 février, nous nous trouvions rendus à l'entrée du fleuve de la Plata sans avoir été visités par les terribles pampeiros : ils nous laissèrent continuer sans nous inquiéter.

Les pampeiros sont des coups de vent particuliers au fleuve de la Plata et aux parages qui l'environnent ; il est rare qu'ils étendent leur action au nord de l'île Sainte-Catherine. Ces vents soufflent ordinairement de l'O. S. O. au S. S. O. ; ils sont plus fréquents de mars en septembre que de septembre en mars ; mais on a observé que dans cette dernière saison, ils sont plus violents. La durée des pampeiros est en raison inverse de leur intensité ; les pratiques assurent qu'elle est rarement de plus de trois à quatre jours. Quelques signes caractéristiques annoncent ces vents terribles ; les eaux du fleuve baissent tout à coup, le baromètre descend beaucoup, puis il remonte un peu avant le coup de vent. Un ciel d'abord très-clair et très-beau les précède ; les vents qui alors sont généralement de l'E. au N. E., remontent vers le N., sautent successivement

au N. N. O. et au N. O., et, s'il pleut dans les grains, ils arrivent promptement à l'O., où ils tombent tout-à-fait; le calme alors se prolonge jusqu'à ce que le coup de vent se déclare.

Le ciel, dans l'intervalle, se couvre de nuages qui, chassés d'abord par les vents, disparaissent promptement. Un autre nuage noir paraît à l'horizon de l'O. vers le S.; il s'étend peu à peu, sans beaucoup s'élever; mais bientôt, il embrasse une grande partie de l'horizon et il monte rapidement. Le calme règne encore, cependant des éclairs répétés partent du nuage, et, de toutes parts, le tonnerre se fait entendre avec fracas, le temps devient de plus en plus menaçant; la pluie commence enfin, et, dès la première goutte, le vent souffle dans toute sa force : l'atmosphère s'éclaircit ensuite et reste claire pendant la durée du vent.

D'autres fois, l'approche des pampeiros est moins marquée; le nuage qui porte cet orage est longtemps stationnaire dans le S. O. ou l'O., et, si la brise n'est pas fraîche, il éclate sans que le calme précède. Ceux-là sont les plus à craindre, parce qu'on ne se trouve pas toujours préparé à les recevoir.

Les pampeiros finissent souvent comme ils commencent, le vent cesse tout à coup après une rafale; quelquefois néanmoins, le vent passe au S. S. E. et au S. E.; alors il tombe progressivement et le temps reste beau pendant quelques jours.

Le fleuve de la Plata est un des plus vastes du monde à son embouchure, qui n'a pas moins de 50 lieues d'ouverture. La navigation intérieure de ce fleuve est diffi-

cile et dangereuse, à raison du grand nombre de bancs dont il est encombré, de l'inégalité des marées, des perturbations causées quelquefois par le mascaret, enfin du peu d'élévation de ses rives au-dessus de l'eau, ce qui ne permet pas d'y prendre des amers pour s'y reconnaître, et laisse les navigateurs sans moyens assurés de fixer leur position [1].

Bien que dans cette traversée nous n'ayons pas été contrariés par les pampeiros, les vents, cependant, ne

[1] *De l'attérage du fleuve de la Plata. — Des marées et des mouillages.*

Cet attérage est ordinairement indiqué sur le cap Sainte-Marie ; mais les marins pratiques du fleuve préfèrent l'attérage sur l'île de *Lobos*.

Le cap Sainte-Marie est une pointe basse, difficile à reconnaître ; elle se confond avec la côte qui est elle-même très-basse, dénuée de points remarquables et bordée partout d'une plage de sable : elle ne s'aperçoit que de près.

Un des plus grands inconvénients de ce mode d'attérage, est de faire courir les risques de manquer l'entrée du fleuve.

Les courants, à l'embouchure de la Plata, portent souvent au N. E., et avec d'autant plus de vitesse qu'on est plus près du cap Sainte-Marie ; si ces courants sont favorisés par les vents qui, dans une saison, règnent fréquemment au S., au S. O., il devient presque impossible de doubler l'île de Lobos.

Enfin, si, dans cet attérage, on était surpris par des vents frais du S. E. à l'E. S. E., on se trouverait en mauvaise position étant affalé.

L'attérage sur l'île de Lobos n'a pas les mêmes désavantages que celui du cap Sainte-Marie ; les vents qui permettent d'attérir sont bons pour continuer la route, et si l'on était obligé de reprendre le bord du large, il serait d'autant meilleur qu'on serait plus au

nous permirent pas de rallier la côte de Patagonie au-
tant qu'il convient toujours de le faire, pour assurer une

sud. L'île de Lobos n'est peut-être pas plus élevée que le cap Sainte-Marie ; mais on peut l'approcher dans toutes les directions à un mille de distance. Un petit rocher en est écarté dans l'E. N. E. ; il est, à peu près, à un mille de terre ; il est peu élevé sur l'eau et accompagné d'un brisant qui se voit toujours.

Il y a mouillage tout autour de cette île, par 15 et 20 brasses d'eau, fond de vase.

Le passage est praticable entre cette île et la terre du nord ; mais il est préférable de passer au sud.

Si l'île de Lobos ne peut être vue de plus loin que le cap Sainte-Marie, il n'en est pas de même des hautes terres de Maldonado, que l'on verra en suivant cette route ; elles peuvent être aperçues de 12 à 15 lieues, de beau temps ; elles sont reconnaissables, en ce que, à l'est des hautes montagnes, la terre est tout-à-fait basse et unie.

En approchant, on découvre l'île de Lobos de 3 à 4 lieues de distance ; elle est basse et sans inégalité remarquable de terrain.

Si les vents dépendaient du nord lors de l'attérage, comme, dans ce cas, les courants porteraient au sud, il serait convenable de se tenir sur le parallèle de Lobos ; si, au contraire, ils dépendaient du sud, un des parallèles du 35° 10′ au 35° 15′ serait à préférer. On ne doit pas craindre de dépasser la longitude de *Lobos* ; les sondes avertissent toujours de l'entrée en rivière.

Sur le parallèle du banc Anglais, le brassiage est moins considérable que plus au nord ou plus au sud ; le fond est de gravier, sable, cailloux ou petites pierres.

Au nord du parallèle du banc Anglais, le fond est de vase argileuse molle ; au sud de ce même parallèle, le fond est de sable fin, gris, quelquefois vaseux.

Sur le parallèle de Lobos, le fond est de vase argileuse molle : ce fond se trouve jusqu'au parallèle du banc Anglais.

plus prompte navigation jusqu'au détroit de Le Maire, car en s'élevant dans le sud, les vents deviennent géné-

Au nord du parallèle de Lobos, le fond est de vase argileuse un peu plus ferme, mêlée de coquillages brisés. Plus nord encore, le fond est de sable et de coquillages brisés : ce fond se rencontre jusque sur le parallèle du cap Sainte-Marie.

Route de l'île de Lobos à celle de Florès.

Après avoir reconnu et doublé l'île de Lobos à un ou deux milles, au sud, on gouvernera à l'ouest demi-sud du compas ; dans cette route, on rencontrera devant soi, ou un peu par tribord, l'île de Florès.

Les sondes, dans ce trajet, diminueront graduellement de 19 brasses, que l'on trouve à deux milles au sud de Lobos, à 8 brasses que l'on a, à un mille et demi ou deux milles, au sud de l'île de Florès. Pour être dans le chenal, le fond doit toujours être de vase, ou argile molle, de couleur olive foncée. Le plomb entre et tient au fond.

Si l'on s'écartait de la route du côté du sud, le fond deviendrait plus dur, diminuerait sensiblement et se mêlangerait de plus en plus de sable, gravier, cailloux ou petites pierres, à mesure que l'on approcherait du parallèle du banc Anglais. Plus au nord que la route, le fond ne diminue pas sensiblement ; il est toujours de vase ou argile, mais il devient beaucoup plus ferme.

Dans la route de Lobos à Florès, on aperçoit l'île de Florès de 5 à 6 milles de distance, de beau temps ; elle paraît d'abord comme deux petits îlots détachés. Bientôt après, on en voit un troisième au milieu ; enfin, elle se montre entièrement. Elle est, en général, très-basse. Il y a quelques ruines de cabanes et un phare qui se voit de 15 milles par un temps clair.

Route de Florès à Montévidéo.

Du sud de Florès, d'un à deux milles de distance, la route,

ralement de plus en plus fixes à l'ouest, en variant vers le sud.

pour Montévidéo, est le O. S. O., jusqu'à ce qu'on relève le *Cerro*, au N. O. du compas. Alors, on gouvernera, en se guidant dessus, soit que l'on veuille prendre le mouillage des vaisseaux, qui est extérieur, soit pour entrer en rade de Montévidéo.

Dans la route de Lobos à Montévidéo, on pourrait également passer au nord de l'île Florès; mais le passage au sud est plus sûr, la première passe étant obstruée par plusieurs basses dangereuses, dont les positions mal déterminées rendent cette navigation difficile lorsqu'on n'a pas de pratiques du fleuve.

Après avoir dépassé l'île de Florès, on observera de ne pas ranger de trop près la pointe *Brava*, à l'extrémité de laquelle il y a plusieurs roches sous l'eau. On évitera aussi de s'approcher de la côte à moins d'un demi-mille, depuis cette pointe jusqu'à l'entrée de Montévidéo.

Banc Anglais.

Le banc Anglais, bien déterminé dans sa partie septentrionale, ne paraît pas avoir été suffisamment exploré dans celle du S. E. Les pratiques soupçonnent l'existence de hauts fonds qui s'étendraient, dans cette direction, jusqu'à 20 milles; ils conseillent d'éviter le banc dans cette aire de vent, et aussi, ils engagent à se tenir plus au sud que le parallèle de 36°, pour entrer en rivière, en passant du côté méridional de ce banc.

Mouillage extérieur de Montévidéo.

Ce mouillage est par 5 à 6 brasses d'eau, fond de vase argileuse molle, d'une assez bonne tenue. A ce mouillage, on est à l'abri de tous les vents qui prennent du nord, entièrement exposé au pampeiros et très-incommodé par les vents du S.E. à l'E. S. E., qui occasionnent une grosse mer.

Mouillage intérieur de Montévidéo.

Les bricks et corvettes sont les plus grands bâtiments armés

Le 8 mars, nous étions dans l'ouest des *Malouines*, à moitié de la distance de ces îles, à la basse de l'*Aigle*.

qui puissent entrer dans cette rade. La profondeur de l'eau y est peu considérable : on ne trouve que 15 à 17 pieds environ. Le fond est d'une vase flottante qui fait que la tenue y est mauvaise. La plus grande profondeur et le meilleur fond sont à un tiers de la distance de la ville à la côte du *Cerro*.

L'affourche de la rade est S. E. et N. O. Il convient d'empenneler l'ancre du S. E. La mer y devient très-grosse dans les pampeiros ; et les vents du S. S. E., qui y donnent en plein, sont les seuls vents à craindre dans cette rade. On y est parfaitement à l'abri de tous les autres du S. E., à l'O. S. O., en passant par l'est et par le nord.

Il y a un très-bon débarcadère construit en bois ; il est parfaitement bien entendu et en partie couvert.

L'eau est difficile à faire ; cependant on peut s'en procurer de basse mer à l'embouchure du Rio-Colorado, petite rivière qui se jette en rade, près du fort *dos Ratones*, au pied du *Cerro*.

La ville offre peu de ressources pour les besoins de la navigation. Les approvisionnements en vivres frais y sont faciles.

Observations sur le fleuve de la Plata.

Les instructions, publiées en 1825 par la Société de pilotage de Buénos-Ayres, pour la navigation intérieure de la Plata, de Montévidéo à Buénos-Ayres, sont excellentes, et il deviendrait facile de naviguer sans pilote, si,

1° *Les terres de la côte méridionale du fleuve étaient plus apparentes, ou balisées ;*

2° *Si les marées suivaient une marche assez régulière pour qu'il fût possible de les faire entrer dans l'estime de la route, de manière à pouvoir y compter.*

Les terres de la côte méridionale de la Plata sont très-basses. On ne distingue souvent que les arbres ; ce qui oblige à une

Le calme nous donna l'occasion de faire des sondes exactes pour avoir la température. Nous trouvâmes

grande pratique pour savoir à quel point de la côte ils appartiennent.

Des courants et des marées.

Les courants ne sont assujétis à aucune règle ; ils varient sans cesse : les vents ont une grande influence sur leur durée, leur force et leur direction. Leur durée n'est souvent qu'instantanée ; d'autre fois, elle se prolonge d'une manière fort extraordinaire. Il est impossible d'établir quelque règle positive à cet égard. Cependant les marées se succèdent avec quelque régularité dans les très-beaux temps. Les eaux du fleuve baissent parfois beaucoup au-dessous du niveau ordinaire, à l'approche des pampeiros. La mer monte souvent à la côte méridionale, lorsqu'elle descend encore sur la rive opposée ; le contraire a également lieu. Ces causes rendent la navigation de la Plata difficile, et obligent à une surveillance scrupuleuse, tant pour la mesure du chemin et celle du brassiage que pour l'observation de la nature du fond. Cette dernière observation est fort importante.

Du loch de fond.

Pour mesurer le chemin avec quelque exactitude, il est nécessaire de faire usage du loch de fond. On observera, au moyen de la direction que prendra la ligne, quelle sera celle dans laquelle les courants porteront le bâtiment.

Les sondes ne méritent pas moins d'attention : la qualité du fond est un des meilleurs guides pour cette navigation. Dans tout le chenal de Montévidéo à Buénos-Ayres, le fond, dans le bon chenal, est toujours de vase, ou argile très-molle. Le plomb entre et tient au fond.

Cependant, dans la partie du chenal comprise entre la pointe S. E. du banc d'Ortiz et celle du S. E. du banc de Chico, la vase est plus ferme, quelquefois un peu dure. Aux accores du

qu'à 100 brasses, elle était de 4°, 3 au-dessous de celle de l'eau à la surface, qui était, au même instant, 11°, 0, celle de l'air était de 12° 3.

banc de la côte, le fond devient dur, la vase se mêle de sable.

Sur les bancs le fond est très-dur. Le plomb ne rapporte que du sable mêlé de coquillages brisés.

Mouillages dans le fleuve de la Plata.

Il y a mouillage dans tout le fleuve de la Plata, de Montévidéo à Buénos-Ayres, par 3 à 6 brasses d'eau au plus ; fond de vase, ou argile molle. La tenue est généralement assez bonne. Les mouillages en dessous des bancs doivent être évités autant que possible ; on y est exposé à tous les vents. Les pampeiros, comme les vents du large, y donnent une grosse mer.

Le mouillage, dans la passe au sud du banc de Chico, doit aussi être évité. Le peu de largeur de cette passe rend le mouillage dangereux durant les pampeiros.

Le mouillage est assez bon dans la passe au nord du banc de Chico : la tenue y est meilleure. On est encore exposé, à ce mouillage, à tous les vents.

Au-dessus des bancs, et au nord de l'*Ensenada de Barragan*, le mouillage est un des meilleurs du fleuve ; on y est par 5 ou 6 brasses d'eau ; fond d'argile molle. Assez bonne tenue. Les pampeiros n'y donnent pas une grosse mer. Les vents du S. E. et de l'E. S. E. seuls y occasionnent une très-forte levée. De ces deux derniers mouillages on aperçoit déjà les clochers de Buénos-Ayres.

Mouillage de Buénos-Ayres.

Le mouillage de Buénos-Ayres, pour les grands bâtiments, est à 9 milles environ de la ville, par 3 brasses et demie d'eau : fond de sable un peu vaseux ; mauvaise tenue. On est exposé, à ce

Des sondes suivies, faites pendant ce voyage et dans le cours d'un précédent, exécuté sur le brick le *Griffon*,

mouillage, à tous les vents. Ceux de l'E. au S. E. sont les seuls qui occasionnent une mer *incommode*.

Traduction des instructions pour la navigation intérieure du fleuve de la Plata, de Montévidéo à Buénos-Ayres, publiées en 1825, *par la Société de pilotage de Buénos-Ayres.*

Routes de Buénos-Ayres à Montévidéo par le nord et par le sud du banc de Chico.

Première route, *par le nord ou le grand chenal, situé au nord du banc de Chico.*

1° Du fond de 3 brasses *, pris dans la rade extérieure de Buénos-Ayres, on gouvernera à l'E. $\frac{1}{4}$ S. E. du compas, jusqu'à ce que la pointe de San-Yago de l'*Ensenada de Barragan* reste au S. O. du compas. En ce point, on trouvera, et on aura déjà trouvé, de 5 à 6 brasses d'eau, selon l'état de la rivière ;

2° Lorsque la pointe désignée ci-dessus restera au S. O., on gouvernera à l'E. N. E. jusqu'à reconnaître le banc d'Ortiz. Il sera annoncé par la diminution de l'eau à 3 brasses et demie et 3 brasses ; le fond sera aussi plus dur. On peut approcher ce banc, dans toute sa partie du sud, sans danger, car l'eau diminue progressivement. C'est un très-bon guide pour naviguer de nuit et de brume ;

3° Du fond de 3 brasses à l'accore d'Ortiz, on gouvernera au S. E. jusqu'à reconnaître la pointe *del Indio*. Dans ce trajet l'eau augmentera jusqu'à 5 brasses, 5 brasses et demie dans le milieu du chenal, selon l'état de la rivière. Passé le milieu du chenal, l'eau diminuera graduellement à mesure que l'on approchera de terre ;

4° Lorsque la terre paraîtra de 7 à 9 milles de distance, et qu'on

* Les sondes sont en brasses anglaises.

tendent à me prouver que le fond ne se perd pas entre les îles Malouines et la côte de Patagonie.

trouvera de 3 brasses un quart à 3 brasses et demie d'eau, on gouvernera à l'E. S. E. pour la côtoyer, à la même distance.

Aussitôt que la pointe *del Indio* restera au S. O. du compas, on gouvernera au N. E. $\frac{1}{4}$ E. jusqu'à voir le *Cerro* de Montévidéo, il peut se voir de 30 à 33 milles du haut d'un bâtiment de moyenne grandeur. Continuant toujours à gouverner au N. E. $\frac{1}{4}$ E., on trouvera un fond égal de 3 brasses et demie jusqu'à la distance de 18 à 20 milles de Montévidéo. Du fond de 5 brasses l'eau diminue graduellement jusqu'au port, dans lequel il ne reste plus que deux brasses et demie.

Deuxième route, *par le sud du banc de Chico, ou petite passe.*

1° Du fond de 3 brasses, pris dans la rade extérieure de Buénos-Ayres, on gouvernera à l'E. $\frac{1}{2}$ S. E., comme dans la route précédente, jusqu'à trouver le fond de 6 brasses de l'*Ensenada de Barragan*.

Avant de perdre de vue le village de *Quilmès*, on apercevra la pointe *Lara*, très-reconnaissable par un petit bois situé sur le bord de la rivière.

Au S. E. de la pointe *Lara*, il y a un gros arbre d'*ombre* sur l'*estancia* de M. Wright. A la distance de 2 milles et demi, à l'E. S. E. de la pointe Lara, est la pointe et montagne de San-Yago; elle s'aperçoit facilement à la distance d'environ *sept* milles;

2° Ayant passé le banc de l'Ensenada, qui s'étend 5 milles au large de la pointe Lara dans le N. E. $\frac{1}{4}$ N., on gouvernera au S. E. jusqu'à ce que l'on soit à 5 ou 6 milles de terre;

3° Lorsqu'on ne sera plus qu'à 5 ou 6 milles de terre, on gouvernera à l'E. S. E. pour la côtoyer.

Avant de perdre de vue la pointe de San-Yago, on verra l'arbre d'ombre de la *Balandra*. Il se trouve à l'E. S. E. de cette pointe, à la distance de 14 milles environ. C'est un de ceux qui sont le plus près de la rivière.

Nous essayâmes, pour la première fois, de nous procurer du fond avec un *rateau-drague* à poche; cette ex-

De cet arbre d'ombre, la pointe N. O. du banc de Chico reste au N. 30° E. du compas.

Continuant la route à l'E. S. E., on aperçoit peu après deux monticules au bord de la rivière; ils forment la pointe *Atalaya*. Suivant la même route, on verra encore plusieurs arbres d'ombre. Puis, après avoir fait 6 milles, on découvrira un bois des mêmes arbres. Au milieu des *six* plus apparents d'entre eux est le village de la Madeleine : l'église a deux tours; celle de l'est est plus grande que celle de l'ouest.

De l'église de la Madeleine, la pointe S. E. du banc de Chico gît au N. 15° E. du compas.

La moindre profondeur de l'eau entre le banc de Chico et la terre, se trouve entre la pointe S. E. du banc et la côte. Quand la rivière est basse, on y trouve environ 17 pieds.

Après avoir passé l'église, on peut s'éloigner de la côte à plus de 6 milles, car alors le banc de Chico est également passé. Gouvernant à l'E. N. E., on apercevra les quatre derniers arbres d'ombre que l'on puisse voir. Après avoir passé ces arbres d'ombre, la terre est unie et couverte seulement de broussailles, de joncs et d'herbes jusqu'à la pointe *del Indio*, qui en est éloignée d'environ 15 milles.

La pointe *del Indio* est basse, unie et rase. Il n'y a qu'un seul arbre dessus, qui paraît être un *espinillo*. Au S. E. on voit deux grands bois de *talas* et d'*espinillos :* ces bois sont à moitié distance des pointes Piédras et del Indio. De la pointe del Indio, la pointe S. E. du banc d'Ortiz gît au N. 30° E. du compas, à 14 milles environ.

Route de Montévidéo à Buénos-Ayres, par le nord du banc de Chico.

1° Après avoir quitté Montévidéo, on gouvernera au S. O. du compas, et on fera 30 milles à cette route;

périence nous réussit complétement, et nous obtînmes, à 100 brasses de fond, un plein sac de sable gris-

2° Après avoir parcouru 30 milles, on gouvernera à l'O. S. O. pour prendre connaissance de la pointe del Indio ;

3° Ayant reconnu la pointe del Indio, on l'amènera au S. S. O., de 8 à 9 milles ;

4° La pointe del Indio restant au S. S. O. de 8 à 9 milles, on gouvernera au N. O. pour aller prendre connaissance du banc d'Ortiz ;

5° Après avoir reconnu le banc d'Ortiz à la sonde, on gouvernera à l'ouest du compas jusqu'à reconnaître les pointes de San-Yago et de Lara ;

6° Etant de 6 à 7 milles de la pointe de Lara, on gouvernera à l'O $\frac{1}{4}$ N. O. du compas ; on apercevra peu après le village de Quilmès et les arbres sur la côte. Continuant la même route, on verra d'abord les clochers de Buénos-Ayres ; peu de temps ensuite, les bâtiments mouillés sur la rade extérieure, sur lesquels on pourra gouverner sans danger.

Positions des bouées sur les bancs d'Ortiz, de Chico, de San-Yago ou Ensenada de Barragan et de Lara.

Les bouées peuvent s'apercevoir de 4 milles et demi à 5 milles, par un temps clair et d'une mer unie, du pont d'un bâtiment de moyenne grandeur.

Du banc de Chico.

Sur le banc de Chico il y a quatre bouées rouges.

1° La première est située à l'extrémité S. E. de ce banc, mouillée par 3 brasses, fond de vase. De cette bouée l'église de la Madeleine gît au S. 15° O. du compas ;

2° La seconde est mouillée à l'O. $\frac{1}{4}$ N. O., 4 milles de la première, par 3 brasses, fond de sable et de vase ;

3° La troisième est au N. $\frac{1}{4}$ N. O., à 4 milles de la deu-

noir, un peu vaseux, dans lequel se trouvèrent mêlées quelques coquilles du genre des *térébratules*, des *olives*,

xième mouillée par une brasse et demie. Cette bouée est sur le milieu du banc qui, dans cet endroit, a moins d'un mille de large du N. E. au S. O. Cette bouée sert pour les deux passes, celle du nord et celle du sud;

4° La quatrième bouée est à l'O. N. O. de la troisième, à l'extrémité N. O. du banc de Chico, mouillée par un peu plus de 3 brasses, fond de vase. Elle gît au N. 28° E. de l'arbre d'ombre de la *Balandra*, et de la pointe d'Atalaya.

Du banc d'Ortiz.

Sur le banc d'Ortiz il y a quatre bouées noires.

1° La première est au N. 30° E. de la pointe del Indio, à 13 ou 14 milles de distance, mouillée par 3 brasses, fond de vase;

2° La deuxième est au N. N. E., à 8 milles et demi ou 9 milles de la bouée du S. E. du banc de Chico, elle est mouillée à l'accore d'Ortiz par 3 brasses, fond de vase;

3° La troisième est au N. N. E., à 7 milles de la troisième bouée du banc de Chico, et elle est mouillée à l'accore d'Ortiz, par 3 brasses, fond de vase;

4° La quatrième est dans le nord, à 7 milles de la quatrième bouée (ou bouée du N. O.) de Chico, mouillée par 3 brasses, fond de sable et de vase.

Du banc de San-Yago.

Il y a une bouée noire sur le banc de San-Yago; elle est placée à l'accore du nord de ce banc, par 3 brasses, fond de vase.

De cette bouée, qui est à 6 milles de la terre la plus proche, la pointe de San-Yago gît au S. 17° E. et celle de Lara au S. 60° O. du compas.

Du banc de Lara.

Il y a une bouée noire sur ce banc, elle reste au N. 40° O. de la pointe de Lara, à 3 milles et demi environ; elle est mouillée par

des *peignes*, des *vénus* et des *oscabrions;* au moyen d'un faubert [1] attaché à la drague, nous retirâmes des morceaux de corail de plusieurs espèces, quelques plantes ramifiées, des araignées de mer et deux espèces de vermiculaires. Une de ces espèces, cannelée, ronde au-dessus, plate en dessous, et d'une couleur jaune safran, vivait sur les plantes ramifiées de même couleur. Une autre variété habitait un tube composé de sable et de corail brisé; aussitôt hors de l'eau, elle abandonnait sa demeure; cette dernière espèce était d'une substance plus molle que la première et d'une couleur pourpre très-éclatante.

Le 9, dans la soirée, faisant route vers l'ouest avec une faible brise, et par une mer très-belle, on aperçut du haut des mâts un banc de baleines [2]. Le nombre en était si grand que l'eau qu'elles faisaient jaillir donnait à cette réunion de cétacées toute l'apparence d'un brisant; ce ne fut qu'en approchant que nous acquîmes

2 brasses et demie, fond de vase. Cette bouée est à l'accore nord du banc.

Ce banc est très-étroit; il a à peine un demi-mille de large sur quatre de long. Lorsque les eaux sont basses, il ne reste pas plus de 7 à 9 pieds d'eau au-dessus.

Au-dessus du banc, en remontant le fleuve, il y a un très-bon mouillage, par 2 brasses et demie ou 3 brasses d'eau, selon l'état de la rivière; il est à l'abri des vents de S. E. et d'E. S. E.

[1] Faisceau de fils de cordage non-tordu, qui sert à essuyer les ponts lorsqu'ils sont mouillés.

[2] On crut pouvoir juger, par l'espace qu'elles occupaient, qu'il y en avait plus de *deux cents*. Quelques baleiniers désignent ces grandes réunions par le nom de *gamme*.

la certitude que c'étaient des baleines. Le voisinage de la basse de l'*Aigle*, supposée exister dans ce parage, tendait à augmenter le doute dans lequel nous fûmes d'abord; cependant la sonde ne nous donna jamais moins de 100 brasses d'eau. La nuit approchait, elle nous empêcha de faire une investigation plus complète, et nous continuâmes notre route vers le détroit de *Le Maire*.

Dans la nuit du 10 au 11, le vent devint plus frais, le temps mauvais, et l'horizon très-chargé de brumes ne permettait pas de voir à quelque distance du bâtiment. Le voisinage du détroit nous obligea à prendre babord amures et à diminuer de voiles pour nous maintenir dans cette position en attendant le jour. Dès que le jour parut, nous aperçûmes, au travers de la brume, les terres de la partie occidentale de l'île des Etats; et dans une éclaircie, celles du cap San-Diego, qui est la limite orientale de la Terre de Feu. Cette pointe, avec la terre des Etats, forme l'entrée du détroit de Le Maire. Nous vîmes, pour la première fois, des *pingouins* et des oiseaux blancs semblables à des pigeons : ils en ont le vol et la forme; ils paraissent n'en différer que par les pattes qui sont palmées[1]. Nous étions également environnés d'un grand nombre d'*albatros* et d'une multitude de *damiers :* ces derniers surtout étaient si familiers, qu'ils venaient se poser tout près de l'arrière du bâtiment; on en pêchait à la ligne presque autant qu'on en voulait. Les albatros se pêchaient aussi très-facilement

[1] Ces oiseaux se nomment *chionis*.

et de la même manière. Les damiers sont de la grosseur des canards; les albatros sont de la taille des cignes, sinon plus gros : une fois sur le pont, ces oiseaux ne pouvaient plus s'envoler. Les marins mangent ces oiseaux avec plaisir, malgré leur goût huileux et sauvage qu'il est très-difficile de déguiser.

Le temps devint très-mauvais, il nous obligea encore à diminuer notre voilure qui, dans peu d'heures, fut réduite à celle de cape, et nous fûmes entraînés dans l'Est, pendant une partie de la nuit.

Le 12, dans la matinée, le vent étant devenu plus modéré et plus favorable, nous pûmes faire route sur le port du *Nouvel-An;* à huit heures nous n'étions plus qu'à quelques milles de terre. Nous continuâmes à nous en approcher pour visiter cette partie de la côte, et pour nous assurer qu'il ne s'y trouvait ni bâtiments désemparés ni marins naufragés. Nous avions ordre de rechercher les personnes qui auraient pu échapper au naufrage du navire la *Nouvelle-Amérique* perdu depuis plus d'un an; la famille du capitaine Chabrié qui le commandait, supposait qu'il devait avoir péri dans son passage du cap Horn; rien cependant ne semblait autoriser une telle présomption, car les derniers renseignements que l'on avait eus sur la *Nouvelle-Amérique*, avaient été donnés par un bâtiment qui en avait fait la rencontre à 80 lieues dans l'O. S. O. de l'île d'Ouessant [1].

[1] M. Roux, capitaine distingué du commerce de Bordeaux, a été assez malheureux pour perdre, sur ce bâtiment, son gendre

Nous prolongeâmes, sous petites voiles, la côte orientale de la terre des Etats, depuis les environs du port du Nouvel-An jusque vers le milieu de la partie méridionale de cette île, en nous tenant toujours d'un à trois milles de la terre. Un coup de canon annonça notre arrivée près de cette côte dans l'est, et ce signal fut renouvelé également pour attirer l'atention, lorsque nous fûmes dans le sud. Nous n'aperçûmes sur la côte ni débris, ni feu, ni fumée, rien enfin de ce qui pouvait indiquer la présence, sur cette terre, de marins naufragés.

Nous profitâmes de cette occasion pour faire l'hydrographie de la partie de la terre des Etats que nous visitions, et nous déterminâmes la position de la pointe la plus orientale. Toute cette côte paraît saine et très-accore ; le terrain de l'île est fort accidenté et presque entièrement dépouillé de végétation ; nous aperçûmes cependant quelques arbustes ou buissons dans le creux des ravins, et nous découvrîmes, sur le côté méridional de la pointe est, une cascade dont les eaux tombent sur les roches du rivage.

Les vents violents d'O. N. O. et d'O. que nous éprouvâmes dès le lendemain, nous forcèrent à abandonner le projet que j'avais formé, de suivre ainsi la côte jusqu'au cap *Pilarès*.

Cette contrariété des vents me fut très-sensible ; j'avais connu le capitaine Chabrié pendant une station que

qui en était le capitaine, son fils et son neveu. Ce voyage, entrepris presque comme une partie de plaisir, devait être, dans les projets de famille, le dernier du capitaine Chabrié !

j'ai faite au Chili, et je me serais trouvé bien heureux de donner à sa famille cette dernière marque d'estime. Dans mon opinion, s'il se fût perdu sur une des parties de la Terre de Feu, ce qui est bien douteux, il eût été promptement rencontré et secouru par les nombreux pêcheurs de loups marins qui, tous les ans, fréquentent cette côte ; il eût d'ailleurs, à l'époque de sa perte[1], trouvé bien des facilités pour joindre le détroit de Magellan, qui est aujourd'hui très-pratiqué : il est également certain que s'il eût été jeté sur ces îles, il eût profité des ressources qu'il aurait trouvées parmi les peuplades de Patagons qui passent l'été sur leurs côtes. Le caractère de douceur bien connu de ces sauvages ne laisse aucune inquiétude sur le sort qui eût attendu ces marins, en tombant entre leurs mains.

Le 14, vers le jour, nous rencontrâmes un navire baleinier américain ; ce bâtiment passa près de nous et mit en panne ; nous diminuâmes de voiles à l'instant même pour attendre le capitaine qui avait mis un canot à la mer et qui venait à nous. Le but apparent de sa visite était d'avoir des nouvelles, mais, plus probablement, son intention était de profiter de cette occasion pour rectifier sa longitude. Cette circonstance me permit d'offrir au capitaine du pain frais pour lui et pour son équipage. Ce navire, nommé la *Balance*, revenait d'Honoloulou, port des îles Sandwich, d'où il était parti depuis trois mois ; il se rendait directement à Bristol, dans l'Amérique du nord : ce bâti-

[1] Janvier.

ment n'avait pas relâché et n'avait point non plus rencontré de glaces.

Les vents continuèrent à souffler de l'O. S. O. à l'O. et au N. O. par coups de vent, avec de courts intervalles de calme : il tombait dans les grains tantôt de la neige fondue, tantôt du givre ; le temps souvent couvert en entier, était en général très-brumeux ; l'horizon était rapproché et la mer était toujours grosse et incommode, mais sans être dangereuse. Nous continuâmes à louvoyer en nous tenant, autant que possible, entre les parallèles de 58° et de 60° de latitude, dans l'espérance de reconnaître l'existence d'une île nommée *Christian*, que l'on supposait devoir être située par 58° 22′ de latitude sud et par 82° 40′ de longitude occidentale de Paris : le temps toujours très-mauvais, ne nous permit pas de diriger les recherches comme il eût été préférable de les faire, en courant sur le parallèle même de cette terre : toutefois nous ne nous en écartâmes que le moins possible et de manière à ne pas dépasser cette île sans la voir, si elle existait. Rendus en longitude, les vents contre l'ordinaire varièrent vers le nord, et retardèrent encore notre navigation. Enfin, le 1^er^ avril, après avoir tourné presqu'en entier la position assignée à l'île Christian, nous être assurés qu'elle n'existait pas dans le lieu indiqué et n'ayant rien aperçu, je me décidai, la saison étant déjà bien avancée relativement à notre mission, à renoncer à une recherche aussi incertaine.

Le seul indice de terre que nous ayons eu a été la rencontre que nous avons faite, le 31 mars, vers 4 heu-

res du soir, de trois ou quatre goëlands, dits *goëlettes ;* ces oiseaux ne s'écartant pas à de grandes distances des côtes, on pourrait présumer, avec quelque raison, que des terres peuvent exister non loin de ces parages.

La température de la mer, à diverses profondeurs, a été le constant objet de nos soins et de nos recherches ; toutes les fois que le calme [1] l'a permis, ces observations ont été faites avec la plus scrupuleuse exactitude et surveillées par M. de Tessan.

Le 4 avril, nous trouvant en calme, par 57° de latitude environ, nous fîmes des sondes à de grandes profondeurs pour avoir la température de la mer. Notre première grande sonde fut de 2290 brasses, sans fond ; la ligne était exactement verticale, le calme parfait que nous avions semblait nous promettre un bon résultat sur la température à cette profondeur ; cependant, bien que l'étui fût de Bunten et assez bien fait, l'eau, par la pression, s'introduisit à l'intérieur, et le thermomètrographe fut brisé. Le plomb, pesant 45 kil., avait mis 45 minutes à descendre ; il nous fallut 3 heures 5 minutes pour le retirer, en mettant 60 hommes sur la ligne. Le lendemain nous sondâmes de nouveau, et nous filâmes cette fois 2500 brasses, aussi sans trouver le fond : le plomb mit 52 minutes à descendre, et nous employâmes 55 hommes pour le relever, ce qui fut

[1] Le calme est indispensable pour faire cette expérience par de grandes profondeurs. Autrement, la ligne prend une direction tellement oblique, que la sonde est très-incertaine.

terminé en une heure vingt-six minutes. Cette sonde était également faite dans de bonnes circonstances : le calme était profond et la mer belle ; l'expérience ne réussit pas non plus ; l'eau ne put s'introduire dans l'étui qui fut brisé par la pression, à cette profondeur de plus d'une lieue, elle était d'environ 871600 livres par pied carré de surface.

Les vents qui alors nous auraient permis d'aller à l'ouest, étaient devenus contraires pour la route que nous avions à suivre, et ce ne fut qu'en louvoyant péniblement que nous nous rendîmes à Valparaiso, où nous n'arrivâmes que le 26 avril, après une longue, fatigante et ennuyeuse navigation, depuis notre départ de Rio-Janeiro.

Les baromètres ont constamment été suivis avec le plus grand soin pendant toute cette traversée, et observés d'heure en heure, jour et nuit, comme ils l'avaient été depuis notre départ de France. Ils ont toujours indiqué les changements de temps; cependant, dans la journée du 20 mars, tous les baromètres étaient descendus à 26 pouces 4 lignes, c'est-à-dire à 8 lignes au-dessous de l'indication de tempête. Nous eûmes en effet très-mauvais temps, mais un temps comme il en arrive souvent de semblables par des latitudes moins élevées, sans que le baromètre baisse autant.

Le baromètre à niveau constant de Fortin, embarqué et employé en mer, je crois pour la première fois, nous a toujours fort bien indiqué les variations de l'atmosphère. Les oscillations de ce baromètre étaient

moins grandes que celles des trois autres, dont un seulement était suspendu ; les deux derniers étaient fixes[1]. Il semblerait résulter des observations faites depuis notre départ d'Europe, comme aussi des séries d'observations faites précédemment à bord du brick le *Griffon* que je commandais pendant une campagne au Chili et au Pérou, que les baromètres sont toujours des instruments d'un usage fort utile, mais que les échelles devraient être graduées différemment entre les tropiques et au-delà, vers les pôles, puisque les mouvements du mercure, dans la zone torride, sont très-peu sensibles ; tandis qu'au-delà des tropiques, en allant vers les

[1] Il pourra paraître surprenant que j'aie fixé des baromètres, au lieu de les mettre en mouvement sur des fourchettes de suspension à double mouvement. Je répondrai à cette observation, que si je n'avais à ma disposition qu'un seul baromètre, je l'établirais à suspension ; mais qu'ayant navigué pendant plus de huit années avec deux baromètres, dont l'un était suspendu et l'autre fixe, j'ai reconnu que, lorsqu'il ne s'agit pas d'observations destinées à être comparées pour faire connaître la différence de pesanteur de l'atmosphère, il n'y a pas un grand inconvénient à les avoir fixes. Par l'habitude, on évalue, avec assez de précision, la quantité dont le mercure monte par l'inclinaison du bâtiment. Cette quantité, d'ailleurs, pourrait être appréciée exactement, au moyen d'une table d'inclinaison facile à construire. Mais lorsque les baromètres ne sont employés que pour faire connaître les changements de l'atmosphère, peu importe alors la position de l'échelle. Le mercure est souvent moins agité dans les baromètres fixes, et ils sont moins exposés à être brisés. Cette dernière considération n'est pas sans importance à bord des petits bâtiments dans lesquels l'espace est très-réduit.

pôles, les différences sont beaucoup plus grandes, en raison du degré plus élevé de la latitude, et que ces changements, bien que beaucoup plus grands, n'indiquent cependant que des variations semblables dans l'atmosphère.

CHAPITRE IV.

Situation géographique du Chili. — Division par provinces. — Populations indigènes. — Productions. — Vents généraux. — Circonstances atmosphériques. — Salubrité du climat. — Tremblements de terre.

Comme j'ai souvent séjourné au Chili pendant la longue station que j'ai faite dans l'Océan Pacifique, sur le brick le *Griffon*, de 1831 à 1834, je vais donner quelques détails sommaires de statistique qui aideront à faire connaître cette contrée.

Le Chili, situé, comme on sait, sur l'Océan Pacifique, s'étend du 24ᵉ degré de latitude Sud jusqu'au 45ᵉ degré environ; il est limité à l'Est par la *Cordillère*, à l'Ouest par l'Océan; son étendue en latitude est donc de 420 lieues; sa largeur varie, selon que la chaîne des

Andes s'éloigne plus ou moins du rivage. Entre les parallèles de 24° et de 33°, la largeur estimée est de 70 lieues ; entre ceux de 33° et de 37°, elle n'est que d'environ 40 lieues; plus au sud jusqu'à l'extrémité méridionale de la province de *Chiloë*, elle augmente jusqu'à une largeur moyenne de 100 lieues; ainsi, la largeur moyenne générale serait de 70 lieues. La superficie de cet Etat, y compris celle de la *Cordillère* qui en fait partie, est donc égale à environ 29400 lieues carrées. Tout ce territoire est enfermé dans des limites ou barrières naturelles presque insurmontables. La *Cordillère*, qui lui sert de rempart vers l'Est, est impraticable pendant une grande partie de l'année. Durant l'été, seule époque favorable aux voyages dans ces montagnes, les passages connus sont fort dangereux, et ils sont parfois si étroits qu'un *homme à mule*[1] a de la peine à y passer : à l'occident, la mer, bien souvent battue par les vents de S. O., brise presque incessamment sur les côtes, et rend le débarquement sinon impossible, du moins dangereux partout, excepté dans les baies ou dans les ports. Au Nord, le désert d'*Atacama* est un obstacle suffisant à l'invasion des Péruviens, et au Sud, cet Etat, borné par les terres Magellaniques, n'a rien à craindre des habitants, peu nombreux encore, de cette partie du monde.

On divise généralement le territoire du Chili en

[1] Les mules sont les seules bêtes de somme que l'on puisse employer pour ces voyages, encore souvent tombent-elles dans les précipices effrayants qui bordent ces sentiers difficiles.

deux parties presque égales que l'on distingue par les noms de *maritime* et de *méditerranéenne*. La bande maritime est prolongée par trois chaînes de montagnes parallèles à la *Cordillère*, qui renferment entre elles un grand nombre de fertiles vallées, arrosées par de belles rivières et une infinité de ruisseaux; la bande intérieure ou méditerranéenne est formée par d'immenses et riches plaines, à peine séparées par des collines ou des monticules qui en augmentent l'agrément.

La magnifique chaîne des *Andes*, longtemps regardée comme la plus élevée du globe, traverse les deux Amériques, du nord au sud; dans la partie qui appartient au Chili, elle n'a pas moins de 40 lieues de largeur : là, les montagnes, qui toutes semblent enchaînées, forment tantôt des pics qui vont se perdre dans les nuages à une hauteur prodigieuse, tantôt des gouffres et des abîmes sans fond dont la seule vue cause l'épouvante. On voit encore parmi ces montagnes beaucoup de vallons agréables, arrosés par des rivières ou par des cascades qui se précipitent avec bruit du haut des sommités environnantes : c'est dans ces vallons, et sur le penchant de leurs coteaux, que se trouvent situées les *cases d'asile* qui servent d'étapes lorsqu'on traverse la Cordillère.

La partie la plus déserte des *Andes* est comprise entre les parallèles de 24° et de 33° de latitude; plus au sud et jusqu'au 45°, elles sont plus peuplées; c'est dans cette partie qu'habitent les Chiliens montagnards connus sous les noms de *Chiquillanes*, *Péhuenches*.

Puèlches et *Huillichies*, que l'on regarde comme les véritables souches des Patagons.

Le Chili n'a jamais été entièrement soumis aux Espagnols; les Indiens ont combattu avec succès pour leur indépendance, qu'ils ont maintenue dans presque tous les pays situés au sud de la rivière de *Bio-Bio*, et, bien que les Espagnols aient réussi à établir quelques postes militaires sur la côte d'Araucanie, à dominer l'entrée et le cours de la rivière de *Valdivia* et à occuper l'île de Chiloë, ces possessions ne peuvent être regardées que comme des enclaves dans le territoire des *Araucaniens*, des *Cunchos* et des *Huillichies*.

La partie du Chili réellement conquise, celle enfin qui était possédée par les Espagnols, s'étend du 24ᵉ degré au 36ᵉ, et de la mer à la Cordillère : elle a été divisée en treize provinces qui reçurent leurs noms des rivières, des vallées, des montagnes ou des peuples qui les occupaient. Ces provinces, en allant du nord vers le sud, prirent les noms de *Copiapo*, *Coquimbo*, *Quillota*, *Aconcagua*, *Mélipilla*, *Santiago*[1], *Rancagua*, *Colchagua*, *Maulé*, *Itata*, *Chillan*, *Puchacay* et *Huilquilemu*. Elles étaient habitées, avant la conquête, par des peuplades connues sous les noms de *Copiapinos*, *Coquimbanos*, *Quillotanos*, *Mapochinos*, *Promaucaes*, *Curis*, *Cauques* et *Pencones;* c'est à peine si, aujourd'hui, de toutes ces peuplades ou tribus, il en reste le nom et quelques souvenirs confus!

[1] C'est dans cette province qu'est située la ville de Santiago, capitale du Chili.

Nul esprit d'ordre ne présida à la divison du territoire en provinces; les localités étant mal connues, ces divisions furent faites à peu près au hasard, d'où il résulte que quelques provinces s'étendent de la mer jusqu'à la *Cordillère*, tandis que d'autres sont limitées à la mer d'un côté, et bornées vers l'Est par d'autres provinces qui s'appuient à la *Cordillère*. L'étendue de telle de ces provinces est cinq ou six fois plus vaste que celle de telle autre; les populations comparées n'offrent pas moins de disproportion dans leurs chiffres; tous ces inconvénients étaient inévitables, dans les premiers temps de la conquête; mais les Espagnols, trop préoccupés de la recherche et de l'exploitation des mines, ont donné si peu d'attention à l'organisation intérieure de ce beau pays, que l'indépendance est arrivée avant qu'ils aient songé à une répartition convenable du territoire, avant qu'aucune bonne organisation ait été établie parmi les habitants.

Au Sud de la rivière de Bio-Bio, tout le pays situé entre la mer et la *Cordillère* est habité par trois différentes nations d'Indiens, qui sont: celles des *Araucaniens*, des *Cunchos* et des *Huillichies*.

Les Araucaniens occupent tout le pays situé entre les rivières de Bio-Bio et de Valdivia; c'est-à-dire depuis le 36° 45′ jusqu'au 39° 50′ de latitude Sud, et de la mer jusqu'au pied de la *Cordillère*. Tout ce territoire qui a 62 lieues de côtes, sur 100 lieues de profondeur, ou 6200 lieues carrées de surface, est composé des plus belles plaines et des terres les mieux arrosées de tout le Chili.

Les *Puèches*, habitants de la *Cordillère*, à l'Est des Araucaniens, ont toujours été les plus utiles et les plus fidèles alliés de ceux-ci, dans leurs longues guerres contre les Espagnols; si bien que ces deux peuples unis par le même intérêt ont fini par ne plus faire qu'une seule et même nation.

Les Araucaniens divisent toute la profondeur de leur territoire en quatre *uthanmapú* ou zones parallèles, à peu près d'une égale largeur, auxquelles ils donnent le nom de *Lauquenmapú*, c'est-à-dire pays maritime; *Lelgunmapú*, pays plat; *Inapirémapú*, pays cisandin; *Pirémapú*, pays andin.

Chaque uthanmapú se divise ensuite en cinq *aillarehüe* ou districts, et chaque district en neuf *rehües* ou communes.

La zone maritime est composée de cinq districts, qui, en allant du Nord vers le Sud, sont ceux d'*Arauco*, de *Tucapel*, d'*Ilicura*, de *Boroa* et de *Nagtolten*.

La zone du pays plat est composée, en suivant le même ordre, des districts d'*Encol*, de *Puren*, de *Repocura*, de *Maquelhüe* et de *Mariquina*.

La zone cisandine est formée, toujours en allant du Nord au Sud, des districts de *Marven*, de *Colhüe*, de *Chacaico*, de *Quéchérégua* et de *Guanahüe*.

La zone andine est composée de toutes les vallées que renferment entre elles ces remarquables montagnes.

La nation ou tribu des Chunchos habite le long de la mer, le pays situé entre la rivière de Valdivia et de l'archipel de Chiloë; les Chunchos sont braves, ils ont aussi été de fidèles alliés pour les Araucaniens.

Les Huillichies habitent en partie les plaines situées à l'Est des Chunchos et, aussi, la partie de la *Cordillère* au Sud des Puèlches. De cette situation au Sud de tout l'Etat du Chili, ils ont pris leur nom de *Huillichies*, qui signifie *hommes du Sud*.

Le Chili est non-seulement un des meilleurs pays de l'Amérique, mais même du monde, tant pour la bonté du climat que pour la rare fertilité du terroir, qui produit en abondance des grains de toutes sortes : des vins, des huiles, des chanvres de deux espèces; tous les fruits d'Europe et une partie de ceux des tropiques. La chaleur n'y est jamais excessive, ni le froid rigoureux; pendant l'été, les grandes chaleurs y sont tempérées par les brises de mer, le long des côtes; et, dans l'intérieur, elles sont modérées en raison de la plus ou moins grande élévation du sol.

Il n'y a, pour ainsi dire, que deux saisons au Chili, puisqu'il n'y a que deux transitions bien sensibles : celle de l'hiver à l'été, et celle de l'été à l'hiver. Et en effet, dès que le printemps commence, c'est-à-dire depuis la mi-septembre jusque vers la moitié de l'automne, ou la mi-avril, l'atmosphère est toujours d'une pureté et d'une sérénité admirables, qu'elle conserve tout ce temps, particulièrement entre le 24^{e} degré de latitude et le 36^{e}, où il ne pleut presque jamais. Les moments où l'on éprouve de légères pluies sont extrêmement rares. Mais au-dessus du 36^{e} degré, le pays étant plus boisé, il y pleut très-souvent, même en été; en hiver, les pluies sont presque continuelles, surtout sur le continent. Dans cette dernière saison l'eau com-

mence à tomber vers la fin d'avril et il ne cesse de pleuvoir qu'en septembre.

D'où l'on voit que, dans les provinces méridionnales du Chili, pendant l'hiver, les pluies sont presque continuelles. L'eau tombe ordinairement sans abondance, mais avec une grande régularité et avec une constance désespérante, pendant douze ou quinze jours de suite, sans aucune interruption. La durée et la fréquence de ces pluies diminuent à mesure que les provinces se rapprochent de l'équateur, si bien que, déjà à Valparaiso, il pleut beaucoup moins en hiver, et très-rarement en été, et que, dans les provinces les plus septentrionales de Coquimbo et de Copiapo, il ne pleut presque jamais en été; et en hiver, c'est tout au plus si l'on compte trois ou quatre jours de pluie sur quinze ou vingt jours de beau temps.

En été, les rosées sont abondantes et suppléent parfaitement aux pluies; en hiver, les brumes sont très-fréquentes sur les côtes du Chili, au-dessus du 36^{e} degré jusqu'au 45^{e}; là, elles sont quelquefois permanentes, ou se changent en pluies; entre le 24^{e} degré et le 36^{e}, elles sont plus rares, et se dissipent généralement vers onze heures ou midi, quelquefois plus tôt.

Dans la *bande maritime* du Chili, il ne tombe presque jamais de neiges; dans la *bande intérieure* ou *méditerranéenne*, il en tombe quelquefois; mais cette neige fond en tombant, ou ne se fixe que pour un ou deux jours au plus. Il n'en est pas de même dans la *Cordillère*, la neige tombe là avec un grande abondance, et se fixe ordinairement depuis avril jusqu'en

octobre. Pendant une grande partie de l'année, ces neiges rendent les chemins de la *Cordillère* presque impraticables et aussi fort dangereux pour les voyageurs qui, alors, se hasardent à la traverser. Il n'est pas rare d'apprendre que ces voyageurs, entraînés par des avalanches, sont morts dans les précipices qui, en plusieurs endroits, bordent les chemins; ou bien que, surpris par des tempêtes de neiges, sans être à portée de se réfugier dans les *cases d'asile*[1] qui servent d'étapes sur tout le trajet de l'Est à l'Ouest de la *Cordillère*, ils sont morts de faim ou de froid enterrés sous ces montagnes mobiles et glacées.

Il ne gèle jamais dans la *bande maritime* du Chili; on y voit rarement de gelées blanches; mais dans la *bande méditerranéenne*, il y en a de fréquentes surtout en août; toutefois elles ont peu d'intensité, et disparaissent peu après le lever du soleil, ou se convertissent en rosées; à cela se bornent les plus grands froids. Les rivières et les ruisseaux du Chili ne pren–

[1] Les cases établies dans la *Cordillère* pour servir d'étapes ou de stations aux voyageurs qui vont de l'Est à l'Ouest de cette grande barrière, existaient, dit-on, avant la conquête du Chili par les Espagnols. Ces cases sont situées dans les lieux les plus convenables pour se procurer du bois, de l'eau et des pâturages pour les mules; elles sont à des distances convenables pour faire halte, elles se composent d'une seule chambre avec une cheminée; il n'y a qu'une porte et point de fenêtres. Les cases sont aujourd'hui bâties en pierres; mais, bien entretenues au temps des Espagnols, elles ont été négligées depuis l'indépendance : plusieurs de ces cases sont sans porte, quelques-unes même tombent en ruine.

nent jamais ; et dans la capitale de cet Etat, comme dans les autres villes peu éloignées de la *Cordillère*, c'est avec la neige qu'elle fournit, que se font les glaces et les sorbets que l'on consomme en grand nombre, et avec tant de délices, pendant les grandes chaleurs de l'été.

Les vents les plus ordinaires au Chili sont ceux du Sud pendant l'été, et ceux du Nord et de l'Ouest pendant l'hiver. Les vents d'Est y sont rares, et plus rarement encore ils prennent une grande force, circonstance que l'on attribue à la position de la *Cordillère*, qui en défend le Chili.

Les vents qui amènent la pluie au Chili, sont ceux du N. au N. O. et à l'Ouest; les vents du S. E. au S. et au S. O., au contraire, sont les vents de beau temps. Dès que les vents commencent à souffler du N. E., du N. ou du N. O., on doit s'attendre à avoir de la pluie : c'est un indice presque certain. Mais aussitôt qu'ils ont passé de l'Ouest vers le Sud, l'atmosphère s'éclaircit et la pluie cesse. Le baromètre monte par les vents secs et frais du Sud, et il baisse par les vents chauds et humides du Nord. Les nuages qui viennent du Sud sont détachés par ballons, et blancs comme ceux que l'on voit entre les tropiques, et que nous désignons, nous autres marins, sous le nom de *balles de coton*. Les nuages, par les vents de Nord, ne sont point coupés, ils paraissent toujours se tenir ; ils ne peuvent se distinguer que par les teintes plus ou moins rembrunies, plus ou moins fondues qui les caractérisent. Par les vents du Sud, l'horizon est clair

et éloigné ; par ceux du Nord, l'horizon très-chargé est aussi très-rapproché.

On ressent au Chili, aussi bien que dans toutes les autres parties du monde, des coups de vent violents ; mais on n'y éprouve point de ces ouragans tels que ceux des Antilles, tels que les *typhons* de l'Inde, les *pampeiros* du Brésil, les *tornados* de la côte d'Afrique, etc., etc. Cependant on cite un phénomène de cette espèce qui eut lieu le 14 mai 1633 : le vent vint de l'Est, ravagea et détruisit les édifices d'un fort situé à *Carelmapo*, au Sud du Chili ; ce vent était si violent qu'il arrachait les arbres et qu'il entraînait tout sur son passage. Cet ouragan, qui ne fut ressenti que dans ce district, est le seul dont on ait conservé la mémoire.

Le climat du Chili est, pour la douceur, un des meilleurs que l'on puisse imaginer ; il est aussi pour la salubrité un des plus favorisés. On ne connaissait dans cette contrée aucune maladie endémique, pestilentielle ou contagieuse, avant l'invasion des Espagnols.

La petite vérole et son affreuse sœur, ces deux cruelles ennemies du genre humain, étaient inconnues au Chili ; il n'existait point, dans la langue des indigènes, de noms pour les désigner. Ces deux fléaux arrivèrent à la suite de la conquête ; cependant la contagion fut longtemps à se répandre dans le Chili, grâce à des précautions semblables à celles des quarantaines d'Europe, qui furent prises dans les premiers temps de l'occupation. Molina [1] rapporte même que lors-

[1] Molina, *Histoire du Chili.*

que les Indiens indépendants apprenaient qu'un des leurs, par suite de ses relations commerciales ou autres, avec les Espagnols, était atteint de la contagion, ils le brûlaient dans sa case pour détruire jusqu'au germe de ces horribles maladies. En 1768, un médecin chilien, de l'ordre de Saint-Jean-de-Dieu, nommé frère *Ma-thias* Verdugo, fut le premier qui introduisit l'inoculation au Chili, où, depuis, on a longtemps continué à la pratiquer avec un plein succès; cette méthode thérapeutique est, aujourd'hui, remplacée par la vaccine.

On ne connaît point au Chili les fièvres intermittentes, tierces ou quartes; les fièvres connues sont celles que l'on nomme ardentes; elles se manifestent par un violent mal de tête qui cause le délire. Les Indiens les désignent sous le nom de *chavo-longo* [2]. L'expérience leur a enseigné les moyens de les guérir, en faisant usage de plantes qu'ils connaissent. Il n'y a point de rachitis, de lèpres, ni d'éléphantiasis au Chili, et il est extrêmement rare de voir un bossu, un boiteux ou toute autre personne affligée de difformités; il y a cependant parmi les habitants de cette belle contrée beaucoup de personnes affectées de goîtres, surtout à Santiago et dans les lieux voisins de la Cordillère.

Le Chili est sujet à un grand fléau : celui des tremblements de terre; ce terrible phénomène se renouvelle très-fréquemment, à des époques indéterminées; les tremblements de terre paraissent néanmoins avoir

[2] Infirmité de la tête.

lieu avec plus de fréquence vers la fin de l'hivernage. Il n'y a pas d'indices certains qui les annoncent ; cependant ils sont en général précédés d'un temps calme et lourd ; l'air communique une sensation de crainte vague, qui agit vivement sur les personnes qui habitent ces contrées ; elles ont, sous ce rapport, une délicatesse de tact qui étonne ; les animaux semblent encore en être plus fortement impressionnés ; ils deviennent inquiets, et les oiseaux s'enfuient épouvantés.

Quelques secondes avant la secousse, on entend dans l'air un bruit semblable à celui qu'occasionnerait un vol d'oiseaux ou le frôlement que produiraient les flammes d'un feu actif. Les commotions les plus fortes sont ordinairement précédées et suivies de secousses plus légères, qui se font sentir avec plus ou moins de fréquence et d'intensité.

Une croyance très-répandue parmi les Chiliens, c'est que, dans ces occasions, l'air est très-chargé d'électricité. Ils attribuent généralement aux tremblements de terre la rareté des orages au Chili. Pendant près de trois années de séjour sur cette côte, je n'ai entendu le tonnerre qu'une seule fois en rade de Valparaiso, et jamais ailleurs, sur aucun point de la côte du Chili ou du Pérou.

La terreur que les tremblements de terre impriment aux habitants, est justifiée par de nombreuses catastrophes ; ce danger est le contraire de tous ceux que l'on connaît, qui semblent diminuer par l'habitude que l'on prend de s'y exposer ; celui-ci, d'une autre nature, paraît faire naître un sentiment de frayeur

que la fréquence de ce phénomène ne fait qu'augmenter ; c'est ce qui explique pourquoi les étrangers ne paraissent pas en être aussi vivement impressionnés que les indigènes.

J'ai ressenti plusieurs commotions de tremblements de terre, pendant mon séjour au Chili ; à terre, j'ai été frappé du bruit qui précède ce phénomène, et pendant qu'il avait lieu, il me semblait que le sol, sous mes pieds, se soulevait de bas en haut, comme si des efforts répétés eussent été faits pour le faire s'ouvrir. En rade, la secousse ressentie était moins vive, mais elle était différente ; cette secousse était accompagnée d'un bruit sourd [1], qui durait aussi longtemps que la commotion, et le bâtiment tremblait comme s'il eût passé, en touchant, sur un fond inégal ; la chaîne de l'ancre sonnait très-distinctement.

Je vais donner ici le résumé des opinions répandues au Chili, touchant les tremblements de terre, et le détail des observations recueillies pendant la durée de celui qui eut lieu le 20 février 1835 ; je dois beaucoup de ces renseignements à l'obligeance de M. Rouse, consul d'Angleterre à Valparaiso, qui, depuis plus de dix ans, habite le Chili.

A l'époque de la conquête de l'Amérique par les Espagnols, une opinion aussi peu fondée qu'extraordinaire sur les tremblements de terre, s'était accréditée parmi les colons : on croyait généralement que ces

[1] Ce bruit ressemble à celui qu'occasionnerait un grelin que l'on filerait rapidement, ou encore au roulement d'une voiture sur un pont de bois.

phénomènes ne se répétaient que tous les *cent ans;* toutefois, cette croyance ne fut pas longtemps sans être démentie par les faits; de nouveaux malheurs firent imaginer que la période du renouvellement n'était que de *cinquante ans;* peu à peu cependant, toutes ces erreurs furent reconnues, et firent place à la réalité. On ne doute plus aujourd'hui que ces terribles commotions ne puissent être attendues à tout moment et par tous les temps. Les tremblements de terre les plus violents dont on conserve la mémoire au Chili, et dont les effets ont été les plus désastreux et les mieux observés, sont ceux de 1818, à *Copiapo* (Chili); de 1822, à *Santiago* (Chili); de 1828, à *Lima* (Pérou); de 1829, à *Santiago* (Chili); de 1822, à *Huasco* (Chili); enfin, celui de 1835, à la *Conception* (Chili).

Bien que les tremblements de terre soient très-fréquents au Chili, les habitants sont peu d'accord sur les signes qui précèdent ces phénomènes et sur les circonstances qui les accompagnent; tous, cependant, sont d'une même opinion sur un point : c'est qu'ils se manifestent par tous les temps, soit qu'il fasse beau, soit qu'il fasse mauvais, et quel que soit l'état de l'atmosphère; l'uniformité de sentiments sur cette observation en fait une donnée certaine. Sur les signes qui précèdent ou annoncent les tremblements de terre, l'accord est moins parfait; ici l'imagination a un champ plus vaste, et les opinions sont aussi plus variées et fort singulières. Chaque habitant a confiance dans ses pronostics particuliers, et, sur leur manifestation, tous sortent de chez eux pour éviter le danger; quelques-

uns pensent que lorsque les rats courent comme effrayés, dans leurs maisons, on doit s'attendre à une commotion; beaucoup d'autres habitants assurent que les tremblements de terre sont annoncés par le hennissement des chevaux, par le hurlement des chiens, par le vol incertain des oiseaux, qui tous, alors, semblent épouvantés; mais toutes les craintes causées par ces divers pronostics, s'évanouissent si l'on aperçoit de l'orage, ou seulement des éclairs dans la Cordillère.

Quelques heures avant le grand tremblement de terre qui arriva le 20 février 1835, et qui ravagea une partie du Sud du Chili, et particulièrement la Conception et Talcahuano, on observa de nombreux vols d'oiseaux de mer, qui se dirigeaient de la mer vers l'intérieur [1]. Cette observation est constatée par un trop grand nombre de personnes dignes de foi, pour ne pas être considérée comme certaine; on remarqua encore, dans la matinée qui précéda ce phénomène, que tous les chiens de Talcahuano s'étaient enfuis vers l'intérieur et il fut aussi remarqué que l'été, au Chili, avait été plus froid que dans les années précédentes.

A Santiago, ville capitale du Chili, dont l'assiette est élevée d'environ $649^{m}\,68$ au-dessus du niveau de la mer, on observa que pendant les mois de janvier et de février, la hauteur moyenne du thermomètre de *Fahr.* avait été de $72^{o},0$; la hauteur moyenne du baromètre de $28^{p},25$ [2], environ un

[1] Ce fait fut également remarqué avant la commotion de 1822.

[2] Le baromètre qui fut observé dans ces circonstances était anglais.

dixième de pouce plus bas que son niveau moyen. Depuis le premier janvier, le baromètre avait été généralement bas, à Santiago, et le 14 février, six jours avant le tremblement de terre, le baromètre, à 6 heures et demie du matin, était tombé à 28^{p},00; le thermomètre, au même instant, était à 70°,0. Une légère commotion qui dura *vingt secondes* fut ressentie ce jour-là : ce n'était que le prélude d'une grande catastrophe. Le 20, le baromètre était à 28^{p},17 et le thermomètre monta à 76°,0; le temps était très-beau.

A la Conception, dans la nuit du 17 au 18 février, le thermomètre baissa de 0,4^{e} de pouce, mais il remonta peu à peu; il n'indiquait rien d'extraordinaire dans la matinée du 20.

A Valdivia, selon les observations faites par le capitaine Fitzroy, commandant du *Beagle*, bâtiment anglais chargé d'explorations hydrographiques, le baromètre était, le 16 février, à 29^{p},92, et il continua à monter progressivement jusqu'à la fin du mois, avec une température de plus en plus élevée. D'après des observations bien constatées, il paraîtrait que le baromètre baisse tout à coup et beaucoup, avant toute commotion violente, et, qu'ensuite, il remonte peu à peu à son niveau moyen.

On assure que, quelques jours avant la commotion du 20 février, tous les volcans de la Cordillère avaient pris une activité extraordinaire; que le 20, les volcans de *Jentelès* dans la haute Cordillère, et celui d'*Osorno* au N. E. de l'île de Chiloë, eurent des éruptions considérables. On affirme encore, qu'un fleuve de

lave s'échappa du sommet de ce dernier volcan, dont le point culminant est élevé de 1270 mètres au-dessus du niveau de la mer, d'où l'on apercevait l'éclat de la lumière qu'il occasionnait.

De la plaine de *Talca*, à quatre-vingts lieues au Sud de la capitale, on vit, quelques jours après le tremblement de terre du 20 février, deux volcans en activité; ces volcans sont situés, tous les deux, près du lac *Mondaca*, à vingt-cinq lieues dans l'Est de ce lac vers la Cordillère. Un nouveau cratère de volcan s'ouvrit dans la propriété nommée le *Cerro Colorado*, sur la rive droite et près de la source du *Rio-Maule*[1]. Les volcans de *Pétéroa* et un autre dans le voisinage, d'où s'écoule un flot d'asphalte, ceux de *May-püe* et d'*Aconcagua* ont également été dans une grande activité qui s'est prolongée plusieurs mois après cet événement.

On affirme de plus, que des observations faites sur le volcan de la *Coséguina*, dans l'Amérique centrale, tendraient à prouver que dès le mois de janvier, c'est-à-dire un mois avant le bouleversement causé au Chili par le tremblement de terre du 20 février, ce volcan était devenu beaucoup plus actif; que ses éruptions étaient beaucoup plus abondantes, et que, dans cette circonstance, la masse de lave qui s'en écoula, couvrit une surface de huit lieues de tour, sur trois mètres et demi de profondeur; que ce flot dévorant détruisit les fermes, les moulins à sucre et tout le bétail qu'il rencontra sur son passage; enfin que cette terrible

[1] Rivière de Maulé.

éruption fut suivie d'une pluie de cendres qui dura environ cinq jours et s'étendit à plus de trois cents lieues de distance de ce foyer de dévastation et de ruine.

Il était onze heures et demie du matin à Santiago du Chili, lorsque le tremblement de terre du 20 février 1835 commença à se manifester. Le temps et l'atmosphère étaient aussi beaux que possible; aucun signe sensible n'annonçait l'agitation intérieure qui existait et le bouleversement terrible qui se préparait. La première commotion qui se fit sentir fut assez faible et accompagnée de peu de bruit, mais ce n'était que le prélude des deux ondulations suivantes qui furent extrêmement violentes; deux minutes et demie s'écoulèrent entre la première et la seconde oscillation, et la direction de l'ondulation parut être du S. O. au N. E. La sensation causée par cette commotion était semblable à celle que l'on éprouverait sur une balançoire à bascule, dont les extrémités s'élèveraient et retomberaient successivement de deux pieds. L'eau des ruisseaux qui courent au milieu des rues fut rejetée en dehors des petits canaux [1] qui la conduisaient.

A *Talca*, les effets de ce tremblement de terre furent encore bien vivement ressentis, et la commotion commença sans être annoncée par le bruit précurseur qui, ordinairement, accompagne ce phénomène. A la ville de la Conception, où le tremblement de terre se fit sentir avec le plus de violence, ce fut la seconde ondulation qui détruisit les édifices; avant cet événe-

[1] Acequias.

ment, et pendant les commotions successives qui se suivirent, un grand bruit venant du Sud se faisait entendre et semblait provenir d'un des volcans situés dans cette direction. Toutes les maisons du port de Talcahuano (qui étaient situées sur le pays plat, au bas des montagnes) furent détruites de fond en comble. Environ une heure et demie après la commotion, lorsque les habitants de Talcahuano quittaient les hauteurs des montagnes et les lieux isolés où ils s'étaient réfugiés pendant la terrible convulsion du sol, pour retourner à leurs maisons détruites, il s'aperçurent que la mer s'était tellement retirée au-delà de ses limites ordinaires, que les roches et les bancs de la rade étaient à découvert : la mer revint et se retira de nouveau, laissant à *sec* les bâtiments qui étaient mouillés dans le port; alors on vit une énorme lame venant de la passe de *Boca Chica*[1], s'avancer doucement vers cette malheureuse ville : pendant quelques minutes cette vague roula majestueusement, donnant ainsi le temps aux habitants de se sauver une seconde fois sur les hauteurs, d'où ils virent toute la ville engloutie par un immense brisant. Dans ce moment de terreur, tous les habitants jugèrent mal de la grandeur de cette lame; quelques-uns la comparaient à l'élévation des plus hauts bâtiments; d'autres à la hauteur de l'île *Quiriquine* elle-même. Cette lame qui emportait tout devant elle, monta, d'après des mesures exactes prises à terre, de vingt-huit pieds au-dessus du niveau moyen

[1] Petite passe, ou passe de l'Ouest.

des eaux. Une petite goëlette de 80 tonneaux, prête à être lancée, fut enlevée de dessus ses chantiers de construction et portée par-dessus les ruines d'un mur, à environ trois cents mètres au-delà de son berceau. Cette lame, en se retirant, entraîna avec elle une foule de débris; une seconde lame, plus grosse encore que la première, lui succéda; mais comme cette fois elle se dirigeait plus à l'Est, la plage de Talcahuano échappa à ses dévastations; l'île du Roi en fut ravagée : une troisième et dernière lame, moins grosse que les précédentes, s'avança encore, mais elle ne causa aucun dommage.

Pendant que ces énormes vagues se ruaient, pour ansi dire, sur cette malheureuse côte, on aperçut deux éruptions d'une fumée noire et épaisse sortir de la mer; l'une d'elles parut au large sous la forme d'une haute tour; la seconde eut lieu dans la petite baie de *Saint-Vincent* et l'on vit, à la place qu'elle occupait, les eaux tourbillonner et former un cône renversé, comme si elles s'engouffraient dans une immense cavité. De tous côtés, dans cette baie, comme dans celle de Talcahuano, on voyait la mer bouillonner; il semblait qu'une grande quantité de gaz se dégageait des eaux, qui prirent aussitôt une couleur noire et répandirent une forte odeur de soufre. Pendant les premiers jours qui suivirent cet événement, on vit une grande quantité de poissons morts jetés sur la plage ou flottants sur les eaux de la rade.

A *San-Tomé*, petit village situé sur la côte orientale, à l'entrée de la baie, les irruptions de la mer causèrent

de grands ravages. Les maisons de l'île Quiriquine furent également très-endommagées jusqu'à une hauteur de 10 à 12 mètres au-dessus du niveau ordinaire de la mer, et des bestiaux qui paissaient sur le penchant des coteaux de cette île, frappés de terreur, tombèrent à la mer.

A la suite de ces événements désastreux, les marées furent plusieurs jours avant de reprendre leur régularité. Dans la baie de la Conception on reconnaissait, par les différentes couches de vase qui forment les bords de la rade, que le sol s'était élevé au-dessus du niveau ordinaire de la mer, ou que les eaux s'étaient retirées au-dessous de leur niveau habituel, d'environ $0^{m},90^{c}$ à $1^{m},00$. Cette altération, dans la position relative de la terre et de la mer, est encore plus clairement prouvée par une roche de la rade située près du débarcadère qui, avant le tremblement de terre, avait son sommet presqu'au niveau des pleines mers, tandis qu'aujourd'hui, il le dépasse de plus d'un mètre. Le long de la côte de la baie, on voyait aussi plusieurs bancs de moules restés à sec et que la marée ne couvre plus. On trouve maintenant, près de la bouée du banc de Belen, $1^{m},30^{c}$ d'eau de moins qu'auparavant.

Au port de *Saint-Vincent*, situé immédiatement au Sud de la baie de la Conception, dont il n'est séparé que par la presqu'île de Talcahuano, on trouva que la côte était élevée au-dessus des eaux de $0^{m},48^{c}$ de plus qu'avant les commotions du tremblement de terre que l'on venait d'éprouver.

Au Sud encore de la baie de la Conception, à l'île de

Santa-Maria, qui a environ sept milles de long sur deux de large, le capitaine Fitzroy examina avec beaucoup de soin la rive de l'anse du Sud et la côte de la partie Nord de l'île ; il parut résulter de cette inspection la preuve la plus évidente, déduite, tant de l'aspect des bancs de coquillages morts laissés à découvert que du surhaussement du sol, de la diminution des sondes et des témoignages unanimes des habitants, que la pointe Nord de l'île Santa-Maria s'était élevée de $3^{m},25^{c}$, le centre de l'île d'environ $2^{m},92^{c}$, et la pointe Sud de $2^{m},68^{c}$ à peu près. Cet exhaussement du sol de l'île a presque détruit le mouillage de l'anse du Sud, car il n'offre plus, aujourd'hui, aux navires, un aussi bon abri qu'avant cet événement, et le débarquement est devenu plus difficile sur tout le rivage. Autour de l'île, les sondes ont diminué d'une brasse et demie, et des falaises élevées de 50 à 60 mètres ont été crevassées et se sont éboulées en différents endroits par l'effet de violentes commotions.

A *Subul*, un peu au Sud de *Santa-Maria*, on reconnut, par les différents lits de vase du littoral laissés à sec, que la côte s'était élevée de deux mètres environ.

Au nouveau *Bilbao*, port situé à l'entrée du Rio-Maulé, à 200 milles environ au Nord de la Conception, une heure et demie après la commotion, la mer s'éleva au-dessus de son niveau habituel et resta ainsi gonflée pendant près d'une heure et demie avant de se retirer ; cinquante minutes après, la mer devint très-agitée, et elle roulait avec violence de grosses lames qui venaient se briser sur la côte. Dans la rivière, la mer monta a

4 mètres au-dessus de son niveau ordinaire. Lors de la deuxième invasion des lames, deux goëlettes, mouillées dans le port, furent enlevées avec leurs ancres et leurs câbles et portées sur la plage à plus de 150 mètres du rivage : une demi-heure après, une troisième irruption de la mer eut lieu; les eaux ne montèrent, cette fois, qu'à 3 mètres au-dessus de leur niveau; mais, pendant quarante-huit heures, la mer continua à rouler de grosses lames qui diminuaient chaque fois de volume et de violence. Aucune élévation de la côte n'a été remarquée en ce port; mais on reconnut que la barre qui existait à l'embouchure de cette rivière, dont elle rendait l'entrée et la navigation dangereuses, avait été en partie emportée, et qu'il y avait là $0^{m},64^{c}$ d'eau de plus qu'avant les irruptions de la mer.

A Valparaiso, les effets de ce tremblement de terre furent très-peu sensibles; la mer fut seulement un peu agitée; elle monta et se retira successivement avec vivacité, mais sans violence. Dans la partie méridionale du Chili, ces effets furent très-désastreux : au Sud de *Talca*, c'est à peine si un mur[1] resta debout, et même au Nord de cette ligne, le nombre de bâtiments détruits ou endommagés fut très-considérable. Dans beaucoup de localités du pays des *Cauquès*, et de la province de la Conception, le sol fut fendu dans dif-

[1] On remarqua, dans cette occasion, que tous les murs situés dans la direction de l'ondulation causée par le tremblement de terre, c'est-à-dire du S. O. au N. E., avaient moins souffert que ceux qui se trouvaient placés dans une direction perpendiculaire ou oblique.

férentes directions; des fissures ou crevasses larges et profondes de plusieurs décimètres, s'étendaient à des distances considérables. Sur une propriété près de *Chillan*, à 60 milles de la côte, une immense crevasse a servi de cratère à une éruption abondante de vase et d'eau de mer, qui a laissé un dépôt semblable à une espèce de tuf gris; sur la même propriété, on trouva ensuite plusieurs mares d'eau salée, et on vit jaillir plusieurs sources nouvelles d'eaux thermales.

Dans cette circonstance, on voyait, dans plusieurs endroits, le terrain s'enfler et éclater en envoyant de tous côtés de l'eau noire, d'une odeur très-fétide, et des débris du sol. Les limites dans lesquelles l'action du tremblement de terre fut renfermée, ne dépassent pas, au Nord, la ville de Coquimbo, et, vers l'Est, celle de *Mendoça*, située à l'Orient de la grande chaîne des Andes. Des bâtiments qui naviguaient dans l'Océan Pacifique, à la distance de cent milles de la côte, ressentirent violemment les effets de cette convulsion de la terre. Le navire la *Glenmalia*, destiné pour Valparaiso, qui se trouvait à 95 milles de la côte, dans l'Ouest du Rio-Maulé, crut toucher, en passant, sur un banc de galets : la mer était très-agitée, et l'alarme à bord fut telle, qu'on se disposait à mettre les canots à la mer; cependant, en sondant, on ne trouva point de fond.

L'île de *Juan-Fernandez*, masse basaltique, située à environ 370 milles de la côte, éprouva aussi une commotion, mais ce fut avec peu de violence. La mer s'éleva jusqu'au môle, de la même manière

qu'à la Conception, et elle se retira, laissant la baie à sec, jusqu'à une grande distance du rivage; lors de l'invasion de la seconde lame, l'eau monta à 5 mètres au-dessus de son niveau ordinaire : cette lame détruisit tout sur son passage : au même instant, on dit que le gouverneur vit une colonne de fumée s'élever des eaux, à environ un mille de la pointe *Bacalao;* cette fumée dura jusqu'à deux heures du matin. On entendit alors une bruyante explosion, et, pendant le reste de la nuit, on assure que l'on vit des flammes sortir de la même place; elles éclairaient, dit-on, toute l'île. Un mois après cet événement, le capitaine Simpson, qui commandait le brick de guerre chilien l'*Achille*, sonda sur cette position et dans les environs; mais il ne trouva jamais moins de 69 brasses d'eau.

Il est à remarquer que lors du tremblement de terre et de l'invasion de la mer qui détruisirent la ville de la Conception, le 24 mai 1751, la colonie naissante de Juan Fernandez fut engloutie et noyée par une immense lame qui vint se briser sur l'établissement : le gouverneur et trente-cinq personnes périrent dans cette catastrophe.

Après le désastre de 1835, on éprouva, dans presque toutes les localités qui en avaient ressenti les funestes effets, les plus terribles coups de vent : ils complètèrent la detresse des habitants. A ces coups de vent succédèrent des deluges de pluie, circonstance la plus extraordinaire à cette époque de l'année, pendant laquelle il ne pleut presque jamais.

Aux sources thermales de *Cauquénès*, où l'eau sourd à la température de 118°,0 de *Fahr.*, la tempé-rature, après le tremblement de terre, était tombée à 92°,0. Ce fait fut aussi remarqué après celui de 1822 ; la diminution de température que l'on observa ne dura que peu de temps.

Comparativement aux sinistres que causent d'ordinaire ces terribles commotions, il périt peu de personnes dans le tremblement de terre du 20 février 1835, cette circonstance heureuse est due, sans doute, à l'heure peu avancée de la journée à laquelle il se manifesta. A la Conception, une femme et un enfant de deux à trois ans furent entraînés par le retrait d'une des grosses lames sur les débris flottants de la ville : dès que le calme fut rétabli, les canots qui étaient encore en état de naviguer, s'élancèrent au milieu de ces débris, qui couvraient la surface des eaux de la rade. Une pirogue aperçut et ramena le pauvre enfant qui, assis sur une porte, paraissait peu inquiet : sa mère, moins heureuse, avait péri victime de cette tourmente.

CHAPITRE V.

Statistique de la province de Chiloë. — Valdivia. — Monnaie de cuir. — Anse du Corral. — Attérage du port. — Ile de la Môcha. — Ile Santa-Maria. — La baie et la ville de la Conception. — Naufragés français sur la côte d'Araucanie.

En 1832, la province de Chiloë était non-seulement la province la moins peuplée, la moins avancée, mais c'était encore la moins connue de toutes celles qui composent l'Etat du Chili : je vais en donner la statistique pour la faire connaître. Cette description servira, je pense, mieux que celle d'aucune autre province, de point de départ à l'échelle de la civilisation chilienne, et elle fera apprécier, du moins en partie, l'organisation intérieure de ce pays.

La province de Chiloë, la plus méridionale de toutes,

s'étend au Nord jusqu'à l'embouchure de la rivière de *May-püe*, située par 40° 48′ de latitude Sud; elle confine de ce côté à la province de Valdivia; à l'Est de la *Cordillère*, elle est limitée par le pays des *Cuyos;* à l'Ouest, elle est bornée par la mer; vers le Sud, cette province n'a pas encore de limites bien certaines; quelques géographes l'étendent jusqu'au 45° de latitude, mais elle finit plus vraisemblablement au 43e degré 50 minutes de latitude, là où finit aussi le groupe des îles connues sous le nom d'*archipel de Chiloë*. Ce qui semblerait l'indiquer, c'est que les dernières îles peuplées de ce groupe, vers le Sud, sont vulgairement désignées sous le nom de *el fin de la christiandad* [1]; que l'archipel des îles *Chonos*, dans une position plus méridionale que celui de Chiloë, n'était, au temps des Espagnols, assujetti à aucune redevance, à aucun tribut, et que, jusqu'à ce jour, il n'a été visité par aucun bâtiment de la république du Chili. On peut encore assurer que le pouvoir de ce gouvernement n'y est pas reconnu, et qu'il n'y exerce aucune autorité de droit ni de fait, bien qu'il soit dit, dans sa constitution, qu'il étend sa domination jusqu'au cap Horn; déclaration de souveraineté toujours facile à faire, mais qui ne peut être prise au sérieux, ni considérée comme un droit réel.

L'archipel de Chiloë est formé de soixante-quatre îles, dont une grande et soixante-trois petites, parmi lesquelles trente-six sont habitées.

[1] La fin de la chrétienté.

ÉTAT FAISANT CONNAITRE LE NOMBRE D'HABITANTS, LE DISTRICT AUQUEL ILS APPARTIENNENT, LEUR SEXE ET LEUR AGE

EN 1854.

PROVINCE DE CHILOÉ

DISTRICTS.	SEXES.	ÉTATS.	AGES.							TOTAL.						TOTAL GÉNÉRAL.
			Enfans à mamelle.	de 1 à 12 ans.	de 13 à 25 ans.	de 26 à 40 ans.	de 41 à 60 ans.	de 61 à 80 ans.	de 81 ans et au-dessus.	Aveugles.	Sourds-muets.	Aliénés.	Infirmes non dénommés.	Boiteux.	Estropiés.	
CHONCHI	HOMMES	célibataires	»	82	152	110	70	30	5	»	»	»	»	»	»	449
		mariés	»	2	30	110	70	30	5	»	»	»	»	»	»	247
		veufs	»	»	2	10	10	5	2	»	»	»	»	»	»	29
	FEMMES	célibataires	»	80	150	100	60	20	3	»	»	»	»	»	»	413
		mariées	»	2	30	110	70	30	5	»	»	»	»	»	»	247
		veuves	»	»	2	10	10	5	2	»	»	»	»	»	»	29
CASTRO	HOMMES	célibataires	»	100	180	120	80	30	6	»	»	»	»	»	»	516
		mariés	»	2	40	150	100	40	6	»	»	»	»	»	»	338
		veufs	»	»	3	15	15	8	3	»	»	»	»	»	»	44
	FEMMES	célibataires	»	90	160	110	70	25	4	»	»	»	»	»	»	459
		mariées	»	2	40	150	100	40	6	»	»	»	»	»	»	338
		veuves	»	»	3	15	15	8	3	»	»	»	»	»	»	44
QUINCHAO	HOMMES	célibataires	»	70	130	90	60	25	4	»	»	»	»	»	»	379
		mariés	»	2	30	120	80	35	5	»	»	»	»	»	»	272
		veufs	»	»	2	12	12	6	2	»	»	»	»	»	»	34
	FEMMES	célibataires	»	70	130	90	60	25	4	»	»	»	»	»	»	379
		mariées	»	2	30	120	80	35	5	»	»	»	»	»	»	272
		veuves	»	»	2	12	12	6	2	»	»	»	»	»	»	34
QUEMAC	HOMMES	célibataires	»	60	110	80	50	20	3	»	»	»	»	»	»	323
		mariés	»	2	25	100	70	30	4	»	»	»	»	»	»	231
		veufs	»	»	2	10	10	5	2	»	»	»	»	»	»	29
	FEMMES	célibataires	»	60	110	80	50	20	3	»	»	»	»	»	»	323
		mariées	»	2	25	100	70	30	4	»	»	»	»	»	»	231
		veuves	»	»	2	10	10	5	2	»	»	»	»	»	»	29
DALCAHUE	HOMMES	célibataires	»	80	150	110	70	30	5	»	»	»	»	»	»	445
		mariés	»	2	30	110	70	30	5	»	»	»	»	»	»	247
		veufs	»	»	2	10	10	5	2	»	»	»	»	»	»	29
	FEMMES	célibataires	»	80	150	100	60	20	3	»	»	»	»	»	»	413
		mariées	»	2	30	110	70	30	5	»	»	»	»	»	»	247
		veuves	»	»	2	10	10	5	2	»	»	»	»	»	»	29
CALBUCO	HOMMES	célibataires	80	60	110	80	50	20	3	»	»	»	»	»	»	403
		mariés	»	2	25	100	70	30	4	»	»	»	»	»	»	231
		veufs	»	»	2	10	10	5	2	»	»	»	»	»	»	29
	FEMMES	célibataires	80	60	110	80	50	20	3	»	»	»	»	»	»	403
		mariées	»	2	25	100	70	30	4	»	»	»	»	»	»	231
		veuves	»	»	2	10	10	5	2	»	»	»	»	»	»	29
CHACAO	HOMMES	célibataires	»	12	112	108	68	22	3	»	»	»	»	»	»	325
		mariés	»	2	30	110	70	30	5	»	»	»	»	»	»	247
		veufs	»	»	2	10	10	5	2	»	»	»	»	»	»	29
	FEMMES	célibataires	»	12	112	108	68	22	3	»	»	»	»	»	»	325
		mariées	»	2	30	110	70	30	5	»	»	»	»	»	»	247
		veuves	»	»	2	10	10	5	2	»	»	»	»	»	»	29
CARELMAPU	HOMMES	célibataires	»	182	112	108	68	22	3	»	»	»	»	»	»	325
		mariés	»	2	30	110	70	30	5	»	»	»	»	»	»	247
		veufs	»	»	2	10	10	5	2	»	»	»	»	»	»	29
	FEMMES	célibataires	»	182	112	108	68	22	3	»	»	»	»	»	»	325
		mariées	»	2	30	110	70	30	5	»	»	»	»	»	»	247
		veuves	»	»	2	10	10	5	2	»	»	»	»	»	»	29
SAN CARLOS	HOMMES	célibataires	»	1	141	108	68	22	3	»	»	»	»	»	»	325
		mariés	»	2	30	110	70	30	5	»	»	»	»	»	»	247
		veufs	»	»	2	10	10	5	2	»	»	»	»	»	»	29
	FEMMES	célibataires	»	1	141	108	68	22	3	»	»	»	»	»	»	325
		mariées	»	2	30	110	70	30	5	»	»	»	»	»	»	247
		veuves	»	»	2	10	10	5	2	»	»	»	»	»	»	29

Tableau A.

PROVINCE DE CHILOË.

ÉTAT FAISANT CONNAITRE LE NOMBRE D'HABITANTS, LE DISTRICT AUQUEL ILS APPARTIENNENT, LEUR SEXE ET LEUR AGE, EN 1832.

DISTRICTS.	SEXES.	ÉTATS.	AGES. avant 7 ans.	de 7 à 15 ans.	de 15 à 25 ans.	de 25 à 35 ans.	de 35 à 50 ans.	de 50 à 70 ans.	de 70 ans et au-dessus.	TOTAL. des célibataires.	des hommes mariés.	des hommes.	des femmes non mariées	des femmes mariées.	des femmes.	TOTAL GÉNÉRAL.
SAN CARLOS	HOMMES	célibataires	554	418	166	62	59	26	24	1,289	»	»	»	»	»	»
		hommes mariés	»	»	56	215	252	115	25	»	671	1,960	»	»	»	»
	FEMMES	femmes non mariées	495	339	241	97	101	88	45	»	»	»	1,464	»	»	»
		— mariées	»	1	141	304	185	75	19	»	»	»	»	725	2,187	4,147
CARELMAPO	HOMMES	célibataires	191	165	100	18	8	10	11	503	»	»	»	»	»	»
		hommes mariés	»	»	21	57	94	56	7	»	215	718	»	»	»	»
	FEMMES	femmes non mariées	216	183	119	32	41	29	5	»	»	»	625	»	»	»
		— mariées	»	»	51	72	66	22	4	»	»	»	»	215	840	1,558
CHACAO	HOMMES	célibataires	273	195	65	14	7	16	5	576	»	»	»	»	»	»
		hommes mariés	»	6	64	106	78	90	17	»	561	937	»	»	»	»
	FEMMES	femmes non mariées	267	206	69	25	15	39	9	»	»	»	650	»	»	»
		— mariées	»	15	117	108	68	55	5	»	»	»	»	366	996	1,953
CALBUCO	HOMMES	célibataires	917	555	231	71	19	21	10	1,804	»	»	»	»	»	»
		hommes mariés	»	3	189	322	258	127	79	»	978	2,782	»	»	»	»
	FEMMES	femmes non mariées	869	439	274	69	82	45	19	»	»	»	1,845	»	»	»
		— mariées	»	20	289	308	260	82	18	»	»	»	»	977	2,822	5,604
DALCAHUE	HOMMES	célibataires	495	420	120	68	38	29	15	1,185	»	»	»	»	»	»
		hommes mariés	»	»	96	244	230	95	20	»	685	1,866	»	»	»	»
	FEMMES	femmes non mariées	498	319	126	70	47	25	11	»	»	»	1,096	»	»	»
		— mariées	»	»	150	290	171	70	11	»	»	»	»	672	1,768	3,654
QUÉNAC	HOMMES	célibataires	376	272	117	43	16	21	6	851	»	»	»	»	»	»
		hommes mariés	»	2	56	127	142	107	29	»	465	1,514	»	»	»	»
	FEMMES	femmes non mariées	386	273	129	58	44	29	13	»	»	»	932	»	»	»
		— mariées	»	1	94	151	129	70	14	»	»	»	»	459	1,391	2,705
QUINCHAO	HOMMES	célibataires	910	723	306	65	50	34	13	2,682	»	»	»	»	»	»
		hommes mariés	»	1	160	285	565	317	45	»	1,173	3,255	»	»	»	»
	FEMMES	femmes non mariées	795	755	326	104	96	81	18	»	»	»	2,173	»	»	»
		— mariées	»	7	269	372	575	127	25	»	»	»	»	1,173	3,551	6,606
CASTRO	HOMMES	célibataires	1,147	897	453	81	50	80	1	2,689	»	»	»	»	»	»
		hommes mariés	»	1	176	416	459	459	10	»	1,481	4,170	»	»	»	»
	FEMMES	femmes non mariées	1,129	801	442	104	121	124	1	»	»	»	2,722	»	»	»
		— mariées	»	»	390	450	425	213	3	»	»	»	»	1,481	4,205	8,373
LEMUY	HOMMES	célibataires	534	515	958	65	21	22	10	1,425	»	»	»	»	«	»
		hommes mariés	»	»	75	294	302	242	38	»	921	2,546	»	»	»	»
	FEMMES	femmes non mariées	597	459	253	79	78	75	17	»	»	»	1,556	»	»	»
		— mariées	»	»	136	302	309	149	21	»	»	»	»	917	2,475	4,819
CHONCHY	HOMMES	célibataires	671	430	206	90	62	26	14	1,499	»	»	»	»	»	»
		hommes mariés	»	6	96	207	219	152	40	»	700	2,199	»	»	»	»
	FEMMES	femmes non mariées	618	413	221	145	78	58	19	»	»	»	1,532	»	»	»
		— mariées	»	7	185	205	208	97	20	»	»	»	»	722	2,254	4,453
		Totaux	11,954	8,877	7,693	6,225	5,548	5,479	712	15,901	7,646	21,517	11,530	7,705	22,285	45,852

Tableau A.

...OVINCE D...

ÉTA...TS, LE DISTRI...
EN 18...

DISTRICTS.	AGES.	
	de 15 à 25 ans.	de 25 à 35 ans.
SAN CARLOS.....	166	62
	56	215
	241	97
	141	304
	100	18

Le gouvernement civil et militaire de la province de Chiloë est exercé, comme dans toutes les autres provinces du Chili, par un intendant et un commandant des armes.

La province de Chiloë est divisée en dix districts ou communes qui sont : *San-Carlos*, *Carelmapo*, *Chacao*, *Calbuco*, *Dalcahuë*, *Quénac*, *Quinchao*, *Castro*, *Lemuy* et *Chonchi*. Castro en est la capitale. Chacun de ces districts a son administration particulière et son conseil municipal ; il n'existe point d'autres subdivisions que celle des habitants par paroisses et par chapelles.

Pour les élections au congrès national, on a cependant formé trois divisions politiques ou colléges électoraux, qui sont composés chacun de plusieurs districts. La réunion de ces districts en colléges électoraux, a été déterminée par le nombre des habitants de chacun d'eux, et assujettie en outre à la plus grande convenance de ces habitants. Le premier district électoral renferme les districts de San-Carlos, Carelmapo, Chacao, et Calbuco ; le deuxième comprend les districts de Dalcahuë, Quénac et Quinchao ; le troisième ceux de Castro, Lemuy et Chonchi.

Le cens de la population s'élevait, en 1832, à 43,832 habitants, distribués comme dans le *tableau A* ci-joint. Le sexe, l'âge de chacun et le district auquel il appartient, y sont indiqués ; on voit, par ce tableau, que le nombre des hommes est égal à celui des femmes.

Le décret du pouvoir suprême, en date de 1826,

ayant aboli, comme impropres et offensantes, les dénominations d'Indiens et d'Espagnols qui étaient toujours employées, avant l'indépendance, dans tous les recensements, m'empêche de faire ces distinctions dans le *tableau A*, mais on peut, sans craindre de se tromper, comprendre les Indiens pour un tiers dans les nombres qui y sont portés.

Les milices de la province sont formées par tous les hommes, depuis l'âge de 16 ans jusqu'à celui de 50; elles sont organisées en deux escadrons de cavalerie, et en dix bataillons d'infanterie, qui, réunis, donnent un effectif de 7,459 hommes, répartis comme l'indique le *tableau B*.

La justice est administrée par un juge de droit, nommé et appointé par le gouvernement; les fonctions de conciliateurs et de juges d'une importance moindre, sont remplies par les juges de paix de chaque municipalité.

La religion catholique est, jusqu'à présent, la seule reconnue; elle est d'ailleurs celle de tous les habitants. Le culte est dirigé par quatre curés qui sont établis à San-Carlos, à Calbuco, à *Achao* et à Castro : ils relèvent tous de l'évêque de la Conception. Le curé de San-Carlos dessert les districts de San-Carlos, de Carelmapo et de Chacao, dans dix-sept chapelles; le curé de Calbuco dessert l'église de Calbuco et quinze chapelles, celui d'Achao dirige les districts de Dalcahuë, de Quénac et de Quinchao, avec vingt-six chapelles; le curé de Castro dessert les districts de Castro, de Lemuy et de Conchi, avec trente-deux chapelles.

Tableau B.

SOUS-DIVISION DES MILICES DE LA PROVINCE DE CHILOË.

État faisant connaître la force numérique des corps des milices organisées de la province de Chiloë, et les positions qu'occupent les différents bataillons et escadrons qui composent ces corps.

DISTRIBUTION.	Bataillons.	Compagnies.	Capitaines.	Lieutenants	Sous-lieutenants.	SERGENTS. 1re classe.	SERGENTS. 2e classe.	Tambours.	CAPORAUX. 1re classe.	CAPORAUX. 2e classe.	Soldats.	TOTAL.	Lieutenants colonels et commandants	Adjudants-majors.	Porte-drapeaux.
SAN CARLOS ET CHACAO.	1	8	8	7	16	8	32	»	49	50	608	757	1	1	1
CALBUCO.....	2	9	5	6	13	9	34	23	54	54	927	1,011	1	1	1
DALCAHUË.....	3	8	6	9	15	8	31	32	40	35	583	719	1	1	2
QUÉNAC.....	4	6	3	4	10	6	16	7	31	31	381	472	»	»	»
QUINCHAO.....	5	6	5	8	11	6	20	3	27	53	402	499	1	1	1
	6	8	5	11	17	9	37	»	54	51	498	651	1	1	1
LEMUY.....	7	8	6	8	16	8	32	23	51	45	727	891	1	1	2
CHONCHY.....	8	9	8	8	16	7	22	25	49	51	598	752	1	1	1
CASTRO.....	9	8	8	10	16	8	32	1	51	14	723	866	1	1	2
	10	7	5	9	15	8	24	20	41	»	360	597	1	1	2
ESCADRON DE CARELMAPO.	1	2	1	3	3	2	6	4	10	10	98	110	1	»	»
— DE MAULLIN....	2	2	1	2	4	3	5	»	9	9	108	134	2	»	»
Totaux....	31	61	85	152	82	291	138	466	453	6,015	7,459	12	9	15	

Tome I, p. 140.

DISTRIBUTION																
SAN CARLOS AU CHACO	1	0	0	1	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
CATEDCO	3	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
DATCYNCE	2	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
OCEZAC	4	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
GENCHO	2	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
TEMA	7	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
CHONCHI	8	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
CARLO	10	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
— DE ANCUD	5	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
CASTRO	8	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
Totaux	61	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0

Il n'y a que quatre églises paroissiales qui sont à San-Carlos, à Calbuco, à Achao et à Castro.

Toutes les églises sont d'une construction mesquine et pauvre ; la plupart manquent des objets nécessaires à la célébration du culte, et, lorsqu'il y a des cérémonies, les prêtres sont obligés de porter avec eux ce qui leur est indispensable pour la consécration du service divin.

Il y a deux couvents, un de franciscains à San-Carlos, l'autre de jésuites à Castro. Autrefois il y avait aussi à Castro un couvent de franciscains et un de la Merced [1], mais ces maisons religieuses sont aujourd'hui entièrement ruinées, et depuis longtemps elles étaient abandonnées.

En 1831, il existait trente et une écoles ; elles contenaient ensemble 1,271 étudiants ; deux écoles ont été, depuis, tout-à-fait abandonnées, l'une à San-Carlos, et l'autre à Chacao. Si l'on compare l'état actuel de l'enseignement avec celui de l'année 1829, pendant laquelle on comptait quatre-vingt-dix écoles et 3,847 étudiants, on voit quelle décadence a eu lieu dans cette branche si intéressante de l'économie sociale. Mais cette décadence était inévitable, elle était prévue ; en effet, ces établissements fondés dans un moment d'enthousiasme avaient été créés en trop grand nombre ; de plus, bien qu'ils fussent placés par la constitution sous la direction des municipalités [2], sous la surveillance des con-

[1] Merci, ou Miséricorde.

[2] Cabildos.

seils de province, ils n'avaient cependant reçu aucune dotation, aucune subvention. Le gouvernement s'était borné à envoyer quelques cartons, des crayons ou autres objets de peu de valeur. Ce défaut de prévoyance, et l'insuffisance des moyens employés pour soutenir ces établissements, devaient amener de funestes résultats, surtout dans la province de Chiloë, où, grâces au zèle, très-louable sans doute, mais peu prévoyant du gouverneur don Jose Santiago Aldemate qui en a fondé un trop grand nombre, les écoles ne pouvaient manquer de rester stationnaires ou de tomber, les municipalités n'ayant pas de fonds pour subvenir aux frais nécessaires d'entretien, et les habitants étant d'ailleurs trop peu aisés, ou dans l'impossibilité absolue de faire les sacrifices indispensables pour cet objet. Ces institutions devaient finir par se trouver sans appui, sans professeurs capables, et, conséquemment, par être abandonnées : ce qui est déjà arrivé en partie et arrivera probablement encore, et ce qui amènera une nouvelle réduction du nombre de ces établissements, si toutefois on ne prend quelques mesures plus efficaces pour les soutenir. *Voir le tableau C.*

Les productions principales de la province de Chiloë sont le blé, l'orge et les pommes de terre : d'après les renseignements qui me paraissent les plus certains, le revenu annuel serait ainsi qu'il suit :

49,345 *fanégas*[1] de blé;

[1] La fanéga est une mesure d'Espagne, de la contenance d'un sac ou de 13 litres à peu près.

Tableau C.

État indiquant le nombre d'écoles primaires existant dans la province de Chiloë; le nombre de ces écoles par districts, et celui des étudiants dans chacune d'elles, en 1831.

DISTRICTS.	Nombre d'écoles.	Nombre d'étudiants.	OBSERVATIONS.
SAN CARLOS . . .	1	70	
CHACAO	2	40	Dont une à Caulin.
CARELMAPO. . .	2	115	Dont une à Maullin.
DALCAHUË. . . .	3	208	Une à Dalcahuë, une à Tenanu, et la 3e à San-Juan.
QUÉNAC.	4	50	Deux à Quénac, une à Aloe et l'autre à Apiur.
CALBUCO.	»	»	
QUINCHAO	»	»	
LEMUY	3	120	Une à Puqueldon, une à Aldachildo, et la 3e à Yehnec.
CHONCHY	6	305	A Chonchy et dans diverses autres localités.
CASTRO.	10	363	A Yustuy, Castro, San-José, Nexion, Putemun, Curagüe, Llamllao et Quilquico.
Totaux . . .	31	1,271	

10,400 *fanégas* d'orge ;
et 206,200 *idem* de pommes de terre.

Dans les années d'abondance, on a exporté, de la province de Chiloë, jusqu'à huit mille fanégas de blé ; mais en ne considérant que la production ordinaire, dans laquelle le blé ne rend pas plus de cinq pour un, et en ayant aussi égard à la nécessité d'assurer du pain aux habitants, ce qui n'a pas toujours eu lieu, on ne peut regarder le blé comme un article d'exportation. Il n'en est pas de même des pommes de terre dont la récolte est toujours abondante, mais dont les habitants ne peuvent souvent tirer aucun parti, faute de débouchés pour l'exportation.

On cultive le lin dans la province de Chiloë, mais cette culture est sans extension, comme celle du chanvre qui cependant y vient également bien.

Les véritables produits propres à l'exportation sont les bois de différentes qualités, en planches ou en billes, et les jambons : ce dernier article est très-abondant, très-connu et très-estimé sur toute la côte occidentale de l'Amérique : ces jambons, qui sont petits et plats, seraient d'une excellente qualité s'ils étaient un peu plus salés.

Dans l'année 1831, l'exportation fut de :

223,777 pieds de planches de bois d'*alercé ;*
28,131 idem de pièces de bois assortis ;
7,800 jambons ;
237 cuirs en croûtes.

La valeur totale du produit de ces marchandises

peut être évaluée, approximativement, à 24,800 piastres[1]. *Voir le tableau D.*

Il n'y a ni contributions ni impôts établis dans la province de Chiloë; la seule charge qui pèse sur les habitants est la dîme qui se perçoit chaque année, et dont le produit s'élève à 8 ou 9,000 piastres. Cette dîme est acquittée en denrées ou produits du pays, car il n'y a point de numéraire en circulation : toutes les transactions ont également lieu par voie d'échange. Il en est de même dans toutes les parties de l'intérieur de cette province.

Dans l'année 1831, les droits de sortie des productions exportées de la province ont monté à la somme

de..	1,374 piastres ou	6,870 fr.
Les droits d'entrée à..	2,276	11,380
Les droits de papier timbré et autres à...	1,300	6,500
	4,950 piastres ou	24,750 fr.

Pendant cette même année 1831, le port de San-Carlos a été visité par vingt navires du commerce national ou étranger. *Voyez le tableau E* ci-joint du mouvement des bâtiments qui ont fréquenté le port de San-Carlos pendant les années de 1827 à 1831.

Les dépenses du gouvernement dans la province de Chiloë proviennent surtout de la garnison plus ou moins nombreuse qu'il y entretient. Pendant les années

[1] Valeur approximative en francs : 124,000, la piastre n'étant évaluée qu'à 5 fr.

Tableau D.

CHILOË.

DISTRICTS.	PRODUCTION ANNUELLE.				TROUPEAUX.							Pirogues.
	Blé. — Fanégas.	Semence. — Fanégas.	Grains divers. — Fanégas.	Cidre. — Botijas.	Chevaux.	Bêtes à cornes.	Moutons.	Cochons.	Chèvres.	Mules.	Anes.	
SAN CARLOS.....	1,130	»	8,250	160	320	770	1,700	500	750	10	3	50
CARELMAPO.....	1,300	»	3,350	300	300	1,200	550	500	45	»	»	10
CHACAO.....	960	»	5,850	500	220	730	2,870	500	800	»	»	20
CALBUCO.....	4,500	6,000	30,000	1,900	600	2,000	9,000	450	600	»	»	1,000
DALCAHUË.....	5,000	1,000	10,500	4,000	350	600	4,500	1,000	500	»	»	200
QUÉNAC.....	3,000	500	10,750	1,800	150	250	6,000	3,000	400	»	»	30
QUINCHAO.....	10,500	400	26,000	7,000	740	500	14,000	6,000	400	»	»	45
LEMUY.....	8,500	1,500	22,500	3,000	650	150	12,000	4,000	350	»	»	28
CHONCHY.....	6,000	500	15,000	1,000	1,800	1,000	14,000	5,000	300	»	»	17
CASTRO.....	8,900	500	74,000	10,000	1,370	1,610	8,000	3,100	1,100	»	»	90
Totaux.....	4,9345	1,0400	206,200	29,660	6,500	8,810	72,620	24,050	5,245	10	3	1,490

Tome I, p. 144.

Tome I, p. 111.

Tableau E.

TABLEAU

DES BATIMENTS QUI SONT ENTRÉS DANS LE PORT DE SAN-CARLOS

de 1827 à 1831.

ANNÉES.	BATIMENTS. chiliens.	TONNAGE.	BATIMENTS étrangers.	TONNAGE.	NOMBRE total DES BATIMENTS.
1827	15	1,572	17	2,588	32
1828	15	2,081	14	2,603	29
1829	27	3,485	10	1,028	37
1830	19	3,617	5	862	24
1831	17	1,938	3	670	20
TOTAUX.	93	12,693	49	7,751	142

Tome I, p. 144.

qui ont précédé 1832, cette garnison n'était composée que d'une compagnie d'artillerie destinée à la défense de la place; la dépense qu'elle occasionnait ne s'est jamais élevée à plus de 40,000 piastres pour chaque année.

Les terres arables de cette province, non compris la partie déserte de la grande île, qui forme les neuf dixièmes de sa surface, et sans y joindre les montagnes qui sont la propriété du gouvernement, sont divisées en un très-grand nombre de petites propriétés, de sorte que presque tous les chefs de famille sont possesseurs de terrains propres à la culture.

Il n'existe pas dans la province de Chiloë de grandes propriétés semblables à celles que l'on désigne communément sons le nom d'*hacienda;* il n'y a pas même une seule terre de la valeur de 1000 piastres et l'on en compte tout au plus deux ou trois de celle de 500 piastres.

Ce ne fut qu'en 1829 que l'on commença à mettre à exécution, dans cette province, la loi du 10 juin 1823, qui déclare les indigènes propriétaires à perpétuité des terres qui, à cette époque, étaient en leur possession; on mesura alors l'étendue de chacune de leurs propriétés, et on en fixa les abornements; les titres de possession furent remis aux propriétaires aussitôt la vérification faite. Cette opération qui était en cours d'exécution à mon arrivée au Chili en 1831, et qui n'était point encore terminée à mon départ, a depuis été complétée. Lorsque toutes les propriétés particulières eurent été ainsi constatées, on mesura les

terres qui restaient disponibles; elles furent taxées et mises en vente pour le compte du gouvernement.

Le produit de la dîme perçue sur les chevaux, les bêtes à cornes et les autres bestiaux, donne, pour la composition des troupeaux de cette province, le chiffre estimatif suivant :

6,500	chevaux.
8,810	bêtes à cornes.
72,620	moutons.
28,100	porcs.
5,245	chèvres.
10	mules.
3	ânes.

Voir le tableau D.

Par des données pareilles à celles qui ont servi de base au relevé ci-dessus, on porte à 2,966 le nombre de *boticas*[1] de chicha[2]-de-pommes fabriquées chaque année. *Voir le tableau D.*

Il n'existe que trois grands chemins dans la province de Chiloë; le premier, que l'on nomme de *Cayeumeo*, mène de San-Carlos à Castro : il a dix-huit lieues d'étendue et il est le plus considérable de l'île. Le chemin de Cayeumeo a un petit embranchement qui va à Dalcahuë. Cette route serait plus exactement définie sous le nom de Pont-Prolongé ou de

[1] Cruches d'environ 25 litres. Cette quantité totale peut être de 296 barriques environ.

[2] *Chicha*, boisson fermentée, cidre. On fait de la chicha de maïs au Chili et dans tout le Pérou.

Chaussée-de-Bois; car elle est formée avec des troncs d'arbres, recouverts de planches. Elle a été construite et elle est entretenue par les milices réunies des huit districts qu'elle dessert tous plus ou moins directement. Chaque année, environ 5,000 hommes sont employés pendant douze ou quinze jours, et quelquefois plus, à y faire les réparations nécessaires. Chaque bataillon, chaque compagnie même, a son lot désigné par le sort. Si ces travaux qui, répartis ainsi, se font facilement et promptement, devaient être exécutés à prix d'argent, ce serait une charge bien onéreuse pour la province, et ce ne serait qu'avec peine que l'on parviendrait à en assurer l'entretien qui exige un travail prompt dans la saison convenable. Depuis peu d'années, on a construit de distance en distance, sur le bord de la route, des maisons destinées à loger les troupes et à recevoir les marchands qui s'y établissent pendant toute la durée des réparations. Les voyageurs peuvent également s'y procurer des vivres et y prendre du repos, ce dont ils étaient privés avant l'établissement de ces maisons. Il fallait à cette époque porter ses provisions avec soi, et c'était à peine si sur ce trajet on trouvait de l'eau bonne à boire.

La route de Cayeumeo offre, en quelques parties, des positions très-favorables à la défense du pays contre des forces supérieures. Dans plusieurs points on formerait d'excellentes embuscades et de bons retranchements faciles à défendre.

Le deuxième chemin est celui qui va de Carel-

mapo [1] à la province de Valdivia ; il est par sa construction semblable à celui de Cayeumeo et il a environ quinze lieues de planchéiées. La chaussée de ce chemin est moins élevée que celle du premier ; il est très-désagréable et surtout incommode pendant l'hiver, à cause des boues qui l'encombrent ; et comme il est très-mal entretenu, les trous qui s'y font fréquemment le rendent presqu'impraticable dans cette saison.

Le troisième chemin est celui de *ronde*, c'est-à-dire celui qui fait le tour de l'île. Il va de San-Carlos à Castro ; il a le double de la longueur de celui de Cayeumeo : c'est plutôt un sentier qu'un chemin. Les voyageurs profitent du moment de la basse mer pour passer dans plusieurs endroits ; en d'autres, ils marchent sur des ponts ou chaussées en planches. Les autres voies ou sentiers ont si peu d'étendue et si peu d'importance qu'ils ne méritent aucune mention. On croit généralement à l'existence d'un passage qui mène à l'est de la Cordillère et à Buénos-Ayres ; mais la connaissance de ce sentier est peu répandue, et, sans aucun doute, il est aussi fort peu praticable.

Dans toute la province de Chiloë, jusqu'en 1831, il n'y avait ni voitures, ni charrettes, excepté à San-Carlos seulement où il y avait une charrette qui, attelée de bœufs, ne pouvait être employée que dans la place ou dans ses environs.

On compte quatre ports dans la province de Chi-

[1] Ce nom signifie en indien *terre verte*.

loë : ce sont ceux de *San-Carlos*, de *Chacao*, de *Dalcahuë* et de *Castro*. Ils peuvent recevoir les bâtiments de toutes grandeurs et offrent toute la sécurité désirable. Ils seraient d'un accès facile, sans les brumes et les pluies continuelles qui empêchent presque toujours de distinguer la côte pendant près de dix mois de l'année. Il est nécessaire d'avoir un pilote pour entrer dans les ports situés sur la côte orientale de l'île de Chiloë.

La distance de San-Carlos à Chacao est de 22 milles ; celle de San-Carlos à Dalcahuë de 87. De San-Carlos à Castro il y a 117 milles. Chacao est à 65 milles de Dalcahuë et à 97 de Castro. De Dalcahuë à Castro il y a 32 milles. Toutes ces distances sont prises par mer, non en ligne droite, mais en suivant la route obligée pour s'y rendre.

Le port de San-Carlos est entouré de fortifications qui sont plus ou moins en ruines, mais dont quelques-unes pourraient cependant servir utilement. L'ouvrage le plus considérable est le château d'*Agüir*. En 1831, toutes les batteries étaient encore garnies d'une belle artillerie en bronze, qui depuis a été vendue au commerce étranger, et transportée en Europe pour être fondue.

Les Espagnols pensaient que la meilleure défense du port de San-Carlos, et en général de tout l'archipel de Chiloë, consistait en un bon nombre de canonnières bien armées, et qu'il serait toujours possible et facile, avec quelques approvisionnements sur les lieux (des matières qui doivent être importées), d'en cons-

truire promptement et à peu de frais. Pourtant, bien que les Espagnols eussent cette opinion, ils ne négligeaient pas l'armement de toutes leurs batteries.

Le nombre des pirogues, chaloupes ou autres petites embarcations qui, en 1831, étaient employées aux communications et au cabotage de cet archipel, était de 1490. Voir, pour la répartition, le *tableau D.*

Le climat de la province de Chiloë ne peut être considéré comme très-rigoureux, puisque l'eau y gèle rarement et que la neige n'y séjourne presque jamais; cependant ce climat, par son humidité, est très-désagréable. Une personne honorable qui a habité sept années de suite San-Carlos, m'a assuré n'avoir jamais vu la neige se fixer sur les arbres, mais les brumes et les pluies y sont presque continuelles, et on peut toujours compter sur dix mois de ce tems pendant l'année. Bien que désagréable, ce climat est d'ailleurs très-sain; on ne connaît aucune maladie particulière à cette contrée.

Jusqu'à ce jour, aucune observation bien constatée de météorologie n'a été faite dans ce pays.

On ne connaît pas de mines dans la province de Chiloë. Il a cependant été découvert quelques indices de mines de charbon de terre, et il est bien probable qu'il en existe. Ce qui augmente cette probabilité, c'est que déjà il en a été trouvé dans la province de Valdivia et dans celle de la Conception. A Talcahuano même, la houille est presque à fleur du sol. Cette découverte sera un jour une cause de grande prospérité pour cette province, dès que les relations commence-

ront à s'établir par bateaux à vapeur, ce qui ne peut manquer d'arriver promptement, à raison des nombreux avantages qu'en retirera le commerce, non seulement sur cette côte, mais encore sur tout le littoral des républiques du Chili, du Pérou et de l'équateur, où la fixité des vents de sud rend les retours dans les ports, situés au sud de celui où l'on se trouve, longs, pénibles et fort dispendieux.

La province de Chiloë est très-boisée; les arbres y sont d'une belle venue; on compte plusieurs variétés de myrthes, et on remarque plusieurs familles de pins : une d'elles qui se nomme *alercé* se divise en deux espèces, l'une que l'on nomme blanche, à cause de la couleur du bois; l'autre est rouge et le nom de sa couleur est également employé pour la désigner. Le bois de l'alercé blanc est propre à faire des mâtures qui sont d'une assez bonne qualité; ces bois sont un peu plus lourds que ceux de la Russie, et ils sont aussi plus flexibles, trop flexibles même pour les mâtures de petites dimensions, puisqu'ils conservent l'arc qu'ils prennent en pliant. On exporte ces bois au Chili pour l'usage de la marine et les besoins éventuels des bâtiments étrangers.

On ne trouve de bois de mâtures sur toute la côte occidentale de l'Amérique du sud, qu'à la presqu'île des Trois Montagnes, située au sud de la province de Chiloë, dans cette province et dans celles de Valdivia et de la Conception; mais déjà dans la province de la Conception, les arbres sur la côte sont rares, et en allant vers Valparaiso, la côte se dépouille de plus en plus de

toute végétation, pour passer ensuite, au nord de Valparaiso en suivant jusqu'à *Payta*, à l'état le plus complet de stérilité : de Coquimbo à Payta, c'est à peine si l'on voit quelque végétation sur toute la côte, cependant après avoir passé le désert d'Atacama qui sépare le Chili de la Bolivie, c'est-à-dire, depuis la baie de *Mexillones* jusqu'au Callao, on trouve des ravins où l'on aperçoit un peu de verdure et quelques bouquets d'arbres. On voit encore quelque verdure sur plusieurs points de la côte du Callao à Payta.

La seconde espèce d'alercé produit un bois rouge très-léger, qui se fend avec une grande facilité; on en fait des planches qui servent pour la construction des ponts des navires ou autres ouvrages de menuiserie qui n'exigent pas de bois d'une essence rapprochée. Les deux espèces d'alercé produisent une écorce qui est utilement employée comme étoupe pour le calfatage des bâtiments; elle a l'avantage, dit-on, de ne pas pourrir dans l'eau : on assure que plusieurs bâtiments construits à Guayaquil ayant été calfatés avec de l'étoupe d'alercé, ont duré plus de vingt-cinq ans sans avoir besoin d'être recalfatés : on cite plus particulièrement le navire le *Monte-Agudo*, dont la carène, visitée au bout de trente ans, a été trouvée en assez bon état.

Au nord de la province de Chiloë, on entre dans celle de Valdivia; elle prend son nom du général qui, en 1552, fit pour l'Espagne la conquête d'une partie de cette contrée. Il fonda la première ville qui porta son nom; elle avait été bâtie dans une plaine située sur

la rive droite de la rivière ; mais cette ville fondée par la victoire fut prise peu après par les Indiens, connus sous le nom d'Araucaniens, auxquels appartient le territoire : ils firent périr le général Valdivia d'un coup de massue, si l'on en croit le père *Ovalle*[1], ou selon la tradition conservée dans le pays, on le fit mourir en lui faisant couler de l'or fondu dans la bouche et dans les oreilles, en lui disant de s'en rassasier. Les Indiens pillèrent et détruisirent la ville ; toutes les fortifications furent rasées. Mais les Espagnols s'étant une seconde fois rendus maîtres du cours de cette rivière, ils fondèrent la nouvelle ville de Valdivia dans une position plus intérieure, à environ quinze milles du fort de la *Niébla*. La ville fut bâtie cette fois sur la rive gauche, au bord de la rivière, sur un terrain de moyenne élévation qui domine un peu la campagne environnante. Il y a une belle place carrée ; sur un de ses côtés on voit l'église, sur un autre le gouvernement qui est un bel édifice bâti en pierres ; près du gouvernement se trouve une grande caserne, et plus bas, vers la rivière, un bâtiment qui sert d'hôpital ; auprès de l'église on a construit une tour qui commande la campagne ; elle est surmontée d'une plate-forme armée de pierriers ; cette tour, nommée *Torrejon*[2], servait de refuge aux habitants lorsqu'ils étaient attaqués par les Araucaniens, qui venaient fondre sur cet établissement, et qui réussissaient souvent à

[1] Ovalle, *Histoire du Chili*.

[2] Torrejon, tourelle.

enlever des bestiaux et même des femmes et des enfans. Les Araucaniens, aujourd'hui en paix avec le Chili, visitent quelquefois les villes situées sur leurs frontières; c'est-à-dire au sud, Valdivia et le port du Corral, et au nord, la Conception et Talcahuano; ils ont également quelques relations avec les villages qui les avoisinent dans l'est : leurs possessions sont bornées à l'ouest par la mer et par quelques points militaires aujourd'hui abandonnés, que les Espagnols n'ont jamais occupé sans contestation. Avant la révolution qui a rendu le Chili indépendant de l'Espagne, le gouvernement d'alors avait fait de nombreuses tentatives pour s'emparer de ce territoire et pour soumettre les Araucaniens; mais cette vaillante nation a fièrement combattu pour son indépendance, qu'elle a maintenue jusqu'à ce jour, après un grand nombre de combats sanglants qui, plus d'une fois, ont mis le gouvernement du Chili dans une fâcheuse position; d'habiles gouverneurs ont tenté cette conquête par la voie de la persuasion, au moyen des missionnaires; mais l'animosité et la haine des Araucaniens étaient déjà trop violentes et trop exaltées, lorsqu'on eut recours à ce moyen pour qu'il réussît; les missionnaires envoyés ont toujours péri misérablement, massacrés ou empoisonnés.

Les relations actuelles des Araucaniens avec les habitants du Chili, paraissent d'une nature moins hostile, bien qu'ils se hasardent quelquefois au-delà du Bio-Bio, sur le territoire de la Conception et aussi du côté du sud, sur celui de Valdivia et du Corral

pour y commettre des déprédations. Ces incursions sont beaucoup plus rares qu'autrefois, et il est bien vraisemblable que leurs relations avec les Européens, devenant chaque jour plus fréquentes, et le goût du tabac, de l'eau-de-vie, des étoffes de laine et autres produits de l'industrie se généralisant de plus en plus parmi eux, le commerce fera pour la civilisation de ce peuple, ce que n'ont pu faire la force et la persuasion.

On attribue l'activité des guerres faites par les Espagnols aux Araucaniens, à l'opinion répandue alors et encore accréditée aujourd'hui, qu'il y a dans leur territoire de riches mines d'or, dont on prétend qu'ils ont toujours voulu cacher l'existence : ces mines pourraient bien être un peu fabuleuses!

Mais revenons à Valdivia. Lors de ma visite dans cette capitale en 1833, je fus parfaitement bien accueilli par le gouverneur, auquel j'avais été recommandé par M. Portalès, vice-président du Chili. Ce gouverneur était venu au-devant de moi, dans son canot; nous nous rencontrâmes à moitié chemin, et nous remontâmes ensemble à Valdivia, où il eut la bonté de me faire visiter tous les établissements dont je viens de parler. La place alors n'était bâtie que sur trois côtés; les rues sont, comme dans toutes les villes espagnoles du nouveau monde, tracées à angles droits; celle qui passe sur la place devant la maison du gouverneur est la plus considérable; elle était aussi la plus habitée. Cette rue se prolonge parallèlement à la rivière, bien au-delà de la ville vers le sud, et de chaque côté on remarquait un assez grand nombre

de petites *chacras*[1] qui paraissaient fort jolies, par le beau soleil dont nous jouissions, circonstance rare et très-heureuse, car il pleut là plus de six mois de l'année. On me fit voir comme curiosité un arbre connu sous le nom d'*Araucaria* : cet arbre, de la famille des pins, était en effet d'une grande beauté et d'une élégance remarquables.

Indépendamment de la rue principale qui, comme les autres, n'était point pavée, on en compte quatre ou cinq autres, toutes plus ou moins habitées. Il n'y a point de belles maisons à Valdivia : aucune n'a d'étages. En dehors de la ville, vers le nord, on a établi un chantier de construction d'où déjà sont descendus plusieurs beaux bâtiments; il y avait alors en construction un navire de 300 tonneaux, prêt à être lancé. Tous les bois, tant ceux de mâture que de construction, avaient été pris sur les lieux. Le navire était calfaté avec de l'étoupe d'alercé : il n'y avait que les fers, les cuivres et les voiles qui fussent importés.

On débarque à Valdivia sur un môle ou pont en bois d'une construction simple mais commode. La marée qui se fait sentir jusque-là, m'a paru descendre de $1^{m},95^{c}$ à $2^{m},27^{c}$.

Devant Valdivia, la rivière se rétrécit déjà beaucoup; elle n'a pas plus de 35 mètres de large; l'eau y est profonde, on trouve de 6 à 7 mètres à marée basse. En remontant la rivière elle se prolonge encore quel-

[1] Petites propriétés rurales, maisons avec jardins ou enclos, petites fermes.

ques lieues au-dessus de Valdivia : je ne puis dire exactement la distance, ne l'ayant pas parcourue.

A 6 ou 7 lieues dans le N. N. E. de Valdivia, on trouve encore un petit fort bâti sur un mamelon qui domine le pays : ce fort, armé de deux canons, se nomme *las Cruces*[1]; on y entretient une garnison de 20 à 25 hommes, placée là comme poste avancé, pour prévenir et arrêter l'invasion des Araucaniens.

Après une visite de quelques heures, employées très-agréablement à Valdivia à faire ces reconnaissances, je revins à bord, où j'arrivai vers minuit, ayant été contrarié dans le trajet par toute la marée du flot qui, en quelques endroits, m'a semblé avoir une vitesse de plus de deux nœuds[2]. En montant la rivière de Valdivia j'ai trouvé presque partout plus de 6 mètres d'eau : un seul endroit m'a paru étroit et difficile à franchir pour un grand bâtiment. Si cette rivière, à son embouchure, n'était point barrée par un banc qui s'étend de l'île de *Mansera* à la pointe de la *Niébla*, et sur lequel il ne reste que 3 mètres d'eau, ce serait un lieu propre à un établissement maritime d'une grande importance. Toutefois, cette importance existera lorsque la navigation à la vapeur aura acquis l'extension qu'elle prendra nécessairement un jour qui n'est pas fort éloigné.

On trouve à Valdivia des troupeaux nombreux, ce

[1] Les croix.

[2] Vitesse qui correspont à 2 milles par heure ou à 3,707^{m}067^{mm}, c'est-à-dire à une lieue de poste, à 298 mètres près.

qui fait que la viande s'y tient à très-bas prix; on y cultive avec succès le blé, les pommes de terre, les plantes potagères, et l'on y fait d'excellent cidre. Les habitants manquent souvent de pain, car on cultive encore peu de blé dans la province, sans doute à cause des pluies presque continuelles. Les bois sont remplis de pommiers qui y croissent naturellement. Les seuls objets d'échange sont les bois de toutes qualités, l'étoupe d'alercé et les cuirs.

Il n'y a point de monnaie courante en usage à Valdivia; l'argent y est très-rare; toutes les transactions se font par échange et souvent, dans le détail, au moyen de morceaux de cuir timbrés par le gouvernement, qui ont cours comme papier-monnaie, mais dans la province seulement.

Ce que l'on entend généralement par le port de Valdivia, c'est l'anse du *Corral*, située sur la rive gauche de la baie. C'est le seul bon mouillage; il est abrité de tous les vents, mais il est peu spacieux, et ne peut recevoir qu'un très-petit nombre de bâtiments. Il faut y être amarré à quatre pour y être en sûreté.

La frégate de 60 *la Clorinde*, sous le commandement de M. le vice-amiral baron de Mackau, alors capitaine de vaisseau, commandant la station du Chili, y entra pour se procurer une basse vergue, dont elle avait besoin : ce ne fut pas sans peine que l'on parvint à en trouver une. Les bois près du rivage ont déjà été tellement exploités par des scieurs de long établis dans l'anse même du Corral, qu'il faut aujourd'hui aller bien loin pour se procurer de belles pièces de mâture.

L'entrée du port de Valdivia est facile ; avec un peu d'attention, il n'y a point de dangers à craindre. Cependant les vents qui sont bons pour entrer, sont contraires à la reconnaissance de ce port, car ils sont toujours accompagnés de pluies ou de brumes qui rendent la reconnaissance de la côte très-difficile.

L'attérage de Valdivia doit se faire en latitude sur la pointe des *Galères* qu'il ne faudra pas trop approcher, car cette pointe est basse, et a un rescif qui se prolonge sous l'eau à environ 2 ou 3 milles au large. A partir de la pointe des Galères, la côte court vers l'est, pendant l'espace d'environ 9 à 10 milles, jusqu'à l'entrée de la baie. Si le temps est clair on apercevra bientôt, entre la pointe des Galères et une grosse pointe coupée à pic, qui est le *morro Gonzalès*, un vallon au milieu duquel coule la petite rivière de *Chahuin*, et on découvrira, au fond de ce vallon, une montagne en forme de pain de sucre, boisée et isolée qui paraîtra dans le lointain ; puis en approchant on distinguera le morro Gonzalès : il est reconnaissable par son élévation à pic, au bord de la mer, et par une tache rouge qui ressemble à la trace d'un éboulement récent. Enfin, on verra le *morro Bonifacio* qui forme, du côté du nord, la pointe d'entrée de la baie de Valdivia. Lorsqu'on arrivera au goulet, l'on aura, à sa gauche, le fort de la Niébla qui est une excellente fortification : ce fort était armé autrefois de 30 canons de gros calibre ; à sa droite, l'on aura le fort d'*Amargos* qui avait 20 canons en batterie, et, en ouvrant ensuite l'anse du Corral, on découvrira sur la côte du

sud, le fort de ce nom qui montait 18 canons; c'est une bonne batterie, avec fossés, chemin-couvert et pont-levis; mais elle est dominée à petite portée. On apercevra encore l'île Mansera, sur laquelle il y a de belles fortifications qui étaient jadis armées de 40 pièces de canon.

Tous ces forts ont été désarmés depuis 1833, époque de ma visite; et les canons ont été vendus au commerce. La vente de ces canons et le désarmement de tous ces forts paraissent être la conséquence d'un système politique arrêté pour la défense du pays contre des ennemis extérieurs : la république n'ayant point assez de troupes pour établir des garnisons suffisantes dans tous ces forts, pour les mettre hors d'insulte, préfère les désarmer à les voir exposés à tomber entre les mains d'ennemis qui se présenteraient à l'improviste, et auxquels ils pourraient servir à se maintenir sur le territoire national.

Dès qu'on aura reconnu le morro Gonzalès, on gouvernera pour en passer près; il n'y a de dangereux qu'une seule roche qui est visible; passant ensuite près des pointes de *San-Carlos* et d'Amargos, on s'éloignera un peu de cette dernière pour éviter la *basse-froide* qui se trouve entre cette dernière pointe et celle du mont *Charro-Camayo;* on rangera ensuite la pointe du *Calvaire*, et on mouillera dans l'anse du Corral par 5 ou 6 brasses d'eau, sur un fond de sable vaseux, d'une bonne tenue.

Mouillé dans le port du Corral, on ne peut en sortir tant que les vents règnent du nord; par ces vents,

la brume ou la pluie empêchent de voir la côte ; il y a peu de louvoyage et la mer est toujours très-forte : ce port étant situé à l'angle formé par la rencontre de deux côtes, dont l'une court est et ouest et l'autre nord et sud, on se trouverait affalé en sortant, et on n'aurait aucune bonne bordée à pouvoir courir. Ce port est, par tous ces motifs, peu fréquenté, même des baleiniers ; il n'offre d'ailleurs que de faibles ressources en objets d'approvisionnements de mer; l'eau et le bois y sont en abondance et faciles à faire. Il n'y a pas de village dans l'anse du Corral ; on voit seulement quelques huttes en arrière du fort, sur le coteau qui domine cette position.

En 1643, les Hollandais cherchèrent à s'établir dans ce port dont ils s'étaient rendus maîtres; mais ayant perdu l'officier qui les commandait, tourmentés par la disette et par les maladies, informés d'ailleurs de la prochaine arrivée des secours envoyés par le marquis de Mansera, alors vice-roi du Pérou, ils se rembarquèrent en toute hâte, en abandonnant une partie de leurs bagages et plusieurs pièces de canon. Pendant le temps de leur occupation, les Hollandais cherchèrent à entraîner les Araucaniens dans leur parti, mais ce fut en vain qu'ils employèrent tous les moyens de séduction, les Araucaniens tenaient trop à leur indépendance : toute souveraineté étrangère leur paraissait également odieuse.

La ville de Valdivia servait de *presidio*[1] à la vice-

[1] Presidio, lieu d'exil, prison.

royauté du Pérou et du Chili; on y envoyait les blancs qui, pour crimes ou méfaits, étaient condamnés à l'exil : on les employait aux travaux des fortifications, et lorsque, par une conduite régulière, ils acquéraient des titres à la bienveillance du gouvernement, ils étaient admis dans les troupes qui formaient la garnison de cette province.

De Valdivia à la *Conception*, la côte est boisée et d'une élévation moyenne; on trouve dans cette partie du littoral, les rivières de *Tolten* ou de l'*Impérial*, et celle de *Bio-Bio*; il y a aussi quelques cours d'eau sans importance, tels que le *Rio-Lévo*, le *Rio-Laranpangué*, le *Rio-Laraquéto* : je n'ai point visité toute cette partie de la côte.

Envoyé en 1833 par M. le commandant Villeneuve, à l'île de la *Mócha*, pour aider au sauvetage du baleinier l'*Entreprise*, du Hâvre, j'ai mouillé à l'est de cette île; mais dans la nuit, les vents ayant passé au nord, je fus obligé de mettre sous voiles, et ce ne fut qu'après le mauvais temps, que je pus reprendre ma position à ce mouillage.

L'île de la Môcha est de moyenne élévation; elle est montueuse, bien boisée et elle a environ mille mètres de terres propres à la culture; on y trouve de bonne eau, mais elle s'écoule à la mer vers l'ouest, ce qui rend cette provision difficile à faire. Le centre de l'île est situé par 30 degrés 22 minutes de latitude sud, et 77 degrés 25 minutes de longitude occidentale de Paris. Elle a environ 15 lieues de circonférence. Dans le S. O. de l'île, il y a un rescif à fleur d'eau, qui

couvre dans les grandes marées et brise toujours ; il s'étend à 6 ou 8 milles au large, en formant une espèce de fourche dont une pointe se dirige vers le sud et l'autre vers le S. O. Il est très-dangereux d'approcher l'île de la Môcha dans l'ouest, à moins de 4 ou 5 milles ; il se trouve, dans cette direction, des roches couvertes qui ne brisent pas toujours, même une fois par demi-heure, encore faut-il qu'il fasse mauvais temps. A la pointe du N. O. de l'île, il y a aussi une roche qui couvre de pleine mer, mais dont la distance à l'île, encore mal déterminée, est estimée de 3 à 4 milles. Du côté de l'est, l'île de la Môcha peut être approchée sans danger à environ un ou deux milles : à cette distance on trouve fond par 12 et 15 brasses en suivant parallèlement la côte ; elle est, dans cette partie, basse et très-plate au rivage.

Il y a deux mouillages de ce côté de l'île, un à la partie du N. E., l'autre près de la pointe du S. E., autrement nommée *Anégadisa*[1] ; cette pointe est très-basse. On sera, à chacun de ces mouillages, par 6 ou 7 brasses d'eau ; la meilleure position au mouillage du N. E. est celle d'où l'on voit une coupure qui se trouve sur le sommet de l'île : elle ne peut-être aperçue que dans une seule direction. Cependant, on pourrait aussi mouiller sur toute autre partie de cette côte par des vents de l'ouest au sud ; mais le mouillage indiqué est préférable à cause de la nature du fond : plus au sud, vers la pointe S. E. de l'île, le fond est de

[1] Anégadisa, sur le point d'être noyée.

roches, quelquefois inégales. Le mouillage signalé est très-bon dans les mauvais temps, lorsque les vents sont de l'ouest au sud; mais si les vents passaient au nord, il faudrait appareiller aussitôt. Par les vents du nord à l'ouest, le mouillage au sud de la pointe Anégadisa est le seul que l'on doive prendre.

Entre l'île de la Môcha et la terre, il y a un canal d'environ 16 à 18 milles de largeur, on peut y louvoyer sans inquiétude[1], en ne s'approchant pas de la côte à moins d'un mille.

On peut ranger à un mille ou deux les brisants de la pointe sud de l'île de la Môcha, qui marquent toujours. Il n'y a que deux ou trois endroits sur la côte est de cette île où l'on puisse débarquer de basse mer, avec un canot, encore faut-il connaître les localités, car tout brise autour de l'île : de pleine mer, on peut débarquer presque partout sur la côte de l'est; mais la prudence veut qu'on fasse tenir le canot sur ses avirons, ou qu'on le hâle à terre, pour éviter qu'il ne se brise sur les roches, si le courant du jusant vient à se faire pendant qu'il attend.

L'île de la Môcha, très-fertile et bien arrosée, est située à peu de distance du continent et à 7 lieues de l'embouchure de la rivière de Tolten; elle occupe une position très-avantageuse pour les communications avec les habitants de l'Araucanie. Ce fut en 1786 que pour la première fois cette île fut abandonnée des Indiens qui l'habitaient; mais depuis 1790, des Anglais

[1] On ne connaît aucun danger dans ce canal.

et des Américains du nord appréciant les avantages de sa position, s'y étaient établis, pour de là faire un commerce interlope avec les provinces avoisinantes. Les bâtiments étrangers qui venaient dans l'Océan Pacifique y relâchaient aussi pour se réparer et se procurer des provisions fraîches qu'ils tiraient du petit établissement clandestin formé par ces étrangers sur cette île : cet établissement provisoire fut brûlé en décembre 1804.

L'île de la Môcha a aussi été habitée à différentes époques pendant l'occupation des Espagnols; mais depuis les troubles causés par les guerres de l'indépendance, les habitants souvent pillés ou maltraités par des pirates, se sont retirés sur le continent. On n'y trouve plus maintenant, que des partis de pêcheurs de loups marins qui s'y établissent temporairement dans la saison favorable. En 1833, on voyait encore, sur l'île de la Môcha, 5 à 6 chevaux, plusieurs chiens abandonnés par les pêcheurs et grand nombre de rats et de souris. On y trouvait aussi beaucoup de pigeons ramiers et d'autres oiseaux du continent. Les choux, les navets, le céleri et la moutarde s'y reproduisent à l'état sauvage; on y trouvait également des pommes et des fraises dans la saison.

La pêche est très-productive sur les côtes de cette île; on y prend en abondance un gros poisson à écailles, nommé *corbine*; il ressemble au *bar*, il est délicat et très-bon à manger, ce qui fait qu'à bon droit ce poisson est fort estimé au Chili.

Sur les roches des pointes N. et S. de l'île, qui sont

basses, on voit une quantité extraordinaire de loups marins d'un seul poil[1]; ces animaux se laissent assez facilement approcher à 150 ou 200 mètres; il faut, pour les prendre, leur couper la retraite vers la mer : on les chasse avec des bâtons; un seul coup sur le nez suffit pour les tuer. Il y a aussi parmi ces rochers une grande quantité de gros crabes, mais point de homards; ce qui paraît assez singulier, c'est qu'il n'y en a sur aucune partie de la côte du Chili, et que, cependant, on en pêche sur les côtes des îles Juan-Fernandez qui se trouvent par une latitude égale, et sont seulement situées plus à l'ouest.

On observe au mouillage de la Môcha que le courant porte toujours au nord, avec une vitesse moyenne d'un mille par heure. La mer paraît marner d'environ $3^{m},25^{c}$.

Les vents en été règnent généralement du sud au sud-ouest, ils fraîchissent beaucoup dans le jour et tombent vers la nuit. Tant que ces vents règnent, le temps est très-beau, et l'atmosphère est très-claire; les vents du nord, du nord-ouest et de l'ouest, sont les vents de mauvais temps; quand ils fraîchissent dans l'été, le temps devient à grains et il pleut abondamment, surtout si le vent varie vers l'ouest. En hiver, on a mauvais temps par tous les vents; les mers sont très-grosses dans ce parage pendant cette saison, et les coups de vents y sont fréquents et très-violents.

[1] Il y a des loups marins qui, comme la loutre de mer, ont deux poils; ce sont les plus estimés dans le commerce.

Les parages de la presqu'île des Trois-Montagnes, de Valdivia et de l'île de la Môcha, sont d'excellents lieux de pêche pour la baleine noire[1]. Les pêcheurs, sur ces points, sont toujours fort nombreux, de septembre en avril et mai; plusieurs baleiniers français y ont chargé en six ou huit mois. Dans ces dernières années cependant, les baleines s'y sont montrées en moins grand nombre, et la pêche y a été bien moins abondante que dans les années précédentes.

Après avoir quitté l'île de la Môcha pour descendre la côte vers Valparaiso, on rencontre d'abord la petite île de *Santa-Maria*[2], qui n'est séparée du continent que par un canal d'environ quatre milles et demi de large. L'île de Santa-Maria a deux mouillages; on les distingue par la dénomination de *nord* et de *sud*, ils ne sont séparés que par une pointe de sable très-basse et fort allongée que l'on nomme *Anégadisa*. Le premier mouillage est surtout très-pratiqué pendant l'été, à cause de l'excellent abri qu'il offre dans la saison des brises du sud; le grand désagrément de cette rade est de ne point avoir de débarcadère sur le développement entier de son rivage, de sorte qu'on ne peut y aborder toutes les fois que les vents ne sont pas modérés. La rade du sud est la plus fréquentée en hiver, parce qu'elle est très-sûre dans cette saison, et parce qu'on y est bien à couvert des vents du nord

[1] Blackwale.

[2] Santa-Maria : nom espagnol de l'île connue sous le nom de *Talca* par les Araucaniens.

et de l'ouest, qui règnent alors avec une force extraordinaire dans ces parages et y occasionnent une très-grosse mer. Le brassiage, dans cette rade, est peu considérable; il n'y a que deux à quatre brasses d'eau entre les pointes; mais ce mouillage a l'avantage d'avoir, à la pointe de l'Aiguade, un débarcadère sûr et facile; l'eau que l'on trouve dans l'île est bonne et abondante : l'on y trouve aussi du bois, des pommiers, des pêchers, des noisetiers, des fraisiers, du céleri, du cerfeuil, de la perce-pierre, de l'herbe, etc., etc.

En allant prendre l'un où l'autre des mouillages de *Santa-Maria*, on devra éviter de s'approcher de la côte occidentale de cette île à moins de deux milles, entre la pointe de *Cochinos*[1] et la basse *del Dormido*[2], parceque cette côte est bordée de rescifs qui s'étendent au large à peu près à la même distance. On devra également avoir soin, en entrant dans le canal de l'île Santa-Maria par le sud, de ranger les pointes de *Rumena* et de *Lavapies*, pour éviter la basse de l'*Hector* qui est éloignée de la pointe de *Lobos*, d'environ deux milles dans l'ouest, 6° sud de cette pointe. L'île de Santa-Maria n'a point d'habitants fixes, elle n'est fréquentée qu'accidentellement et temporairement par des partis de pêcheurs de loups marins. Depuis la convention signée à l'Escurial[3], le 28 avril 1790, jusqu'à

[1] Cochons.

[2] De l'endormi.

[3] La convention signée à l'Escurial, autorisait les bâtiments baleiniers de toutes les nations à relâcher dans les ports du Chili,

l'époque de l'indépendance, cette île a servi aussi de lieu de refuge à tous les bâtiments anglais, américains ou autres étrangers, qui, venus dans l'Océan Pacifique sous le prétexte apparent de la pêche de la baleine, établissaient un commerce interlope avec la côte du Chili; ces relations ont été bien funestes aux intérêts de l'Espagne, en causant de notables préjudices aux revenus qu'elle tirait de sa colonie; ce commerce frauduleux avait, en outre, le double inconvénient de propager, parmi les habitants du Chili, des principes de démoralisation et de semer chez eux les premiers germes de l'indépendance.

Dans le N. E. à environ 30 milles de la pointe nord de l'île Santa-Maria, l'on aperçoit les mamelles de *Bio-Bio*, deux montagnes d'égale grandeur, arrondies à leurs sommets[1], qui sont la reconnaissance de la baie de la *Conception*. Ces montages situées sur la rive droite de la rivière de Bio-Bio, sont assez élevées et peuvent être aperçues de 12 à 15 lieues d'un temps clair.

Lorsqu'avec des vents du sud, l'on fait route pour la baie de la Conception, il convient, pour ne point s'exposer à être jeté sous le vent par les courants qui, sur cette côte, portent toujours au nord et au N. O., d'attérir sur l'île de Santa-Maria, ou tout au moins sur les mamelles de Bio-Bio, beaucoup plus reconnaissables

pour y renouveler leur eau et leurs provisions fraîches, ou pour y faire des réparations devenues indispensables par suite d'avaries.

[1] C'est à cette disposition qu'elles doivent le nom de mamelles.

en venant du large. En approchant on distinguera promptement l'île *Quiriquine*, et bientôt après, la pointe de la *Lobéria* qui forme, avec l'île Quiriquine, l'entrée de la grande passe de la baie de la Conception : on rangera la pointe nord de l'île Quiriquine; cette pointe peut être approchée avec sécurité à moins d'une encâblure. Avec les vents de sud, on est obligé de louvoyer pour aller au mouillage qui est devant *Talcahuano*, dans l'angle S. O. de la baie de la Conception.

Si, lors de l'attérage, les vents étaient au nord, ce serait sur le parallèle de la pointe de la *Lobéria* qu'il conviendrait de venir chercher le port; ces vents étant favorables pour entrer, il sera facile d'atteindre le mouillage de Talcahuano. Toutefois, si on venait chercher ce mouillage par un coup de vent de nord, il conviendrait de mouiller d'abord sous la pointe sud de l'île Quiriquine, pour attendre là que la force du coup de vent fût passée avant d'aller à Talcahuano.

La baie de la Conception, située par 36° 41′ 50″ de latitude sud, est la plus grande et aussi la plus sûre de toutes les baies du Chili. Bien que les vents du nord qui sont les plus à craindre en hiver, soufflent dans la direction du canal formé par l'île Quiriquine et la presqu'île de Talcahuano, la mer cependant se trouve brisée par les basses des *Marinao* et de *Belen*.

La principale entrée de la baie de la Conception nommée *boca-grande* est, comme on l'a déjà dit, formée par la pointe nord de l'île Quiriquine et par la pointe de la Lobéria. La passe formée à l'ouest de l'île Quiri–

quine par cette île et par la presqu'île de Talcahuano, se nomme *boca-chica;* tout bâtiment, à moins d'impossibilité absolue, doit préférer la grande passe (*boca-grande*) à la petite passe (*boca-chica*). Dans la petite passe il y a pourtant assez d'eau; mais cette passe est plus étroite que l'autre, et elle est, de plus, encombrée par les basses et par les roches qui s'étendent de l'île Quiriquine vers l'ouest, et aussi par la basse du *Griffon;* de sorte qu'en venant du large, par un mauvais temps, la mer paraît briser partout; il serait alors dangereux de donner dans cette passe sans la connaître, et sans avoir un pilote pour y naviguer. Il ne conviendrait de le faire qu'autant que, étant affalé et ne pouvant faire mieux, on y serait forcé par un coup de vent du nord.

Pour aller au mouillage de la Conception par des vents de nord, il n'y a donc aucune difficulté, puisque le vent est favorable; mais par les vents de sud qui règnent presque toujours en été, ce n'est qu'en louvoyant que l'on peut se rendre à ce mouillage. On devra alors prendre quelques précautions pour éviter un banc qui tient à la côte orientale de l'île Quiriquine, et aussi les basses de Marinao et de Belen qui sont situées au sud de l'île Quiriquine. Ces dernières basses peuvent être aperçues à bonne distance, à cause des grands goëmons [1] qui croissent dessus, et qui servent à signaler ces dangers. Enfin, on aura encore à veiller au basfond qui s'étend au large de l'embouchure de la petite

[1] Fucus giganteus.

rivière *Audalien*. Si l'on prévoyait que la journée ne fût pas assez longue pour atteindre le mouillage de Talcahuano, il serait préférable de mouiller près de la côte de l'ancien village de *Penco*, afin de profiter, au jour, des vents de S. E. qui se font alors, et que les naturels nomment vents de *Puèlches*, parce qu'ils viennent de la direction du pays habité par la tribu de ce nom : ces vents permettent d'aller de ce mouillage à celui de Talcahuano, sans louvoyer.

Les îles *del Rey*[1] forment le fond de la baie de la Conception, elles sont très-basses et en partie noyées; la première pointe élevée que l'on remarque à l'ouest de ces îles est le *morro de Talcahuano;* ce cap, coupé à pic, est élevé de 15 à 18 mètres au-dessus du niveau de l'eau; de ce point, la côte toujours également élevée court vers l'ouest, jusqu'à l'*alto de Talcahuano*, au pied duquel est le village de Talcahuano; cet *alto* est plus élevé que le *morro* et paraît comme un mamelon posé sur un autre; à l'ouest de l'alto, il y a un ravin peu profond, après lequel les terres s'élèvent de plus en plus, en allant vers le nord jusqu'à la pointe de *Quiebra-Ollas*[2], et vers le sud, jusqu'au port de Saint-Vincent; entre ces hautes terres d'un côté, et le morro de Talcahuano de l'autre, on voit l'alto de Talcahuano; on ne peut s'y tromper; on voit aussi, mais plus dans le lointain, sur un second plan, les mamelles de Bio-Bio; elles sont également

[1] Iles du Roi.

[2] Brise-lames.

très-reconnaissables. Sur l'alignement de ces mamelles et du sommet de l'alto de Talcahuano, se trouvent les basses de Marinao et de Belen qui sont les plus au large. Cette circonstance donne un moyen sûr d'éviter ces dangers, puisqu'en louvoyant pour aller au mouillage de Talcahuano, il suffira, en courant la bordée de l'ouest, de ne jamais amener les mamelles de Bio-Bio dans l'alignement de l'alto, jusqu'à ce que l'on ait dépassé ces basses dans le sud. Dans les bordées de l'est, vers les îles del Rey, on virera de bord toutes les fois que la sonde ne donnera plus que six brasses de fond.

En été, sur cette côte et dans la baie de la Conception, les brises du sud à l'ouest sont constantes; elles sont très-fraîches pendant le jour, vers la nuit elles tombent ou elles diminuent, alors elles inclinent vers l'est.

L'établissement du port de Talcahuano est à 10 heures 30 minutes; l'unité de marée est de $1^{m},055^{m}$.

Le mouillage de Talcahuano est dans le N. E. du village par cinq et six brasses d'eau, à environ un demi-mille de la plage; il est le plus fréquenté de toute la baie de la Conception, on trouve là, à des prix très-modérés, toutes sortes d'approvisionnements en vivres; les ressources en approvisionnements de rechange pour la mer, ne sont point aussi abondantes : ce n'est qu'à Valparaiso, dans tout le Chili, que l'on trouve des magasins bien assortis en ce genre. On pourrait cependant se procurer à Talcahuano des bois de mâtures de petites dimensions, des bois de construc-

tion et du charbon de terre[1] ; le bois de chauffage et l'eau sont abondants et faciles à faire.

La pêche dans la baie est toujours fructueuse ; il y a des huîtres en petite quantité et des *chorros*[2] par masses. Ce dernier coquillage, de la forme d'un cône tronqué, est quelquefois long de 0m,30 à 0m,40c et gros de 0m,25c à 0m,30c de circonférence par sa base, qui tient au fond ou sur quelque corps fixe. La bouche du *test* est étroite, elle est découpée en forme de couronne, comme celle des *coronules ;* la tête du mollusque est terminée par une espèce de bec d'encornet; ce coquillage est aussi estimé au Chili que nos huîtres le sont en France. On en fait des chargements considérables pour porter à Valparaiso et pour envoyer à Santiago où il est fort recherché.

Un isthme très-étroit et bas sépare le port de Talcahuano de celui de Saint-Vincent[3] qui est situé immédiatement au sud ; la presqu'île de Talcahuano qui forme une partie de la côte de ces deux baies est très-élevée ; elle est fertile, cultivée et bien boisée. Il y a

[1] Un ordre prescrit aux bâtiments de l'Etat de ne point en prendre en approvisionnement : des accidents de feu, survenus à bord de différents navires, font penser que ce combustible n'est pas propre à être embarqué, étant considéré comme trop inflammable et par conséquent dangereux.

[2] Chorro, mot employé à la Conception pour désigner un coquillage particulier à cette baie.

[3] Le port de Saint-Vincent offre un bon mouillage, mais son voisinage de la baie de la Conception lui ôte son importance ; par des vents d'ouest, la mer y devient très-incommode.

plusieurs ruisseaux qui se jettent dans la baie de la Conception. Cette presqu'île est une position militaire naturelle, très-facile à fortifier et à défendre; elle commande les deux baies. L'île de Quiriquine est également élevée, fertile, boisée, arrosée, cultivée et habitée : c'est encore un très-bon point militaire. En occupant ces deux positions, on mettrait à l'abri de toute insulte une escadre qui serait au mouillage; elle pourrait se placer hors de portée de canon de tous les points du continent, et sous la protection des forts que l'on établirait sur l'île Quiriquine.

Jusqu'à présent, il n'y a de fortifications dans la baie de la Conception que les deux batteries, de *Galvez* et de la Conception, qui couvrent le mouillage de Talcahuano. Il y a cependant encore la batterie de l'ancien Penco qui est sans fossés, dominée et en ruines.

La baie de la Conception n'est fréquentée que par les bâtiments étrangers qui y viennent en relâche pour cause d'avaries ou qui y sont conduits par le besoin d'eau et de provisions, mais elle est plus particulièrement visitée par les navires baleiniers, ils y trouvent toute la sécurité désirable après une croisière pénible, et des rafraîchissements de toutes espèces à bas prix; la viande de boucherie y est superbe, les légumes et les fruits y sont variés et abondants.

La baie de la Conception est, de toutes les baies du Chili, celle qui convient le plus à la formation d'un grand établissement militaire; on y construirait facilement en dedans des îles *del Rey*, un port, des bassins

de construction et de réparation, des chantiers, des magasins, etc., etc.

Indépendamment du village de Talcahuano, on trouve encore, sur les côtes de la baie, le village de *San-Tomé* qui est situé sur les bords de la petite rivière de *Caracol*, au fond d'une anse, immédiatement au sud de la pointe de la Lobéria. Ce village prend de l'extension, son mouillage est fréquenté par les bâtiments qui viennent y charger des grains et du bois. Plus au sud que San-Tomé, sur les bords de la rivière[1] de *Liréquin*, se voit le petit hameau du même nom. Enfin, encore au sud de Liréquin, on trouve le village de Penco, également situé sur la côte orientale de la baie. C'est là que les Espagnols s'étaient d'abord établis; cette première ville de la Conception, ruinée par un tremblement de terre, a depuis été rebâtie dans l'emplacement qu'elle occupe aujourd'hui : Penco n'a plus qu'une faible population; cependant on a tout récemment utilisé le petit cours d'eau qui vient là se jeter à la mer, pour mettre en mouvement deux moulins à blé. La position de Penco est agréable : le pays à l'intérieur est fertile et assez bien boisé.

On a peine à comprendre comment une position aussi importante que la baie de la Conception, a pu être si négligée et si peu appréciée par les Chiliens, qu'ils ont préféré, imitant les anciennes pratiques des Espagnols peu soucieux de l'agrandissement et de la pros-

[1] Les rivières de Caracol, de Liréquin et de Penco, ne sont que de petits cours d'eau sans importance.

périté du Chili, faire de Valparaiso un port militaire, à cause de la route qui facilite les communications avec la capitale, plutôt que de construire une route de Talcahuano à la capitale, à cause du port. L'exécution de ce dernier projet eût été féconde en résultats utiles à la prospérité ainsi qu'à la puissance du Chili qui, par sa position géographique, comme aussi par ses richesses agricoles, est destiné à devenir un grand Etat et une des puissances maritimes de l'Océan Pacifique. Quant à présent, le port de Talcahuano n'est pas même ouvert aux importations du commerce étranger, il n'est visité que par les baleiniers de toutes les nations, et par les navires étrangers qui s'y rendent sur lest, avec des licences, pour y charger de grains.

Le village de Talcahuano a peu d'importance; il consiste en une seule place sur laquelle on voit une église d'une construction mesquine; les maisons qui bordent les quatre côtés de cette place sont petites et sans étages; d'autres maisons sont situées çà et là sur la plage et sur le chemin qui conduit à la ville de la Conception ; mais aucune ne mérite de fixer l'attention des voyageurs.

La ville de la Conception [1], située vers le S. E. de Talcahuano, est bâtie au pied de la première chaîne de montagnes parallèle à la côte, sur un terrain plat et marécageux, qui a, de Talcahuano aux montagnes, une étendue de 7 à 8 milles de profondeur, et qui devient

[1] Cette ville, capitale de la province du même nom, se nomme aussi *Mócha*.

d'une si grande mobilité pendant les tremblements de terre, que les habitants vont chercher sur le coteau qui domine vers l'Est la position de la Conception, un refuge pendant la durée de ces terribles secousses ; cependant, la crainte des inondations pourrait aussi déterminer les habitants à se retirer sur les lieux élevés, car la ville, située à peu de distance de la rive droite du Bio-Bio, est exposée à être envahie par les eaux qui débordent quelquefois lors des grandes commotions de tremblement de terre, et qui, comme on en a vu des exemples, s'élèvent parfois à des hauteurs effrayantes.

En quittant Talcahuano pour aller à la Conception, on traverse d'abord l'isthme étroit qui sépare la presqu'île de Talcahuano du continent ; puis on s'avance, en suivant le chemin tracé, sur un terrain en partie sablonneux qui conduit à la conception. On voit d'abord, sur la gauche, les marais situés derrière les îles *del Rey ;* ces marais sont alimentés par les eaux de la rivière *Andalien* qui n'est point encaissée : cette rivière, quelquefois abondante, forme des flaques d'une assez grande étendue, d'autres fois elle est réduite à un simple filet d'eau. Sur la droite du chemin, le terrain se relève en pente douce, sa surface est accidentée par quelques mamelons quelquefois boisés, et à mesure qu'on avance vers la Conception, il devient plus fertile. A moitié chemin, on trouve deux ou trois maisons ; le sol est là plus accidenté et plus boisé ; on remarque quelques champs en culture et des pacages entourés de clôtures ; enfin, après avoir gravi un petit coteau, on dé-

couvre une belle plaine dans laquelle est située la ville de la Conception, au pied d'une côte élevée et à pic qui fait partie de la première chaîne de montagnes de la bande maritime. Ce coteau, cependant, est séparé de la Conception par un petit cours d'eau sans profondeur et sans nom, qui va se jeter dans le Bio-Bio.

La ville de la Conception est grande et bâtie régulièrement. Comme dans toutes les villes espagnoles de l'Amérique, les rues sont larges et coupées à angles droits; presque toutes ont des trottoirs et toutes sont arrosées par des ruisseaux d'eau courante, encaissés dans des petits canaux de 40 à 50 centimètres de largeur sur 20 centimètres de profondeur, que l'on nomme *acequias*.

Les maisons, construites en briques cuites au soleil ou au feu, sont sans étages; elles sont blanchies à la chaux tant à l'intérieur qu'à l'extérieur; tous les appartements sont disposés autour d'une grande cour que l'on nomme *patio :* ces dispositions sont indispensables à cause des tremblements de terre. Dès que l'on reconnaît quelques signes précurseurs de ce redoutable phénomène, tous les habitants se jettent, soit dans les rues, soit dans les *patios*, où ils attendent, sans crainte au moins d'être enterrés sous les décombres de leurs maisons, mais non sans effroi, les terribles résultats de ces convulsions du sol.

L'église cathédrale de la Conception est située, comme toujours, selon l'usage invariable adopté par les Espagnols, sur la grande place où se trouve aussi

l'hôtel du Gouvernement. Cette cathédrale n'avait de bien remarquable que son élévation; le vaisseau en était fort beau; mais cette église, que l'on réparait, par suite d'un tremblement de terre, à l'époque de mon premier voyage, en 1833, a, depuis, été détruite en entier par le mémorable désastre de 1835 qui a bouleversé toute la ville.

Lors de ma visite de 1833, je fus reçu à la Conception par M. Rouse [1], vice-consul de S. M. B. Cet envoyé d'une grande puissance la représentait là très-dignement; plein de bienveillance et d'un caractère généreux, M. Rouse était l'appui et le protecteur de tous les marins malheureux que le sort jetait sur cette plage lointaine; ils étaient sûrs, à l'avance, de trouver près de lui tous les secours nécessaires. Je ne puis, comme marin français, me dispenser de faire ici l'éloge d'un si beau caractère et de rapporter un fait dont j'ai été presque témoin, me trouvant alors sur les côtes du Pérou.

Un baleinier français se perdit au commencement de 1834, sur les plages inhospitalières de l'Araucanie; c'était pendant une nuit noire, et vers deux heures du matin, que ce naufrage eut lieu; l'équipage, retiré sur la partie de l'avant du bâtiment qui seule était hors de l'eau, attendait là, souvent inondé par les lames qui venaient déferler sur ce débris presque submergé, que le jour parût : il arriva enfin, après une longue et terrible anxiété, bien plus facile à comprendre qu'à dé-

[1] M. Rouse a, depuis, été fait consul à Valparaiso.

crire; on aperçut alors la terre à petite distance; mais l'écueil sur lequel on se trouvait en était séparé par un espace de mer difficile à franchir. De courageux matelots se hasardèrent à porter au rivage un cordage léger pour servir de va-et-vient pour le sauvetage de l'équipage; deux de ces braves marins périrent dans cet essai; on réussit cependant, après bien des peines, à établir ce moyen de communication; la mer ayant baissé et les vents s'étant un peu apaisés, tout l'équipage put gagner le rivage où de nouveaux malheurs l'attendaient. Des Araucaniens ayant aperçu les débris du navire baleinier, vinrent en foule sur la plage où ils trouvèrent les pauvres naufragés qui, tout meurtris par les roches, mouillés par la mer et transis par le froid, furent néanmoins pillés par ces sauvages sans pitié. Ils obligèrent, par de mauvais traitements, les matelots à retourner à bord, pour sauver du navire tout ce qu'il serait possible de sauver. Un petit baril de genièvre ayant été apporté au rivage, les sauvages s'enivrèrent et devinrent plus méchants; ils obligèrent de nouveau des matelots de retourner à bord, ils en firent monter d'autres sur leurs chevaux pour s'en amuser, enfin ils assouvirent leur brutalité sur une malheureuse femme qui avait été prise sur l'île de la Môcha où elle avait été abandonnée. Cependant les Araucaniens s'étant mis hors d'état de courir après les matelots, ceux-ci s'échappèrent et se dirigèrent vers le Nord en suivant le bord de la mer; mais, par malheur, ils avaient à passer la rivière de l'*Impérial* qui, à son embouchure, est large et profonde. Plusieurs matelots n'hésitèrent pas

à se jeter à la nage; deux d'entre eux se noyèrent encore dans ce passage, et, sur huit qui avaient pris cette résolution, six seulement purent gagner l'autre rive. Le reste de l'équipage qui n'avait pas pu suivre, fut repris par les Araucaniens desquels il eut de nouvelles vexations, de nouvelles cruautés à souffrir. Les six marins qui avaient traversé l'Impérial continuèrent leur route vers le Nord, toujours en évitant les cases et en se tenant dans les bois ou dans les marais pendant le jour; ils se nourrissaient d'herbes et de racines. Un charpentier, plus âgé que ses compagnons, resta d'abord en arrière, ne pouvant les suivre. Comme il il ne reparut plus, on présume qu'il aura péri misérablement. Les cinq matelots qui avaient pu résister à tant de fatigues, à tant de misères, arrivèrent enfin à la Conception, exténués, tout nus et à moitié morts de faim. M. Rouse alla au-devant de ces marins; il les reçut, leur donna les soins les plus empressés, et, après les avoir habillés, leur procura les moyens d'aller rejoindre le commandant de la station française qui était mouillé à Valparaiso. M. Rouse facilita encore le retour du reste de l'équipage détenu chez les Araucaniens : de tels actes honorent la nation qui a de pareils agents.

M. Rouse eut l'extrême obligeance de me faire visiter toute la ville de la Conception; je n'y trouvai rien de bien remarquable; indépendamment de la cathédrale, il y a quelques chapelles et plusieurs couvents; il y a aussi un collége, et de plus une pension de jeunes personnes tenue par une dame française.

Ce que j'y ai vu de plus extraordinaire, c'est un réfugié Français; surpris à Montévidéo par la guerre non-déclarée qui a suivi la paix d'Amiens, il a erré longtemps dans la province de la Plata, dans la province du Paraguay, et enfin dans celle du Chili, où il a pu se fixer, ayant cessé là d'être poursuivi par la haine des Espagnols, animés à cette époque d'un violent esprit de vengeance contre les Français. Notre compatriote ne savait plus un mot de sa langue maternelle; il s'était d'ailleurs acquis l'estime de ses nouveaux concitoyens, et il faisait partie du *cabildo*[1].

Lors de mon passage à la Conception, on évaluait la population à environ 12,000 âmes, parmi lesquelles on comptait très-peu d'étrangers. Toute la population est blanche; elle se compose d'indigènes et de créoles issus des Espagnols et des femmes indigènes; ces deux races sont belles, les hommes sont grands, forts et bien faits; les femmes sont jolies et gracieuses.

La province de la Conception produit en abondance des bestiaux, du blé, des légumes secs, des vins, du cidre, des fruits, des bois de construction et de mâture.

[1] Conseil municipal.

CHAPITRE VI.

Attérage de Valparaiso.—Arrivée de la *Vénus* au Chili.—Causes présumées du scorbut. — Expédition du Chili contre le Pérou. — De la rade de Valparaiso.—Du mouillage. — Des vents. — Des marées.—Voyage à Santiago.

Lorsqu'on fait route pour la baie de Valparaiso en venant du Sud, quelle que soit d'ailleurs la saison, il convient, à cause des courants qui, sur la côte, portent en général au N. et au N. O., de prendre connaissance de la terre dans le Sud de la pointe de *Coronilla*, vers les hauteurs de *San-Antonio*, par exemple; et ensuite de faire gouverner parallèlement à la côte, jusqu'à la pointe de Coronilla que l'on ne peut manquer de reconnaître, tant à cause de la latitude que parce que cette pointe forme un cap et masque les terres qui

sont au-delà , et que , de plus, elle est signalée par un îlot qui en est éloigné d'environ un quart de mille dans le nord : il n'y a point de passage entre cet îlot et la terre.

La côte du Chili entre San-Antonio et Coronilla est élevée et peut être aperçue, par un temps clair, à une distance de 15 à 20 lieues; elle est dépouillée d'arbres et couverte seulement de quelques arbustes rabougris et de broussailles très-rares qui, dans la saison des pluies , donnent à cette côte un apparence de verdure. Cette verdure disparaît lorsque la saison des pluies est passée ; la côte alors reprend une teinte rougeâtre qu'elle conserve jusqu'à la saison suivante.

Si l'on vient en latitude chercher la pointe de Coronilla au moment où le jour se fait, on aperçoit, quelquefois de très-loin, la haute chaîne des Andes avec ses pics neigeux, derrière lesquels se lève le soleil qui les éclaire d'une manière admirable. Tous les contours de ces montagnes sont alors délicatement dessinés par des traits légers qui se peignent sur un fond vaporeux, et parfois les faces glacées des pics renvoient comme des miroirs les premiers rayons du soleil, ce qui les fait apercevoir à 40 et 50 lieues de distance. Tous ces effets de lumière sont prodigieux et forment un tableau ravissant , mais il ne dure qu'un instant après le crépuscule , car bientôt le soleil , en montant , jette des flots de lumière dont l'éclat fait disparaître tous ces objets qui n'étaient perceptibles que comme un transparent est visible, seulement quand la lumière est derrière : la terre elle-même disparaît ,

et ne peut être vue que lorsque, plus rapprochée, la côte est à distance d'être aperçue.

Si, lors de l'attérage, les vents sont de l'Ouest vers le Sud, ou du Sud vers l'Est, avec une brise faite, il sera convenable de ranger l'îlot de Coronilla à un mille environ et de continuer à faire route en se tenant à la même distance de la terre jusqu'après avoir doublé la grosse pointe qui forme la côte orientale de la baie de la *Lagunilla*[1]. La route conduira d'abord devant une première baie qui a quelque ressemblance avec celle de Valparaiso et se nomme baie de la Lagunilla; ensuite, en continuant, on passera devant une grosse pointe; elle se reconnaît facilement par une tache blanche sur les roches, au bas de l'escarpement de la côte et près du bord de la mer. Déjà l'on aura aperçu le mât de signaux placé sur une montagne qui domine la ville et le port de Valparaiso, et l'on découvrira, droit devant soi, une pointe basse au bout de laquelle il y a une roche détachée et à fleur d'eau qui brise toujours : cette roche porte le nom de *Laxa*[2]; elle forme l'extrémité Nord de la côte occidentale de la baie de Valparaiso. La basse de la Laxa est accore, et elle peut être rangée sans danger à une ou deux encâblures. Immédiatement après avoir doublé la basse de la Laxa, la baie de Valparaiso s'ouvrira, et déjà, en cas d'urgence, l'on serait en position de mouiller, bien que par un fond de 36 à 40 brasses.

[1] Petit lac.

[2] Roche plate, écueil plat.

Si avant l'établissement du phare il pouvait exister quelqu'incertitude sur la prompte reconnaissance de Valparaiso, il ne peut plus y en avoir aujourd'hui : dès que l'on a doublé en latitude la pointe de Coronilla, la vue de ce phare, que l'on découvre bientôt, indique l'entrée de la rade.

Si en entrant dans la rade, les vents ne refusent pas, ce qui a lieu assez souvent, il sera possible, en rangeant beaucoup la basse de la Laxa, de prendre le mouillage à la bordée; mais, le plus ordinairement, il sera nécessaire de faire un bord ou de se faire remorquer si le calme existe dans la baie, ce qui est aussi assez fréquent, surtout lorsqu'on arrive le soir après 4 ou 5 heures, ou le matin avant 8 ou 9 heures.

Lorsqu'il faut louvoyer pour entrer, on peut le faire sans inquiétude : il n'y a aucun danger dans la baie, et la côte peut être approchée, à quelques encâblures près, dans toutes les directions. On recommande néanmoins de ne pas trop s'approcher de la côte des *Sept-Sœurs*[1], ni de l'anse de *Villa-la-Mar*, à cause de la variété des vents sous cette côte, et des calmes qui pourraient obliger à mouiller dans une position qui serait dangereuse, si l'on y était surpris par le mauvais temps.

Venant du large avec toutes voiles, il conviendra de s'assurer si la brise règne dans la baie, et d'observer quelle est sa force en rade, afin de diminuer de voiles à temps, si c'est nécessaire, et de prendre des ris

[1] Montagnes qui bornent vers le N. E. la rade de Valparaiso.

avant de doubler la pointe de la Laxa ; si l'on attendait trop tard pour le faire, on serait exposé à dériver davantage pendant qu'on prendrait les ris, et il faudrait louvoyer plus longtemps pour se rendre au mouillage.

Le milieu de la journée est le moment de la plus grande force du vent ; il y a des circonstances où deux ris dans les huniers ne suffisent pas, et d'autres dans lesquelles il est tout-à-fait impossible d'atteindre le mouillage ; les bâtiments attendent alors en dehors, à l'abri des terres de l'Ouest, et lorsque, vers le soir, la brise diminue, ils viennent au mouillage.

Pendant toute la belle saison, c'est-à-dire de septembre jusqu'en avril, tout bâtiment qui vient à Valparaiso, de quelque côté que ce soit, doit faire son attérage comme il vient d'être dit, sans quoi il pourrait être exposé, en venant en latitude, à être porté dans le Nord par les courants, et à retarder ainsi sans nécessité son entrée en rade.

Durant l'hivernage, les vents étant plus variables et les courants moins constants, il conviendra de faire route directe pour la pointe de Coronilla, dont on fera toujours bien de prendre connaissance. Si cependant, dans cette saison, le vent était au Nord avec mauvais temps, il serait convenable d'attendre dehors que la force du vent fût passée ; mais si quelques motifs puissants déterminaient à mouiller, on devra, en allant chercher le mouillage, prendre toutes les précautions nécessaires en pareil cas.

En été, le mouillage dans toute la baie est regardé

comme sûr; en hiver, on ne doit mouiller que devant la ville et le plus près possible de la côte de l'Ouest.

Le phare qui vient d'être établi sur la pointe E. de l'anse de *Bueyes*, est situé de telle manière que dès qu'on l'aperçoit, on peut faire route dessus sans avoir à craindre les roches qui avoisinent la pointe de Coronilla. Un bâtiment placé au Sud du parallèle de cette pointe ne verrait pas le feu qui alors se trouverait éclipsé par la pointe Est de la baie de Lagunilla. Ce phare est tournant et à éclipses; il est élevé de 22^{m},74 au-dessus du sol, et de 51^{m},97 au-dessus du niveau de la mer; sa portée est d'environ 15 milles.

Le 26 avril 1837 au matin, nous étions encore à quelques milles dans l'Ouest de la pointe de *Coronilla*, lieu d'attérage ordinaire de Valparaiso, lorsque la brume et le calme, qui duraient depuis deux jours, furent enfin remplacés par une toute petite brise d'Ouest qui varia promptement vers le Nord, puis revint à l'Ouest à la nuit. Le soleil venait de se coucher lorsque nous arrivâmes à l'entrée de la baie, nous vîmes bientôt venir de Valparaiso toutes les embarcations des bâtiments de guerre qui se trouvaient sur la rade. Américains et Français vinrent nous remorquer. Avec cet utile secours nous prîmes promptement le mouillage.

Le lendemain 27, nous nous occupâmes d'amarrer la frégate pour les vents de Nord, dont la saison était arrivée; ce sont, sur cette rade, les vents les plus dangereux; ils occasionnent toujours une grosse mer, souvent des avaries, et même des sinistres.

Nous trouvâmes au mouillage de Valparaiso la frégate française la *Flore*, commandée par M. Lemarrant, la corvette l'*Ariane*, sous les ordres de M. Duhaut-Cilly qui commandait aussi la station du Chili et du Pérou, et le brick de 20 canons le *Dassas*, commandé par M. Daguenet, capitaine de corvette. La rencontre de bâtiments de son pays est toujours, pour un marin, une circonstance heureuse : on retrouve avec plaisir d'anciens camarades, et ces réunions momentanées ont une partie du charme des réunions de famille; car, à l'étranger, et loin de sa patrie, la rencontre d'un compatriote est presque toujours comme celle d'un ami; la rencontre d'un camarade comme celle d'un parent. Il se trouvait encore sur la rade de Valparaiso la corvette des États-Unis la *Peacock*, armée de 24 canons et portant le pavillon du commodore *Kennedy*. Cette corvette était venue des États-Unis au Chili, après avoir visité une partie des archipels de la Polynésie, et elle devait achever le tour du monde en retournant aux États-Unis par le cap Horn. La navigation de ce bâtiment avait été heureuse; l'équipage, en pleine santé, n'avait à regretter qu'un très-petit nombre d'hommes. Après une longue navigation, toujours rendue pénible par de nombreuses privations, on doit regarder comme une bonne fortune d'avoir échappé aux maladies contagieuses et aux ravages du scorbut qui, quoique beaucoup plus rare aujourd'hui, grâces aux améliorations introduites dans le régime alimentaire des matelots, aux soins donnés à la propreté des bâtiments et à

la conservation de l'eau, due à l'emploi des caisses en fer, n'en fait pas moins quelques irruptions à bord des bâtiments qui ont de longues traversées à faire dans des parages exposés aux brumes et aux pluies fréquentes. Dans ces circonstances atmosphériques, les équipages sont dans l'impossibilité de faire sécher leurs habits, par conséquent ils sont obligés de les porter humides, quelque bien approvisionnés qu'ils soient, d'ailleurs, en vêtements de rechange. L'air des entreponts est alors empreint d'une humidité chaude qui, je crois, est très-malsaine et pourrait bien être l'une des causes premières du scorbut. Toutes les fois qu'un équipage est soumis à ces influences fâcheuses, on remarque que les moindres plaies ou blessures prennent un caractère d'atonie qui les rend chroniques et très-difficiles à guérir.

Nous trouvâmes aussi sur la rade de Valparaiso une division de 15 bâtiments marchands transformés en corvettes de guerre, et placés sous les ordres d'un amiral chilien. Ces bâtiments étaient destinés à faire une expédition contre le Pérou, auquel le Chili venait de déclarer la guerre par suite de l'invasion du général Santa-Cruz, président de la république de Bolivie, sur le territoire de la république du Pérou. Les causes politiques de cette déclaration de guerre étaient fondées sur les craintes que devait inspirer, pour l'indépendance du Chili, la réunion de forces trop considérables entre les mains du général Santa-Cruz. Les autres causes d'un ordre moins élevé prenaient leur source dans l'inimitié personnelle qui

existait entre le vice-président du Chili, le général Portalès et le général-président Santa-Cruz. Quoi qu'il en soit, dans ces conjonctures, le Chili fit tous ses efforts pour former une coalition des républiques de la Plata, de l'Equateur et du Chili, afin de l'opposer à la fédération Pérou-Bolivienne. Les négociations qui furent entamées à ce sujet ne furent point couronnées d'un succès complet. Le Chili ne réussit, au moyen d'un subside, qu'à faire faire une vaine démonstration par la république de Buénos-Ayres contre celle de la Bolivie. La république de l'Equateur préféra conserver sa neutralité et attendre les événements.

Je retrouvai avec plaisir à Valparaiso l'ancien gouverneur don Ramon Cavareda, avec lequel j'avais eu des relations de service dans le cours de ma station sur le *Griffon;* cet officier a des formes polies, il est d'un commerce facile, et très-bienveillant. Je suis heureux de pouvoir, en rendant hommage à la vérité, lui témoigner toute ma gratitude pour les dispositions conciliantes que j'ai toujours rencontrées en lui dans mes rapports officiels pendant près de trois années sur les côtes du Chili. L'amitié qui semblait lier don Ramon Cavareda avec don Diego Portalès, un des hommes les plus marquants du Chili, et qui a rendu de grands services à son pays, faisait honneur à tous les deux, car elle prenait sa source dans leur dévouement à la patrie.

M. le gouverneur Cavareda se montra le même que précédemment : il m'accueillit avec empressement et m'accorda d'une façon gracieuse toutes les facilités

que je pouvais désirer pour le débarquement de nos instruments et l'établissement de notre observatoire. Nous profitâmes sans retard de ces bonnes dispositions, n'ayant que peu de temps à passer à Valparaiso.

Le 28 avril, notre observatoire fut établi à l'Almendral, dans la maison de MM. Green et Macferlane qui eurent pour MM. de Tessan, Lefebvre et Dubosq, chargés des observations de physique et d'astronomie, les attentions les plus aimables. Notre échelle, pour l'observation des marées, fut placée à l'extrémité du môle et suivie avec soin par le quartier-maître de timonnerie Rauline, marin plein d'intelligence et de zèle.

Nous nous occupâmes à bord de la frégate à remplacer nos vivres, notre eau et à faire faire dans le gréement les réparations devenues nécessaires : les voiles furent visitées, les charpentiers et forgerons furent occupés à réparer et à reconstruire la poulaine de la frégate, enlevée et démolie par les coups de mer, dans notre passage du cap Horn. Il nous manquait à bord une courbe pour faire quelques jambettes[1]; nons n'avons pu nous la procurer à Valparaiso : on manque presque toujours en ce port de bois de construction et de bois de mâture de grandes dimensions, on n'y trouve facilement que des planches et des bordages en bois du nord apportés par le commerce étranger ou en bois d'alercé venu de la Conception, de Valdivia et de Chiloë par les navires qui font le cabotage. Je fais cette remarque pour les

[1] Jambettes, petites pièces de bois courbes.

marins, parce que ce n'est pas la seule fois que des bâtiments se sont trouvés dans le même embarras que le nôtre, et qu'il me paraît utile de faire bien connaître les ressources que chacun des ports que nous avons visités peut offrir.

Le port de Valparaiso n'est en réalité qu'un mouillage dans une baie ouverte depuis le N. N. E. jusqu'à l'O. N. O. par le nord. Lorsque le vent souffle de cette partie, la mer devient très-grosse et le mouillage est dangereux.

Une circonstance heureuse, qui est due sans doute à la grande élévation des montagnes qui bornent la rade dans le sud, c'est qu'il est rare, dans les coups de vent de nord et de N. O., que le vent se fasse sentir avec force dans la baie; cela arrive cependant, et, lorsque la violence du vent se joint aux chocs répétés de la lame qui brise alors et déferle sur les bâtiments, ses effets sont souvent suivis de sinistres.

Dans l'hiver de 1823, les bâtiments mouillés sur cette rade éprouvèrent un violent coup de vent de nord; 17 navires furent brisés sur la côte, et quelques-uns périrent corps et biens. Il convient, toutefois, d'ajouter que ces événements sont rares, et qu'on ne se rappelle pas au Chili la perte de bâtiments de guerre sur cette rade. Cette observation donne lieu de penser que cette différence vient sans doute de ce que les bâtiments de guerre sont ordinairement mieux pourvus de moyens de sûreté que les navires du commerce.

La saison de l'hivernage commence en avril et finit en septembre; pendant tout ce temps, la rade est ex-

posée aux vents de N. et de N. O. Ces vents sont toujours accompagnés d'un temps couvert et pluvieux ou de brumes épaisses; la mer brise sur toute la côte, et elle est souvent assez forte pour empêcher toute communication avec la terre, même dans les endroits les mieux abrités de la rade. Les marins du Chili pensent que les vents de nord sont presque toujours annoncés par l'apparence des terres du nord de la baie. Lorsqu'en temps de calme ces terres deviennent très-claires et très-apparentes, elles indiquent du vent de cette partie, surtout si les montagnes au sud de Valparaiso restent chargées de nuages ou de vapeurs, et que ces indices soient accompagnés d'un abaissement du mercure dans le baromètre, dont l'observation est là fort importante : les vents de S. O. et de S. qui suivent, ramènent le beau temps et le ciel s'éclaircit.

Dans l'hivernage, les vents du S. O. au S. E. règnent assez fréquemment, mais excepté dans les coups de vent, ils sont rarement aussi forts pendant toute cette saison que pendant l'été.

L'été commence en septembre et finit en avril, c'est l'époque que les Espagnols nomment la saison des brises; le vent souffle presque toujours du S. O. au S. E.; plus régulièrement du S. S. E. au S. S. O.; la brise se fait dans la baie, entre huit heures et midi; elle va en fraîchissant jusque vers deux ou trois heures; elle diminue ensuite jusqu'au coucher du soleil. Pendant ce temps, elle varie de l'ouest vers l'est; le matin elle commence au S. O., et elle finit au S. E.

ou à l'E. S. E. : le calme lui succède dans les baies et sur la côte près de terre.

Vers minuit, une faible brise d'E. ou d'E. N. E. se fait sentir et dure jusqu'au jour en variant vers le nord, où elle cesse tout-à-fait : d'autres fois cette brise est plus légère encore et ne vient que par risées qui ne font que passer. Au large de la côte, le vent est plus assuré; il est aussi moins variable, puisqu'il ne change que du S. S. O. au S. S. E. Le matin il incline vers l'ouest, le soir vers l'est. On remarque que lorsque la brise commence de bonne heure dans la baie, elle se soutient plus tard dans la soirée; les brises prennent beaucoup de force pendant le jour, et deviennent parfois si violentes que les bâtiments qui ne sont pas bien amarrés sont exposés à dérader. Durant tout l'été l'atmosphère est toujours d'une admirable pureté, et il ne pleut presque jamais.

Lorsque les vents de nord soufflent dans l'été, ils ne sont pas de longue durée, et rarement ils prennent beaucoup de force. La rade, dans cette saison, est regardée comme très-sûre.

Il a été remarqué que dans les mauvais temps, à Valparaiso, les vents varient vers le N. O., où ils soufflent à grains avec de la pluie, et que de là ils passent ensuite à l'ouest. Cette direction qu'ils suivent fait que la partie de la rade qui avoisine le plus le Castel-Viejo [1] est celle qui offre le plus de sécurité pour le

[1] Vieux château ; nom d'un petit fort de huit canons qui bat le mouillage.

mouillage, puisqu'on y est plus tôt à l'abri du vent et de la mer. Cette position est aussi celle où le fond est le moins considérable et la tenue la meilleure ; mais l'espace convenable pour le mouillage étant peu étendu, afin qu'un plus grand nombre de navires puissent y jeter l'ancre, un règlement du port veut que tous les bâtiments soient amarrés de l'avant et de l'arrière. En hiver, la meilleure ancre est mouillée au large avec une longue touée, et le cap des bâtiments est tourné au nord : en été, ils sont amarrés en sens inverse ; ils ont tous le cap au sud et la touée la plus longue est portée dans cette aire de vent.

Les marées sont régulières dans la baie de Valparaiso ; elles ne donnent lieu à aucun courant bien sensible : les eaux paraissent faire le tour de la baie.

Le port de Valparaiso est le plus fréquenté du Chili, quoiqu'il soit l'un des plus mauvais de la côte ; il doit cette préférence à la route qui conduit à la capitale : c'est la seule voie par où l'on puisse commodément acheminer les marchandises destinées pour l'intérieur. Tout le commerce d'importation du Chili se fait par ce port, d'où il se répand dans toutes les parties de la république, soit par la route de Santiago, soit par la navigation du cabotage.

La place de commerce de Valparaiso est une des plus importantes par ses relations étendues ; elle est en quelque sorte comme l'entrepôt général de tout le commerce du grand Océan. Il n'est pas un bâtiment qui vienne dans la mer Pacifique, soit pour commercer sur les côtes occidentales d'Amérique, soit pour

se rendre en Chine, pour aller aux îles Philippines, aux îles Sandwich, à la côte N. O. de l'Amérique, en Californie, au Mexique ou à la Nouvelle-Hollande, qui ne fasse échelle dans ce port. Il ne faut excepter que les navires qui se livrent à la pêche de la baleine : ils portent avec eux tout ce dont ils ont besoin pour le temps présumé de leur pêche, et ils évitent ainsi, autant qu'ils le peuvent, les frais qu'occasionnent toujours les relâches.

La baie de Valparaiso est un lieu de relâche, très-convenable pour une armée ou pour une escadre. Le port offre toutes les ressources que l'on peut désirer en approvisionnements de mer et en vivres; cependant les bois de construction manquent tout-à-fait ou sont fort rares, comme aussi les bois qui servent à faire des pièces de mâture de grandes dimensions.

L'eau que l'on trouve à Valparaiso n'est point de très-bonne qualité; elle est difficile à faire en hiver, à cause de la mer qui brise incessamment sur la plage. Depuis peu, une citerne a été établie; elle facilite le prompt remplacement de cet objet de première nécessité; et le surcroît de dépense qu'elle occasionne se trouve plus que compensé par l'économie qui en résulte sur les réparations des chaloupes et canots qui, en faisant ce service, étaient fréquemment avariés en accostant la plage de l'Almendral, où il faut aller pour la faire. Ce service est fort pénible; à moins qu'on n'ait une manche à eau de 400 à 500 mètres, on est obligé de débarquer les barriques, qu'il faut ensuite rouler à la même distance sur le rivage.

Si un bâtiment avait besoin d'être caréné, cette opération ne pourrait être faite à Valparaiso que pendant l'été, encore obligerait-elle à prendre de grandes précautions et donnerait-elle beaucoup d'inquiétudes. Dans une nécessité pareille, il serait bien préférable, si c'était possible, de se rendre dans la baie de la Conception, ou dans celle de Coquimbo, où ce travail pourrait être exécuté en toute sûreté.

A raison des nombreux arrivages ou départs de bâtiments, Valparaiso est un des points de l'océan Pacifique où les relations avec l'Europe sont le plus suivies; les nouvelles y parviennent assez régulièrement en deux mois et demi ou trois mois, soit par la voie des Andes et Buénos-Ayres, soit par mer directement.

Les transactions commerciales les plus importantes du Chili se font avec l'Angleterre, la France et les États-Unis d'Amérique; les États du nord de l'Europe prennent aussi part à ce commerce, mais dans des rapports d'intérêts beaucoup moindres.

Les objets d'importation consistent en produits des manufactures de l'Europe et de l'Inde, en fers, aciers, thés, cafés, sucres, et enfin en vins et eaux-de-vie en petites quantités.

Les principaux objets d'exportation, en retour, sont : les cuivres en fonte, l'or et l'argent monnoyés et en lingots, les blés, les légumes secs, les cuirs, les laines, etc.

Avec quelques encouragements donnés à l'industrie agricole, les chanvres pourraient devenir un ob-

jet intéressant du commerce d'exportation ; le Chili en produit de deux espèces, de rouges et de blancs qui sont de qualités égales à celles des meilleurs chanvres de la Russie : cette culture n'a point encore pris l'extension dont elle est susceptible et que le gouvernement de ce pays s'empressera sans doute de favoriser, lorsqu'il s'occupera des encouragements à donner à l'agriculture, cette branche si intéressante de l'économie politique.

Les céréales s'embarquent dans le port même de Valparaiso, dans ceux de San-Antonio, de la Conception et de Bilbao, à l'embouchure du Rio-Maulé ; les cuivres bruts s'embarquent à Valparaiso, à Coquimbo, à Huasco et à Copiapo ; les cuirs, les suifs et les laines à Valparaiso et dans les ports du sud du Chili.

La ville de Valparaiso est un mauvais point militaire, elle est dominée de tous les côtés ; les fortifications qui existaient autrefois sont ruinées ou abandonnées : on n'entretient plus que le petit fort du *Castel-Viejo* qui ne sert qu'à rendre les saluts : ce ne serait pas un poste tenable contre un seul bâtiment de guerre un peu armé.

La ville de Valparaiso, bâtie au pied des montagnes élevées qui viennent tomber presqu'à pic sur la baie du même nom, qu'elles abritent des vents de S. O. et d'O., ne consiste qu'en une seule rue, en une seule place. La rue longe la plage, et, comme elle, elle est assujétie au tracé sinueux commandé par l'escarpement des montagnes. Ces montagnes, par leur rencontre, forment entre elles plusieurs ravins qui sont

désignés sous le nom de *quebradas*. Sur la déclivité des coteaux de ces quebradas, on a ouvert des tranchées pour l'établissement de petites habitations qui se trouvent ainsi échelonnées sur les flancs de ces montagnes comme si elles étaient posées sur des gradins. Ces cases communiquent de l'une à l'autre, tantôt par des sentiers à peine praticables , tantôt par des escaliers : toutes ces petites maisons sont blanchies à la chaux, et sont construites dans des dimensions très-exiguës; la plupart n'ont qu'une chambre dans laquelle on forme un réduit souvent sans fenêtres : c'est là que se place le lit ; il est ordinairement tenu avec une propreté très-remarquable. Dans le reste de l'aire de l'appartement, on voit une table à manger, des coffres pour loger les vêtements ou le linge, et quelques meubles de ménage : le sol n'est pas toujours carrelé, mais il est presque toujours couvert de nattes. Ces habitations nombreuses, situées dans les quebradas, sont habitées par la classe active et laborieuse des ouvriers de toutes professions ; ce sont les véritables faubourgs de la ville. La rue et la place sont occupées par de beaux magasins, bien approvisionnés de toutes sortes de marchandises de première nécessité et de luxe, et aussi par les comptoirs des négociants étrangers de toutes nations qui reçoivent en consignation les bâtiments de leurs pays. On voit à Valparaiso des maisons de commerce tenues par des Français, des Anglais, des Américains, des Allemands, etc., etc. Ces étrangers sont assez nombreux pour former entre eux des sociétés indépendantes les

unes des autres ; chacune d'elles conserve ses mœurs, ses goûts, ses habitudes et son caractère national. Cette fidélité aux traditions nationales et aux habitudes puisées dans la famille et dans l'éducation est surtout remarquable parmi les Anglais qui y tiennent jusqu'à l'entêtement. Un Français, un Allemand, un étranger quelconque qui se marie au Chili devient Chilien ; un Anglais qui se marie ne change pas : c'est sa femme qui devient Anglaise. De là, des influences qui, pour être partielles et peu nombreuses, ne laissent pas, à la longue, de produire des effets qui ne sont pas moins favorables à la politique qu'au commerce de la mère-patrie.

L'aspect général de Valparaiso n'a rien qui annonce une grande ville : cette vue donnerait plutôt une opinion contraire. Cependant, de la rade, on remarque le beau magasin de la douane surmonté d'une tour à horloge, quelques maisons à un étage avec balcons couverts et un môle en bois qui sert de débarcadère. Mais, devant cette ville de si mince apparence, on voit toujours, surtout de septembre en avril, un grand nombre de bâtiments marchands de toutes nations qui décèlent la véritable importance de cette place de commerce.

Vers 1819, époque de l'émancipation du Chili, Valparaiso n'était encore qu'un lieu presque misérable ; cette ville comptait à peine 5,000 habitants ; mais aussitôt que la mémorable expédition du général San Martin eut, par ses succès, amené l'indépendance du Chili et par suite l'ouverture de ses ports à tous les pavillons, la population de Valparaiso prit un ac-

croissement de plus en plus rapide, au point qu'en 1831, on comptait déjà plus de 20,000 habitants, et que cette même population, en 1837, n'était pas évaluée à moins de 30,000 âmes.

Dès l'ouverture du port de Valparaiso au commerce étranger, l'on vit arriver successivement les navires du commerce de toutes les nations, tous empressés de profiter de la cessation des affaires entre l'Espagne et son ancienne colonie. Après ces premiers essais commerciaux, le nombre des bâtiments étrangers s'est accru chaque année, comme aussi l'importance des relations qu'ils avaient entamées. Ces premiers succès amenèrent bientôt à Valparaiso la création de maisons de consignations formées par des étrangers de tous pays; depuis, le nombre de ces maisons et leur prospérité ont toujours été en augmentant. C'est ainsi que les Américains des Etats-Unis se sont mis en mesure de fournir au Chili, presque à l'exclusion des autres nations, la plupart des meubles qui sont aujourd'hui en usage dans ce pays; ils y portent encore des salaisons, des farines, des tafias, des thés, et aussi des tissus de coton écru, produits de leur industrie, ainsi que d'autres objets manufacturés qu'ils tirent même d'Europe. Cette marine du commerce a une telle mobilité et navigue à si peu de frais que c'est à bon droit qu'elle s'est acquise la dénomination de roulage des mers.

Les Anglais, par le bon marché de leurs produits, sont parvenus à approvisionner le Chili de la plus grande partie des faïences, quincailleries ou autres

objets d'un usage journalier et de première nécessité, indispensables à tous les habitants ; ils fournissent encore à la consommation de ce pays toutes les étoffes de molleton dites *bayetas*, dont ils approvisionnaient autrefois le commerce espagnol, qui les écoulait ensuite dans le Chili et dans les autres colonies d'Amérique relevant de la métropole.

C'est ainsi qu'en devançant dans l'industrie toutes les nations, les Anglais se sont emparés du commerce du monde et qu'ils ont imposé partout le goût et le besoin de leurs produits. L'habitude est pour les peuples, comme pour les personnes, une espèce de puissance occulte à laquelle on obéit sans trop s'en rendre compte, et souvent même sans s'en douter ; un grand moyen pour l'exploiter est de la faire naître ou de s'y conformer si elle existe ; or, c'est justement là un des grands secrets mis en pratique avec tant de bonheur par nos voisins.

Les Anglais ont encore réussi à introduire au Chili l'usage du thé, qu'ils y importent en concurrence avec les Américains. La consommation de cette denrée augmente rapidement et cet article aujourd'hui a déjà pris de l'importance. Le commerce anglais envoie aussi au Chili des draps, des soieries, des fers, des aciers, des chaînes de mouillage et des ancres

Les bâtiments français apportent au Chili une grande partie des soieries qui s'y consomment ; ce produit de notre industrie jouit sur ce marché d'une faveur soutenue qu'il doit à la fraîcheur, à l'élégance et à la beauté des tissus de Lyon et de Nîmes. Le com-

merce français expédie encore des draps fins, des batistes, des cotonnades dites rouenneries, guingamps, etc. Il a importé le premier au Chili les papiers peints pour tentures; le luxe qui s'introduit dans l'ameublement des maisons, comme dans les mœurs, en rend l'usage plus indispensable et plus général; on ne se contente plus d'une simple peinture au lait de chaux, et la consommation de ces papiers augmente de jour en jour. Tous les articles de mode ou de toilette connus dans le commerce sous la désignation d'articles de Paris, sont très-recherchés et font partie de toutes les cargaisons. Nous exportons encore pour le Chili des vins, des eaux-de-vie, des liqueurs, des sucres raffinés, etc., etc.

Le Chili, comme tous les Etats de l'Amérique, manquant en général de voies de communication; les expéditeurs de marchandises pour ces contrées ne doivent jamais négliger de faire faire tous les ballots ou colis de dimensions et de poids qui permettent de les transporter dans l'intérieur à dos de mulets. Ces dispositions sont essentielles; elles favorisent la vente et sont surtout indispensables pour les marchandises expédiées pour la Bolivie, le Pérou, la république de l'Equateur, celles du centre de l'Amérique, et enfin, pour toute la côte occidentale du Mexique, y compris celles des deux Californies.

Les bâtiments du nord importent au Chili des bois de mâture, des bois en planches, des toiles à voiles, des cordages, des goudrons, des fers et des objets manufacturés.

Avec cette activité toujours croissante et cette augmentation de concurrence sur le marché de Valparaiso, non-seulement on a vu la population de ce pays prendre un développement de plus en plus grand, mais la prospérité s'est accrue dans une proportion plus rapide encore. Cet état florissant de Valparaiso a eu une heureuse influence sur toute cette contrée, et particulièrement sur la petite ville de *Quillota* qui, située à 14 lieues de Valparaiso, dans un bassin d'une grande fertilité, au pied d'une montagne très-élevée, de forme conique, connue sous le nom de *Campana* [1], envoie à Valparaiso avec profusion et avec une grande variété, les meilleurs fruits et les plus beaux légumes. Cette ville doit à ces relations nouvelles une augmentation de population et de richesses considérable et progressive.

Le village de l'Almendral, que l'on trouve presque en sortant de Valparaiso, au milieu d'une plaine sablonneuse, formée par le retrait sur le rivage des montagnes de Valparaiso, et de celles de la chaîne des *Sept-Sœurs*, n'était encore, en 1819, qu'à peine tracé par les deux chemins qui, de Valparaiso, mènent, l'un à Santiago, l'autre à Quillota. A cette époque on voyait seulement sur ces chemins quelques petites cases et des clôtures de jardins : peu à peu de nouvelles maisons ont été construites, de nouveaux jardins ont été créés, enfin, ces constructions se sont multipliées avec une telle rapidité qu'aujourd'hui l'Almendral a

[1] Cloche, nom qu'elle prend de sa forme.

pris une grande extension ; on y voit de belles maisons, de beaux magasins, une belle place, une grande église, un hôpital et une caserne. Les rues sont larges et percées à angles droits; en un mot, l'Almendral tend à devenir la ville principale, et Valparaiso le faubourg ou le port.

Si Valparaiso a grandi en population et en richesses, l'administration n'est point restée en arrière : elle aussi a fait de grands progrès, et il me paraît qu'il y aurait de l'injustice à ne point lui attribuer une bonne part dans les améliorations obtenues, et à ne pas reconnaître que c'est en partie à son influence que le commerce doit sa prospérité.

La séparation du Chili de sa métropole, trouva le pays non encore préparé à cette émancipation, et dans les premiers temps, le pouvoir espagnol renversé ne fut, pour ainsi dire, remplacé par aucun autre ; c'est sans doute à cette circonstance qu'il faut attribuer tous les désordres qui existèrent à Valparaiso vers ce temps-là : les équipages des bâtiments étrangers, n'étant point contenus, se livrèrent à tous les excès de la débauche ; cette licence portée au plus haut degré, ne tarda pas à provoquer à tous les crimes : les vols et les assassinats se multiplièrent à tel point que dès le coucher du soleil il n'était pas sûr de parcourir les rues qui, alors, n'étaient point éclairées. On ne passait pas non plus, sans courir un véritable danger, dans un endroit du chemin de Valparaiso à l'Almendral, qui était rétréci par une roche escarpée et creusée en forme de caverne qui s'avançait là jus-

qu'au rivage. Ce passage était tellement redouté que les habitants eux-mêmes lui ont donné le nom de petit *cap Horn*, par allusion à l'effroi que causait autrefois le dangereux passage du cap de ce nom.

Toutefois, l'administration du Chili paraît avoir pris une marche régulière depuis l'avénement du général Prieto à la présidence; cette amélioration s'est surtout fait sentir depuis l'accession de Portalès au pouvoir comme vice-président. C'est à cet homme remarquable que le Chili est redevable de ses plus belles institutions et de l'exécution des travaux les plus utiles, entrepris depuis l'indépendance. Portalès était doué d'un caractère très-ferme, il avait un jugement droit et une rare perspicacité pour une personne qui n'avait pas reçu une brillante éducation et qui n'avait pas été à même de s'instruire par l'expérience, car il était jeune et n'avait jamais voyagé : il était l'œuvre de lui-même. Portalès, d'ailleurs, portait l'amour de la patrie au plus haut degré, et son exaltation, sous ce point de vue, le rendait souvent injuste pour les étrangers qu'il admirait en secret, mais qu'il détestait et qu'il enviait par jalousie nationale. Ce ministre qui, par sa rigidité de principes, avait soulevé tant d'inimitiés contre lui pendant sa vie, est mort, lâchement assassiné par un officier qu'il avait élevé et comblé de faveurs : sa mort a laissé un grand vide au Chili, où sa perte sera de plus en plus vivement sentie avec le temps. Portalès a encore prouvé en mourant que son désintéressement n'était pas moins grand que son patriotisme; il n'a laissé aucune fortune après

avoir exercé, pendant nombre d'années, les plus hautes fonctions de la république.

C'est à Portalès, à sa persévérance, à son courage même, que le Chili est redevable de l'organisation de la garde nationale : nous l'avons vu à Valparaiso ne s'épargner aucune peine, aucune veille, pour réussir à organiser et à instruire ces milices, pour surmonter enfin les difficultés sans nombre que la population entière, pour ainsi dire, opposait incessamment à l'établissement de cette institution que tout le monde aujourd'hui reconnaît comme très-utile au pays. C'est à l'influence de Portalès que sont dus la création d'une école militaire et l'établissement d'un séminaire à Santiago : la réforme d'un clergé, si généralement dépravé que l'était celui du Chili, lui paraissait un des besoins les plus pressants de la république. Valparaiso doit à cet infatigable administrateur l'établissement d'un hôpital situé à l'Almendral, dans un ancien couvent, celui d'une caserne, le môle et les magasins de la douane.

La police de Valparaiso, que nous avons vue si mauvaise qu'il était dangereux de sortir après le coucher du soleil, a été réorganisée par Portalès, et elle est devenue aujourd'hui l'une des plus parfaites et des moins incommodes qui soient au monde; c'est surtout sous le gouvernement de don Ramon Cavaréda qu'elle a atteint le plus grand degré de perfection. On peut actuellement parcourir Valparaiso, ses *quebradas* et ses environs, de jour et de nuit, avec la plus parfaite sécurité. Cette police est faite par deux brigades de

surveillants qui sont chargées, l'une du service de nuit, l'autre du service de jour ; chacune reçoit ses instructions directement de ses chefs qui les transmettent, *à l'ordre*, à leurs subordonnés. Chacune des brigades est formée de deux divisions, dont l'une fait le service à cheval, et l'autre à pied. Les hommes qui composent la brigade de nuit sont tous armés d'un sabre et de pistolets, et ils ont des sifflets pour se communiquer. Ils parcourent incessamment les rues et les chemins; ils s'assurent, en passant, de la fermeture des portes des maisons et des magasins; ils avertissent des accidents de feu, et ils crient sans cesse l'heure et le temps qu'il fait : de cette dernière obligation est sans doute venue la dénomination de *serenos*, sous laquelle on les désigne. Cette institution est très-probablement calquée sur celle des *clapper-men* de Hollande ou sur celle des *watch-men* d'Angleterre, dont le service est semblable; quelle qu'en soit l'origine, cette organisation est précieuse par son utilité.

Comme dans bien d'autres pays, pendant longtemps au Chili, les condamnés à la déportation pour délits politiques, et les condamnés à la même peine pour crimes de vols et d'assassinats, étaient confondus et envoyés à l'île de Juan-Fernandez qui servait de *presidio* au Chili; par une mesure pleine de sagesse et de philantropie, due encore à Portalès, cet état de choses a cessé depuis 1834, et les condamnés pour crimes ont été retirés de *Juan-Fernandez*, pour être formés en bandes de vingt et être employés aux travaux forcés d'utilité publique. C'est

ainsi que chaque bande a reçu pour logement une *charrette-bagne* pouvant contenir vingt places : l'apparence de ces bagnes est celle qu'auraient nos cabanes de bergers si elles étaient montées sur de grandes roues ; à chaque extrémité, ces baraques ont extérieurement une guérite pour les factionnaires. Plusieurs *charrettes-bagnes* sont dirigées sur le lieu des travaux à exécuter, et elles sont mises sous la surveillance d'un piquet de cavalerie. Dès le jour, on fait descendre les condamnés pour les mettre au travail ; chaque soir on les fait rentrer pour les renfermer : chacune de ces charrettes contient les vivres des condamnés et les outils à leur usage.

Depuis l'organisation de ces bagnes ambulants, les condamnés ont été employés à plusieurs grands travaux d'utilité publique, et particulièrement au chemin qui mène de Valparaiso à Quillota : cette voie de communication qui était à peine praticable pour des bêtes de somme, est devenue, par ces travaux, très-bonne pour des voitures.

On a déjà tant parlé du Chili et tant écrit sur les mœurs et sur les coutumes de ses habitants, qu'il ne reste que bien peu de chose à dire sur tous ces sujets, encore ce peu diminue-t-il chaque jour, car au Chili, comme dans toutes les parties du monde visitées par les Européens, chaque jour aussi les sociétés tendent à s'assimiler ; partout les couleurs locales disparaissent avec rapidité pour faire place à cette triste et ennuyeuse uniformité qui fait perdre aux voyages le plus grand attrait qu'ils avaient et qui ne provenait en effet

que de la variété qui existait entre les coutumes, les mœurs, et, pour ainsi dire, entre les modes de tous les pays.

La société au Chili est très-avancée et très-agréable, elle a fait de rapides progrès depuis l'indépendance, c'est à tel point qu'il y aurait aujourd'hui peu de différence à faire entre un salon de Santiago et un autre salon de Londres ou de Paris. L'éducation est très-répandue. On en sent toute l'importance, et on a pris les meilleurs moyens de l'étendre; il y a un assez bon collége à Santiago, et beaucoup de jeunes gens sont envoyés, chaque année, faire leurs études en Europe.

L'éducation des femmes est encore plus soignée : dès 1818 ou 1820, il s'est créé, dans la capitale, une pension de jeunes personnes qui était dirigée par une dame française, ancienne élève de madame de Campan. Cette dame, après avoir fait partie de la cour de l'île d'Elbe, avait suivi au Chili, où elle est devenue veuve, un Anglais qu'elle avait épousé. Cette institution a formé aux bonnes manières quantité de jeunes femmes qui y ont reçu une éducation aussi complète qu'il eût été possible de la recevoir en Europe. La plupart de ces dames sont musiciennes; presque toutes comprennent ou parlent le français, et elles ont été exercées à tous les ouvrages d'aiguille qu'il convient qu'une femme sache. Il y a peu de maisons au Chili, soit à Santiago, soit à Valparaiso, où l'on ne trouve un piano.

Les dames du Chili suivent les modes françaises

avec bien plus d'empressement qu'on ne le fait dans beaucoup de parties de la France; cependant elles retiennent quelques habitudes locales qui, malgré leur costume européen, leur conserve un caractère particulier qui leur sied à merveille. Les Chiliennes sont en général grandes et très-bien faites, avantages précieux qui leur donnent une tournure pleine de grâces; elles sont d'ailleurs très-blanches; leur teint est plein de fraîcheur et d'éclat; leurs yeux sont d'une beauté remarquable et leurs cheveux ordinairement noirs sont à profusion : ils tombent presque jusqu'à terre; elles ne peuvent retenir ces magnifiques chevelures avec un seul peigne, elles en emploient deux et quelquefois trois pour cet usage; d'autres fois, elles laissent flotter, au gré du hasard, ces beaux cheveux sur leurs épaules; ou bien encore, séparés en plusieurs tresses qui se terminent par des nœuds de rubans, ils tombent naturellement. Jeunes, les Chiliennes ont aussi de belles dents, mais malheureusement il paraît que la plupart perdent cet agrément de très-bonne heure. Cette détérioration prématurée est très-déplorable; elle pourrait être attribuée à l'habitude qu'ont les femmes d'être toujours coiffées en cheveux, ou peut-être aussi à l'usage fréquent qu'elles font du maté[1], qu'elles boivent tout bouil-

[1] Ou aujourd'hui le thé, qui le remplace assez généralement dans la haute société. Le maté est une boisson faite par une infusion de l'herbe du paraguay dans de l'eau bouillante. Ce breuvage étant sucré se sert dans un vase de forme sphérique, et il se boit par aspiration, au moyen d'un chalumeau ou d'un tube en argent terminé par une boule percée de petits trous, pour empê-

lant. Toutes les femmes du Chili portent leurs robes très-courtes, et laissent voir un bas de jambe très-fin et un joli pied, toujours chaussé avec élégance et beaucoup de soin. Naguère, une femme qui se respectait un peu ne pouvait porter que des souliers de satin, même pour sortir à pied dans les rues. Un usage aussi très-répandu parmi elles, à quelque classe qu'elles appartiennent, est d'avoir presque constamment un châle sur les épaules, soit à la promenade, soit dans l'intérieur de leurs maisons, soit dans les soirées et dans les bals; elles ne le quittent que bien rarement et même pas toujours pour danser. Ce châle n'est point porté comme en Europe, les dames se drapent avec ce vêtement d'une façon toute particulière qui n'est pas sans grâces; quelquefois, le soir, dans les rues, elles le posent sur leur tête à la manière du voile des Génoises.

Une autre coutume des Chiliennes, qui est également suivie par toutes les femmes de l'Amérique, autrefois espagnole, c'est d'avoir des fleurs naturelles dans les cheveux; elles donnent, pour cet usage, la préférence au jasmin, aux œillets et aux fleurs de couleur ponceau. Lorsque ces fleurs sont entières,

cher l'herbe, qui doit rester dans le vase, de s'introduire dans le chalumeau et dans la bouche avec la liqueur. On ne sert qu'un vase de maté pour toute une société; chacun boit à son tour; on remet seulement de l'eau bouillante et du sucre sur l'herbe lorsque le vase s'épuise. Cependant, depuis bien des années déjà, cette coutume n'est plus générale; dans les grandes maisons on fait servir un maté pour chaque personne.

sans être séparées de leurs tiges, cette parure répand sur elles un parfum de fraîcheur qui va très-bien; mais lorsque, par exemple, elles arrachent toutes les fleurs du jasmin pour les piquer de tous côtés dans leurs cheveux, cet ornement est disgracieux; vues à quelque distance, elles semblent alors avoir la tête couverte de papillottes : cette disposition serait tout au plus passable pour un enfant.

De cette mode de porter des fleurs dans les cheveux, il en est venu une autre tout aussi répandue; elle me semble gracieuse et caressante, sans doute parce qu'en France ce serait la preuve d'une douce bienveillance, mais au Chili elle ne paraît être qu'une attention sans conséquence. Dans les visites que l'on rend aux dames, il est dans les convenances de prendre congé d'elles avant de sortir : manquer à cette formalité, serait manquer de savoir vivre; c'est au moment de cette séparation, lorsqu'elles tiennent à vous bien recevoir, qu'elles vous offrent des fleurs; elles les prennent dans les vases qui se trouvent sur des consoles ou sur des guéridons, quelquefois aussi elles les retirent de leurs cheveux; c'est dans ce cas une marque de distinction particulière, une attention plus grande, plus délicate et plus affectueuse dont quelquefois on serait heureux d'être l'objet, si l'on ne savait que, d'après les coutumes, ce n'est jamais qu'un compliment qui ne dépasse pas les bornes de la politesse.

Un assez grand nombre d'Anglais se sont établis et mariés au Chili, où, comme partout, ils ont porté leurs

habitudes domestiques : ils ont introduit dans leurs nouvelles familles ces mêmes coutumes qui, bien que de date récente encore dans le pays, semblent déjà faire impression sur la société. C'est ainsi que l'usage du thé a remplacé celui du maté qni se prenait à toute heure du jour et à toute occasion. Lorsqu'on recevait une visite, il était dans les convenances de faire servir un maté, comme il est de bonne politesse en Hollande, d'offrir des pipes ; à Constantinople, du café ; aux îles Marquises, sa femme, sa mère ou sa fille. Singuliers rapprochements!... *Natura semper sibi consonat*; plus on y réfléchit, plus on trouve que les hommes se ressemblent, bien que placés dans des conditions sociales tout-à-fait différentes. Il est évident ici que tous ces peuples, par ces usages particuliers, si dissemblables entre eux, expriment cependant une même pensée, une même intention, seulement la manifestation de leur politesse est rendue par des moyens aussi variés que le sont leurs mœurs et leur éducation.

Les officiers de la marine, que la nature de leur service conduit en un très-grand nombre de pays étrangers, n'ont pourtant que bien rarement l'occasion de visiter l'intérieur de ces mêmes pays; leurs obligations journalières de service, comme aussi les ordonnances, les retiennent dans les ports ou sur les côtes. Cependant des circonstances particulières d'intérêts politiques se présentent quelquefois et les obligent à interner ; c'est alors qu'ils peuvent étudier par eux-mêmes des contrées que sans cela ils eussent peut-être habitées longtemps sans les connaître autrement

que par traditions ou pour les avoir vues seulement de la mer, en passant.

Une infraction au droit des gens ayant été commise par le gouvernement du Chili envers notre consul général chargé d'affaires; M. Henry de Villeneuve, capitaine de vaisseau, qui commandait la station du Chili, dont je faisais partie sur le brick le *Griffon*, m'envoya à Santiago pour réclamer du président le redressement des griefs dont nous avions à nous plaindre. Je n'entrerai pas dans les détails de cette affaire désagréable pour ne point récriminer, je me bornerai à dire que je trouvai près de M. le président Prieto un accueil plein de franchise et de loyauté, et qu'il donna des ordres immédiats pour réparer, autant qu'il était en lui, des torts auxquels il n'avait sans doute point participé.

Ce voyage, que j'entrepris pour un service public, m'a laissé des souvenirs que je vais retracer ici, parce qu'ils feront connaître quelques particularités de ce pays, qui offre un si grand intérêt et provoque tant de sympathies.

Pour se rendre de Valparaiso à Santiago, il n'y avait à cette époque que deux manières de voyager : c'était à cheval ou en cabriolet qu'il fallait aller. Je préférai, comme la plus commode, cette dernière voie, et j'entrai en composition avec le chef d'un établissement qui traita avec moi pour le *birlocho*[1], pour les chevaux, le *capatas*[2] et les postillons. Le capatas

[1] Birlocho, nom que l'on donne à un cabriolet au Chili.

[2] Capatas, conducteur.

se charge de votre sûreté jusqu'à la capitale; il vous assure contre les voleurs et contre les assassins, et il répond de vous à la police; le capatas, enfin, est un homme important; c'est le chef du convoi; c'est votre sauve-garde. Il est aussi utile pour le voyageur dans le Chili qu'un drogman est indispensable pour parcourir le Levant. Mon traité fut bientôt fait; je me conformai à l'usage et je payai une once d'or pour tous les frais de route, non compris la nourriture. On mit à ma disposition un birlocho semblable en tout à nos cabriolets de place en France; il fut attelé de deux chevaux, dont l'un fut mis dans le brancard; l'autre, placé en couple, était retenu par une courroie attachée seulement à la sangle du *pélion*[1], seul point de traction. Ce cheval, qui était aussi celui du postillon, s'attelait tantôt à droite, tantôt à gauche, selon la disposition du chemin à parcourir : il occupait toujours le côté du ravin.

Dès que toutes les dispositions furent prises, le capatas, homme d'une trentaine d'années, de fort bonne mine, bien monté et bien armé, vint prendre mes ordres à la maison du consul de France; il amenait en même temps mon équipage. M. Perseval, chancelier du consulat de France, devait m'accompagner : nous montâmes aussitôt en voiture et nous partîmes au grand galop de nos coursiers; ils ne

[1] Espèce de selle en usage au Chili et au Pérou; elle est composée de plusieurs couvertures en laine et en cuir tanné, et elle sert de lit au voyageur.

connaissaient que cette allure, sous laquelle nous continuâmes presque toujours sans avoir égard ni aux ravins, ni aux montagnes. Il était cinq heures du soir lorsque nous partîmes; nous traversâmes rapidement l'Almendral, et nous arrivâmes sur le sommet des montagnes qui dominent Valparaiso, au moment où le soleil allait s'abîmer au milieu des eaux; la vue de la ville, de la rade et de la côte, que nos regards allaient chercher presqu'à nos pieds en plongeant au milieu d'une transparence vaporeuse, offraient, en ce moment, rendu solennel par la fin du jour, un tableau très-pittoresque et fort attachant. Nous vîmes les bricks de guerre français le *Nisus* et le *Griffon* amener leurs pavillons qui, pour la seconde fois de la journée, étaient salués par les équipages de ces bâtiments; mon compagnon et moi, par un mouvement spontané, nous saluâmes aussi ce symbole de la patrie. Cette déférence, ces honneurs rendus au pavillon national, chaque fois qu'on le hisse le matin et chaque fois qu'on l'amène le soir à bord des bâtiments de l'Etat, rappellent à chacun le plus impérieux de ses devoirs envers la patrie. Cette cérémonie, en pays étranger, ressemble encore, par sa solennité, par les souvenirs qu'elle évoque, et par les émotions quelle cause, à une prière faite pour le salut de la France et pour sa prospérité! Dans ces souvenirs, dans ces émotions, tout est compris; ils renferment tout ce qui est cher au cœur de l'homme : famille, parents, amis, et jusqu'aux lieux qu'il a connus. On tremble pour une vieille mère dont la santé chancelante promet peu de jours, pour un père âgé dont

on n'a pas de nouvelles. On craint l'oubli avant le tems et l'inconstance de ceux que l'on aime; en descendant dans son cœur, on se rassure cependant, car il semble que les affections les plus tendres, comme l'amour de la patrie, s'exaltent et se développent par l'absence et par l'éloignement.

Notre capatas, peu au fait de nos habitudes nationales, se mit à rire en nous voyant saluer; il pensa que nous étions fous ou tout au moins il nous prit pour des païens, car il s'imaginait que c'était au soleil que s'adressaient nos hommages. Son erreur, en effet, était bien excusable, car nous étions tout près du pays des Incas, ces illustres enfants du soleil.

Nous fûmes distraits de ces pensers par l'arrivée d'une troupe de douze à quinze chevaux libres que chassait devant lui un jeune Chilien d'une petite physionomie ouverte et fort intelligente; il était vêtu d'un puncho bleu rayé de blanc; il portait un chapeau de feutre en forme de pain de sucre, à larges bords rabattus, et il tenait à la main un *lazo*[1], qu'il maniait

[1] Lazo, instrument formé avec une corde en lanières de cuir de bœuf de 50 mètres de long, terminé par un nœud coulant : les Chiliens, les Buénos-Ayriens, et en général tous les paysans de l'Amérique espagnole s'en servent avec une adresse remarquable. C'est un instrument d'un usage journalier pour prendre les chevaux ou les bêtes à cornes qu'ils veulent atteindre, pour les abattre et en retirer la peau. Ils en font encore usage pour la chasse au tigre et dans leurs guerres; ils l'ont employé quelquefois contre des troupes d'infanterie pour enlever des factionnaires ou des maraudeurs.

Pour retirer de l'usage du lazo tout l'avantage qu'on peut en

avec une grâce et une facilité qui annonçaient déjà un long exercice dans l'usage de cet instrument si redoutable dans les mains des *guassos*[1]. J'appris que cette troupe de chevaux devait nous servir de relais; elle galopait en avant du birlocho; le capatas se tenait tantôt sur les côtés, tantôt en avant, et quelquefois aussi en arrière, ce qui ne tarda pas d'arriver, et nous le perdîmes tout-à-fait pendant longtemps, ce qui fut cause (nous le pensions dans ce moment) que vers dix heures nous nous égarâmes pendant l'obscurité profonde qui nous environnait; notre postillon prit à droite, à travers la plaine, une direction qui devait, nous disait-il, abréger le chemin; mais bientôt il sembla ignorer si complétement où nous étions, que nous errâmes à l'aventure, tantôt à droite, tantôt à gauche, sans trop savoir où nous allions. Enfin nous aperçûmes un feu, qui, selon les conjectures de notre guide, devait être celui d'un roulier en bivouac sur la route; nous nous dirigeâmes donc vers la lumière que nous apercevions et bientôt les prévisions du postillon se trouvèrent justifiées. Le feu que nous avions vu avait été allumé pour faire cuire le souper de la famille du conducteur

attendre il ne suffit pas d'avoir beaucoup d'adresse, il faut aussi que le cheval que l'on monte soit habitué à cet exercice. Dès que le lazo est lancé, le cavalier tourne son cheval, qui doit, dans ce moment, se préparer au choc qu'il va recevoir à l'instant où le lazo sera tendu par la résistance. Les chevaux exercés s'inclinent sur leurs quatre jambes du côté opposé au lazo, qui est toujours attaché à la sangle du pélion.

[1] Guasso, paysan chilien.

d'une énorme voiture de roulage, qui, selon l'usage, faisait de sa charrette son domicile habituel et celui de sa famille : cette famille nomade se composait de sa femme et de trois enfants en bas âge; le plus jeune était couché sur les genoux de sa mère, qui, à la lueur d'un feu pétillant, lui tenait la tête et s'occupait à lui donner des soins de propreté; les deux autres enfants, accroupis comme elle auprès du feu, jouaient avec un petit chat, pendant qu'un beau morceau de bœuf, embroché avec une branche d'arbre dont les deux bouts reposaient sur deux cailloux placés au vent du feu, rôtissait pour le souper de la famille, qui, après ce repas, devait chercher le repos dans la niche pratiquée pour son usage, dans le devant de la charrette.

Dès que la nuit arrive, ces rouliers s'arrêtent; ils placent leur charrette parallèlement à la route, ou du côté du vent, lorsqu'il vente ou qu'il pleut; ils rangent ensuite les bœufs de leur attelage, de manière à former une espèce de camp retranché au milieu duquel ils s'établissent; leurs chiens sont placés en sentinelles, et veillent à la sûreté commune; la famille couche en plein air, si le tems est beau; elle se retire dans la cabane de la charrette, si le tems est mauvais. Dès que le jour se fait, le convoi se remet en marche. Ces voitures emploient ordinairement huit à dix jours à parcourir la distance de Santiago à Valparaiso, qui est d'environ 40 lieues.

Nous avions à peine retrouvé la grande route, que le capatas nous rejoignit; il se lamenta beaucoup sur le petit désagrément que nous venions d'éprouver, qui

dans le fait, n'était point dû au hasard autant qu'à une mesure préméditée prise pour nous retarder. Et en effet, M. le vice-président Portalès, ayant été informé de mon départ pour Santiago, avait aussitôt expédié son secrétaire au président Prieto, et très-vraisemblablement le détour qu'on nous avait fait prendre n'avait eu pour but que de lui laisser gagner du temps sur nous : la bonté de la route et la régularité de son tracé ne permettent pas de douter un instant que cette méprise ne fût l'effet de la volonté de nos guides.

Nous continuâmes notre voyage avec rapidité, et nous roulâmes surtout beaucoup plus doucement que nous ne l'avions fait sur le terrain raboteux et non battu que nous venions de parcourir. Nous arrivâmes à minuit à un village nommé *Casa-Blanca* ; il est situé à peu près à la moitié du chemin de Valparaiso à Santiago. Nous allâmes loger chez un Italien qui a établi la seule auberge que l'on trouvait alors sur toute cette route. Nous rencontrâmes là le secrétaire du vice-président Portalès, qui, comme nous, venait d'arriver ; nous soupâmes à la même table : on nous servit des œufs, du jambon et du thé. Après ce repas, assez confortable dans cette occasion, nous nous retirâmes dans de petites cellules sans fenêtres et sans cheminées, qui sont construites autour d'un *patio*. Nous ne trouvâmes aucun repos dans ces misérables réduits, où il n'y avait qu'un mauvais grabat empoisonné de punaises ; il nous fut impossible de fermer l'œil de toute la nuit, et ce fut avec délices que nous abandonnâmes ce triste gîte. La seule vue qui pût dissiper la mauvaise humeur que nous

éprouvions contre notre hôte, fut celle de quelques gravures qui représentaient plusieurs de nos grandes batailles de l'empire, et des portraits de Napoléon et d'un grand nombre de maréchaux de France, qui tapissaient les murs de la salle à manger.

Nous nous éloignâmes avec plaisir de ce désagréable séjour pour continuer notre voyage; le temps était délicieux et nous allions toujours au grand galop sur une route unie, bordée de chaque côté de terrains en culture, où nous apercevions, de distance en distance, quelques *ranchos*[1]. Cette route est tracée au fond d'une vallée, encaissée par de hautes montagnes qui sont entassées pêle-mêle, et offrent l'aspect le plus pittoresque. Nous arrivâmes ainsi à l'extrémité de ce bassin que l'on nomme *Caxon de Zapata*. La route paraît là barrée par une montagne énorme, qui termine la vallée, et que, cependant, il faut nécessairement passer; ici, encore, le génie de l'homme a triomphé de la nature, et une route taillée en zig-zag sur les flancs de cette montagne, permet, après avoir parcouru 32 plans inclinés, d'environ un quart de mille chacun, de franchir cet obstacle. Le versant de chaque plan incliné est toujours du côté de la montagne; il empêche les eaux qui, nécessairement, s'écoulent de ce côté, de faire ébouler le chemin. Ces eaux sont reçues, au pied de l'escarpement, par un petit fossé[2] qui, à chaque tournant, les conduit dans le ravin, en dehors de

[1] Petite maison, case, cabane, hutte, etc

[2] Desaguadero.

la route ; d'où il suit que l'eau du plan incliné supérieur ne retombe, ni ne passe jamais sur le plan incliné inférieur; la construction de cette route ingénieuse est due, je crois, à un Espagnol du nom de Benavidès : cette route est superbe, tant pour la largeur que pour la douceur et la convenance de l'inclinaison des plans dont elle se compose.

En arrivant sur le haut de la montagne de Zapata, la vue que l'on découvre est magnifique, elle porte du côté que l'on vient de parcourir, sur une étendue considérable de pays ; mais c'est sur un pays tout en désordre, sur une véritable représentation du chaos. Vers l'ouest, on aperçoit la route au fond du vallon ; semblable à une longue ligne blanche, elle se prolonge jusqu'à perte de vue ; de chaque côté de cette ligne, on distingue quelques petits points blancs qui annoncent que cette vallée est habitée ; enfin, les montagnes que l'on voit à droite et à gauche du bassin, et sur lesquelles on plane, offrent, par leurs ondulations, l'image d'une grosse mer. A nos pieds, vers le nord, nous avions un ravin profond d'où s'élevaient successivement des vapeurs qui bientôt se condensaient et formaient des nuages; ces nuages restaient ensuite flottants à différents degrés de hauteur : ils semblaient errer parmi ces montagnes et nous dérobaient une partie de la vue de la vallée. Le soleil, que depuis longtemps nous cachait la montagne de Zapata, interposée entre lui et nous, et dont nous n'apercevions que les rayons qui doraient les pics des montagnes auxquelles nous tournions le dos, nous apparut alors dans

tout son éclat ; il produisait dans ces montagnes des effets de lumière qu'il est impossible de bien rendre : c'était pour moi une nature toute nouvelle, que je ne pouvais comparer à rien de ce que j'avais vu jusqu'à ce moment.

Après avoir monté, presque toujours au grand trot, cette nombreuse série de rampes, il fallut changer de chevaux. Au signal du capatas, le jeune conducteur du relais donnant de l'éperon partit comme un trait, en faisant tourner son lazo au-dessus de sa tête pour le lancer sur le cheval qu'il voulait arrêter ; il le laça par le cou et l'amena près du *birlocho;* aussitôt le capatas lui couvrit la tête avec son poncho[1], et il fut promptement mis au brancard. Le second cheval chercha par plusieurs feintes à échapper au lazo, ce redoutable instrument des guassos, mais ce fut inutilement ; bientôt dompté, il fut attelé et nous partîmes sans retard. Les chevaux que l'on venait de mettre en liberté se roulèrent plusieurs fois dans la poussière, et rejoignirent en bondissant le troupeau du relais. Nous descendîmes rapidement le revers de la montagne de Zapata, en passant au milieu d'une foule de sites variés et pittoresques que nous laissions, tantôt sur notre droite, tantôt sur notre gauche : le beau temps dont nous jouissions ajoutait encore à l'agrément de ce voyage. La route que nous parcourions était, dans cette partie, presque toujours bordée de terrains vagues : c'était à peine si de loin en loin nous apercevions quelques ran-

[1] Vêtement des Chiliens, espèce de manteau.

chos qui nous faisaient souvenir que ce pays est habité. En quittant la montagne de Zapata nous entrâmes dans le *Caxon de Curacaby*[1], et allant toujours au galop sur un chemin uni qui traverse une plaine couverte d'arbres épineux, nous arrivâmes de bonne heure sur les bords d'une petite rivière que l'on nomme *Estero de Curacaby*[2]; nous passâmes cette rivière à gué, faute de pont; elle est, dans cet endroit, presque aussi large que le ravin qui lui sert de lit : elle était alors sans profondeur; mais il arrive quelquefois que ses eaux croissent beaucoup et rendent le passage impraticable; cela a lieu l'hiver, à la suite de grandes pluies, ou bien pendant l'été, après une fonte abondante de neiges : il faut, dans ce cas, attendre que la rivière soit devenue guéable pour continuer sa route. En général, c'est à peine s'il y a quelques centimètres d'eau dans le lit de cette rivière; elle est, comme beaucoup de celles du Chili, plutôt un torrent qu'une rivière.

Non loin des bords de la Curacaby, que nous venions de traverser, nous rencontrâmes une grande voiture semblable à une maison montée sur deux roues; elle était attelée de bœufs, le toit à double versant était peint en rouge, de chaque côté elle avait quatre fenêtres et la porte était placée à l'arrière. Cette petite maison n'était point suspendue, et à l'intérieur elle ne formait qu'une chambre de cinq à six mètres de long sur deux ou trois mètres de large. Pour rendre cette

[1] Vallée de Curacaby.

[2] Lac de Curacaby.

voiture plus douce, on avait disposé un lit de paille sur le plancher, et par-dessus des matelas étaient étendus. Dans ce singulier équipage se trouvaient plusieurs dames et quelques jeunes gens qui allaient en partie de plaisir à Valparaiso, où ils devaient passer une quinzaine de jours à se baigner, à se promener, à danser et à visiter les bâtiments de guerre de toutes nations qui, ordinairement, font station sur la rade. Ces parties de plaisir sont à la mode au Chili, elles se renouvellent fréquemment, surtout dans la saison des bains de mer. Ces sociétés, en général, composées par des personnes des premières familles du pays, rendent, par leur présence, le séjour de Valparaiso beaucoup plus agréable pour les étrangers qui s'y trouvent.

Ces voitures, comme celles des rouliers, vont à petites journées, et comme elles aussi, elles bivouaquent sur la route. Pour faire ces caravanes, on emporte avec soi ses provisions, et on s'arrête, pour préparer les repas et pour manger, dans les lieux les plus riants et les mieux disposés pour l'agrément de la société, et en même temps les plus convenables pour faire paître les bœufs de l'attelage, auxquels ces haltes doivent également profiter. Les lieux que l'on choisit pour faire ces haltes, bien qu'en plein air, et sans aucun travail qui puisse leur donner l'apparence d'un abri, sont cependant désignés par les Chiliens sous le nom d'*Alojamientos*[1]; singuliers logements! Ce sont assurément les plus simples que l'on puisse trouver : ils tiennent

[1] Logements.

du gîte du lièvre[1] et du fort du guanaco[2]; ils doivent le nom qu'ils reçoivent à l'avantage qu'ils ont d'offrir de l'ombre, de l'eau et des pâturages.

A une heure, nous arrivâmes à la poste de *Bustamente*, c'est la dernière halte; elle se fait dans un rancho bâti sur la gauche de la route, dans une situation très-pittoresque, à l'entrée d'une plaine immense, que l'on nomme vallée de *Poangue*. Cette vallée est bornée par des montagnes lointaines, que la couleur plombée, sous laquelle elles se montraient à nous, faisait alors ressembler à un rideau de nuages. Nous trouvâmes encore, dans ce lieu isolé, le portrait de Napoléon et des gravures représentant les soldats de l'armée française, avec leurs costumes particuliers, accompagnés, chacun, de couplets en l'honneur des qualités héroïques qui les distinguent; cette représentation était, pour nous, une véritable épopée nationale.

Après deux heures de repos, employées, aussi utilement qu'agréablement, à faire un bon déjeûner que nous avions longtemps attendu avec impatience, nous reprîmes gaîment la route de Santiago. Peu de temps après ce départ, nous nous séparâmes d'une partie des chevaux du relais, qui furent chassés dans un *potrero*[1], pour être laissés là jusqu'à notre retour.

[1] Le mot de lièvre est peut-être ici improprement employé, puisqu'il n'y en a pas au Chili, ni dans aucune partie de l'Amérique méridionale.

[2] Sorte de Llama, particulier à la partie méridonale de l'Amérique.

[3] Pâturage (terme usité au Chili).

Arrivés sur le sommet de la haute chaîne de montagnes, connue sous le nom de *Cuesta del Prado*, qui est plus élevée et plus difficile à monter que celle de Zapata, et après avoir tourné, vers notre droite, une montagne qui fait dévier la route, nous découvrîmes tout à coup, devant nous, les Andes avec leurs pics en ce moment tout couverts de neiges, et aussi le volcan d'*Aconcagua*. La ville de Santiago, bâtie au bas du versant occidental de la Cordillère, ne se voit pas encore de là, bien qu'elle soit à distance d'être aperçue; elle est cachée par une des ondulations des montagnes qui font suite à la Cuesta del Prado. La vue des Andes, dont on jouit du haut de la Cuesta del Prado, surprend par sa magnificence et cause une foule de sensations nouvelles qui disposent à la rêverie. Bientôt, pour la seconde fois, nous arrivâmes sur les bords d'une rivière : celle-ci nous fut désignée sous le nom d'*Estero de Pudaguel ;* nous en suivîmes le cours pendant quelque temps, puis nous la traversâmes sur un pont de bois; rendus à ce pont, nous n'étions plus qu'à quatre lieues de la ville; le chemin qui y conduit passe dans une plaine sablonneuse, remplie de cailloux et dénuée de végétation; ces abords sont peu agréables, et l'entrée de Santiago, qui se fait par un sale faubourg, rempli de poussière, prévient défavorablement contre la splendeur de cette capitale.

Il était cinq heures du soir lorsque nous arrivâmes à Santiago; nous étions complétement étrangers dans cette ville, et ce ne fut pas sans beaucoup de peines que nous réussîmes à trouver un logement dans une

maison des environs du palais du président. Les appartements que nous occupâmes ne répondaient pas à l'apparence somptueuse de cette maison; ils étaient vastes, hauts d'étage, mais on n'y voyait aucune décoration; l'ameublement se réduisait à un lit très-élevé et sans rideaux, placé perpendiculairement à un des côtés de la chambre; à quelques chaises en bois peint et à une petite table : tous ces meubles étaient de fabrique américaine, les murs étaient blanchis à la chaux, et le sol était tapissé de nattes. Ces appartements, qui régnaient sur un patio, ne recevaient le jour que par une haute porte à deux battants, qui ne se fermait à l'intérieur, qu'avec un morceau de bois que l'on plaçait en arc-boutant contre les traverses de la porte [1], à l'extérieur, elle ne se fermait qu'avec un cadenas. Si nous éprouvâmes quelques difficultés à nous caser, nous n'en eûmes pas moins à trouver un lieu convenable pour prendre nos repas; toutefois, cette considération, bien que d'un intérêt qui n'était pas sans importance pour nous, disparaissait en présence de la gravité des affaires qui nous avaient amenés, et dont je m'occupai sans perte de temps. Le

[1] Cette fermeture est en usage partout au Chili et au Pérou. On prétend que son adoption est le fruit de l'expérience; et en effet, la précipitation avec laquelle il faut sortir des maisons, pour éviter le danger d'y être enseveli sous les décombres, lors des tremblements de terre, oblige à prendre les moyens les plus faciles de se mettre en sûreté; or, cette fermeture a sur les serrures, l'avantage que le moindre choc faisant tomber cet arc-boutant, les deux battants de la porte s'ouvrent aussitôt.

lendemain de notre arrivée, je fis demander une audience à M. le président Prieto, qui voulut bien me l'accorder immédiatement; dans cette entrevue, je fus assez heureux pour terminer la négociation qui était le but de mon voyage.

De ce moment, libres de tous soins, nous profitâmes, mon compagnon et moi, pour nous promener et pour visiter Santiago, du temps qui devait s'écouler entre le départ de ma lettre à M. le commandant Villeneuve, et l'arrivée de la réponse que j'en attendais.

La ville capitale du Chili, siége du gouvernement et résidence habituelle du président de la république, fut fondée en 1541 par le conquérant de cette contrée, Pierre de Valdivia, qui la plaça sous le patronage de Santiago[1]. Elle est située par 33° 31′ de latitude sud, au pied de la Cordillère et sur la rive gauche du *Rio-Mapocho*. Cette petite rivière prolonge le côté septentrional de la ville; elle est presque toujours guéable, excepté en hiver après de grandes pluies, ou en été après une fonte de neiges; elle devient, dans ces circonstances, un torrent quelquefois très-rapide. Ce torrent deviendrait également dangereux pour la ville, si elle n'en était défendue par une muraille qui encaisse la rivière et lui sert de digue contre les inondations que, sans cet obstacle, elle pourrait occasionner. Sur cette muraille, nommée *Tajamar*[2], on a ménagé une promenade qui serait très-agréable si les abords en

[1] Saint Jacques le Majeur.

[2] Déversoir.

étaient tenus avec plus de soin et de propreté. Du Tajamar, on domine le cours du Mapocho; on voit sur cette rivière un beau pont en pierre qui mène au faubourg nommé la *Chimba;* ce pont, construit en dos d'âne, est composé de plusieurs arches; les piliers qui les séparent sont terminés par un angle aigu, en amont du pont; en aval, leur forme est circulaire : ils sont tous couronnés par de petites plates-formes, sur lesquelles sont bâties des espèces de guérites en pierre, qui sont occupées par des boutiques où l'on trouve des étriers en bois artistement sculptés, des brides, des lazos, et enfin toutes sortes de marchandises à l'usage des gens de la campagne.

Le pays que l'on découvre de là, sur la rive droite du Mapocho, paraît bien cultivé; il est parsemé çà et là de maisons de plaisance et de jardins très-fertiles qui fournissent avec profusion, au marché de Santiago, d'excellents légumes et de très-beaux fruits. Si, de la promenade du Tajamar, on se tourne vers l'est, on voit le prolongement du lit du Mapocho, en remontant vers sa source; à sa droite, on aperçoit alors la petite montagne de *Santa-Lucia*[1], située à l'est de la ville; au-delà de Santa-Lucia, s'élèvent majestueusement les Andes; dans le sud, est la ville sur laquelle on domine un peu; mais le point de vue que l'on doit préférer pour jouir de ce spectacle, est le sommet du petit mont Santa-Lucia; de ce point, on découvre

[1] Sainte-Lucie; c'est de cette montagne que l'on tire les pierres et les moëllons qui servent aux constructions de la ville.

non-seulement la ville, mais la vue s'étend sur la campagne environnante, sur la grande plaine de Santiago, ainsi que sur les montagnes du *Prado* et de *Poangue*, que l'on aperçoit vers l'occident.

La ville de Santiago est bâtie régulièrement; les rues sont toutes situées nord et sud, et est et ouest; les maisons sont construites sur les quatre côtés des carrés dont elle est formée; ces carrés ont, à très-peu près, 125 mètres de côté, et ils sont séparés par des rues de dix mètres de largeur; chaque carré, nommé *quadra*[1], renferme des maisons très-spacieuses, presque toujours situées entre une cour sur le devant et un jardin sur le derrière. Cette disposition en augmente beaucoup l'agrément. On cultive dans ces jardins des orangers, des floripondios et des rosiers qui, dans la saison des fleurs, répandent les plus douces odeurs et parfument toutes les maisons.

Les rues sont toutes parcourues par des acequias de 50 centimètres de large, dont les eaux servent à entretenir, dans toutes les parties de la ville, la fraîcheur et la propreté; d'autres acequias traversent les jardins où les eaux que ces canaux amènent font naître la fertilité et sont encore utilement employées pour les usages domestiques, et pour mettre en mouvement plusieurs moulins à blé. Ces deux sortes d'acequias doivent leur naissance à deux prises d'eau, faites à la rivière, dans l'est de la ville.

[1] *Carré*. Ces carrés ont servi d'unité de mesure agraire au Chili et au Pérou.

La ville est formée par la réunion de dix rangées de quadras, situées nord et sud; chaque rangée est composée de huit quadras, qui sont également disposées de manière à former huit rangées de l'est à l'ouest, d'où il suit que l'ensemble de ces 80 quadras serait un rectangle parfait, si quelques nouvelles quadras n'eussent point été ajoutées aux premières rangées vers l'ouest. Il n'y a à Santiago qu'une grande place; elle occupe l'espace d'une quadra qui, exprès pour cet objet, n'a point été bâtie. L'aire de cette place se trouve encore augmentée de toute la largeur des rues qui limitent la quadra; elle se trouve ainsi avoir environ 10,580 mètres de surface : on y arrive par huit rues qui se croisent aux quatre angles. Sur le côté septentrional, on voit le palais du président, le cabildo et le palais de justice; sur celui de l'ouest, sont situés la cathédrale et l'archevêché; le côté méridional est orné d'une galerie sous laquelle sont des boutiques élégantes : le côté oriental de la place n'a rien de remarquable; il était alors occupé par plusieurs grands cafés et des *casas de pasto* [1].

Au centre de la place, au milieu d'un bassin en bronze, on voit une belle fontaine qui jette l'eau avec abondance. C'est là que les *aguadores* [2] viennent la prendre pour la distribuer à tous les quartiers de la ville.

Les aguadores de Santiago sont montés sur des

[1] Hôtels, auberges.

[2] Porteurs d'eau.

mules qui portent, sur des crochets, deux barils garnis, à la bonde supérieure, d'une petite manche en cuir qu'ils adaptent, pour remplir leurs barils, aux tuyaux de la fontaine de la place. Chacun de ces barils a également, à la partie inférieure de l'un des bouts, une bonde qui sert à distribuer l'eau. Par un règlement de police, tous ces porteurs d'eau sont tenus d'arroser la grande place de Santiago. Me trouvant un jour, de grand matin, près de la fontaine, je vis une réunion nombreuse d'aguadores qui, après avoir rempli leurs barils, allaient se ranger sous l'un des côtés de la place : je ne devinais pas trop, d'abord, le motif de ce mouvement, lorsqu'à un signal donné par un alguazil, je vis tous les aguadores débonder à la fois leurs barils par la partie inférieure et partir au grand trot : il traversèrent ainsi la place qui se trouva promptement et parfaitement arrosée. Cette manœuvre, exécutée avec ensemble, offrait un spectacle tout nouveau et fort amusant. Les aguadores remplirent leurs barils une seconde fois, et se répandirent dans toutes les parties de la ville pour y exercer leur industrie.

Mon attention fut ensuite attirée par une voiture attelée de six chevaux, avec deux postillons; il y avait deux cochers sur le siége et quatre laquais derrière; on voyait, en outre, une cavalcade nombreuse prête à escorter cette voiture qui attendait à la porte de la cathédrale. J'appris d'un curieux comme moi que ce jour (c'était celui du corpus [1]), chaque année, l'ar-

[1] Fête-Dieu, procession du Saint-Sacrement.

chevêque de Santiago sortait, en voiture, pour aller porter le Saint-Sacrement à tous les malades de la ville et dans tous les couvents ; j'appris encore que, pour cette cérémonie, la voiture de l'archevêque devait avoir pour cochers, pour postillons et pour laquais, les plus grands seigneurs de la ville, auxquels cet honneur était réservé : la cavalcade était aussi, dans cette circonstance, composée des jeunes gens des premières familles de la capitale. Ma curiosité excitée me retint là jusqu'au départ du cortége ; après une longue attente il parvint enfin, non sans difficultés, à se mettre en route : l'adresse du cocher et des postillons ne se faisait pas admirer.

Je ne vis plus rien de bien remarquable à Santiago ; je visitai cependant les églises ; à la porte de chacune il y a une petite place ; elle sert de dégagement pour la foule et facilite l'arrivage des voitures. Le marché est formé par une place entourée de galeries couvertes : l'ensemble en est convenable à sa destination. La promenade de la *Canada*[1] occupe le côté méridional de la ville ; elle est dirigée de l'est à l'ouest ; le milieu est planté d'arbres disposés en deux allées parallèles sous lesquelles on jouit d'un ombrage agréable. Cette promenade se prolonge devant les dix rangées de quadras, sa largeur est celle d'une quadra ; elle est garnie de bancs en pierre et elle est limitée par de petits murs qui la séparent des rues qui la prolongent parallèlement de chaque côté.

[1] Lieu planté de roseaux (terme usité au Chili).

La salle de spectacle est petite; elle paraît cependant suffisante aux besoins de la société. Les rues, excepté aux environs du palais du président, n'offrent pas l'image du mouvement : elles sont en général assez désertes, et leur extrême régularité répand une grande monotonie sur la ville.

A l'époque de ma visite, on évaluait la population de Santiago, en y comprenant celle des faubourgs, à environ 50,000 habitants. On ne voit que très-peu de noirs à Santiago; le nombre en diminue chaque jour.

Au moment de quitter Santiago, je reçus la visite d'un de nos compatriotes, M. Renard : c'est l'un des négociants qui, les premiers, après l'émancipation du Chili, ont porté les produits de notre industrie dans ce pays; il s'est établi dans la capitale, où il s'est marié : il jouissait à Santiago d'une bonne réputation acquise, comme sa fortune, par un travail honorable. Il accueillait ses compatriotes avec plaisir et ne laissait jamais échapper l'occasion de leur être utile. Je lui dois le peu de moments agréables que j'ai passés à Santiago, où, sans lui, étant étranger ainsi que mon compagnon M. de Parseval, nous n'aurions vu personne. M. Renard avait été informé de notre séjour à Santiago par de M. Lamotte Duportail, négociant de Saint-Malo, fort recommandable, et chef d'une grande maison de consignation établie à Valparaiso. Ayant appris notre voyage à Santiago, et connaissant tous les inconvénients qui nous y attendaient et qu'en effet nous avions éprouvés, M. de Lamotte aurait voulu nous les épargner. Ces attentions délicates ne sont

jamais négligées par MM. les négociants français dans les pays étrangers où nous allons leur porter l'appui moral de notre pavillon. Ils se montrent toujours jaloux de manifester, en toute occasion, leur amour pour la patrie, et par une sympathie bien honorable pour eux, ils s'empressent toujours aussi de venir au secours de leurs compatriotes, que de mauvaises affaires ont menés à l'infortune, toutes les fois cependant que leur malheur ne peut être attribué à une mauvaise conduite.

N'ayant plus de raisons pour prolonger notre séjour dans la capitale, nous reprîmes enfin le chemin de Valparaiso, où nous arrivâmes sans événements dignes d'être rapportés.

CHAPITRE VII.

Départ de Valparaiso.—Ile de San-Gallan.—Ile de San-Lorenzo. — Le Callao. — Le général Santa-Cruz. — La confédération pérou-bolivienne. — Population. — Revenus. — Commerce. — Voyage à Lima.

Pendant notre relâche à Valparaiso, nos opérations de réparations et de remplacements de vivres furent retardées par deux coups de vent de nord, qui nous obligèrent de suspendre nos travaux. Notre séjour se trouva ainsi prolongé, bien contre mon gré, au-delà du temps que je m'étais proposé de rester en ce port. Enfin, le 13 mai, toutes nos dispositions étant achevées, nous renvoyâmes à notre retour au Chili, la suite des travaux entrepris pour la levée du plan de la rade et des côtes environnantes; et nous nous dispo-

sâmes à mettre à la voile; le calme qui se prolongea bien avant dans la matinée, nous empêcha de partir avant midi : ce ne fut qu'alors, qu'une petite brise de N. O. s'étant élevée, nous appareillâmes pour aller à Lima. Le vent d'abord faible et très-peu favorable, nous obligea de louvoyer pour doubler la pointe de *Concon*, qui est la limite nord de la baie ; mais bientôt il varia vers le sud, où il fraîchit, et nous eûmes un très-beau temps, avec lequel nous fîmes un chemin rapide vers le N. O., où nous gouvernions pour nous éloigner de la côte et pour éviter ainsi les calmes qui, souvent, règnent près de terre, pendant la nuit.

La saison, déjà avancée, ne nous laissait pas un moment à perdre ; ainsi pressés par le temps, nous ne pouvions songer à faire quelques travaux d'hydrographie en faisant route ; nous ajournâmes donc encore à notre second passage sur cette côte, la reconnaissance des îles *Saint-Ambroise* et *Saint-Félix*[1] que je me proposais de visiter.

Le 22 mai, au jour, nous découvrîmes devant nous, un peu à tribord, l'île de *San-Gallan :* cette île est le point de reconnaissance indiqué par tous les marins pratiques de la côte du Pérou pour se rendre au port de *Pisco*. Ils conseillent également de prendre connaissance de ce point en allant à Lima, puisqu'il est possible de le faire sans allonger la route, et que c'est un

[1] Les îles Saint-Ambroise et Saint-Félix sont les îles *Desventuradas* des Espagnols ; Iles infortunées.

moyen de rectifier dans la longitude l'erreur que font contracter les courants qui, près de cette côte, portent toujours au N. N. O. et au N. O.[1] avec une vitesse moyenne de 12 à 15 milles en 24 heures. Ces marins, pour compenser cette erreur, font toujours entrer dans l'estime de leur chemin, une *route de correction* qu'ils supposent faite au N. N. O., si la différence de la latitude estimée à la latitude observée, reconnue par la hauteur méridienne est plus grande que 10 minutes ; et au N. O., si cette différence est moindre. L'expérience leur a appris que cette route qu'ils font de 12 à 15 milles, selon que l'erreur en latitude reconnue est plus grande ou plus petite que 10 minutes, leur donne, pour leur point estimé, un résultat sinon exact, au moins très-approché de la vérité.

L'île de San-Gallan est très-élevée ; elle a deux sommets, presque d'égale hauteur, qui, dans quelques directions, se confondent en un seul ; elle n'est point boisée ; on aperçoit seulement un peu d'herbes dans quelques ravins et sur une partie de son sommet. Cette île n'est séparée du continent que par un étroit canal ; il sert de passe aux bâtiments qui viennent du sud et vont au mouillage de *Pisco*.

L'île de San-Gallan, au moment où nous en eûmes connaissance, était couverte de brumes qui nous dérobaient la vue d'une partie des accidents du terrain ; ce ne fut que vers 10 heures que le temps s'étant éclairci

[1] En général, la direction de ces courants est parallèle au gisement de la côte, et ils sont plus forts près de terre qu'au large.

nous distinguâmes, en approchant, les roches qui l'avoisinent et la partie de la côte du continent qui forme le *Morro-Lechuza*. A midi, nous étions exactement sur le parallèle de cette île, à 10 milles dans l'ouest ; nous sondâmes et nous trouvâmes 130 brasses d'eau, sur un fond de vase très-molle, presque impalpable, d'une couleur olive foncée; les eaux reflétaient la nuance du fond. Sur la mer, tout autour de nous, nous apercevions de très-petits plongeons, qui ne paraissent pas s'écarter de terre de plus de 10 à 12 milles; la vue de ces oiseaux, par un temps de brumes, est un indice certain du voisinage de la côte. A partir de ce jour, le vent diminua beaucoup, et ce ne fut que le 24 mai, à minuit, que nous doublâmes la pointe nord de l'île *San-Lorenzo*. A une heure, le calme étant survenu, nous mouillâmes par 28 brasses d'eau, presqu'à l'accore du fond de mouillage; mais toujours contrariés par le calme, ce ne fut que le 25 au soir que nous atteignîmes la rade du Callao.

Lorsque l'on vient du sud pour aller à Lima, après avoir rallié la terre vers l'île de San-Gallan, pour en prendre connaissance, on doit gouverner de manière à voir le *Morro-Solar* pour, du parallèle de ce point, faire route pour passer, soit par le *Boqueron* qui est le passage à l'est de l'île San-Lorenzo, soit à l'ouest de cette île, qu'alors on doublera par le nord pour entrer dans la baie et aller au mouillage du Callao.

La raison pour laquelle les pratiques prescrivent d'attérir dans le sud de Lima, est justifiée par la crainte que les courants, qui portent presque toujours au nord,

ne fassent dépasser le parallèle du port, ce qui prolongerait inutilement la traversée, puisque, dans ce cas, il faudrait louvoyer pour atteindre la baie du Callao et que, d'ailleurs, cette précaution utile ne peut retarder en aucune façon l'arrivée du bâtiment en rade. Les brumes, fréquentes pendant l'hivernage, qui enveloppent souvent l'île de San-Lorenzo, sont encore un motif suffisant pour rectifier sa position avant d'en approcher.

Bien qu'il y ait de l'eau dans la passe du Boqueron, même pour des vaisseaux de tous rangs, il serait dangereux, pour un grand bâtiment, de donner dans ce passage étroit sans avoir un bon pilote à bord, ou sans en être soi-même pratique; la mer est bien souvent houleuse dans cette passe, et la brise y est sujette à des variations fréquentes, causées par les hautes montagnes de San-Lorenzo ou par l'île de Fronton; les courants s'y font également sentir avec plus de force, et leur direction est très-irrégulière.

Si cependant on se trouve, par une circonstance quelconque, obligé de prendre ce parti, on gouvernera de manière à passer à l'est de l'île Fronton, que l'on pourra ranger à la distance de deux ou trois encâblures; tout ce qui est dangereux se voit alors. Rendu à l'est de l'île Fronton, on gouvernera au N. $\frac{1}{4}$ N. O., jusqu'à ce que l'on trouve sept brasses d'eau; on fera ensuite route à l'O. $\frac{1}{4}$ S. O. du compas, droit sur une pointe en forme de cône tronqué; on approchera ainsi de San-Lorenzo jusqu'à ce que l'on soit à environ deux encâblures de la côte; de là on fera route vers le

nord, en suivant la terre et en se tenant à la même distance du rivage de cette île, jusqu'à ce que l'on ait amené la basse de *la Laxa*, qui brise et se voit toujours, dans le sud de la pointe du Callao ; dès lors on pourra se diriger vers le mouillage, en se tenant au nord de la basse de la Laxa, d'environ un tiers de mille; on mouillera ensuite devant le Callao par le fond qui conviendra le mieux.

La route par l'ouest de San-Lorenzo est beaucoup plus sûre et plus facile ; après avoir passé à un tiers de mille à l'ouest de toutes les roches *Palomitas*[1], on fera gouverner sur la pointe nord de l'île San-Lorenzo, que l'on ne devra pas approcher à une distance moindre à cause des calmes et des révolins auxquels on serait exposé sous cette pointe ; on fera ensuite route sur la ville du Callao, que l'on distinguera facilement, ainsi que les bâtiments que l'on voit toujours sur cette rade.

Si l'on est obligé de louvoyer pour se rendre au Callao, on devra éviter de prolonger les bordées du nord, afin de ne pas perdre le fond et de se maintenir toujours en position de mouiller en cas de calmes. Il n'y a aucun danger de caché dans cette baie, la basse de la Laxa est le seul banc qui s'y trouve; il couvre quelquefois de pleine mer, mais il marque toujours.

Il n'y a point de pilotage établi au Callao, ce service

[1] Petites colombes, nom que l'on donne à des rochers stériles et peu élevés sur l'eau, qui sont situés à l'ouest de San-Lorenzo.

étant, par la nature des localités, parfaitement inutile.

En gouvernant, de la position de notre sonde, à dix milles à l'ouest de San-Gallan, pour aller nous placer à deux ou trois milles à l'ouest des Palomitas, nous sondâmes plusieurs fois; les sondes faites dans ce trajet se réduisirent de 130 brasses que nous avions au large de San-Gallan, à 75 brasses, que nous trouvâmes au large des Palomitas; le plomb dans ces sondes a toujours rapporté la même nature de fond. Au large de San Lorenzo, nous avons également remarqué que la mer était couverte de petits plongeons semblables à ceux que nous avions vus auprès de l'île de San-Gallan; parmi ces plongeons nous aperçûmes aussi un grand nombre de pélicans gris et d'autres oiseaux de mer. Les pélicans sont très-multipliés sur les côtes du Pérou et sur celles du Mexique; ils ne s'écartent jamais à une distance de plus de cinq ou six lieues du littoral: leur rencontre, en temps de brumes, est donc aussi un avertissement certain du voisinage de la terre.

L'île de San-Lorenzo[1] est plus élevée que la côte du continent qui l'avoisine, et son sommet est composé de plusieurs mamelons d'inégale hauteur. Cette île est d'une stérilité presque absolue; c'est à peine si l'on y voit quelque peu d'herbes; le sol ressemble tantôt à

[1] Cette île, en 1624, a servi de refuge à un fameux flibustier français, *Jacques l'Hermite*, qui s'y était fortifié pour, de là, aller attaquer le Callao; il ne réussit qu'à brûler 30 bâtiments du commerce, mouillés sur la rade.

des cendres éteintes, tantôt à des roches calcinées; il est, en quelques endroits, d'une couleur blanchâtre, dans d'autres, il est jaune ou rougeâtre. L'île de San-Lorenzo forme, avec la côte du continent et la pointe basse du Callao qui se prolonge vers l'ouest, la baie du même nom, mouillage ordinaire de Lima. Cette île sert d'abri à la rade, elle la défend des vents de sud et d'ouest et de la mer de cette partie.

L'île de San-Lorenzo est située dans une direction générale du N. O. au S. E. La côte est accore et coupée à pic vers le large; la mer y brise incessamment, et il n'y a point de mouillage; mais sur la rive orientale, en face de plusieurs anfractuosités du rivage, il y a de très-bonnes rades. Les bâtiments de guerre étrangers, en station dans ces parages, vont quelquefois y mouiller pour visiter leur gréement, pour faire des réparations, et aussi pour y faire l'exercice du canon à boulets. On trouve, dans ces exercices, l'avantage de mieux juger du tir et de retrouver ensuite une grande partie des projectiles, ce qui permet, sans une augmentation bien sensible de dépenses, de renouveler ces feux à charge de combat, si utiles pour former de bons canonniers.

L'île de San-Lorenzo n'est point habitée; on ne trouve d'eau douce nulle part; cette île est seulement fréquentée par les loups marins que l'on y voit parfois en très-grand nombre sur la côte de l'ouest; on n'y trouve pas d'autres animaux que des rats, des lézards, des oiseaux de mer et aussi quelques oiseaux du continent.

Sur le sommet de l'île de San-Lorenzo, dans ces terres qui paraissent si improductives, nous découvrîmes cependant une espèce de tubercule qui a quelque ressemblance avec la pomme de terre. A chaque pied on trouvait toujours plusieurs excroissances de différentes grosseurs. Cette plante pousse une tige grasse et rampante et produit une fleur jaune qui passe promptement. Ce tubercule étant cuit ne devient pas farineux : son goût est âpre et a un grand rapport avec celui du marron d'Inde.

On envoie quelquefois à San-Lorenzo, pour en extraire des pierres, des condamnés aux travaux publics : c'est de là qu'ont été tirées toutes celles qui ont servi à la construction du môle qui forme le port du Callao.

La baie du Callao, ouverte depuis le N. N. O. jusqu'à l'ouest, est bien abritée dans toutes les autres directions. Les vents ne soufflant que très-rarement du nord à l'ouest, et étant faibles lorsqu'ils viennent de ce côté, cette baie est un excellent lieu de relâche pour une armée ou une escadre; on peut y mouiller en tout temps, sur le brassiage qui convient le mieux, et assez près de terre pour que les communications soient faciles.

Le mouillage ordinaire des bâtiments de guerre au Callao est par 7 ou 8 brasses d'eau; il est situé dans l'ouest du môle, sur la ligne qui va du port à la pointe nord de San-Lorenzo, et à environ un demi-mille de l'entrée de ce port.

Les bâtiments qui ne font que passer sur cette rade

y restent sur une ancre ; ceux qui se proposent de faire quelque séjour affourchent avec une ancre à jet, que l'on porte dans le nord, et dont on prend le grelin par l'arrière, pour empêcher le bâtiment d'éviter et de présenter le travers à la houle qui, sur cette rade, est souvent fort incommode.

Les bâtiments du commerce sont ordinairement mouillés sur une ou deux lignes, est et ouest, qui partent de l'entrée du port et s'étendent au large ; ils sont amarrés à quatre amarres, et ils ont tous le cap au sud, quelle que soit d'ailleurs la saison, car il fait toujours beau temps.

Les vents, sur la rade du Callao, sont presque toujours du sud ; ils inclinent vers le S. S. O. et le S. O pendant le jour ; le soir, ils varient vers le S. E. ; le plus ordinairement il fait calme pendant la nuit ; parfois, cependant, une petite fraîcheur vient de l'est et varie vers le nord, où elle cesse tout-à-fait dès que le jour arrive; le calme dure ensuite jusque vers 10 ou 11 heures, et rarement il se prolonge plus tard.

Durant l'hivernage, c'est-à-dire lorsque le soleil est au nord de l'équateur, les vents de sud sont moins constants ; on éprouve du calme et quelquefois aussi des vents de nord ; mais comme ils sont toujours faibles, ils ne causent jamais d'inquiétude.

Les marées sont régulières dans la baie du Callao ; elles ne donnent lieu à aucun courant bien sensible ; le plus ordinairement leur force et leur direction sont inappréciables. Parfois on ressent sur cette rade des espèces de raz de marées ; la mer est alors très-hou-

leuse, et le ressac est très-fort dans le port et près de la terre; la mer roule sur toute la plage et surtout sur le rivage de l'*Epi*[1] du Callao où elle remue les galets, ce qui occasionne souvent un très-grand bruit. Pendant le reste de l'année, ce mouillage est tranquille, la mer y est parfaitement belle; cette rade est tellement bonne que l'on peut y entreprendre toute espèce de travaux de réparations et même abattre en carêne.

La baie du Callao est très-poissonneuse; la pêche, dans le passage du *Boqueron*, est toujours très-abondante, et cette abondance est si grande, que dans une heure ou deux, avec une seine, auprès du banc de la Laxa, nous avons souvent chargé notre canot de manière à pouvoir donner du poisson aux équipages de deux grandes frégates et de plusieurs corvettes qui étaient au mouillage avec nous. Parmi les poissons que nous prîmes, il s'en trouva d'excellents, particulièrement une espèce de grosse sardine très-estimée : ces sardines étaient de la grandeur des maquereaux et pesaient d'un à deux kilogrammes. Nous pêchâmes aussi des rougets et des anchois. Il y a encore dans le passage du Boqueron des bancs de *peignes*. Ce coquillage cru ou cuit est très-bon à manger.

Au moment du passage de la sardine, la baie est presque toujours couverte d'une immense quantité

[1] C'est une longue pointe basse, en saillie sur la côte, qui s'avance du Callao vers l'île San-Lorenzo; elle sert d'abri à la rade par les vents de sud; c'est au collet de cette pointe qu'est située la citadelle de *San-Felipe*.

d'oiseaux de mer de toutes les espèces, parmi lesquelles on remarque celles des pélicans et des *shear-water*[1].

Le mouillage, dans toute la baie du Callao, est regardé comme très-sûr, et il l'est effectivement. Il existe peu d'exemples de bâtiments perdus sur cette rade; encore les accidents connus sont-ils dus à des circonstances extraordinaires, heureusement très-rares, telles que celle du tremblement de terre qui a englouti l'ancienne ville du Callao. Dans cette circonstance mémorable, la mer s'était retirée bien au large, en laissant à sec une partie de la rade; elle revint avec fureur, et, déferlant sur cet établissement, elle noya tous les habitants à très-peu d'exceptions près; les bâtiments qui étaient alors au mouillage furent jetés à la côte. On assure qu'une goëlette fut enlevée de la rade et portée au-delà du port à environ un mille du rivage, dans la direction de la petite cité de *Bella-Vista*. Une croix en pierre a depuis été érigée sur ce lieu pour consacrer le souvenir de cet événement déplorable. Lors de cette catastrophe, non-seulement presque tous les habitants périrent, mais encore les édifices et les maisons furent complétement détruits. Il paraît même que le sol s'est affaissé par l'effet de cette commotion, puisque dans le S. O. de la ville actuelle, on voit encore, à marée basse, des ruines de l'ancienne ville. Ce premier Callao, dont le sol n'était

[1] Raseur d'eau ou coupeur d'eau; il a le bec en forme de ciseaux.

élevé que de deux mètres au-dessus du niveau de la pleine-mer, était fermé par des murailles avec bastions fortifiés. Sous ses murs, on voyait deux villages d'Indiens qui en étaient comme les faubourgs; ils portaient tous deux le nom de *Petipiti*; on les distinguait, l'un par la qualification de *vieux*, et l'autre par celle de *nouveau*. Petipiti le vieux, était situé dans le sud de la ville; le nouveau, dans le nord. Il y avait dans l'ancien Callao plusieurs églises, un assez grand nombre de couvents, un palais pour le vice-roi et des magasins d'entrepôts. La population était composée de deux à trois mille habitants [1].

La ville actuelle du Callao, formée par la réunion d'environ 300 maisons, est bâtie irrégulièrement et n'est point divisée en quadras; les rues sont sans alignement; l'une d'elles est parallèle à la plage, dont elle suit la courbure; les autres, groupées autour d'une église d'une construction plus que simple, sont bordées par des maisons qui toutes sont construites en bambous, et sont recouvertes en torchis; la plupart sont blanchies à la chaux; ces maisons sont presque toutes sans étages. Cependant, auprès du port, on a commencé à élever quelques belles maisons en charpente et en briques crues. Ces maisons ont, avec un étage, des balcons et des terrasses. Les rues ne sont pas toutes pavées; on y trouve toujours beaucoup de poussière très-fine et d'une odeur désagréable. On

[1] Le vieux Callao existait encore en 1715; l'époque de sa destruction n'est pas bien certaine.

voit au Callao quelques magasins très-bien approvisionnés en vivres pour la mer, tels que biscuits, farines, légumes secs, salaisons, eaux-de-vie ou tafias; on y trouve aussi des objets de consommation et de rechange pour les bâtiments, tels que cordages, toiles à voiles, goudrons, fers, étoupes, etc., etc. Le Callao est même le seul port du Pérou qui offre, quant à présent, des ressources en ce genre; mais le prix des vivres, comme celui de tous les objets de consommation de mer, désignés là sous le nom anglais de *stores*, est toujours très-élevé, et souvent il est de plus du double de celui des mêmes denrées prises au Chili [1]. Le bois à brûler est toujours rare et très-cher; le charbon de terre, plus rare encore, manque souvent tout-à-fait. Le marché est abondant et assez bien approvisionné; tout cependant vient de Lima et se vend en conséquence. La population du Callao est d'environ deux mille habitants, parmi lesquels on compte tous les employés de la marine, de la douane, et plusieurs négociants consignataires qui font de ce lieu leur résidence habituelle; les autres habitants sont des noirs libres et des hommes de couleur; à l'époque de la saison des bains le Callao a une population plus distinguée; il reçoit alors une fraction de la société fashionable de Lima, qui émigre par ton pour aller habiter *Chorillos*,

[1] Il est facile de s'en assurer par l'inspection du tableau général du prix des denrées dans tous les ports que nous avons visités : tableau joint aux pièces justificatives.

Miraflorès, le Callao et même le petit village de *Lurin*, où l'on voit encore quelques ruines du temple de *Pachacamac*, qui était dédié au soleil.

Le port du Callao, formé par un môle construit parallèlement à la côte, n'est réellement qu'une espèce de crique, dans laquelle il y a presque toujours du ressac; de petits bâtiments seuls et les allèges peuvent y entrer pour décharger sur le quai les marchandises importées ou pour y embarquer celles qui sont destinées à être exportées. Ce quai, bien construit et bien entendu, est garni de plusieurs grues, d'escaliers de débarquement et d'un chemin de fer pour les chariots qui servent au transport des marchandises du quai aux magasins de l'entrepôt; on y trouve encore deux robinets qui permettent de faire de l'eau sans débarquer les pièces. Cette eau est souvent mauvaise, mais cela vient du défaut de soin et d'entretien des canaux presque toujours encombrés d'immondices, par suite de la négligence de la police qui n'empêche pas de laver dans la partie supérieure du canal, laquelle n'est pas couverte.

Voulant mettre à profit, autant qu'il était possible de le faire, le peu de temps que nous avions à passer au Callao, le 26 mai, vers une heure du matin, j'expédiai MM. de Tessan et Lefebvre pour aller reconnaître et déterminer la position de la basse des *Horrnigas*, située vers l'ouest, 6° nord du monde, de la pointe nord de l'île de San-Lorenzo. Ces messieurs, en sortant de la baie, furent contrariés par une grosse houle de l'ouest qu'il paraissait peu probable de ren-

contrer après les jours de calme que nous venions d'avoir. Ils ne purent atteindre la basse des Hormigas d'assez bonne heure pour pouvoir y observer la latitude; la mer, d'ailleurs, brisait si haut sur cet écueil qu'il leur fut impossible d'y débarquer. Ils sondèrent néanmoins aux environs de ce danger, et, après avoir mouillé aussi près de l'îlot principal que la prudence le leur permettait, ils firent les observations nécessaires pour déterminer la longitude. Enfin, après avoir achevé toutes les observations possibles par le temps qu'il faisait, et après avoir levé un croquis de cette basse, ces officiers firent route pour revenir : ce ne fut que le 27 dans l'après-midi qu'ils arrivèrent a bord de la *Vénus* [1].

[1] *Rapport de M. Lefèbvre, enseigne de vaisseau, au commandant de la* Vénus.

A bord de la *Vénus*, le 27 mai 1837.

COMMANDANT,

J'ai l'honneur de vous adresser le rapport de la corvée que vous m'avez donnée, d'aller, sous la direction de M. de Tessan, reconnaître les îles Hormigas.

Conformément à vos ordres, le grand canot ayant été armé au complet, avec trois jours de vivres et d'eau, nous partîmes le 26 mai à une heure du matin. Le temps était fort beau, et à peu de distance du bord, une légère brise S. S. E. nous permit de mettre à la voile. A 2 heures 25 minutes, étant à peu près à deux encâblures de la pointe N. O. de San-Lorenzo, nous la prîmes pour point de départ, faisant route à l'O. $\frac{1}{4}$ S. O. De ce moment nous jetâmes le loch, estimant le chemin le mieux possible. Avant le jour nous avions perdu de vue la terre qui s'était embrumée.

Dès notre mouillage sur la rade de Callao, après avoir fait les visites de bienséance exigées par l'usage, nous commençâmes à faire toutes les observations nécessaires pour lever le plan de la rade et des côtes qui l'environnent.

Cependant à midi, nous avions fait 30 milles au même aire de vent : la mer, houleuse, rendait notre horizon très-borné, et les vigies n'avaient rien découvert. Pensant alors, d'après la manière dont nous avions gouverné, que les îles nous restaient par la hanche de tribord, nous virâmes de bord laissant porter au N. N. O. Nous tînmes ce cap pendant une heure ; mais le temps s'étant mis à la pluie, le vent joli frais, nous crûmes prudent de serrer le vent et de gouverner à l'E. N. E. ; vers deux heures le soleil reparut, et l'horizon s'étant dégagé, la vigie aperçut un brisant devant nous : c'étaient les Hormigas.

Nous en étant approchés à un demi-mille, je reconnus qu'il était impossible d'aborder au vent. Nous essayâmes de le faire sous le vent, mais la côte courant N. O. et S. E., la houle du S. E. déferlait violemment sur tous les points de l'île. Nous fûmes donc obligés de renoncer à un débarquement et nous mouillâmes à 4 heures 30 minutes, à 40 mètres des brisants, relevant au S. O. la pointe sud de l'île. La sonde avait donné 21 brasses, fond de sable. Le grapin chassa d'abord, mais il finit par s'engager dans une roche, et nous tînmes bon, soutenant sur les avirons pour rester debout à la lame. L'île principale était sans exagération couverte d'oiseaux et de phoques.

M. de Tessan ayant terminé son travail, je pris au cercle de réflexion trois hauteurs du soleil et trois distances du soleil à la pointe sud de l'île ; mais je regarde comme peu dignes de confiance ces observations que j'ai faites dans un canot tourmenté sans cesse par une mer agitée. Voici néanmoins les résultats qu'elles ont donnés :

Nous arrivions à Lima au moment où le général Santa-Cruz, président de la Bolivie, venait de ter-

Longitude du mouillage des Hormigas déterminée par la montre marine, n° 75.

Première hauteur. — Longitude.	80°	08′	55″
Deuxième hauteur.	86°	09′	10″
Troisième hauteur.	80°	10′	30″
En adoptant la moyenne des deux premières qui est	80°	09′	02″
Et la longitude du mouillage de la *Vénus* étant supposée	79°	34′	30″
La différence	0°	34′	32″

est la différence en longitude du mouillage de la *Vénus* et du mouillage des Hormigas.

A cinq heures nous levâmes le grapin dont une patte avait été redressée par les roches du fond, et nous fîmes route au plus près, les vents ayant varié à l'E. S. E. Plus tard, ils nous adonnèrent et nous pûmes, pendant quelque temps, faire route à l'est.

Vers minuit, le bruit de la mer, qui brisait sur la côte, nous avertit de son approche; une brume très-épaisse nous empêchant de la voir et de reconnaître notre position, je virai au large, d'autant plus que je me supposais affalé sous le vent de la baie. Peu après survint un calme plat, et au jour nous nous trouvâmes effectivement à petite distance de l'île *Guaza*. Je fis border les avirons, et à midi nous étions à bord de la frégate, sans que les hommes ni le canot que vous aviez bien voulu me confier eussent aucunement souffert.

J'ai l'honneur d'être avec respect,

Commandant,

Votre dévoué serviteur,

Signé, J. Lefébvre,

Enseigne de vaisseau.

miner, par la conquête, cette guerre d'intervention entreprise pour rétablir le calme dans la république du Pérou, où une révolution fomentée par le général *Salaberry* avait détruit le pouvoir légal du président *Orbegoso*, pour le placer aux mains de ce général qui en disposait d'une manière violente et arbitraire : haute fortune qu'il a payée de sa vie !

J'étais curieux de revoir Lima après tous les événements politiques qui s'étaient passés depuis mon départ en 1834. Je désirais également voir le général Santa-Cruz ; ses antécédents honorables, la bonne administration qu'il avait établie dans la Bolivie, qui, sous lui, était devenue l'État le plus florissant de l'Amérique méridionale, en faisaient dans ce pays l'homme le plus recommandable de cette époque.

Si le général Santa-Cruz, après la conquête du Pérou, eût remis le pouvoir au général Orbegoso, véritable président de cette république, ou que par son influence l'assemblée législative eût été convoquée légalement pour procéder à une nouvelle élection, il eût acquis une plus grande renommée, des droits à la reconnaissance du Pérou ; peut-être aussi eût-il obtenu la cession du port d'Arica à la Bolivie, cession de la plus haute importance pour les relations commerciales et pour la prospérité de cette contrée. Mais, dans cette circonstance, comme toujours, les événements et l'intérêt privé l'ont emporté sur les plus sages résolutions. Le général Santa-Cruz frappé, sans doute, de la division des esprits, de l'indifférence apparente des peuples en matière de gouvernement, ou, cédant

peut-être à de funestes inspirations, a provoqué une nouvelle division du territoire de l'ancienne vice-royauté du Pérou en trois Etats, pour les réunir ensuite en un seul corps politique sous la dénomination de confédération *pérou-bolivienne*, dont le protectorat, qu'il ambitionnait, lui fut offert par les assemblées nationales de ces Etats et qu'il s'empressa d'accepter. Cependant cette nouvelle division du Pérou ne satisfaisait personne; elle n'était que le résultat d'insinuations calculées pour servir l'ambition du général Santa-Cruz, tout en donnant à cette manifestation la forme d'un vœu national, ce qui ne flattait pas moins son amour-propre que ses intérêts. La Bolivie se regardait comme sacrifiée aux intérêts du Pérou et craignait de voir le siège du gouvernement s'établir à Lima; elle craignait encore de perdre sa nationalité et son importance politique; l'Etat de Lima voyait avec peine que le Cusco en eût été séparé; il se sentait humilié par les derniers événements, et il souffrait avec peine la prépondérance acquise, à ses dépens, par la Bolivie; l'État de Cusco était le seul peut-être dont les intérêts ne fussent pas trop froissés, à raison des relations de commerce qui existent entre cette partie du Pérou et la Bolivie : ces relations ne pouvant que gagner, par une union plus intime des deux pays. Cependant là, comme dans les autres parties de la confédération, un sentiment de mécontentement paraissait dominer toutes les classes de la société, et semblait présager un avenir orageux et peu durable à ce nouvel établissement politique.

La qualité d'étranger, au Pérou, était d'ailleurs pour le général Santa-Cruz un obstacle presque insurmontable au succès de son entreprise ; la guerre déclarée par le Chili augmentait encore les embarras de sa position.

Pour faire mieux connaître la situation des affaires, à notre arrivée au Pérou, et l'origine de la confédération, il est nécessaire de remonter dans le passé jusqu'à l'avénement du général Orbegoso à la présidence. Ce général, nommé président provisoire de la république par la convention nationale réunie à Lima, au mois de décembre 1833, eut à lutter, dès l'aurore de son pouvoir, contre la sédition militaire ; soutenu néanmoins par l'opinion publique, il parvint à ressaisir les rênes du gouvernement et à rétablir l'autorité constitutionnelle. Sorti triomphant des difficultés sous lesquelles il avait cru devoir succomber, le général Orbegoso n'écouta que sa reconnaissance pour l'armée, et oublia tout ce que le pays venait d'éprouver de malheurs par suite de la coupable ambition des chefs de cette armée. Loin donc de l'affaiblir, ce qu'une bonne politique conseillait, il l'augmenta au contraire, et il éleva aux premiers grades des hommes dangereux par leur caractère turbulent et par leur absence de foi politique. Parmi ces derniers, se trouvait en première ligne Salaberry qui, à peine promu au généralat, éleva ses regards jusqu'au fauteuil du président. La faiblesse et les imprudences du général Orbegoso mécontentèrent l'armée ; les journaux, travaillés et publiés sous une influence

désorganisatrice, ébranlèrent l'opinion, et le gouvernement, sans force, devint la proie facile du premier ambitieux qui voulut s'en saisir. Salaberry se présenta; de l'intérieur du fort du Callao, méconnaissant l'autorité constitutionnelle du pays, il se déclara chef suprême du Pérou. Toute l'armée se rangea sous ses drapeaux, et le géneral Orbegoso, abandonné par les Péruviens, crut devoir appeler à son aide le président de la Bolivie. La ville d'Arequipa, la seconde du Pérou par son importance, resta seule fidèle : ce fut dans son sein que s'organisa la défense, et ce fut contre elle aussi que se dirigèrent tous les efforts de Salaberry. Le général Orbegoso, en implorant, dans sa détresse, l'assistance du président de la Bolivie, ne voulait cependant point admettre une intervention illimitée de la part de cet auxiliaire; il désirait avoir un allié et non un maître. Il voulait que les troupes boliviennes fussent aux ordres d'un général péruvien. Mais le général Santa-Cruz se refusa à des conditions dont il savait mieux que personne calculer les conséquences; il n'échappa point à son esprit fin et prévoyant qu'une fois le danger passé et Salaberry vaincu, on pourrait lui rendre ses troupes et le renvoyer à une autre époque pour le dédommagement stipulé; il voulut donc profiter de ses avantages, et ne pouvant réussir avec Orbegoso, il traita avec Gamarra, s'obligea à lui fournir armes et argent, et celui-ci s'engagea, de son côté, à proclamer la fédération au Pérou. En effet, le général Gamarra, ex-président de ce pays, sortant de son exil en Boli-

vie, se présenta aux forces péruviennes réunies dans le sud de la république à *Puno* et à *Cusco*; ces troupes placées sous les ordres d'officiers qui, anciennement, lui étaient dévoués, se déclarèrent en sa faveur et le reconnurent comme chef. Aussitôt qu'Orbegoso, réduit dans Arequipa à la situation la plus désespérée, fut instruit des menées et des intelligences de Santa-Cruz avec Gamarra et de l'entrée de ce dernier sur le territoire du Pérou; il se défit de tous ses scrupules, et plutôt que de voir le pays entre les mains de son plus cruel antagoniste, il accepta toutes les conditions du général Santa-Cruz et son intervention illimitée.

Par le traité du 15 juin 1835, que les deux présidents contractèrent alors, et en vertu duquel le général Santa-Cruz intervint directement dans les affaires du Pérou, il était arrêté qu'aussitôt la sédition apaisée et l'ordre rétabli au Pérou, la convocation de deux assemblées constituantes aurait lieu; que les députés des quatre départements du sud du Pérou se réuniraient à *Sicuani*, et ceux des quatre départements du nord à *Huaura*, à l'effet de délibérer sur la forme d'une nouvelle organisation politique et sur les bases à donner à ce nouvel état social pour en assurer l'existence : le général Santa-Cruz, d'ailleurs, se rendait caution de l'exécution des mesures qui seraient arrêtées par ces assemblées.

Les Péruviens et les Boliviens se réunirent donc sous les ordres de Santa-Cruz pour réprimer la rébellion et pour que ce nouveau chef en recueillît tous les

avantages. Les victoires de *Janococha* et de *Socabaya*, remportées par lui sur les généraux Gamarra et Salaberry, la délivrance de Lima, la soumission des villes du Callao et de Truxillo, amenée par le général Orbegoso, comprimèrent la révolution et permirent enfin le rétablissement de l'ordre et de la tranquillité. Ce fut dans ces circonstances que se réunirent les assemblées constituantes de *Sicuani* et de *Huaura*, pour délibérer sur le sort du pays. La première assemblée décréta, le 17 mars 1836, qu'à l'avenir les départements d'*Arequipa*, de *Cusco*, d'*Ayacucho* et de *Puno*, formeraient un État indépendant, qui porterait le nom de Pérou du Sud ; la seconde assemblée décida, le 11 août de la même année, que les départements des *Amazones*, de la *Libertad*, de *Junin* et de *Lima*, formeraient un second État indépendant, sous le nom de Pérou du Nord. L'une et l'autre de ces assemblées manifestèrent alors le projet de se confédérer entre elles et avec la république de Bolivie, en établissant comme condition préalable qu'elles choisiraient le général Santa-Cruz comme le chef de la confédération ; qu'il serait autorisé par les statuts à administrer et à compléter la confédération ; et, comme la Bolivie, composée des départements de *Chuquisaca*, de *Cochabamba*, de *Potosi*, de *La Paz-de-Ayacucho*[1], d'*Oruro*, de *SantaCruz*, et de la province de *Tarija*, y compris le littoral de *Cobija*, avait déclaré à l'a-

[1] Ce département est ordinairement désigné sous le nom seul de *La Paz*.

vance l'intention de se confédérer avec le Pérou, le 28 octobre 1836, le général Santa-Cruz, paraissant céder aux vœux des populations, exprimés par ces assemblées, proclama la confédération établie, et convoqua la réunion des plénipotentiaires des trois États en congrès, pour délibérer sur les statuts de cette alliance fédérale : le travail fait et arrêté par ce congrès a pris depuis le nom de pacte de *Tacna*.

Ce nouvel État confédéré, qui se compose de presque toutes les parties de l'ancien empire des Incas, connu depuis la conquête sous le nom du Pérou, qu'il a porté jusqu'en 1826, occupe une immense étendue de territoire ; il va de *Tumbez* à la rivière *Macara*, à celle des *Amazones*, et jusqu'aux frontières du Brésil ; il est borné dans le S. E. par la province de *Gran-Chaco ;* dans le sud, par celle de *Salta*, et par la montagne du *Morro-Moreno*, qui sur la côte, est la limite nord du Chili. Les États du nord et du sud du Pérou occupent une surface de 45,000 lieues carrées : la surface de la Bolivie n'est évaluée qu'à 40,000.

Le territoire des États confédérés jouit d'une si grande variété de climats, que les productions agricoles y sont également très-nombreuses et très-variées ; elles sont une source inépuisable de richesses pour ce pays. On cultive avec succès le tabac, la canne à sucre, le coton, le cacao, le café, la coca [1], le blé, l'anis, la

[1] Feuille d'un arbuste du Pérou que les Indiens de la Cordillère mâchent sans cesse. On fait usage de cette plante pour modérer la faim et la soif ; avec ce secours, les indigènes peuvent rester plusieurs jours sans rien prendre. La coca est pour les Péruviens

vanille, la cannelle, le piment, la cochenille, le riz, le chanvre, la vigne et les oliviers. On récolte dans les montagnes le quinquina ; le pays produit encore de la cire, plusieurs espèces de baumes, de gommes, de résines, et quantité de plantes médicinales. Le territoire en-deçà des Andes, c'est-à-dire de la mer à la Cordillère, n'est pas boisé : on voit peu d'arbres dans cette partie, en général sablonneuse et aride faute d'irrigations convenables ; mais au-delà de la Cordillère, la végétation est plus active : on trouve des forêts qui donnent des bois précieux d'ébénisterie et de construction. Les troupeaux de chevaux et de bêtes à cornes sont assez nombreux ; le *Llama*, la *vigogne* et le *chinchilla*, sont des richesses particulières à cette contrée.

La nature, qui a été si prodigue de ses dons pour ce pays, l'a encore enrichi d'un grand nombre de mines d'or, d'argent et d'autres métaux utiles et précieux qui donneraient des revenus immenses si elles étaient bien exploitées. Ces mines sont si abondantes, que déjà, vers la fin du dernier siècle, on comptait seulement dans le Pérou 670 mines d'or et d'argent en cours d'exploitation, et 578 mines prêtes à être travaillées, sans y comprendre les lavaderos [1] pour l'or, et les mines de vif-argent, parmi lesquelles celle de *Huancavelica* se faisait remarquer par ses immenses produits [2]. Le Pé-

de la Cordillère, ce que le bétel est pour les naturels des Indes orientales.

[1] Lavoirs : lieux où on lave des terres pour en extraire l'or qu'elles contiennent.

[2] Les mines de vif-argent n'ont jamais donné assez de matière

rou seul, en exceptant les richesses de la province de Potosi, rendait à l'Espagne, avant l'indépendance, six millions de piastres par an : c'est à peine si aujourd'hui ces mêmes revenus s'élèvent à quatre millions.

Dans plusieurs localités, la nature du sol, peu fertile faute d'arrosements; l'indolence des populations, le manque de chemins, la dégradation de ceux qui existent et les circonstances politiques du Pérou, ont empêché les améliorations possibles et nombreuses dans les diverses branches de l'administration publique ; de là l'état arriéré de l'agriculture, de l'élève des bestiaux, et le peu de progrès de l'industrie encore à son berceau.

La population totale du Pérou ne s'élève pas à moins de 1,246,000 âmes, que l'on répartit ainsi, savoir :

589,000 dans le Pérou du nord et 657,000 dans celui du sud.

La population bolivienne monte à 1,200,000 habitants. Les indigènes civilisés composent près des deux tiers de la masse de cette population ; mais ils ne sont point à craindre, à cause de leur ignorance et de l'état d'abjection dans lequel ils vivent[1]; le reste des habitants se compose des descendants des Européens et des diverses gradations de métis, qui résultent du mélange des races, parmi lesquelles sont encore venus se fondre les descendants des esclaves importés d'Afrique.

La race des Incas est d'un *blanc-jaune* un peu

pour suffire à la consommation qui en est faite au Pérou, dans les mines en cours d'exploitation.

cuivré ; les Indiens dits *Cholos* sont *rouges*, les Espagnols *blancs*, les Africains *noirs* · de là, une grande variété dans les nuances qui caractérisent plus ou moins l'origine première des habitants.

Dans les temps de tranquillité le commerce important du Pérou s'élève à 7,000,000 de piastres, dans lesquelles les importations de France peuvent être comprises pour 800,000 piastres. L'exportation en produits du pays tels que : laines, cotons, quinquinas[1], salpêtres, qui sont les principaux articles, ne dépasse pas 1,200,000 piastres : la différence est acquittée en argent monnayé, en lingots d'or et d'argent.

La Bolivie consomme pour 2,000,000 de piastres de marchandises européennes, dont la moitié entre par le port de Cobija et l'autre moitié par celui d'*Arica*. Les revenus de la Bolivie, en temps ordinaire, sont de plus de 2,000,000 de piastres ; ceux du Pérou du sud de 1,500,000, et ceux du Pérou du nord de 1,700,000 piastres.

Les dépenses de la Bolivie s'élèvent à 1,500,000 piastres ; celles du Pérou du sud à 600,000, et celles du Pérou du nord à 1,500,000. Mais toutes les révolutions qui se sont succédé ont obéré toutes les branches de l'administration, et tari les sources de la prospérité publique. La guerre du Chili paralysait alors toutes les affaires et empêchait les réformes nécessaires et les améliorations utiles, en obligeant le

[1] Les quinquinas se chargent, surtout à Arica, les salpêtres à Iquiqué, port le plus méridional du Pérou.

gouvernement à maintenir sur pied 14,000 hommes, tandis qu'en temps de paix 5,000 seraient plus que suffisants. Cet état de guerre était cause encore que les revenus étaient descendus bien au-dessous du chiffre ordinaire et que les dépenses, au contraire, étaient augmentées de beaucoup.

La Bolivie ne doit pas une piastre à l'étranger, et sa dette nationale est peu considérable; elle ne s'élève pas à plus de 500,000 piastres. Le Pérou est loin d'être dans une situation aussi favorable, il est très-obéré et doit au commerce anglais la somme de 3,178,000 livres sterling[1], pour principal et intérêts; et la dette nationale contractée au temps des Espagnols et depuis, n'est pas moindre de 10,000,000 de piastres. Malgré ce triste état financier, les hommes du Pérou les plus graves et les plus compétents en matière de finances, sont persuadés que, dans un petit nombre d'années de tranquillité, sous une bonne administration, les ressources du pays seront si abondantes qu'elles feraient aisément face à toutes les nécessités, et placeraient le crédit de la république sur un très-bon pied.

Le commerce d'exportation du Pérou, pour ainsi dire nul jusqu'à ce jour, est appelé à acquérir une haute importance, et doit prendre un développement extraordinaire que lui assurent les richesses agricoles de cet État, dont l'importance encore mal connue n'est point assez appréciée. Les laines du Pérou sont d'une

[1] Plus de 15 millions de piastres.

bonne qualité, qui peut facilement s'améliorer en donnant aux troupeaux cette existence nomade qui contribue surtout à faire des mérinos une espèce si recherchée. Déjà on exporte des laines en quantités assez considérables. La bande maritime, par sa fertilité sans exemple, est particulièrement destinée à profiter du commerce d'échange avec l'étranger, et les produits qu'on peut lui faire rendre, au moyen d'un système d'irrigation praticable, seront les sources d'incalculables richesses pour le pays.

Le sucre se travaille au Pérou par les procédés les plus défectueux ; le planteur, en suivant la vieille routine en usage, éprouve des pertes immenses qu'il ne songe même pas à éviter, parce que toute amélioration lui paraît impossible ou impraticable ; mais qu'un homme intelligent et entreprenant introduise au Pérou tous les perfectionnements connus en Europe, et le commerce des sucres de ce pays pourra lutter avec avantage avec celui des marchés d'outre-mer, parce qu'au Pérou, sur la côte, la canne à sucre vient naturellement, qu'elle n'a pas d'ennemis, qu'aucun insecte ne lui est préjudiciable : il n'y a pas de sol dans la baude maritime qui ne la produise en abondance ; elle croît et mûrit avec rapidité, et donne du sucre d'une qualité supérieure en quelques endroits, et partout assez bonne.

Le coton, nouvellement exploité, est destiné à prendre le premier rang parmi les productions du littoral péruvien ; la qualité en est belle et comparable à celle des beaux cotons de Fernambouc. La récolte a,

dans ce pays, quelque chose d'incroyable et de surprenant : aux États-Unis, ainsi que dans les colonies des Antilles, au Brésil et sur tous les autres points du continent américain, la végétation a un temps d'arrêt : la saison des pluies, et ensuite la sécheresse, nuisent aux plantes, et détruisent quelquefois les récoltes : on est souvent obligé de replanter, et le produit d'un pied de coton n'est évalué qu'à quatre à 500 grammes, tandis qu'au Pérou, il est des localités où chaque plante donne de 10 à 12 kilogrammes, et que la moyenne générale est évaluée à 6 kilogrammes de coton par pied. Les récoltes s'y succèdent sans interruption ; des cotons semés dans de bonnes terres produisent au bout de 7 à 8 mois ; et, dès la seconde année, les plantes ayant poussé de plus profondes racines, donnent les résultats les plus satisfaisants. C'est à la douceur de la température, c'est à cet état presque uniforme de l'atmosphère, dont les variations se renferment entre 11 et 23 degrés Réaumur, que l'on doit attribuer l'excès de fertilité du littoral du Pérou sur tous les autres points de la terre : là, la végétation ne s'arrête jamais ; les récoltes de toute espèce se suivent sans intervalle : la terre semble infatigable, et partout où se trouve une goutte d'eau pour lui donner la vie, surgit une végétation abondante qui ne demande au cultivateur qu'un peu d'intelligence et de soins, pour lui donner les plus grands profits.

Un jour viendra peut-être où tout l'argent destiné aujourd'hui à solder les marchandises d'Europe expédiées sur les différents marchés de la côte occidentale

de l'Amérique du sud, y sera employé à acheter, comme *retours* de commerce, des cotons ou d'autres produits, plus avantageux que les métaux, qui resteront alors pour aider au développement et aux progrès de l'industrie et de l'agriculture.

Je n'étendrai point mes informations jusqu'aux particularités plus minutieuses du commerce de détail; ce serait sortir du cadre étroit que je me suis tracé, et m'exposer à commettre des erreurs, peut-être inévitables, n'ayant aucune connaissance pratique de cette industrie. Toutefois, comme j'ai été en relation avec plusieurs négociants très-recommandables du Pérou, du Chili et de la Bolivie, j'ai pu m'éclairer sur plusieurs points, et je crois la note sur le commerce de la Bolivie, qu'a bien voulu me remettre M. Hubert, négociant français, qui a longtemps résidé à Cobija, où il était aussi chargé du consulat de France, tellement exacte et utile à publier, que je n'hésite pas à le faire. La connaissance de cette note sera, je pense, d'autant plus utile, que les articles de notre commerce propres au marché de la Bolivie, sont aussi, à très-peu de différence près, ceux qui conviennent le mieux pour les marchés du Chili et du Pérou. Les différences qui existent portent plus particulièrement sur les quantités nécessaires à la consommation et sur les couleurs qui sont plus ou moins en vogue; comme aussi quelquefois sur les dispositions du dessin et la forme des habits ou autres vêtements confectionnés.

Le 27 mai, je débarquai au Callao, d'où je partis de suite pour Lima, par la diligence établie entre ces deux

Note de M. Hubert sur les marchandises qui se consomment en Bolivie, et sur son commerce.

La Bolivie consomme environ pour deux millions de piastres de marchandises d'Europe; cette somme est loin d'être en rapport avec sa population qui est de plus d'un million d'habitants; mais, comme la plus grande partie de cette population se compose d'Indiens qui ne portent que des étoffes grossières qu'ils tissent eux-mêmes, les seuls consommateurs qui s'habillent de nos produits, sont les blancs et les métis, dont le nombre ne dépasse pas *trois cent mille*. Il n'y a pas dans ce pays d'autres fabriques que celles qui existent à *Cochabamba*, où se font les toiles de coton écru, nommées *locuyos*; mais elles ont été écrasées par la concurrence étrangère, et aujourd'hui on ne compte que quelques métiers qui ne se soutiennent que par le préjugé existant encore parmi un très-petit nombre de consommateurs, que ces toiles sont supérieures à celles qui viennent d'Europe.

Sous le gouvernement espagnol, toutes les marchandises nécessaires à la consommation du pays lui étaient fournies par les entrepôts de Buénos Ayres, d'où elles partaient sur des charrettes qui les transportaient jusqu'à la Cordillère; là, ce genre de charroi devenant impossible, on se servait de mules pour en continuer le transport dans l'intérieur, puisque cette contrée n'a aucune route praticable pour des charrettes. Mais lorsqu'après la bataille d'Ayacucho, la domination espagnole fut anéantie dans le Haut Pérou, et que ce pays devint indépendant sous le nom de république bolivienne, le commerce prit une autre direction, et, pour éviter le transit, on créa le port de Cobija, qui fut *habilité* au commerce étranger. Dans les premières années, ce port, placé dans un désert, sans ressource locale d'aucune espèce, séparé des villes de la Bolivie par des

villes : les voitures de cette administration, autrefois propriété des ministres ou chargés d'affaires étrangers

déserts d'une étendue immense, dont la plus petite est de 170 lieues, ne fut d'aucune utilité au pays, et ce fut Arica qui servit longtemps de port à la Bolivie ; cependant le gouvernement avait beaucoup fait afin de porter les négociants à vaincre les obstacles que présentait le port de Cobija ; leur intérêt se trouvait fortement excité par une franchise presque complète, puisque le seul droit qu'on payait alors était de 2 pour 100 (aujourd'hui il est de 5 $\frac{1}{2}$ pour 100), tandis que par Arica, les marchandises payaient au Pérou un droit de 30 pour cent, et un droit égal à leur entrée sur le territoire bolivien. — Cette énorme différence permit au commerce de faire de grands sacrifices, pour faciliter le transport des marchandises par Cobija, et dans un assez bref délai on organisa de nombreux convois de mules et d'ânes qui rendirent le transport aussi facile par cette voie que par le port d'Arica.

Depuis, Cobija a approvisionné une grande partie du pays, et la valeur des marchandises qu'on a importées par ce point, va au-delà d'un million de piastres par an, ce qui fait plus de la moitié des besoins du pays. — L'autre partie est entrée par le port d'Arica, placé beaucoup plus avantageusement que Cobija pour approvisionner les provinces de la Paz et de Cochabamba. Ce port jouit actuellement de l'avantage d'une réduction de droits ; toutes les marchandises destinées pour la Bolivie ne sont plus assujéties qu'à un droit de 15 et de 20 pour 100 en tout.

La nouvelle organisation politique du Pérou et de la Bolivie, fait craindre au commerce de voir cesser le privilége dont jouit Cobija, de ne payer qu'un droit d'entrée de 5 pour 100, tandis qu'à Arica ce droit est de 15 et 20 pour 100. — Il paraît naturel qu'un système général de douane soit adopté, et, si cela a lieu, l'importance commerciale de Cobija sera perdue au profit d'Arica ;

près du gouvernement du Pérou, sont aujourd'hui au service du public; elles sont commodes et bien sus-

mais une mesure semblable devant froisser les intérêts d'une partie de la Bolivie et l'amour-propre national, il est probable qu'elle ne sera prise que lorsque ces peuples se seront habitués à regarder comme communs, les intérêts de la confédération pérou-bolivienne; et, en attendant, les ports de Cobija et d'Arica se partageront toujours les importations presque par égales parties. —Les *retours* du commerce se font en piastres fortes ou en or que l'on passe en contrebande, parce que le gouvernement a frappé de prohibition l'extraction des matières d'or et d'argent non monnoyées. On charge encore de l'étain et du quina; ce sont les seuls produits qui puissent supporter les frais de transport et laisser du bénéfice.

Depuis peu de temps, on s'est livré dans la province de *la Paz* à l'exploitation des mines de cuivre qui offrent également un *retour* au commerce; mais, jusqu'à présent, l'importance en est peu considérable.

Les produits des fabriques françaises ne sont pas ceux qui se consomment le plus : là, comme dans toute l'Amérique du sud, ce sont les marchandises anglaises qui se vendent le mieux et dont la consommation est la plus grande; elles entrent pour les trois quarts environ dans la somme d'affaires qui se font dans ce pays. Cela vient de ce que les Anglais s'attachent principalement à envoyer à bas prix tout ce que consomment les masses, et que nous, au contraire, nous opérons particulièrement sur les objets de luxe. Si quelquefois nos produits pour le peuple sont portés ici, la concurrence anglaise les écrase. Cependant, si cette importante partie de l'industrie française était exploitée avec le système anglais, il est probable que nous pourrions soutenir cette redoutable concurrence pour beaucoup d'articles, et augmenter, par conséquent, considérablement nos débouchés. Il est facile de se rendre compte de cela, en comparant la manière dont se font

pendues ; attelées de quatre chevaux, elles font le tra-
jet en une heure et demie. Il y a ordinairement deux

les affaires françaises avec celle dont se font les affaires anglaises. Les produits français sont exportés de France dans ce pays par des spéculateurs qui visent toujours à un grand bénéfice, et, pour atteindre ce but, ils n'opèrent que sur des marchandises pour lesquelles nous avons une supériorité reconnue, comme les soieries, par exemple, ou sur tout autre article qui puisse soutenir avec avantage la concurrence d'autres pays.

Les produits anglais, au contraire, sont expédiés par les fabricants eux-mêmes qui les consignent à de riches négociants qui ont des établissements sur les principales places de cette côte ; ces négociants avancent aux fabricants des sommes égales aux trois quarts de l'importance de leurs consignations, à un faible intérêt, afin que leur fabrique ne se ressente pas de l'absence des fonds que causeraient sans cela ces envois lointains, et pourvu que le fabricant anglais obtienne un résultat semblable à celui qu'il aurait en vendant chez lui, il est satisfait, et il continue des expéditions qui donnent un grand mouvement à sa fabrique en augmentant considérablement ses affaires.

Qu'il s'établisse en France des maisons de commerce qui, par leur influence et leurs capitaux, parviennent à faire adopter au fabricant français ce système ; qu'on le mette en contact direct avec le consommateur de ce pays, et avant longtemps probablement, les affaires françaises auront doublé.

Pour faciliter les envois qu'on destinerait à la Bolivie, voici une note raisonnée sur les marchandises convenables.

LAINES.

Draps. Il s'en consomme environ 2,500 pièces par an et toutes les qualités sont bonnes, depuis le plus commun jusqu'au plus fin. Il faut s'attacher à ceux qui ont beaucoup d'apparence et imiter le plus possible l'apprêt anglais, qui est celui qu'on préfère

départs par jour, l'un le matin, l'autre le soir; ces diligences se croisent avec celles qui partent de Lima

Ici. Jusqu'au prix de 3 réaux les draps français sont préférés aux draps anglais, mais, passé ce prix, on vend plus couramment les draps anglais à cause de leur apprêt.

Les draps fins ne forment qu'un cinquième de la consommation; les quatre cinquièmes restants se composent de draps du prix de 12 réaux jusqu'à 3 piastres. Dans les qualités ci-dessus, il ne faut pas de noir; il faut beaucoup de bleu et quelques autres couleurs assorties. Pour les fins, il faut deux tiers bleu, un sixième noir, un sixième café ou bronze.

Casimirs. Cet article n'est pas d'une grande consommation, on n'en vend pas au-delà de 150 pièces par an. Il le faut couvert et corsé; son prix courant est de 18 réaux; dans les assortiments il faut beaucoup de bleu.

Mérinos. C'est un article peu courant, mais sa consommation augmentera chaque année; on le vend 2 piastres et 2 réaux.

Alepine. 50 pièces noires par an suffisent, et son prix courant est de 10 réaux la vare.

Flanelle blanche. Il s'en vend 150 pièces par an seulement, et sur ce nombre il en faut la moitié laine et coton.

Châles casimirs. Il s'en vend 10,000 par an environ, au prix de 6 à 7 piastres chacun; mais il faut que la qualité soit très-belle, que la grandeur soit de 2 vares, et que le fonds soit uni avec une large bordure à grandes fleurs, ou autres dessins détachés; les seules couleurs voulues sont nankin, chamois, rose-sèche et saumon.

Bayettes. C'est un article d'une consommation aussi grande que celle du drap, et les Anglais sont les seuls qui expédient cet article. Celles appelées de *peton*, sont les principales; elles ont $1^{m},89^{c}$ de large et se vendent 100 réaux la pièce de 43 vares environ. Les couleurs voulues sont le bleu-raymond clair, le rose, le melon, le café, le chamois, le vert-émeraude, etc.

aux mêmes heures : le prix de la place est de 12 réaux.

En sortant du Callao, on laisse sur la droite la cita-

Celles appelées de 100 *hilos*, *fa'uelas* et *dos frisas* sont aussi très-courantes ; mais cependant beaucoup moins que les autres.

Ces articles sont les principaux, mais on peut aussi signaler comme assez courants les escots, les bas de laine, les châles mérinos imprimés et brodés, et aussi les tapis.

COTONS.

Calicots dits madapolams. La consommation de cet article est de près d'un million de vares par an, et les Anglais sont presque les seuls à les fournir. Toutes les qualités et toutes les largeurs sont courantes ; on les paie en établissant toutes ces différences. Le prix varie de trois réaux un quart à trois et demi la yarde.

Calicot écru dit tocuyo. Il s'en consommme environ un million et demi de yardes par an. Les Américains et les Anglais sont les seuls qui en apportent. Il le faut peu fin, mais avec beaucoup de corps. Les deux seules largeurs convenables sont $0^m,730^m$ à $0^m,757^c$, qu'on vend 1 réal, et de $0^m,893^m$ à $0^m,630^m$. qu'on vend un réal un quart.

Percale blanche de 1 ,190 *appelée ici cocos*. Les Anglais seuls apportent cet article en pièces de 12 yardes qu'ils vendent selon la qualité, depuis 20 réaux jusqu'à 4. On peut en vendre 2,000 pièces par an et 500 pièces en couleurs communes.

Indiennes. C'est un article de grande consommation ; le genre le plus courant est celui des indiennes anglaises d'une largeur de $0^m,649^m$ sur un aunage par pièce de 28 yardes. Il se vend 10,000 pièces par an de ces indiennes de 5 à 7 piastres, selon la qualité ; mais il faut pour valoir ce prix qu'elles soient d'une jolie toile à dessins de goût.

Les indiennes françaises de Mulhouse sont aussi très-estimées, mais leur prix les rend moins courantes ; 1,000 pièces par an suffisent, et leur prix varie de 3 à 4 réaux la vare.

delle; c'est une place forte du premier ordre, justement célèbre par le siége qu'elle a soutenu sous le comman-

Velours de coton appelé velventine. Il le faut beau et tout bleu; son prix est de 3 réaux la yarde, et sa consommation de 1500 pièces par an environ.

Nankin de Rouen. Il s'en vend environ 10,000 par an, du prix de 6 à 7 réaux, mais il faut qu'il soit fin, qu'il ait $0^m,379^m$ de largeur et 18 vares par pièce.

Coutil de coton et printanières. Cet article, dans une largeur de $0^m,595^m$ en jolis dessins foncés et imprimés, se vend à un réal un quart la vare, et on en consomme environ 20,000 yardes par an. On vend également environ 10,000 pièces par an d'un autre article plus fort et plus large, appelé *borlon*, au prix de 3 réaux la yarde.

Bas de coton. Il s'en vend au moins quatre mille douzaines par an dans toutes les qualités; les Anglais et les Allemands sont ceux qui expédient cet article.

Après ces articles de coton, qui sont les principaux, viennent les mousselines blanches, le coton filé, les châles coton de 2 vares, et mouchoirs de poche imprimés qui sont d'une très-grande consommation; les piqués pour gilets imprimés, les gazes, les coutils, les bretelles, les chemises blanches et de couleur, les mouchoirs imitation madras, et plusieurs autres petits articles qui également sont d'une vente très-courante, mais dont il est impossible de marquer les assortiments et les prix qui varient selon la qualité avec des différences très-marquées. Il est suffisant de les signaler comme bons pour que le spéculateur puisse les envoyer sans aucun doute sur leur placement.

ARTICLES DE FIL.

Ces articles sont de peu de consommation dans ce pays, où il

dement du brave colonel Rodil. Ce généreux Espagnol a montré une fidélité, une persévérance et un courage

y a une classe riche peu nombreuse, et les quantités désignées ci-après sont plus que suffisantes chaque année.

2000 pièces bretagne larges, valant environ		5 réaux	à	Potosi.
400 pièces estopilles	*id.*	10	*id.*	*id.*
200 pièces irlandaises fines, de 25 yardes chacune.		25	*id.*	*id.*
100 pièces de mouchoirs batiste brodés.		18	*id.*	*id.*
100 pièces bramantes de 41 pouces de large,	la vare	1	*id.*	*id.*
100 pièces creas de 72 vares chacune.		à 25	*id.*	*id.*
300 pièces platilles blanches fines.		à 10	*id.*	*id.*

SOIERIES.

Soie à coudre. Il s'en consomme pour environ 2,000 liv. par an ; la soie espagnole est la préférée; viennent en seconde ligne la soie française et celle de la Chine qu'on vend un réal de moins que l'espagnole ; il la faut soyante et à longs écheveaux de 0m, 812m, et la couleur bleu-turc doit former la moitié de l'assortiment. Son prix varie de 7 à 8 réaux selon les circonstances.

Foulards. Avec 1,000 pièces par an il y en a suffisamment ; il les faut de 0m,866mm, sergés de belle qualité, et à dessins très-variés. Leur prix de 7 à 10 réaux selon la qualité.

Bas de soie. Il ne s'en vend pas au-delà de 600 douzaines par an. Les français se vendent, à poids égal, 3 à 4 réaux moins que les anglais qui sont infiniment mieux fabriqués et par conséquent préférés : leur prix varie de 18 à 28 réaux.

Velours. Les velours de Lyon ont une préférence marquée sur ceux des autres pays. Il s'en vend 200 pièces par an, et il les faut de 2 poils $\frac{1}{2}$. Leur prix varie de 3 piastres 6 réaux à 4 piastres.

Châles satin de 2 vares de grandeur. Il se vend environ 2,000 de ces châles par an, et les Français sont les seuls qui fournissent cet article. Il les faut d'une qualité à pouvoir les vendre de 10 à 12 piastres chacun. Aujourd'hui on préfère ceux de trois couleurs, mais il faut des dessins de goût et toujours variés.

qui étaient dignes d'un meilleur succès; il a maintenu pendant plus d'un an le pavillon espagnol sur les murs

Châles de crêpe. Ils sont assez courants, mais les Chinois ont une supériorité si marquée sur cet article qu'il faut le leur laisser entièrement.

Serge noire $\frac{7}{8}$ d'aune[1]. La serge est un article très-courant, mais on donne la préférence à celle de Malaga et même à celle de la Chine. Cependant la française est aussi d'un placement facile jusqu'à 100 pièces par an seulement, et son prix est de 12 réaux.

Satin. Le français est préféré à tous les autres. Il s'en vend par an environ 300 pièces d'uni, et 200 pièces de façonné. Il le faut d'une qualité courante, de manière à pouvoir le vendre à une piastre la vare. Le céleste, le rose, le vert, le bleu-raymond, le noir, le blanc, le nankin sont les couleurs préférées.

Taffetas et gros de Naples. Ces deux articles sont assez courants. Pour le taffetas, il faut celui appelé de Florence, en couleurs comme celles du satin, et son prix courant est de 6 réaux la vare. Le gros de Naples doit être façonné, uni, et moiré en couleurs de goût pour robes. Le prix varie, selon la qualité, de 6 à 12 réaux.

Rubans satin façonnés, nommés trama et figura. Il s'en vend plus de 4,000 garnitures assorties par an, $\frac{5}{6}$, n° $\frac{4}{6}$,$\frac{1}{6}$, n° $\frac{6}{9}$,$\frac{1}{6}$, n° $\frac{6}{12}$,$\frac{1}{6}$, n° $\frac{9}{16}$. Leur prix courant est de 7 réaux la garniture, composée de 3 pièces de $28^{m}660^{m}$ chacune. Il faut que dans l'assortiment le blanc pur domine.

Rubans de gaze, rubans pour ceintures et rubans peluche façonnés. Ces articles sont consommés en petites parties seulement, et leur prix varie beaucoup, selon leur dimension. Il les faut dans les grandes largeurs.

Listons. Il s'en vend environ 15,000 pièces par an. Les espa-

[1] $1,041^{m}$.

de cette place, contre les forces réunies de l'armée libératrice, commandées par le général San-Martin, et

gnols sont les plus recherchés ; ensuite viennent les français, les suisses et les allemands ; leur prix courant est de 1 piastre à 10 réaux, et l'assortiment préféré est $\frac{1}{5}$ n° 15, $\frac{2}{5}$ n° 20. Leurs couleurs dominantes doivent être le rose fin, le ponceau, le cramoisi, le blanc, le céleste, le vert, le noir et le serin.

Après ces articles viennent les cravates, les bonnets de couleur, les robes brodées, les mantilles, la lustrine, les galons sergés, les blondes, les fichus, tous articles très-courants, mais en petites quantités. Les gants de soie aussi sont courants.

ARTICLES DIVERS.

Papier. La consommation du papier nommé *florette* et *demi-florette* est d'environ 10,000 rames par an. Son prix est de 2 piastres 4 réaux à 4 piastres, selon la qualité. Le papier espagnol est le préféré ; viennent ensuite, en seconde ligne, le français et le génois. Il se vend aussi environ 1,000 rames par an de papier à lettres français, doré sur tranche, au prix de 4 à 5 piastres.

Le papier peint se vend en très-petite quantité, mais chaque année son emploi augmente.

Fer. Celui de Biscaye est celui qu'on préfère ; il s'en vend plus de 10,000 quintaux par an au prix de 13 à 19 piastres le quintal à Potosi.

Acier. Celui de Milan est le seul qu'on recherche ; il vaut 24 piastres à Potosi.

Boutons de cuivre nommés Charquecillos. Il s'en vend 10,000 grosses par an, au prix de 4 réaux et demi ; il les faut de 15 à 18 mill. et plats.

Coutellerie. Les couteaux flamands sont les plus courants, et il s'en vend environ 10,000 douzaines par an, au prix de

contre la division navale sous les ordres de lord Cochrane, alors amiral du Chili. C'est de ce fort qu'est

7 à 8 réaux la douzaine assortis dans les trois grandeurs qu'on importe ordinairement : viennent ensuite les couteaux à manche d'os, avec une lame de 0,^{m}189^{m} à 0^{m},297^{m}, qu'on vend beaucoup aussi au prix de 3 piastres environ. Les couteaux pour table, accompagnés de la fourchette en fer, avec manche de bois, sont également courants, et on les paie selon leur qualité.

Les canifs, les ciseaux, les rasoirs sont également d'une vente facile, mais il est impossible de désigner le genre qui convient, parce que celà varie trop.

Armes. Les armes de guerre viennent toutes d'Europe; mais le gouvernement les fait venir par contrats, et on ne doit jamais en envoyer sans cela. Les armes de luxe sont d'une vente peu importante. Cependant quelques jolis fusils de chasse, des pistolets et des épées se vendent bien et facilement.

Chapellerie. Quoiqu'il se fabrique un grand nombre de chapeaux en Bolivie, les chapeaux français se vendent avec avantage; mais il faut les envoyer en feutre, non montés, avec les garnitures nécessaires, afin d'éviter une partie des grands frais de transport qu'ils occasionnent.

La couleur grise est la préférée. Les bonnets en peau de loutre foncée, avec visière, sont également très-courants.

Souliers. La chaussure pour hommes ne convient pas, parce que dans le pays on la fait bien et à bon marché; mais les souliers pour femmes, en chevreaux bronzés, brodés, sont très-demandés, et on peut en envoyer 2,000 douzaines par an avec la certitude d'en obtenir le placement au prix de 12 à 13 piastres la douzaine.

Veaux cirés. Il s'en vend environ 1,000 douzaines par an, et le prix varie, selon la grandeur, de 12 à 15 piastres. Les peaux préparées à Paris sont préférées.

Librairie. Les ouvrages d'histoire, de sciences, d'arts, de droit, et

parti le dernier coup de canon tiré pour le maintien de la souveraineté du roi d'Espagne sur le Pérou.

les romans de nos bons auteurs se vendent bien, mais tout autre genre d'ouvrages se vend avec peine et mal.

Verreries. Les qualités communes, dans le genre de celles qu'on apporte d'Allemagne, sont les seules dont on vende beaucoup; et les essais qu'on a faits en qualités fines n'ont pas produit un bon résultat. Le meilleur assortiment pour une caisse de 12 douzaines de pièces, par exemple, est : 2 douzaines verres grands, 2 douzaines verres plus petits, 2 douzaines verres à anse, 2 douzaines verres forme calice, 2 douzaines verres à vin fin, 1 douzaine verres à liqueurs, 1 douzaine carafes.

Les verres à vître sont aussi d'une vente courante dans toutes les grandeurs, mais il en faut peu.

Faïence et porcelaine. La porcelaine est d'un prix trop élevé pour que la consommation n'en soit pas très-petite; cependant, on vend facilement les services de café et de thé. La faïence se vend beaucoup; il la faut dans le genre anglais avec des impressions bleues. Le prix varie selon la qualité.

Liquides. Les énormes frais de transport jusqu'aux villes de l'intérieur, rendent nos vins si chers qu'on n'en consomme presque pas. Le pays en produit d'assez bon dont les Boliviens se contentent pour leur vin d'ordinaire. Ce n'est que dans les grandes occasions qu'on sert du vin de France; cependant, quelques petites parties de vin de Bordeaux, de Champagne, de Barsac et de vin muscat, se vendent toujours assez bien. Dans la Bolivie, le port de Cobija est le seul où les vins en barils se vendent; on y consomme environ 1,000 barils par an.

On y vend aussi environ 500 barils d'eau-de-vie blanche de 28 degrés. Indépendamment de ces articles, il y a beaucoup d'objets de Paris dont la vente est assez grande; mais leur variété ne permet pas de les signaler, et je désignerai comme les principaux les suivants.

Sur notre gauche, nous avions les marais qui s'étendent du Callao jusqu'aux bords du Rimac ; au-delà des marais, nous apercevions les montagnes de la chaîne des Andes, s'élevant graduellement par différents plans,

Les nécessaires, la bijouterie fausse, un peu de bijouterie fine, les fleurs, les gants, les selles, les peignes en écaille pour papillottes.

OBSERVATIONS GÉNÉRALES.

Les prix portés sur cette note sont ceux d'aujourd'hui dans les villes de l'intérieur de la Bolivie. Il faut avoir égard, pour faire un calcul exact, aux droits, aux frais de transport et de commission que ces marchandises ont à supporter, et qui sont les suivants :

Par Arica, les soieries paient 15 pour 100 ; les autres marchandises, 20 pour 100, et le transport est de 12 à 20 piastres (selon le point de destination), par charge de mule qui se compose d'un poids brut de 3 quintaux.

Par Cobija, toutes les marchandises indistinctement paient $5\frac{1}{2}$ pour 100 de droits seulement, et un transport de 13 piastres par charge de mule de 2 quintaux trois quarts[1]. Mais, comme il faut tout déballer afin de réduire les colis à un poids de $34^{k},26^{c}$, afin qu'ils puissent être envoyés à dos d'ânes, il faut ajouter à ces frais 2 réaux par colis.

Il serait très-convenable qu'on fît, en Europe, les colis de ce poids afin d'éviter ces frais.

Les commissions des consignataires sont $1\frac{1}{2}$ pour 100 d'expédition au port, 5 pour 100 de vente, et $2\frac{1}{2}$ pour 100 de garantie.

Les prix portés sont ceux de la vare qui est de 40 pour 100 plus petite que l'aune. Les prix indiqués sont par piastres et par réaux de Plata.

[1] Environ $130^{k},20^{c}$.

qui semblent superposés, et dont les teintes, de plus en plus affaiblies par l'éloignement, finissent par se confondre avec les vapeurs atmosphériques, desquelles souvent on ne peut plus les distinguer : ces montagnes, comme un grand rideau, bornaient notre horizon et s'étendaient de notre gauche jusque devant nous, et de là sur notre droite, jusqu'au Morro-Solar ; en deçà des montagnes, nous découvrions devant nous les clochers de Lima ; à notre droite, quelques maisons de campagne et la petite ville de *Bella-Vista*, restée en ruines depuis qu'elle a été démolie par le feu des batteries de la citadelle du Callao, pendant la guerre de l'indépendance.

La première partie du voyage se fait sur un chemin rempli de cailloux, et très-dégradé aujourd'hui. Nous passâmes près d'une croix en pierre qui rappelle qu'un navire a été porté jusqu'à cet endroit, lors du tremblement de terre qui détruisit la première ville du Callao ; un peu plus loin, et toujours sur notre droite, nous laissâmes les murs de Bella-Vista ; puis, à trois quarts d'heure de marche du Callao, nous arrivâmes à une petite chapelle bien délabrée : elle appartenait à un couvent maintenant abandonné. Cette chapelle était encore un lieu de pélerinage très-renommé où les marins venaient en foule apporter leurs offrandes et rendre grâces à Dieu. Un cabaret établi tout à côté de cette église, attire, de nos jours, des pélerins en bien plus grand nombre. La diligence s'arrête là pendant dix minutes ; les voyageurs descendent pour fumer et pour se rafraîchir ; un frère de la Merci sort en ce moment

des saintes ruines, et, comme une ombre, il arrive en silence pour implorer la pitié. Ce pauvre quêteur est si maigre, si humble, il a l'air si misérable, qu'il faudrait être bien dur pour lui refuser la légère aumône qu'il demande. Ce lieu prend son nom de sa distance du Callao, et se nomme *la Legua*[1]. A partir de là, la route est moins dégradée ; elle n'est encore bordée, de chaque côté, que par des champs presque sans culture ; cependant on commence déjà à s'apercevoir que le terrain devient meilleur, et l'on voit bientôt des terres en rapport. Les délimitations des propriétés sont faites avec de petits murs en terre d'un ou deux mètres d'élévation ; ils sont ordinairement formés d'un seul rang de *tapias*[2] ; quelquefois aussi de deux rangs superposés : ces murs en terre battue durent fort longtemps, car dans cet heureux climat, il ne pleut jamais.

A deux milles, à peu près, de la Legua, la route devient très-bonne ; c'est à partir de ce point que commence la belle avenue qui va jusqu'aux portes de Lima. Cette avenue est formée, de chaque côté, par un rideau de très-beaux peupliers d'Italie mêlés de

[1] Ce mot signifie *la lieue*.

[2] Les tapias sont des blocs de terre battue, de la forme de pierres de taille d'environ 60 ou 80 centimètres de haut, sur un mètre de long, et 30 ou 40 centimètres d'épaisseur. Pour faire ces tapias, on se sert de caisses sans fond et sans couvercle ; on les pose dans le lieu que doit occuper la tapia, que l'on forme alors dans la caisse avec de la terre détrempée, tassée avec un instrument fait pour cet usage ; on retire ensuite la caisse, que l'on place à côté pour faire la tapia suivante, et ainsi de suite.

saules pleureurs et par des jardins, plantés d'orangers d'une grande beauté : ces arbres sont aussi grands que les chênes de toute venue ; ils sont toujours couverts de fleurs et de fruits et rendent les abords de Lima fort agréables. Ce chemin est encore orné de contre-allées garnies de bancs, et bordées, de chaque côté, par des acequias qui conduisent une eau rapide et claire, dont le murmure et la fraîcheur ajoutent un grand charme à cette promenade. Dès que l'on arrive dans les environs de la ville, on se figure aisément qu'au temps de sa splendeur elle devait être un séjour délicieux : cette entrée de la capitale est pleine de magnificence et digne de la *ville des rois*[1]. Dans le parcours de cette avenue, d'environ un mille et demi d'étendue, on trouve trois ronds-points entourés de bancs sculptés; le premier est à l'entrée de l'avenue; le second au milieu, et le troisième à la porte même de Lima. Un des derniers vice-rois du Pérou, don Abascal, se proposait de prolonger la plantation de cette route et de conduire les acequias jusqu'au Callao. Ce projet sera sans doute repris un jour, lorsque la tourmente politique sera apaisée et qu'on aura le loisir de s'occuper de l'administration et des nombreuses améliorations possibles dans ce beau pays. Ce sera un embellissement utile dont l'exécution paraît facile. La pente de Lima au Callao est si bien ménagée que la route paraît être à peu près de plain-pied, bien que, cepen-

[1] *Los Reyes* : cette ville, fondée le jour de l'Epiphanie, a longtemps porté ce nom, sous lequel on la désigne encore quelquefois.

dant, le niveau moyen de la ville soit élevé au-dessus de celui de l'Océan d'environ 116 mètres 50 centimètres ; celui du Rimac, pris au pont, ne l'est que de 99 mètres 45 centimètres.

La porte de Lima, par laquelle on entre, en venant du Callao, est d'une belle architecture et répond aux idées de grandeur que l'on conçoit en approchant de cette capitale. Mais aussitôt que l'enceinte est passée, on est bien désagréablement surpris en se trouvant dans une rue bordée de maisons inachevées, sans étages ou en ruines. Le sol de la rue est couvert d'une poussière épaisse, très-fine et de mauvaise odeur. En avançant, cependant, les maisons deviennent plus belles et plus soignées, mais de la rue, l'aspect en est toujours triste. Ces maisons, situées entre cour et jardin, ou tout simplement autour d'un *patio* qui existe dans presque toutes, pour servir de refuge aux habitants pendant les tremblements de terre, sont en général sans étages. Tous les appartements sont de plain-pied, et quelquefois, dans les belles maisons, ils sont doubles, c'est-à-dire qu'après avoir traversé la cour, on entre, par le péristyle, dans une immense salle ou vestibule, d'où l'on passe dans un grand salon qui n'en est séparé que par une cloison à jalousies ou à fenêtres, avec barreaux et sans glaces. Cette disposition est utile pour laisser circuler l'air, et elle rend ces appartements fort agréables à habiter, à cause de la fraîcheur qui y règne. Les chambres à coucher sont ordinairement placées dans les parties latérales de la maison ; elles

donnent sur le *patio* ou sur le jardin ; dans les grandes maisons, il est toujours situé derrière le grand corps-de-logis, en face de l'entrée principale. Presque toutes les maisons ont des portes-cochères ; ces portes sont, comme celles des salons, toujours ouvertes pendant le jour, excepté à l'heure des repas ; de sorte que, de la rue, on peut voir ce qui se passe dans l'intérieur des salons, et les personnes qui s'y trouvent.

Les murs des patios sont assez ordinairement décorés de peintures à fresque ; elles représentaient, autrefois, des sujets tirés de l'Ancien-Testament ; aujourd'hui ces tableaux sont d'une nature bien plus profane, et sont en général très-négligés, car chaque jour la décadence de Lima augmente, avec la misère qui s'accroît dans une proportion effrayante. La population diminue aussi très-rapidement : en 1820, date du dernier recensement, on comptait près de 60,000 habitants ; il n'y en a pas aujourd'hui plus de 40,000. Cette population est composée de gens de toutes les nuances, les noirs y sont très-nombreux, bien que depuis longtemps on n'en importe plus : ces races africaines se sont mêlées avec celles des Indiens et les descendants des Espagnols.

A mon arrivée à Lima, je fus frappé de l'aspect guerrier qu'avait pris cette ville. On voyait sur toutes les promenades, sur toutes les places et dans toutes les rues des officiers et des soldats boliviens ; ils faisaient remarquer leur belle tenue, mais aussi, par leur ton et leurs manières, ils faisaient naître la pensée d'une occupation militaire. L'air consterné que je re-

marquai sur les visages de mes anciennes connaissances du Pérou, l'état de stagnation des affaires, jetaient encore sur la capitale un voile de tristesse qui ne semblait pas d'un bon augure pour l'avenir du gouvernement nouvellement établi. Le général Santa-Cruz, cependant, avait marqué son avénement au pouvoir par des actes d'une sage administration. Il venait de délivrer le commerce de quelques entraves, il avait accordé plusieurs encouragements à l'agriculture, et s'était montré à la fois favorable au commerce étranger et au développement de l'industrie nationale, en offrant des primes à tous les étrangers, quels qu'ils fussent, qui viendraient en féconder les germes, et stimuler l'énergie des indigènes par leur activité et leur exemple. Il était impossible de ne pas s'apercevoir que les personnages les plus éminents et les plus capables, parmi les Péruviens, tout en reconnaissant les hautes qualités gouvernementales du protecteur, éprouvaient, pour sa personne, un éloignement invincible, et tel que tout état leur semblait préférable même à la prospérité du Pérou, due à une administration dont il serait le chef. Le préjugé était là plus fort que l'intérêt bien entendu de la république.

Le grand crime du général Santa-Cruz c'est d'être, assure-t-on, d'une origine indienne, peut-être même de la pure race des Incas? Qui sait si ce titre d'exclusion aujourd'hui, ne sera pas, avant longtemps, le titre de noblesse le plus estimé, le seul dont il faudra faire preuve pour prétendre aux honneurs et au commandement suprême parmi ces nations, qui,

longtemps opprimées, renaissent enfin à l'existence politique? Quoi de plus étrange que de voir les gouvernements des nouvelles républiques, assises sur les bases les plus libérales qui existent, être dirigés de la manière la plus absolue par des chefs qui, tour à tour, s'emparent, plutôt qu'il ne le reçoivent de leurs concitoyens, d'un pouvoir dont l'exercice toujours contesté, n'est qu'éphémère? Quoi de plus singulier que d'entendre sans cesse les premiers apôtres de l'égalité revendiquer les titres de noblesse et les priviléges qu'ils ne tiennent que de leurs pères qu'ils ont chassés, car il est à remarquer qu'il n'est pas un Chilien, pas un Péruvien titré dont l'orgueil ne soit aussi flatté de cette distinction et qui n'en soit aussi jaloux, qu'aucun baron allemand!

J'allai faire visite à M. le général protecteur. Précédemment, pendant ma station sur le *Griffon*, j'avais eu des relations écrites avec S. E.; j'en reçus un accueil extrêmement gracieux, que je devais à ma qualité d'officier français. A l'époque de la révolution de 1830, le gouvernement du roi reconnut officiellement les gouvernements de toutes les nouvelles républiques de l'Amérique; toutes accueillirent sans doute cette manifestation bienveillante de la France envers elles; mais il n'en fut aucune cependant qui exprimât plus vivement sa sympathie pour la France que la Bolivie, sous la présidence du général Santa-Cruz.

Le général protecteur me parla beaucoup du roi et de la famille royale, dans les termes d'une haute es-

time, dignes du chef de la grande nation à laquelle nous avons l'honneur d'appartenir. Je vis encore quelques membres du gouvernement, et plus particulièrement M. Garcia del Rio, ministre des finances, que j'avais déjà rencontré et connu à Guayaquil, lorsque je visitai ce port en 1833. Ce ministre était, à l'époque de ce voyage, chargé du portefeuille des affaires étrangères de la républipue de l'Équateur, sous la présidence du général Flores; précédemment il avait été l'ami et le conseiller du général libérateur Bolivar : ces antécédents me dispensent d'en faire l'éloge ; il m'accueillit avec amitié, il possédait déjà toute la mienne, et cette rencontre inattendue a été pour moi d'un agrément infini.

Je visitai à Lima les négociants français ; depuis longtemps je connaissais presque tous les membres dont se compose le corps de nation ; je serais suspect en en faisant ici l'éloge, ayant été traité par eux avec tant de distinction. Mais je ne puis pas cependant laisser passer sous silence, puisque l'occasion s'en présente, un fait qui n'est pas moins honorable pour ces messieurs que pour un de mes braves camarades, M. Moulac, capitaine de vaisseau, mort au Callao, à bord de la frégate la *Flore*, qu'il commandait, ainsi que la station navale de France sur les côtes du Chili et du Pérou. M. Moulac était un des officiers les plus distingués de la marine française ; un esprit juste et un caractère ferme, plein de loyauté, de droiture et de bonté, le recommandaient à l'affection des officiers de son corps, dont il a été vivement regretté. Sa participation active

aux plus beaux combats de la dernière guerre, lui avait acquis une haute considération dans notre arme, et des droits à la reconnaissance nationale. Le commerce français à Lima s'est chargé d'acquitter la dette de tous; il n'a pas voulu que la dépouille mortelle d'un homme si justement estimé, fût abandonnée sur cette plage lointaine, où pas un souvenir n'eût rappelé le lieu de repos d'un officier qui avait été si utile à son pays, et que ses camarades n'eussent pu visiter en passant sur ce sol étranger; le commerce de Lima a voulu, au contraire, que tous les marins, dont il fut l'ami, pussent l'aller voir, et s'inspirer de son exemple en lui rendant un si touchant hommage. Les Français établis à Lima ont donc, dans cette circonstance, fait l'acquisition d'une place dans le Panthéon de la capitale, où le corps du capitaine Moulac a été conduit processionnellement par une partie de l'équipage de la frégate la *Flore*, et par tous les négociants français au Pérou. Ces pieux devoirs ont ému toute la population de la capitale, au point qu'elle ne savait trop lequel elle devait le plus admirer, où de l'homme qui avait su mériter de pareils honneurs de ses compatriotes, ou de ceux-ci qui, dans la préoccupation de leurs affaires et dans l'isolement, avaient encore voulu donner un témoignage de leur sympathie et de leur reconnaissance pour un des bons serviteurs de leur pays.

Le 28 était le jour anniversaire de la fête de S. M. le roi de la Grande-Bretagne; je fus invité à dîner chez monsieur Wilson, chargé d'affaires de S. M. B., et fils de sir Robert Wilson qui sauva M. Lavalette, ex-direc-

teur-général des postes. Je me rendis à cette invitation. La réunion était nombreuse, M. le général protecteur assistait à ce dîner, ainsi que tous les ministres de la république. M. Wilson fit les honneurs de sa fête avec une grâce parfaite; le diner fut très-gai; on porta tous les toasts d'usage : le roi des Français ne fut point oublié. M. le protecteur m'annonça sa visite à bord de la *Vénus* pour le 30 à dix heures du matin : je m'empressai de prier S. E. d'accepter à déjeûner à bord, ce qu'elle voulut bien me promettre.

Je parlerai peu de Lima; c'est une grande et belle ville située par 12° 2′ de latitude sud, à deux lieues de la mer et à l'entrée d'une vallée profonde, formée par les montagnes des Andes, et que l'on nomme la vallée du Rimac; elle prend ou elle donne son nom à une rivière qui coule au fond du ravin. Cette rivière, quelquefois, après une fonte de neiges, devient un torrent rapide; le plus ordinairement elle n'est qu'un cours d'eau sans importance. Le Rimac coule sur un lit pavé de cailloux qui est souvent à sec; il est parsemé d'îlots couverts de bouquets d'arbustes, de joncs et de plantes aquatiques. Ses eaux sont utilement employées pour l'entretien des fontaines publiques, pour l'arrosement des rues et des jardins, et pour la mise en mouvement de douze moulins à farine et des machines de l'hôtel de la monnaie : il y a aussi d'autres prises d'eau qui servent à l'irrigation des sept rues principales. Lima, ancienne capitale du Pérou, est aussi le siége du nouveau gouvernement; le président de la république y fait sa résidence habituelle. Cette ville, assise sur les bords

de la rivière, en occupe la rive gauche ; sa forme est celle d'un croissant ; elle est fermée par une chemise ou muraille en tapia, d'environ 7 à 8 mètres de hauteur et percée de huit portes en y comprenant celle du pont qui conduit au faubourg de *Malambo*, situé au nord de la ville sur la rive droite du Rimac.

La ville est divisée par quadras, dont le côté est, ainsi qu'à Santiago, d'environ 125 mètres. Cette mesure paraît avoir été adoptée d'une manière invariable pour toutes les villes de l'Amérique espagnole ; la quadra sert aussi d'unité de mesure agraire dans le Pérou comme au Chili. Les rues ont 10 mètres de largeur ; celle de Malambo seule en a vingt.

Lima n'offre rien de bien remarquable ; la place du palais prend son nom de cet édifice qui en occupe tout le côté du nord ; elle est la plus grande de Lima, et sa surface est celle d'une quadra, plus la largeur des rues qui l'environnent : sur le côté de l'est, sont l'archevêché et la cathédrale ; les côtés, du sud et de l'ouest, sont ornés de galeries sous lesquelles on trouve des boutiques de nouveautés et d'objets de luxe : le milieu de la place est décoré par une fontaine en bronze très-élégante, surmontée d'une Renommée. Il y a 34 petites places qui ont été ménagées devant les églises et les couvents, dont elles prennent les noms. Ces places sont généralement prises sur l'aire de la quadra, occupée par l'église ou le couvent ; et, dans ce cas, elles sont entourées de grilles.

Il y a dans la capitale sept églises paroissiales, dont dépendent plusieurs chapelles qui appartiennent à des

couvents d'hommes ou de femmes. Le nombre de ces couvents est très-considérable. On compte en tout 56 églises ou chapelles. Le luxe des églises était très-grand avant l'indépendance ; il y avait dans quelques-unes beaucoup d'ornements en argent massif; on remarquait surtout, dans le chœur de la cathédrale, huit colonnes en argent qui décoraient le maître-autel, elles ont été enlevées pour subvenir aux besoins de la république; ces riches colonnes ont été remplacées par des colonnes de bois plaquées en argent. On voyait encore, dans la cathédrale, de beaux tableaux de l'école italienne. San-Francisco et Santo-Domingo étaient, après cette église, celles qui possédaient les plus précieux ornements.

Le clergé du Pérou ne méritait guère plus que celui du Chili, et en général que celui de toutes les colonies espagnoles en Amérique, le respect que devraient toujours commander les hommes chargés de prêcher la morale si douce de l'Évangile et les saines doctrines de l'église catholique ; la discipline était très-relâchée, et, on peut le dire, l'inconduite de la plupart de ses membres lui enlevait toute son influence ; la population entière croupissait dans l'ignorance et vivait dans la plus affreuse comme dans la plus abjecte des dépravations. Il y avait cependant, bien qu'en petit nombre, des ecclésiastiques qui, par leur conduite, inspiraient le respect; leur vertu était là beaucoup plus méritoire qu'ailleurs, puisqu'elle résistait aux mauvais exemples et qu'elle n'obtenait aucun succès pour l'amélioration des mœurs.

Les couvents, ainsi que les religieux de tous les ordres, étaient et sont encore très-nombreux à Lima, mais tous les couvents sont dans une décadence plus ou moins avancée; déjà beaucoup sont ruinés et abandonnés. Il y avait des fondations pieuses dans la plupart de ces maisons religieuses, presque toutes avaient un but spécial de charité : les unes étaient destinées à recevoir les orphelins, les vieillards, les incurables, les aveugles, les vieux soldats, les vieux marins, les vieux gentilshommes. Les autres avaient plus particulièrement pour objet de recevoir les noirs, les Indiens et les étrangers. Le nombre des couvents de femmes était également très-grand. Ces établissements avaient aussi des destinations particulières. Jusqu'en 1826, époque de l'indépendance du Pérou, toutes ces fondations religieuses étaient dotées, et si l'on pouvait remarquer quelque relâchement dans la règle, elles n'en pratiquaient pas moins la charité d'une manière large et digne d'éloges. Dans beaucoup de couvents un homme malheureux était reçu gratuitement pendant plusieurs jours; il y restait jusqu'à ce qu'il eût trouvé quelque moyen d'existence que, dès son entrée dans la maison, on s'occupait de lui procurer. Dans d'autres couvents, la charité s'exerçait différemment : toute personne pouvait, pendant trois jours, se présenter au réfectoire à l'heure des repas et elle y recevait à manger.

Les couvents qui ont conservé des revenus se soutiennent encore, mais en général ces maisons sont abandonnées, elles ne reçoivent plus de pensionnaires ni de dotations. On trouve à acheter dans les couvents

de femmes différents ouvrages d'aiguilles, des sachets parfumés ornés de rubans, des allumettes[1] parfumées garnies de cannetille et de pierres de couleur, etc., etc.

Après les églises et les couvents, on remarque à Lima l'ancienne prison de l'inquisition dans laquelle tous les prisonniers étaient renfermés dans l'isolement et dans des cellules qui étaient disposées dos à dos, et dont les portes étaient placées de telle façon, que toutes avaient accès par des galeries différentes. Les cellules étaient de dimensions diverses, elles servaient à appliquer le degré de punition que l'on voulait infliger. Il y en avait dans lesquelles les prisonniers ne pouvaient se coucher de toute leur longueur, dans d'autres on voyait encore les anneaux scellés dans les murailles.

L'hôtel de la monnaie est un bel établissement très-vaste; les usines y sont d'ancienne construction; les balanciers sont mis en mouvement par un courant d'eau; on s'occupait alors des améliorations dont cet établissement est susceptible et qu'un ingénieur français[2] était chargé de faire exécuter.

La salle de spectacle de Lima, située au milieu de la ville, près du couvent de Saint-Augustin, n'a de l'extérieur aucune apparence; à l'intérieur elle est bien coupée; les loges sont commodes, et le parterre est garni de banquettes. Cette salle fait exception à toutes celles que j'ai vues; la scène est sur un des

[1] Allegradores.
[2] M. Chéron.

grands côtés de l'ellipse, cette disposition lui donne un grand développement, et elle est très-avantageuse pour jouer les *Sainetes* [1] : les spectateurs sont mieux placés pour voir et je ne me suis pas aperçu que l'acoustique y perdît beaucoup. Le théâtre de Lima était peu suivi : sous ce délicieux climat la promenade est souvent préférée. Les femmes qui vont au spectacle font toilette pour aller dans les loges; elles vont en *saya* au parterre où elles sont toujours en très-grand nombre. Pendant les entr'actes il est permis de fumer; dès que le rideau tombe on voit tous les amateurs tirer leurs *cigareros* [2], battre le briquet et fumer. Les femmes leur tiennent compagnie et fument aussi; il faut excepter cependant, celles qui sont dans les loges; si elles en ont l'habitude, elles la cachent du moins en public.

La population de Lima préfère les combats de taureaux à tous les autres spectacles; ces représentations font fureur, et, à leur défaut, elle aime encore mieux les combats de coqs que tous les autres amusements. Il y avait à Lima un opéra italien assez bien composé, mais les artistes y mouraient de faim, car ils étaient sans public, ce qui les a décidés à partir pour la Chine, où ils espéraient trouver des oreilles mieux disposées à les écouter.

Il n'y a qu'un seul pont sur le Rimac; il est en

[1] Intermèdes de comédies, parades dans lesquelles il y a souvent un grand nombre de personnages.

[2] Porte-cigarre.

pierre; les piliers sont élevés au niveau du tablier, et les parapets non interrompus suivent la partie extérieure de ces piliers, ce qui forme autant d'espèces de redans qui sont entourés de bancs en pierre et servent à l'agrément des promeneurs lorsque, le soir, ils viennent fumer et prendre le frais sur ce pont, d'où la vue que l'on a sur le Rimac est toujours très-pittoresque, soit que l'on regarde, en remontant la vallée, les montagnes qui l'encaissent, soit que l'on tourne la vue vers l'ouest où l'on découvre, au-delà de l'embouchure de la rivière, une petite partie de la pleine mer; de ce côté l'on aperçoit encore, lorsque le Rimac n'est pas trop gonflé, la chute d'eau qu'occasionne l'élévation du radier du pont sur le lit du torrent. Lorsque les eaux sont bien basses, cette nappe d'eau a environ un mètre d'élévation, et en tout temps la différence de niveau donne lieu à un bouillonnement des eaux qui augmente l'intérêt du tableau que l'on a sous les yeux.

Dans le faubourg de Malambo, il y a aussi plusieurs belles promenades publiques bien plantées. L'une suit les bords du Rimac en remontant vers sa source; elle se nomme *Alamedita Nueva*[1], pour la distinguer de l'*Alameda Vieja* qui est plantée d'orangers et décorée de trois belles fontaines. Cette dernière promenade, située au milieu du faubourg de Malambo, est sur le chemin qui conduit aux *Alamancaes*[2]. L'Alamedita

[1] Petite promenade neuve.

[2] Nom que l'on donne à une petite fleur jaune qui croît sur la

Nueva est, comme toutes ces promenades, limitée par des acequias qui passent au pied des arbres; le long du Rimac règne un parapet; du côté opposé, ce sont des maisons dont on ne voit, sur une partie de la promenade, que le mur auquel elles sont adossées. Ce mur a été recrépi et peint à fresque; les peintures représentent plusieurs tableaux, toujours sur le même sujet, qui est celui du *monde renversé*. Dans l'un d'eux on voit deux chevaux qui, montés sur deux hommes, rompent une lance; dans un autre, c'est un poisson qui pêche un homme à la ligne; c'est un lièvre qui fait rôtir une femme à la broche; une société qui se promène sur les mains, les jambes en l'air, et beaucoup d'autres représentations de ce genre dont j'ai perdu le souvenir. Tout près de cette promenade, en face du rond-point qui en forme le milieu, on trouve le cirque; il est grand et peut facilement contenir de huit à dix mille spectateurs.

Les combats de taureaux à Lima font courir toute la population; ils sont annoncés à l'avance dans toutes les parties de la ville par des *toreadores* en grand costume, ornés de rubans flottants, et précédés d'une musique, montée comme eux sur des chevaux richement caparaçonnés; on les publie dans les journaux, en indiquant les noms des fameux *matadores* et le nombre de taureaux qui doivent entrer en lice. Le jour des courses arrivé, de nouvelles publications se font

montagne de St-Christophe, où se tient une foire qui ne dure que ce que durent ces fleurs, quelques jours.

le matin dans toute la ville, et dès ce moment, on peut déjà remarquer le mouvement qui commence de la ville vers le faubourg de Malambo; des marchands de *dulces*[1] et de *fresco*[2] s'établissent dans les redans du pont, sur la *Alamadita Nueva* et dans les environs du cirque; ils se disposent à exploiter la gourmandise des passants et la galanterie des *cavalleros*. Vers midi le cirque s'ouvre; les loges commencent à se garnir; les meilleures, les seules qui soient fermées et numérotées occupent la partie supérieure de la salle et en font tout le tour; dans la partie inférieure il n'y a que des gradins, dont les banquettes ne sont séparées que par les couloirs qui y donnent accès. Vers une heure on commence à voir défiler sur la Alamedita Nueva, les *calesas*[3] des élégantes qui arrivent pour le spectacle; elles sont seules dans leurs voitures ou accompagnées de dames : il n'est pas dans les usages que les hommes y montent avec elles. Ces dames sont ordinairement très-parées; les *sayas* ne vont point en voiture. A deux heures la musique du cirque exécute des fanfares qui annoncent le commencement du spectacle; les toreadores se présentent dans l'arène, les uns à pied, les autres à cheval; tous sont richement habillés, leurs costumes sont ornés de rubans et ils portent des dra-

[1] Sucreries.

[2] Rafraîchissements.

[3] Calèches; ces voitures n'ont à Lima que deux roues, mais la caisse ressemble à celle d'un *coupé*.

peaux rouges, pour exciter la fureur de l'animal ou la détourner sur eux, quand il s'agit de sauver un autre toreador en danger. Tous aussi sont armés. Pendant ces préludes, les loges se sont remplies, les gradins se sont garnis d'une foule épaisse, et bientôt au bourdonnement des conversations, aux cris répétés des marchands de rafraîchissements et des vendeurs de *la suerte del toro*, l'équivalent de notre *programme du spectacle*, succède un calme profond, qui s'établit dès que la musique cesse de jouer. Les toreadores sortent de l'arène, où il ne reste que les trois poteaux plantés en triangle au centre du cirque, pour servir de retraite aux matadores, lorsque, désarmés, ils se trouvent en péril : ordinairement on voit encore pour la première course, un mannequin qui figure un homme ou un animal : ce mannequin, rempli d'artifices, est le premier objet opposé à la fureur du taureau qui, par l'effet du premier coup qu'il donne, doit y mettre le feu.

A un signal donné, une petite porte attire toute l'attention des spectateurs ; tous les yeux sont tournés avec une avide curiosité vers ce point, d'où sortira l'animal furieux qui, pour l'amusement de l'assemblée, est attendu par une mort inévitable ; cependant cette mort sera glorieuse, s'il ne la trouve qu'après avoir vaillamment combattu pour l'éloigner; ignominieuse s'il s'y abandonne sans défense. L'intérêt des spectateurs pour les combattants, hommes ou bêtes, paraît être le même ; ils applaudissent aux prouesses du taureau, comme autrefois dans les tournois on

applaudissait aux exploits d'un vaillant chevalier. Les cris de *bravo el toro*, de *viva el toro*, retentissent avec fureur dans toute l'assemblée, et l'animal eût-il pourfendu, de ses cornes, quelque toreador, la pitié pour ce malheureux n'arrive qu'après l'enthousiasme exprimé à son vainqueur.

Dès que la porte s'ouvre, la victime dévouée, parée de bandelettes et les cornes dorées, s'avance en ligne droite, furieuse et baissant la tête; la vue de l'assemblée lui cause d'abord un effroi qui est plus ou moins marqué, mais dont on peut presque toujours saisir l'impression. Après un moment d'hésitation, elle prend le galop et, parcourant l'arène, elle cherche un ennemi; c'est alors qu'elle rencontre le mannequin qui doit recevoir son premier choc; la commotion fait partir la pièce d'artifice qu'il contient et dont l'effet produit sur le taureau un redoublement de fureur. C'est dans ce moment que les toreadores font leur entrée; les uns à pied, armés de poignards et de sabres; les autres à cheval, armés de sabres et de lances ornées de rubans : tous ont des drapeaux qu'ils agitent aux yeux du taureau pour l'exciter davantage et l'attirer sur eux; ils abandonnent ensuite leurs drapeaux, en se jetant de côté, au moment où l'animal, vivement excité, et trompé par cette apparence, fond dessus pour frapper. Le coup ne porte que dans l'air et sur ce chiffon qui voltige et retombe sur l'arène pour être employé de nouveau, de la même manière. Plusieurs toreadores attaquent en même temps l'animal; il ne sait plus alors contre lequel il doit tourner sa fureur;

cette perplexité visible accroît sa rage, il court de tous côtés et frappe du pied : ce jeu est, dans ce spectacle, ce qu'il y a de plus amusant. Pendant cette lutte, les toreadores à cheval visent à le tuer d'un seul coup donné dans le cou ; ceux qui sont à pied cherchent à l'atteindre sur la tête, et quelquefois ils sont assez adroits pour qu'il tombe mort à l'instant sous le coup qui l'a frappé. C'est, je crois, cet exploit qui excite le plus vivement l'enthousiasme et les applaudissements de l'assemblée. Si le taureau, épuisé par ses efforts, les ralentit, bientôt bardé de lances et de sabres qui lui restent dans le corps, il tombe expirant sur l'arène, où on l'achève avant de le retirer de l'enceinte. D'autres fois, si, trop furieux, l'animal devient dangereux pour les toreadores, ils l'attaquent avec un instrument tranchant de la forme d'un croissant, que l'on nomme *luna*[1], et ils lui coupent les jarrets ; le pauvre animal ainsi mutilé tombe ; mais plein de courage, il se traîne encore dans l'arène où il fait de vains efforts, et cause encore de la frayeur aux toreadores, qui l'achèvent sans gloire ; on se sert aussi de la lune pour en finir, si le taureau se refuse au combat. Ces derniers spectacles sont une véritable boucherie ; ils sont odieux et révoltants. Après quelques courses, car le nombre des taureaux est quelquefois de douze ou quinze, on varie l'attaque : celle du pieu[2] est curieuse et termine souvent le combat tout

[1] Lune. Cet instrument est fixé à un long manche qui est nécessaire pour en faire usage.

[2] Lanzada.

d'abord ; pour l'exécuter, un toreador se place en face de la porte d'où doit s'élancer le taureau ; il pose le pieu contre terre en l'inclinant vers l'animal, de manière que, lorsqu'il s'élance la tête baissée, il se frappe lui-même contre cet instrument, qui doit, dans ce moment, être dirigé avec habileté et sang-froid ; s'il en est ainsi, le taureau tombe mort à l'instant même, du coup qu'il se donne. Dans le cas contraire, l'homme est en danger d'être tué, ce qui n'est pas très-rare.

Dès qu'un taureau est tombé, la musique exécute des morceaux choisis ; pendant ce temps, un char attelé de quatre beaux chevaux, et semblable à celui dans lequel on nous représente Achille traînant Hector sous les murs de Troie, entre dans l'arène; on attache la victime derrière ce char, qui fait alors, au galop, trois fois le tour du cirque et disparaît de l'enceinte : la musique cesse et l'attention de l'assemblée est de nouveau provoquée par la nouvelle course qui doit avoir lieu. Tant que la lutte se prolonge le silence règne : il n'est interrompu que par les acclamations d'approbation ou de mépris, excitées par les chances variées du combat.

La sortie des spectateurs est elle-même une scène fort curieuse. On voit de belles toilettes, des équipages élégants, et des *sayas* de toutes les nuances et de toutes les formes. Elles sont toujours, dans ces jours de fête, réunies en grand nombre : c'est une occasion favorable de les étudier. On cherche à deviner, sous ce costume, le degré de beauté et de jeunesse de ces êtres mystérieux, et aussi à savoir à quelle classe de la société ils

appartiennent, ce qui n'est pas toujours facile, car les grandes dames elles-mêmes ne dédaignent pas de porter, pour mieux se déguiser, des sayas *destrenzadas* [1]; le seul moyen qui reste alors de les deviner c'est d'étudier le soin plus ou moins grand donné à leur chaussure, recherche dont elles ne se départent jamais.

La société de Lima et celle des autres parties de l'Amérique, se rapproche beaucoup de celles d'Europe; on y trouve des personnes remarquables par leur instruction, leurs manières et leur tenue.

Les modes françaises sont suivies à Lima par les gens du grand monde; il règne dans cette capitale beaucoup de luxe de toilette et de propreté. Les femmes sont en général petites, gracieuses et fort spirituelles; presque toutes ont des traits très-fins, de fort beaux yeux, de belles dents blanches, qu'elles conservent longtemps, et des cheveux noirs magnifiques et à profusion qui tombent jusqu'à terre. Elles ont encore le pied petit et bien fait; le bas de la jambe très-bien, mais elles ont le teint des filles du soleil, d'une nuance blanche inclinant un peu sur le jaune et sans couleurs. On ne peut dire quel est précisément le charme de cette complexion, mais il est très-grand, et il y a incontestablement de très-jolies et de très-agréables femmes à Lima. L'éducation, autrefois, n'était point aussi répandue qu'elle l'est aujourd'hui, surtout au Chili, où elle est encore plus générale qu'au Pérou; elle y a aussi plus d'étendue; peu de jeunes personnes à Lima savent d'autre langage que

[1] Déplissées.

l'espagnol ; peu sont très-fortes musiciennes, et infiniment peu s'occupent de lectures ou de travaux d'aiguille. Les femmes âgées n'ayant reçu aucune éducation ont, dans leur enfance, pris, comme passe-temps, l'habitude de fumer ; jeunes, elles fumaient des cigaritos [1] ; en avançant en âge, les cigarres ont, comme elles, grandi avec les années ; j'ai vu des femmes âgées qui fumaient des cigarres gros comme des bougies. Ces cigarres, cependant, ne se fument pas d'une seule fois : ces dames font durer le plaisir plusieurs jours, quelquefois une semaine et plus.

La mise des femmes est élégante et très-recherchée ; elles sont toujours coiffées en cheveux, avec des fleurs naturelles ; elles ne portent que des bas de soie et des souliers de satin, dont elles font une consommation ruineuse ; une élégante ne peut porter que des bas et des souliers neufs.

Lorsque les dames sortent pour faire des visites ou pour se promener, elles ne vont qu'en voiture, lorsqu'elles sont dans le costume dont nous venons de parler, mais quand elles sortent à pied, à ce premier costume, elles en ajoutent un autre qui se met par-dessus et n'est pas moins singulier que nouveau pour nous ; il n'est en usage qu'au Pérou, et là, seulement dans les villes de *Lima*, d'*Arequipa* et de *Truxillo*. Ce costume original est celui que l'on prend pour aller faire des visites le matin, pour aller à l'église ou pour courir les boutiques, il se nomme *la saya* ou *saya y*

[1] Petits cigarres en papier.

manto. Cette toilette est composée de deux pièces principales ; l'une, qui est la jupe (*saya*), prend la taille à la ceinture et descend jusqu'à la cheville du pied : cette jupe est en étoffe de soie, d'une couleur quelconque, et elle est plissée depuis le haut jusqu'en bas ; les plis sont tenus ensemble par des fils qui les maintiennent, sans, toutefois, empêcher l'élasticité de ce vêtement, qui est très-étroit, et prend si exactement les formes, que les jambes ont toujours l'air d'être attachées ; elles sont si serrées qu'il faut faire effort, sur la jupe, pour avancer le pied et marcher. La seconde partie de ce costume est la mante (*el manto*) : elle prend également à la taille où elle est arrêtée avec un cordon sur lequel elle est froncée à coulisse ; elle revient par derrière au-dessus de la tête qu'elle enveloppe, ainsi que la partie supérieure des bras ; chaque main tient un des bords de cette partie de la mante qui sert de voile, et se croise sur la figure de manière à ne laisser voir qu'un œil. Le *manto* est toujours en soie noire, quelle que soit la couleur de la *saya*. Les femmes, dans ce costume, ne peuvent être reconnues ; c'est une espèce de mascarade continuelle ; car, sous ce déguisement, on peut leur parler sans qu'elles se formalisent : elles semblent ainsi empaquetées comme les figurines que l'on trouve dans les tombeaux d'Egypte ; elles ne peuvent marcher qu'à très-petits pas, ce qui, lorsqu'elles vont vite, leur donne une tournure et des mouvements très-extraordinaires et fort amusants pour les voyageurs qui arrivent et ne connaissent pas encore ce singulier costume. Cet usage qui a été général jusqu'à

l'émancipation du Pérou tend, chaque jour davantage, à se perdre. Les Anglais et les autres étrangers mariés à Lima ont prié leurs femmes d'abandonner cette mode ; il paraît que leurs prières ne sont pas restées sans effet, puisque quelques femmes y ont renoncé entièrement ; cependant d'autres n'ont fait, à ce qu'il paraît, que des demi-concessions, comme le prouvent les *sayas* déplissées depuis les genoux jusqu'en bas. Cette mode paraît d'abord, aux étrangers, passablement inconvenante par son indécence ; elle choque moins ensuite, et, après quelque temps de séjour, on ne remarque plus que la grâce déployée par quelques femmes sous ce costume. Cet usage d'aller ainsi voilées ne peut être attribué aux anciennes mœurs des Péruviens, puisqu'on ne trouve rien dans leur histoire qui rappelle cette coutume, et que, d'ailleurs, elle n'existe dans aucune autre partie de l'Amérique ; d'où il suit qu'il est plus vraisemblable qu'elle vient des Arabes, qui ont longtemps habité le royaume de Grenade, et chez lesquels cette habitude s'est toujours conservée.

Il existe maintenant encore à Lima une association monstrueuse que tous les efforts des vice-rois n'ont pu déraciner. La surveillance la plus active, les châtiments les plus honteux, ont été inutilement employés pour guérir cette plaie de la société. Les hommes qui en font partie poussent l'impudeur, non-seulement jusqu'à l'avouer publiquement, mais encore jusqu'à célébrer des fêtes périodiques instituées parmi eux, et les femmes ne rougissent pas de prêter, dans ces

occasions, leurs bijoux à ces êtres dégradés. Cette association à laquelle on donne le nom de *Maricones*, semblable à celle des *Aréoïs* des îles d'O-Taïti, exclut les femmes, et remonte, assure-t-on, pour son origine au Pérou, aux temps les plus reculés.

La ville de Lima, comme toutes celles du Pérou, du Chili, de la Bolivie, comme toute l'Amérique méridionale enfin, est exposée aux tremblements de terre; ils y sont très-fréquents et arrivent en toute saison et par tous les temps; ils ne peuvent être, là, mieux prévus qu'ailleurs; aucun signe précurseur, autre que ceux dont nous avons parlé, ne les annonce; la manifestation de ces phénomènes est presque instantanée : c'est à peine si, en sortant précipitamment, on a le temps de se mettre à l'abri des éboulements des maisons ou des autres édifices. C'est un spectacle curieux que celui de Lima au moment où un tremblement de terre se déclare; les rues ordinairement assez solitaires, excepté dans le quartier du palais, se remplissent tout à coup d'une foule de gens qui se présentent dans le costume, souvent plus que négligé, qu'ils avaient avant l'événement. Les uns se jettent à genoux, la figure prosternée contre terre, les autres se frappent la poitrine en disant des *meá culpá*; les plus timorés, font quelquefois la confession publique de leurs fautes secrètes, tandis que des filoux, plus aguerris, profitent de ces instants de trouble pour pénétrer dans les maisons et pour voler. Cet ensemble présente un tableau très-animé et très-varié : tout, dans ce moment, est mouve-

ment, bruit et confusion. Lima offre aussi au voyageur un tableau qui est tout l'opposé de celui-ci; c'est dans les jours de fête que l'effet peut en être le mieux saisi et qu'il devient le plus frappant, par la plus grande opposition qu'il présente. Il est d'usage à Lima, toutes les fois que l'*angelus* sonne, que les personnes qui sont dans les rues s'arrêtent et se découvrent au premier tintement de la cloche; l'habitude en est tellement prise que si, un jour de fête, vers le soir, on se trouve sur la place du palais à examiner les équipages, les cavalcades, les promeneurs, les sayas qui rentrent en ville par le pont, au milieu d'un bruit confus de chevaux, de voitures, de cris et de conversations, on est frappé, lorsque vient l'angelus, de voir tout ce mouvement, tout ce bruit cesser subitement et comme un enchantement, par un seul coup de baguette. Aussitôt, l'immobilité succède au mouvement, le silence à la confusion des voix et au bruit; mais le dernier son de l'angelus est à peine rendu, que tout recommence de plus belle : agitation et tapage. Pendant ce moment de recueillement, chacun est censé faire une prière et un retour sur soi-même; le bruit reprend par un souhait pieux que chacun adresse à son voisin; il semble que l'on mette alors en pratique la belle maxime du pardon des offenses. Quoi qu'il en soit de cette coutume, elle se perd chaque jour de plus en plus; déjà elle n'est plus en usage au Chili où elle était aussi établie; et à Lima où, encore en 1826, un étranger qui y aurait manqué, se serait exposé à être lapidé, elle n'est plus aussi rigoureusement suivie, sans

qu'il en résulte d'inconvénient pour ceux qui y manquent.

Le 29 mai 1837, je quittai Lima et je rejoignis la *Vénus* au Callao. Le 30 au matin, vers 10 heures, j'envoyai plusieurs canots aux ordres du général protecteur de la république Pérou-Bolivienne qui ne tarda pas à paraître; je le saluai de 21 coups de canon à son arrivée sur rade et de trois cris de vive le roi! proférés par l'équipage de la *Vénus*, rangé en baie sur les vergues de la frégate, au moment où il accosta le long du bord. S. E. le protecteur était accompagnée de plusieurs ministres, de ses aides-de-camp et de M. Olañeta, ancien ministre de la Bolivie à Paris. Le général protecteur visita la frégate dont l'équipage s'était rangé aux postes de combat; S. E. voulut bien adresser la parole à quelques marins et louer la bonne tenue de la frégate. Nous allâmes ensuite dans la salle de conseil où le déjeûner nous attendait; avant de commencer, je proposai un toast à la santé du général Santa-Cruz, protecteur de la république Pérou-Bolivienne, S. E. demanda que la santé de S. M. le roi des Français y fût jointe: ce toast fut salué de 21 coups de canon.

Après le déjeûner, S. E. passa dans la galerie de la frégate qu'elle ne quitta pas avant trois heures de l'après-midi; elle se rendit alors à bord du vaisseau de 90 canons le *North-Caroline*, qui était arrivé après nous au Callao; ce vaisseau était sous le commandement du commodore Ballarde, qui venait prendre la station navale des État-Unis, dans l'Océan Pacifique.

S. E. visita aussi la corvette de S. M. B. l'*Actéon*, commandée par le capitaine lord Russell, et enfin le brick français le *Bisson*, commandé par le capitaine Vrignaud : ce bâtiment était tenu avec un si grand ordre et une propreté si parfaite qu'il excitait l'admiration de tous les marins.

Le 1^er^ juin nous réglâmes notre comptabilité et nous achevâmes toutes nos dispositions pour le départ : à l'époque de l'année où nous étions rendus, il devenait impossible de suivre au pied de la lettre l'itinéraire tracé par les instructions qui m'avaient été données; il eût fallu, pour cela, arriver deux mois plus tôt sur cette côte. Passé le 1^er^ mai il est trop tard pour entreprendre de remonter au nord par le golfe de Panama. En navigant ainsi, je me serais trouvé sur toute la côte du Mexique à contre-saison et à l'époque de l'année où cette côte est abandonnée des habitants. Bien plus, par le temps que j'aurais employé à remonter ainsi contre le vent, je serais à peine parvenu à aller jusqu'à Monterey, que j'aurais été forcé de revenir sur mes pas ou aux îles Sandwich. Profitant donc de la latitude qui m'était laissée par mes instructions, je pensai qu'il était préférable, à cette époque de l'année, de visiter d'abord les îles Sandwich et le Kamtschatka, où je pouvais, étant favorisé, me trouver vers le 15 août. Arrivant à cette époque, j'aurais pu disposer du mois de septembre pour toucher à l'une des îles *Aleutiennes* et à *Sitka*, avant d'aller en Californie, si toutefois, cependant, j'étais assez heureux pour trouver à acheter quelques provisions aux îles Sandwich ou à *Pé-*

tropawlowski afin de prolonger les vivres de la frégate. Après un mûr examen, je ne doutai plus des avantages que m'offrait l'exécution de ce plan d'opérations et je m'y arrêtai.

CHAPITRE VIII.

Départ du Callao. — Arrivée aux îles Sandwich. — Prise de la *Clémentine*. — Missionnaires catholiques mis en liberté. — Arrivée du roi. — Conférence avec les chefs des îles Sandwich. — Transaction pour M. Bachelot. — Convention avec le roi des îles Sandwich. — Lois des îles Sandwich. — Réglements du port. — Séjour à Honoloulou.

Le 14 juin, tourmentés par la crainte de ne pas arriver assez tôt dans les hautes latitudes pour y faire quelques observations utiles, dès que notre eau fut faite et que nos vivres furent complétés, nous quittâmes le Callao et nous nous dirigeâmes presque directement à l'ouest. J'avais deux raisons pour gouverner ainsi : la première était basée sur l'espérance bien fondée que j'avais de trouver une brise plus fraîche, et la seconde l'était sur le désir de m'assurer de l'existence de l'île *Saint-Paul*, que l'on voit sur les

anciennes cartes. Il était à présumer que si cette île existait, elle devait, de même que la plupart des découvertes anciennes, avoir été placée, sur les cartes, par l'estime de la route, et se trouver ainsi, en réalité, plus à l'ouest, que la position qui lui avait été assignée, de toute l'erreur occasionnée par les courants que l'on ne pouvait, à cette époque, reconnaître avec exactitude, puisque l'on manquait de chronomètres. Ces motifs m'engagèrent donc à continuer de faire route à l'ouest, sur le parallèle de l'île Saint-Paul, jusqu'à ce qu'en effet nous eussions obtenu, par l'estime, la même longitude que celle de cette île. Mais, rendus par cette longitude, et ne voyant aucun indice de terres ; voulant d'ailleurs ne pas manquer l'occasion d'explorer la direction principale du gisement des îles Sandwich, et désirant, en même temps, nous soustraire le plus promptement possible aux calmes auxquels on est exposé dans la zone qui sépare les vents alizés du S. E. de ceux du N. E., nous gouvernâmes droit au nord et nous continuâmes ainsi jusqu'à ce que nous fussions arrivés sur la ligne du relèvement principal du groupe des îles Sandwich De ce point, nous nous dirigeâmes vers le N. O. $\frac{1}{4}$ N. pour attérir dans l'est de l'île *Mawée*[1]. Il était fort à présumer que nous rencontrerions, dans ce trajet, quelqu'une des îles ou des roches que l'on dit exister à l'est du méridien des

[1] L'une des îles Sandwich. *Mawée*, orthographe adoptée par les indigènes, du nom que l'on prononce *Mauouée*, et qui s'écrivait autrefois *Maui*.

îles d'Hawaii [1], cependant, dans cette grande étendue de mer, et jusqu'en vue de ces îles, nous n'avons rien aperçu qui pût nous faire soupçonner le voisinage de quelque terre. Nous vîmes un petit nombre d'oiseaux, parmi lesquels nous remarquâmes des damiers; les poissons volants étaient plus communs, mais les baleines étaient assez rares; nous en rencontrâmes seulement deux. Nous avions pourtant fait une partie de notre route entre le 9e et le 10e parallèle, limite indiquée, au sud de l'équateur, d'un parage regardé, par les baleiniers, comme très-favorable à la pêche.

Toute notre navigation, pendant cette traversée, fut douce; le temps était toujours très-beau, notre horizon était magnifique, et nous faisions de 50 à 60 lieues dans les 24 heures; rien non plus ne vint rompre la monotonie de notre existence; nous prîmes un seul *pétrel* qui fut aussitôt destiné à faire partie des collections du Muséum de Paris. L'approche des îles Sandwich ne fut signalée par aucun indice; les oiseaux étaient toujours aussi rares, et pas un corps flottant ne fut remarqué.

Le 7 juillet, dans l'après-midi, nous aperçûmes la terre dans le S. O.; elle ne paraissait que comme une ombre, et elle était tellement obscurcie par les nuages et par les vapeurs dont l'horizon était chargé dans cette aire de vent que, sans la certitude que nous avions de son existence dans cette direction, personne

[1] Nom donné par les indigènes aux îles plus généralement connues sous le nom de Sandwich.

n'aurait pu affirmer que c'était elle que l'on voyait.

Il était bien à regretter pour nous de perdre ainsi la seule occasion que nous eussions de voir l'île d'Hawaii, aussi remarquable par sa nature, par ses pics de *Mowna-Kaa*, de *Mowna-Roa* et de *Mowna-Woraray*, dont l'élévation est comparable à celle du pic de Ténériffe, que par ses souvenirs ; car cette terre, encore nouvelle, est déjà devenue célèbre comme théâtre du drame qui mit fin à l'existence d'un des plus grands navigateurs[1] connus, et aussi comme lieu de sépulture du roi *Rio-Rio*, le premier souverain de la Polynésie qui ait fait le voyage d'Europe dans le but de s'instruire.

Le 8, à neuf heures du matin, nous commençâmes à apercevoir très-distinctement l'île Mawée ; à mesure que nous en approchions, nous découvrions des points nouveaux ; les contours des terres étaient mieux dessinés, les formes plus tranchées ; les taches occasionnées par les différentes natures du sol, devenaient plus apparentes ; enfin, nous distinguâmes bientôt clairement les arbres, les cases semées çà et là, un petit village situé à la pointe de l'E. S. E., et des cascades en grand nombre sur un rivage à pic d'où elles se précipitent à la mer en écumes blanchissantes. Ces eaux frappées, en tombant, des rayons du soleil, prenaient un éclat qui, de bien loin, nous les avait annoncées :

[1] C'est là que Cook fut tué dans une rixe qui s'éleva entre l'équipage de son canot et les indigènes.

on distinguait encore quelques parties de cette île qui offraient l'apparence de belles cultures.

Dans le S. E. de *Mawée*, on voyait un îlot situé près de terre et deux pointes dont les sommets s'étaient d'abord montrés à nous sous la forme d'îlots, parce que, plus élevés que les terres qui les environnent, ils parurent bien longtemps avant les parties basses. La végétation, sur l'île *Mawée*, ne semblait pas très-active; le sol est peu boisé, les arbres sont clair-semés et l'herbe, d'une couleur jaunâtre, paraissait à peine végéter. Beaucoup de parties sont tout-à-fait dépouillées de verdure et sont d'une aridité désolante: j'avoue que j'ai éprouvé un grand désenchantement à la vue de ces îles que je me représentais, par cette latitude, presque comme un nouvel Eden.

L'île Mawée est très-haute et peut être aperçue de 15 à 18 lieues; elle est composée de deux parties élevées qui sont réunies par des terrains beaucoup plus bas; d'où il suit que, de loin, la partie du milieu étant encore noyée, cette île, paraît d'abord en former deux. A partir du rivage, élevé et à pic de ce côté, le terrain remonte en talus rapides jusqu'aux sommets des montagnes. L'ensemble de cette terre a un aspect peu attrayant. Avant la nuit, nous distinguâmes clairement la partie orientale de *Morotoï;* ce cap, très-haut, est coupé à pic; au jour, que nous attendîmes en louvoyant sous petites voiles, nous découvrîmes, dans le sud, l'extrémité occidentale de l'île Morotoï, et, devant nous, l'île d'*Oahou;* nous dirigeâmes notre route pour passer entre ces deux îles

et auprès de la pointe E. de la dernière. En approchant de la pointe orientale d'Oahou, nous fûmes frappés de l'apparence aride et désolée qui s'offrit à nous; depuis le bord de la mer jusqu'à la crête des montagnes, nous ne vîmes rien, pas même la plus légère trace de végétation; tout est nu et sec. Les montagnes sont travaillées par des cannelures semblables aux sillons qu'auraient formés des écoulements de laves, et, dans plusieurs endroits, les pierres sont noires comme si, tout récemment encore, elles avaient subi l'action du feu.

Après avoir tourné une première pointe, formée par un ancien cratère de volcan, nous aperçûmes dans le N. O., par-dessus les terres basses qui joignent la montagne du Diamant à l'île, le pavillon des îles Sandwich; il flottait sur le fort construit au sommet de la montagne dite le *Bol de Punch*, qui domine la ville d'Honoloulou [1]. Nous continuâmes à suivre la côte à la distance d'un mille environ, à cause des rescifs qui se projettent au large du rivage, et ne permettent pas d'en approcher davantage. Après avoir contourné la pointe du Diamant, nous découvrîmes la baie de *Waïtiti*, à laquelle elle sert d'abri dans l'est. Prévenu, sans doute trop favorablement, sur les beautés du hameau de Waï-titi, sa vue ne me causa qu'une sensation pénible, comme celle que fait éprouver un lieu triste et

[1] Honoloulou : prononciation française du mot Honolulu, qui est l'orthographe adoptée par les missionnaires méthodistes et les indigènes, du nom de la capitale des îles d'Hawaï.

misérable ; ce fameux bois de cocotiers, si vanté, ne me parut destiné qu'à faire ressortir la nudité des terrains qui l'environnent ; il peut cependant, comme sorte de monument funéraire élevé aux mânes du lieutenant *Hergest* et de l'astronome *Gooch*, servir aussi à rappeler que c'est là qu'ils furent assassinés! Quoique très-désappointé dans mon attente, et bien que l'aspect général de l'île ne répondît pas aux pompeuses descriptions que j'en avais lues, l'apparence de Oahou, de ce côté, n'est point aussi triste que celle du vent ; elle ne présente pas, du moins, l'image d'une affligeante stérilité ; et si l'on ne trouve pas, ainsi qu'on aurait pu s'y attendre sous le tropique, de beaux bois touffus et une végétation si riche et si luxuriante, qu'elle paraisse envahir jusqu'à la mer, et qu'elle produise une admiration profonde, comme celle qu'on éprouve à la vue des campagnes du Brésil, on reconnaît cependant, par quelques beaux tapis verts dont les vallées sont décorées, et par les arbres que l'on aperçoit dans les ravins, que cette île est fertile, susceptible de culture, et qu'elle peut enfin mériter le nom qu'elle a reçu de *jardin des îles Sandwich :* il n'existe point, en effet, de beautés absolues, et souvent, comme ici, elles ne sont que relatives.

Aussitôt que nous eûmes doublé la pointe du Diamant, nous nous trouvâmes environnés d'un grand nombre de pirogues ; elles ne se dérangèrent pas de leur pêche, et ne vinrent point à bord. Les naturels qui les montaient étaient à peine couverts ; les uns n'avaient pour tout vêtement qu'un lambeau de chemise,

de pantalon ou de gilet; d'autres ne possédaient qu'un morceau de *tapa*[1], qui leur ceignait les reins; le plus grand nombre était réduit à ne porter que l'indispensable *maro*[2] : presque tous étaient nu-tête, très-noirs et très-laids. Nous ne remarquâmes pas cette fois qu'il y eût des femmes parmi ces indigènes; cependant nous dûmes nous tromper, car elles vont aussi à la pêche.

Appelant le pilote par un coup de canon, nous l'aperçûmes bientôt qui se dirigeait vers nous, et nous gouvernâmes aussitôt d'après ses indications; il nous fit prendre le mouillage extérieur; la houle, dans la passe étroite qui conduit à la rade intérieure, ne permettant pas d'y exposer un bâtiment du tirant d'eau de la *Vénus*. A dix heures, nous laissâmes tomber l'ancre, à un quart de mille environ du rescif, par 18 brasses d'eau, sur un fond de corail et de madrépores brisés, d'une assez bonne tenue.

A peine la frégate était-elle établie sur la rade d'Honoloulou, que M. Dudoit, créole de l'île de France, qui nous avait amené M. Rennell, Américain des États-Unis, marin expérimenté, qui a longtemps voyagé sur la côte du N. O. de l'Amérique, et s'est fixé à *Oahou*, où il fait le commerce et exerce le pilotage, vint m'offrir ses services et mettre sa maison à ma disposition. M. Dudoit mit tant de franchise et d'empressement dans ce procédé, que je lui en témoignai vivement ma

[1] Etoffe faite avec l'écorce d'une espèce de mûrier.

[2] Ceinture que portent en général les sauvages, qui d'ailleurs sont nus.

reconnaissance, et que j'acceptai avec plaisir cette occasion favorable d'installer notre observatoire d'une manière sûre et commode. L'habitation de M. Dudoit était connue à Honoloulou sous le nom de *Maison française*, et notre aiguille de variation diurne y fut placée, précisément au même lieu qu'avait occupé celle de la corvette *la Bonite*, pendant le séjour de ce bâtiment en ce port.

M. Dudoit, au moment de notre arrivée, commandait, sous pavillon anglais, un petit brick-goëlette nommé la *Clémentine*, dont il était le propriétaire. Il m'apprit que ce bâtiment, étant précédemment affrêté par un négociant résidant dans ce pays et sous un autre capitaine que lui, avait tout récemment ramené aux îles Sandwich MM. Bachelot et Short, missionnaires catholiques, précédemment déportés de ces îles par ordre du gouvernement, et jetés clandestinement sur la côte de la Basse-Californie, en décembre 1831. M. Dudoit m'apprit encore que ces messieurs, dont l'un est Français et l'autre Anglais, avaient débarqué de la *Clémentine* sans opposition du gouvernement, et qu'ils étaient allés s'établir dans la Maison française, vers les premiers jours du mois de mai dernier; mais que, depuis, la *Clémentine* lui ayant été rendue, avait été réparée et chargée sous son commandement, et qu'alors le gouvernement avait donné l'ordre à MM. Bachelot et Short de quitter le pays et de s'embarquer sur la *Clémentine*, ordre auquel ils avaient refusé de se conformer, en demandant qu'il leur fût permis de séjourner librement à terre, jusqu'à ce qu'ils eussent

trouvé une occasion favorable pour se rendre à Valparaiso ou aux îles *Gambier*, où ils désiraient aller. Ces messieurs n'obtinrent pas ce qu'ils demandaient; ils ne reçurent, pour toute réponse, qu'un ordre plus impératif de partir. M. Dudoit avait aussi reçu l'ordre de recevoir ces messieurs à bord de la *Clémentine ;* mais sachant qu'ils ne s'embarquaient pas de leur plein gré, il avait refusé de les prendre, la *Clémentine*, d'ailleurs, n'étant pas sous son commandement lorsqu'elle les avait ramenés. Cependant le gouvernement prit des mesures de rigueur pour se faire obéir, et fit conduire de force MM. Bachelot et Short à bord de la *Clémentine*, où, malgré l'opposition de M. Dudoit, ils furent embarqués sous l'intimidation des canons du fort qui furent pointés sur sa goëlette. N'ayant aucun moyen de résister, M. Dudoit, par suite de l'avis de M. Charlton, consul de S. M. B., amena son pavillon, qui alors était hissé, et, suivi de son équipage, il l'emporta pour en faire la remise au consulat d'Angleterre, et faire en même temps acte de protêt et d'abandon du bâtiment pour le compte de qui il appartiendrait. En arrivant à terre, M. Dudoit trouva une foule nombreuse qui l'environna et le suivit ; M. le consul anglais vint à sa rencontre, et par crainte, sans doute, que son pavillon national ne fût enlevé ou insulté, il ordonna de le brûler tout de suite, ce qui fut exécuté aussitôt dans la rue même. MM. Bachelot et Short restèrent, de ce moment, prisonniers à bord de la *Clémentine*, où ils étaient gardés par des factionnaires indigènes. Il y avait déjà près d'un mois qu'ils étaient dans cette fâcheuse captivité,

lorsque la *Vénus* parut sur la rade d'Honoloulou. J'avais à peine reçu ces renseignements lorsqu'on m'annonça un officier anglais envoyé par M. le commandant de la corvette de S. M. B. le *Sulphur*, mouillée en ce port deux jours avant nous ; cet officier me confirma tous les détails que je venais d'apprendre sur MM. Bachelot et Short, ainsi que sur la *Clémentine ;* il m'annonça encore que le roi, absent en ce moment, était à sa résidence de *Mawée ;* cette dernière nouvelle me contrariait beaucoup, elle me faisait craindre d'être obligé de prolonger mon séjour bien au-delà du temps que je pouvais donner à cette relâche.

Peu d'instants après avoir été informé de toutes ces circonstances, je quittai la frégate pour me rendre à terre ; je visitai, en passant à bord de la *Clémentine*, MM. Bachelot et Short, et je demandai au premier un rapport sur sa position, sur les motifs des mauvais traitements qu'il avait éprouvés, et, enfin, tous les détails qui pouvaient m'éclairer et avoir rapport à la persécution dont il était victime.

En débarquant, je rencontrai presque aussitôt M. *Charlton*, consul d'Angleterre ; il venait au devant de moi, et j'appris de M. le capitaine *Belcher*, commandant de la corvette le *Sulphur*, qui vint nous joindre, que dans une heure il allait reprendre la *Clémentine ;* que déjà il en avait donné l'ordre à son bord. Il m'annonça aussi que son intention était de débarquer M. Short, que d'après le traité nouvellement conclu avec le gouvernement des îles Sandwich par le capitaine lord *Russell*, de la corvette de S. M. B. l'*Actéon*, il

était en droit de l'établir à terre, à résidence, et que si la *Vénus* n'eût point paru, il eût étendu la même protection à M. Bachelot. Je remerciai beaucoup le capitaine Belcher de ce témoignage de bienveillance, et je lui fis connaître que mon intention était aussi de demander au gouvernement ce que M. Bachelot lui-même demandait, c'est-à-dire qu'il fût autorisé à résider à Honolulou jusqu'à ce qu'il se présentât une occasion favorable pour lui de s'embarquer pour Valparaiso, où son projet était d'aller, et que, si le gouvernement ne m'accordait pas une demande aussi juste dans son principe que conforme aux égards de convenance dont il ne pouvait s'écarter sans manquer de prudence, je déclarerais que je mettrais moi-même M. Bachelot à terre, pour y attendre une occasion convenable, et que je rendrais ce gouvernement responsable, vis-à-vis de la France, de tout ce qui pourrait arriver de fâcheux à ce missionnaire.

Effectivement, je priai MM. les consuls d'Angleterre et des États-Unis de m'accompagner pour m'interpréter; le capitaine Belcher se joignit à nous, et nous nous rendîmes chez la reine *Kinau*, qui gouvernait en l'absence du roi.

Je témoignai à la reine la surprise et l'indignation que me causait la persécution acharnée avec laquelle on avait traité M. Bachelot, sans aucun égard pour la nation à laquelle il appartenait, et je demandai qu'il fût aussitôt autorisé à débarquer et à résider sans être molesté, jusqu'à ce qu'il eût trouvé une occasion convenable de s'embarquer. La reine me refusa : le mission-

naire [1] méthodiste Bingham, présent à cette visite, faisait signe à la reine de dire non; après quelques nouvelles observations restées sans effet, je signifiai à la reine que j'allais moi-même mettre M. Bachelot à terre, et que je renvoyais à son gouvernement toute la responsabilité de ce qui pourrait s'en suivre, comme aussi celle de tous les mauvais traitements qui pourraient être faits à notre compatriote. M. Le capitaine Belcher fit la même déclaration pour M. Short, puis nous nous retirâmes.

La *Clémentine* ayant été reprise par l'équipage de la corvette le *Sulphur*, et le pavillon anglais étant arboré de nouveau sur ce navire, j'envoyai prendre M. Bachelot : le capitaine Belcher envoya chercher M. Short; ces messieurs arrivèrent promptement à terre; M. le capitaine Belcher et moi, accompagnés de MM. les consuls Charlton, de la Grande-Bretagne, et Jones, des Etats-Unis, nous conduisîmes ces messieurs jusqu'à la Maison française, où ils habitaient. Nous traversâmes les rues au milieu d'une foule curieuse; elle nous suivait en montrant de la joie plutôt que tout autre sentiment : car ces messieurs étaient généralement aimés et estimés de la population; ils en reçurent bientôt une nouvelle et bien douce preuve; tous les Américains, tous les Européens résidant à Honoloulou, et plusieurs habitants parmi les notables vinrent les complimenter dès qu'ils furent rentrés chez eux.

[1] Tous les missionnaires méthodistes établis aux îles Sandwich sont Américains des Etats-Unis.

MM. les consuls anglais et américain jugèrent, ainsi que nous, qu'il était convenable d'envoyer à *Mawée* inviter le roi à revenir. Les voiles de la *Clémentine* furent aussitôt enverguées, et M. le capitaine Belcher, qui avait mis un équipage à bord de ce bâtiment, envoya un officier avec une lettre, par laquelle il priait le roi de revenir à Honoloulou : la *Clémentine* mit à la voile avant la nuit. Le même jour, peu après le départ de ce navire, nous vîmes arriver la goëlette de S. M. B. le *Starling*, qui naviguait de conserve avec la corvette le *Sulphur*. Ce bâtiment toucha en entrant dans la passe de la rade intérieure; nous lui envoyâmes aussitôt notre grand canot pour lui porter une ancre : heureusement la mer était belle, la goëlette fut promptement relevée, et elle n'éprouva aucune avarie de cet accident.

A compter du 10 juillet, époque du départ de la *Clémentine*, nous ne vîmes plus les autorités d'Honoloulou; elles parurent, ainsi que nous, attendre l'arrivée du roi. Nous nous occupâmes, pendant ce temps, des observations de physique, de celles des marées et du sondage de la baie.

Nous travaillâmes aussi très-activement à faire notre eau; ce service, dans le principe, était assez pénible, parce qu'il fallait débarquer les pièces, et les rouler sur la plage jusqu'aux puits, pour les remplir. M. le commandant Belcher s'étant aperçu de la peine que ce travail donnait à nos matelots, eut l'obligeance de nous offrir une manche à eau de 200 mètres, ce qui facilita et abrégea beaucoup cette opération. Nous

nous occupâmes également de remplacer une partie des vivres déjà consommés; nous achetâmes du bœuf salé, du biscuit, des farines, enfin, toutes les provisions que nous pûmes nous procurer. Mais toutes les ressources du pays étaient insuffisantes pour nos besoins; elles avaient presque toutes été épuisées par les achats de la corvette anglaise. Cette circonstance donne, une fois de plus, l'occasion de remarquer qu'il ne faut pas légèrement ajouter foi aux prétendues ressources qu'offrent telles ou telles relâches; et que c'est trop souvent sur les seuls rapports des capitaines du commerce que l'on assoit des jugements semblables. Douze ou quinze bâtiments du commerce se seraient présentés à la fois, à Honoloulou, qu'ils y auraient trouvé à pourvoir à tous leurs besoins; une seule corvette de guerre avait tout enlevé.

Le 12 juillet, je reçus de M. Bachelot, la lettre qui suit :

A M. le commandant de la frégate la *Vénus*.

M. le commandant,

Le soussigné, prêtre français, se voit dans la nécessité d'appeler votre attention sur la conduite que les autorités de ces îles ont tenue à son égard. Il a l'honneur de vous exposer qu'établi dans cette île avec le bon plaisir de celui qui, au temps de son arrivée, était à la tête du gouvernement, il a exercé son ministère publiquement et librement l'espace de trois ans et neuf

mois, quoique, dans les quinze derniers mois, la liberté d'exercer le ministère fût limitée aux seuls étrangers; qu'il a, conjointement avec deux autres compatriotes, supporté les frais d'une habitation qui, malgré sa simplicité, est estimée à six mille piastres[1], et qui est encore ici la seule connue sous le nom de *Maison française;* que sans aucun autre prétexte allégué ou connu que celui d'être prêtre catholique, il a été enlevé de son habitation, mis sur un navire du pays, sans avoir pu apprendre des autorités, dans quel coin du monde il allait être déporté, et enfin jeté clandestinement sur un point désert de la côte de Californie; que ce débarquement clandestin sur une terre, alors dans l'effervescence d'une révolution politique, l'exposa à de véritables dangers et lui occasionna la honte de se voir traité, par le gouvernement général du Mexique, comme un homme suspect et dangereux; que le roi ayant, au passage de la *Bonite*, promis sa protection à tous les Français, *sans exception*, qui habiteraient ces îles, et paru désavouer l'expulsion, comme il l'avait fait différentes fois, nulle loi encore ici ou déclaration avant ce temps-ci ne rendant cette expulsion perpétuelle, l'ordre, en outre, qui en avait été porté, devant cesser d'avoir son effet par la mort de son auteur, selon qu'il fut déclaré au sujet de la permission qui avait été reçue d'habiter ces îles, et qui fut jugée comme non avenue par la mort de celui qui l'avait donnée (chaque pays a ses lois), le soussigné se présenta de nouveau ici;

[1] Environ 30,000 fr.

que malgré la déclaration qu'il fit, qu'il n'y séjourne-rait que jusqu'au départ du premier navire qui se pré-senterait pour les îles Gambier ou Valparaiso, il fut enlevé de nouveau et jeté sur le brick anglais la *Clé-mentine*, malgré l'opposition du propriétaire et ca-pitaine. D'un autre côté, le soussigné expose que ses compatriotes ont été plusieurs fois menacés d'être chassés de leur habitation et de la voir passer en d'au-tres mains, sous le seul fondement que *la terre est au gouvernement*.

Le soussigné vous supplie donc, monsieur le com-mandant, d'employer votre autorité ou médiation afin que :

1° L'ordre d'expulsion confirmé dernièrement par le roi, et la déclaration qu'elle est perpétuelle, soit pleinement révoqué et regardé, désormais, comme non-avenu;

2° Qu'il soit permis au soussigné d'habiter ces îles avec la même liberté et les mêmes conditions que tout autre étranger;

3° Que la religion ne soit, dans aucun temps, un prétexte pour vexer les Français dans leur personne ou dans leurs propriétés;

4° Que ceux qui actuellement occupent l'habitation dite des Français, puissent, en en prévenant l'autorité qui sera dans cette île, en disposer comme ils jugeront à propos;

5° Le soussigné sachant qu'on a cherché à donner à son expulsion d'autres motifs fondés sur des griefs autres que celui d'être prêtre catholique, demande

d'être mis en jugement, pour que ces prétendus griefs soient mis au jour et prouvés.

Il a l'honneur d'être, etc.

Signé : F. J. A. A. Bachelot.

Oahou, le 12 juillet 1837.

La goëlette la *Clémentine* revint peu de jours après, de son voyage à l'ile Mawée; elle annonça la prochaine arrivée du roi, et elle apporta à M. le capitaine Belcher une réponse à sa lettre, ainsi conçue :

Lahaina (Mawée), 13 juillet 1837.

Amour à toi, capitaine Belcher, de la corvette de guerre anglaise, l'étranger bien-aimé.

J'ai reçu ta lettre et j'ai donné mon consentement à ta demande, qui est de retourner à Oahou.

Je veux, en effet, y retourner, afin que nous puissions arranger cette affaire ensemble, parce que ce fut moi en effet, qui ai forcé ces deux *Français* à bord du bâtiment.

Je l'ai fait par la main de *Kinau*, mon associée au pouvoir, l'une de celles qui les avaient bannis; comme cela avait déjà été fait, à ces deux hommes, par la main de *Kaohumanou* qui était autrefois mon associée au pouvoir. Ceci furent mes actions, mais la prise de la *Clémentine* et le pavillon brûlé, comme les actes en opposition à l'Angleterre, en aucune manière, je n'ai fait cela, ni mon chef-associée.

J'ai envoyé un bâtiment chercher *Kaukini*, gouverneur d'*Hawaii*; dès qu'il sera venu je ferai voile.

Avec amour à toi,

Ton très-sincère,

Signé : Taméhaméha III.

De ce moment, il ne se passa plus rien de remarquable jusqu'à l'arrivée du roi, qui eut lieu le 20, sur un bâtiment à trois mâts, du commerce, qui avait été armé pour servir de corvette. Le roi était escorté par plusieurs petites goëlettes armées, appartenant aussi à son gouvernement; dès que le bâtiment qui le portait eut mouillé, il se rendit à terre.

Le lendemain, 21 juillet, j'allai, accompagné de deux officiers de la frégate, prendre MM. les consuls d'Angleterre et des États-Unis; M. le capitaine Belcher, accompagné de plusieurs officiers du *Sulphur*, se joignit à nous, et nous nous rendîmes à l'audience du roi.

Lorsque nous nous présentâmes à la barrière de la cour, qui donne accès à une petite maison couverte en paille, où nous devions être reçus, nous trouvâmes l'étiquette augmentée, à cause de la circonstance; le gouverneur d'*Oahou*, en grand uniforme [1], vint au-devant de nous, et remplit, à notre égard, les fonctions d'introducteur des ambassadeurs; des factionnaires *habillés*, avaient aussi été placés à l'entrée de la cour et à celle de la galerie extérieure, qui orne cette mai-

[1] Cet uniforme était anglais.

son, en même temps qu'elle ajoute à son agrément par la fraîcheur qu'elle y entretient. Nous fûmes introduits dans une grande salle, tapissée de nattes, qui occupait presque toute l'aire de la maison; d'un côté on voyait un grand divan formé de nattes, il avait quatre mètres de large et six de long sur cinquante centimètres d'élévation au-dessus du sol; en face de ce divan sauvage, on voyait un canapé et plusieurs chaises qui ne se trouvaient là qu'occasionnellement et seulement pour cette réception.

Dès que nous entrâmes, le roi s'avança vers nous et nous pria poliment de nous asseoir. Il était entouré de sa sœur, la reine *Kinau*, de sa femme, la princesse *Kalama*, de *Kaukini*, gouverneur d'Hawaii, d'*Opili*, gouverneur de Mawée, du gouverneur de *Morotoï*, de celui d'Oahou, et de beaucoup d'autres chefs, hommes et femmes [1]. Toutes les dames étaient couchées à plat-ventre ou sur le côté, sur ce lit de nattes, qui servait également de siége à la reine Kinau, à la princesse *Boki* et aux autres gouverneurs déjà nommés.

Le roi, assis sur un fauteuil, était placé devant la reine; celle-ci lui dictait ce qu'il devait répondre; elle-même recevait ses instructions du chef des missionnaires, M. Bingham, présent à cette réception, et placé derrière elle.

[1] La vue de la réunion des chefs des îles d'Hawaii, qui fait partie de l'atlas pittoresque, est très-fidèle, les figures ressemblent beaucoup, les costumes sont exacts.

Nous nous adressâmes au roi en anglais; il fit répéter plusieurs fois et parut ne pas comprendre. Il nous proposa un missionnaire pour interprète, ce que nous refusâmes aussi. Alors nous envoyâmes prier MM. Bachelot et Short, qui parlent fort bien le *kanack*[1], de venir pour nous servir de truchements. Le roi, par le conseil de M. Bingham, feignit encore de ne pas comprendre ce qu'ils disaient; nous fûmes donc réduits à nous servir pour interprète d'un créole du Canada, nommé Gravier, qui depuis longues années réside à Honoloulou.

Je demandai au roi pourquoi il avait traité avec tant de rigueur et d'inhumanité M. Bachelot. Le roi répondit que ce n'était pas lui qui l'avait maltraité, qu'il n'avait fait que maintenir un décret déjà rendu pendant sa minorité, mais qu'il pensait être dans son droit en ne permettant pas à M. Bachelot d'enseigner la religion catholique : Kaukini, gouverneur d'Hawaii, s'étant levé aussitôt, prit la parole et dit : « Les mission-
« naires américains sont arrivés les premiers dans ces
« îles; c'est à eux que nous sommes redevables des
« premiers pas que nous avons faits dans la civilisa-
« tion, et, par reconnaissance, nous ne voulons per-
« mettre qu'à ces missionnaires seulement d'enseigner
« et de prêcher leur religion. »

N'ayant aucune intention de m'immiscer, en quoi

[1] Langage polynésien parlé aux îles Sandwich; ce nom est aussi celui que l'on donne aux indigènes des îles de ce groupe qui ne sont pas de la race des *arii* (chefs).

que ce fût, dans l'administration intérieure de ce pays, étant d'ailleurs sans instructions sur une question aussi délicate et aussi imprévue, j'annonçai au roi que je rendrais compte à mon gouvernement de la question de religion qui venait de surgir et dont je n'avais point à m'occuper, mais que, quels que fussent d'ailleurs ses droits sous ce rapport, ce n'était point un motif pour maltraiter un Français, qui d'abord avait été encouragé à résider parmi eux, et qui même, pendant longtemps, avait été autorisé à prêcher la religion catholique; que, d'ailleurs, s'étant depuis conformé aux ordres qu'il avait reçus relativement à la religion, il n'aurait point dû être banni sans jugement, cette peine impliquant en elle-même l'idée d'un crime, et étant par cela seul infamante. Le roi répondit que telle n'avait point été la conduite du gouvernement des îles d'Hawaii et que c'était une fausse traduction de quelques termes du langage de ces îles qui causait mon erreur. Il devenait, en ce moment, évident pour tout le monde que le roi reniait sa parole et ses actes! Les consuls étrangers eux-mêmes ne purent contenir toute l'indignation que leur causait une semblable dénégation! Je demandai au roi pourquoi il persistait à donner à M. Short, même dans sa lettre au capitaine Belcher, la qualification de *Français*, bien qu'il sût, à n'en pas douter, que ce missionnaire était Anglais, puisqu'il était reconnu de son consul et de M. le capitaine Belcher?

Le roi parut fort embarrassé, puis il avoua ingénuement qu'en cela il ne faisait que se conformer à l'usage

établi à Honoloulou de désigner sous le nom de *Français* tous les catholiques!

Je répliquai au roi que mon gouvernement serait fort mécontent d'apprendre qu'il donnait cette dénomination à ceux qu'il voulait regarder comme ses ennemis [1].

Le roi reprit qu'il ne voulait point être notre ennemi.

Je demandai alors que M. Bachelot fût autorisé à séjourner à Honoloulou, sans être inquiété ni molesté, jusqu'à ce qu'il eût trouvé une occasion convenable, pour lui, de s'embarquer. M. le capitaine Belcher fit la même requête pour M. Short.

Le roi demanda que nous prissions immédiatement ces messieurs sur nos bâtiments, ce que nous refusâmes positivement, ne pouvant consentir à donner ainsi satisfaction au caprice, à l'intolérance religieuse et au fanatisme qui règnent dans ces îles.

L'heure avancée de la journée mit fin à la séance. Je remis au roi une note écrite, contenant les mêmes demandes que je venais de faire. Le roi la prit tout d'abord; mais des chefs et des missionnaires le blâmèrent de l'avoir reçue; le consul anglais se trouvant en ce moment auprès de lui, la lui enleva des

[1] Les catholiques sont signalés par les missionnaires méthodistes dans ces îles à l'inimitié des populations d'Havaii, comme des payens, et en quelque sorte, comme une espèce de bêtes malfaisantes, contre lesquelles tout acte d'injustice et de cruauté est permis et même légitime.

mains par je ne sais quel motif; je l'invitai aussitôt à la lui rendre, ce qu'il fit; mais le roi parut tout effrayé et ne voulait plus y toucher; le consul anglais plaça cette note sur les genoux du roi, mais elle glissa à terre; un officier l'ayant relevée me la rendit, et je la remis, de nouveau, au roi qui la reçut une seconde fois; mais il ne la prit toutefois, qu'avec un sentiment de frayeur que rien ne pouvait justifier, car, bien que j'eusse le pouvoir d'*exiger*, je ne m'étais point écarté des égards que prescrivent les bienséances, et, je dirai plus, *que j'avais peut-être tort d'observer*. Je jugeais trop favorablement alors cette civilisation nouvelle; elle n'est réellement pas aussi avancée que je l'avais cru à mon arrivée en ces îles. Voici la note dont je viens de parler :

Note au roi des îles Sandwich.

J'ai l'honneur d'exposer au roi qu'envoyé par mon gouvernement pour visiter plusieurs parties du monde, je suis chargé de veiller à la sécurité du commerce de ma nation et à celle de tous les Français établis en pays étrangers.

Mon devoir est de recevoir toutes leurs requêtes, d'écouter toutes leurs plaintes, et de réclamer pour eux la justice qui leur est due, lorsque leurs demandes sont fondées sur le *droit des gens* et sur l'équité, qui doivent être la base de tout gouvernement établi. Ce droit, cette équité assurent la liberté et la propriété de tous les étrangers, tant qu'ils se conforment aux

lois et règlements qui régissent le pays où ils résident.

Si ces principes sont vrais et méritent d'être appliqués, c'est surtout lorsque ces mêmes étrangers ont été non-seulement, comme M. Bachelot, admis à résider, mais encore lorsqu'ils ont été, comme lui, encouragés par des faveurs particulières du pouvoir reconnu lors de leur arrivée; car aucun gouvernement, aucune société ne pourrait avoir une existence politique stable, si, à l'avénement d'un souverain, tous les droits acquis sous le règne précédent se trouvaient, par ce fait seul, n'avoir plus aucune valeur. Les étrangers alors se trouveraient à chaque instant compromis ainsi que leurs fortunes, et la société serait cruellement troublée.

En arrivant aux îles Sandwich, je m'attendais à n'avoir que des remerciements à offrir au roi pour les gracieuses promesses qu'il avait bien voulu faire au capitaine *Vaillant*, commandant de la corvette la *Bonite*, de prendre sous sa protection immédiate tous les Français qui aborderaient dans les îles de sa domination. La promesse d'un roi a toujours été l'équivalent d'un traité, et je réclame du roi l'accomplissement de sa parole.

Cependant, quelle n'a pas été ma douloureuse surprise en apprenant la manière à la fois violente et inhumaine avec laquelle vient d'être traité un Français que la nécessité a forcé de passer par Honoloulou, pour trouver l'occasion de se rendre dans sa patrie!

Si j'en crois la voix publique et le témoignage de MM. les consuls étrangers, un pareil traitement n'a

été ni provoqué ni mérité de la part de M. Bachelot. Mais si, par impossible, des témoignages aussi honorables manquaient de vérité, et que le Français dont je parle fût en effet coupable de quelque délit ou de quelque crime, je demande moi-même qu'une enquête publique ait lieu en présence de MM. les consuls étrangers pour constater ce délit ou ce crime, et que M. Bachelot, s'il a manqué aux lois, soit puni conformément aux pénalités qu'elles prononcent. Mais je demande en même temps que si son innocence est prouvée, il lui soit fait réparation, et qu'il lui soit permis de résider dans le pays, aux mêmes conditions auxquelles tous les étrangers sont admis; il ne peut y avoir d'exception pour la nation française, à laquelle le roi ferait par là une provocation gratuite et imprudente.

Je prie le roi de remarquer que le bannissement étant une peine infamante, cette peine ne doit être prononcée que par un jugement, et pour un crime ou pour une faute grave et avérée; et qu'on ne peut en aucune façon assimiler le bannissement, qui est un châtiment, au refus de résidence qui n'est qu'une mesure préventive; enfin, que c'est par la justice qu'un roi prouve sa force et commande les hommages et le respect des peuples.

Toutefois, j'ai lieu de craindre que quelques personnes aient abusé de leur influence pour induire le roi en erreur sur cette question.

Je demande encore au roi que, pour éviter à l'avenir toutes contestations sur un sujet semblable, et em-

pêcher que la bonne harmonie soit troublée, il lui plaise signer avec moi une convention semblable à celle qui vient d'être faite, au nom de la Grande-Bretagne, par le capitaine lord Russell, commandant de la corvette l'*Actéon*. Je ne réclame aucun privilége, aucune faveur particulière pour mes compatriotes, mais je demande pour eux un traitement égal à celui des étrangers les plus favorisés, traitement auquel ils ont droit, et que le roi ne peut leur refuser sans manquer aux promesses que lui-même a faites.

A. DU PETIT-THOUARS.

A bord de la *Vénus*, Honoloulou, le 20 juillet 1837.

En remettant cette note au roi, je lui dis qu'il me fallait une réponse pour mon gouvernement; il me demanda si ce serait encore nécessaire dans le cas où il ferait ce que je désirais. Je lui répondis que non; que tout ce que je voulais se bornait à un acte de justice. La séance fut renvoyée au lendemain, dix heures du matin.

Le 22, nous fûmes exacts, et la séance s'ouvrit avec moins de chaleur que la veille. M. Bingham n'était pas dans la salle, il se tenait dans un petit cabinet attenant, où il était très-exactement informé de tout ce qui se passait. M. le capitaine Belcher et moi nous renouvelâmes notre demande relativement à MM. Bachelot et Short; après de nombreuses difficultés, le roi consentit enfin à ce que nous demandions. Nous exigeâmes de S. M. une garantie écrite

et signée par elle, que ces messieurs ne seraient ni molestés ni inquiétés jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé des occasions de départ qui leur convinssent. En échange de cette garantie, le roi demanda que nous prissions, au nom de ces messieurs, l'engagement qu'ils partiraient dès qu'ils en auraient trouvé les moyens. Comme c'était à cette autorisation que M. Bachelot bornait ses désirs, je ne pensai pas devoir faire de difficultés ; M. le capitaine Belcher n'en fit aucune non plus, et ces pièces de garantie furent libellées tout de suite, mais non échangées. Nous renvoyâmes la réunion, pour l'échange de ces pièces, au lundi 24, le lendemain étant un dimanche.

M. le capitaine Belcher avait d'abord demandé la résidence indéfinie pour M. Short, en s'appuyant sur le traité récemment conclu entre le roi des îles Sandwich et le gouvernement de la Grande-Bretagne, représenté par lord Russell, commandant de la corvette anglaise l'*Actéon*. Il prétendait que tous les Anglais, en vertu de cet acte, pouvaient, de plein droit, s'établir à Honoloulou et dans les îles ; mais le roi soutenait que ce ne pouvait être qu'avec son agrément.

M. le capitaine Belcher renvoya, pour le moment, l'interprétation du traité à son gouvernement, et il n'insista plus pour une résidence indéfinie. Il remit aussi au roi, dans cette séance, une demande en dommages et intérêts pour le séquestre de la *Clémentine*.

Le lundi 24, à dix heures, je me rendis chez le roi, et j'échangeai avec lui les pièces de garantie relatives à M. Bachelot, qui furent ainsi rédigées :

Honoloulou, le 21 juillet 1837.

Nous Taméhaméha III, roi des îles Sandwich, consentons à ce que M. Bachelot réside dans l'île d'Oahou, sans être inquiété ni molesté, jusqu'à ce qu'il trouve une occasion favorable de quitter ce pays, soit pour aller à Manille, à Lima, à Valparaiso, soit pour aller dans toute autre partie du monde civilisé.

Signé Taméhaméha III.

Honoloulou, le 21 juillet 1837.

Le soussigné, capitaine de vaisseau, commandant de la frégate française la *Vénus*, promet, au nom de M. Bachelot, que cet étranger saisira la première occasion favorable qui se présentera de quitter ces îles, soit pour aller à Manille, à Lima, à Valparaiso, soit pour aller dans toute autre partie du monde civilisé, et que, dans le cas où il ne se serait pas présenté d'occasion, il sera embarqué sur le premier bâtiment de guerre qui visitera ces îles; en attendant, il ne prêchera pas.

Signé A. du Petit-Thouars.

Je proposai ensuite au roi de faire une convention pour prévenir, dorénavant, les difficultés que pourrait faire naître une mauvaise interprétation des droits respectifs; j'avais pour but d'affranchir, par cette con-

vention, le navire du commerce français la *Delphine*, que j'avais laissé à Ténériffe, en destination pour les îles Sandwich, des contrariétés qui pourraient résulter, pour ce bâtiment, de ces débats et de l'arrivée des missionnaires qu'il avait embarqués pour cet archipel.

Pressé, comme je l'étais, de remettre à la voile pour continuer ma mission, je n'avais pas le temps de discuter une convention article par article, surtout avec des hommes aussi méfiants et en même temps aussi peu éclairés sur leurs véritables intérêts que le sont les habitants de ces îles.

Le roi et les chefs qui formaient son conseil repoussaient l'application à la France du traité anglais, qui déjà donnait lieu à de fausses interprétations.

Je me bornai donc à établir, par un seul article, basé sur les sentiments d'une mutuelle bienveillance, les relations qui devaient exister à l'avenir, entre les Français qui relâcheraient dans ces îles, et leurs habitants; et j'assurai à mes compatriotes un traitement égal à celui des peuples les plus favorisés, traitement auquel ils ont de justes droits, en vertu de l'équité et de notre importance nationale.

La méfiance de ces insulaires, et surtout celle de leurs chefs, est, comme chez tous les sauvages, le trait le plus saillant de leur caractère; on est péniblement surpris de les trouver si peu avancés en civilisation, après avoir lu les nombreux récits publiés sur leurs progrès. Les missionnaires américains se sont complètement emparés du pouvoir dans toutes ces îles,

mais ils n'ont usé de leur influence qu'à leur profit et à celui de leurs familles. Ils tiennent les habitants sous leur férule; ils les obligent, par la crainte des châtiments, à suivre les exercices de piété, mais ils n'ont réellement réussi qu'à faire d'un peuple bienveillant, gai et franc, un troupeau d'hypocrites; il y a très-peu de conversions sincères, et la condition sociale de ces populations n'est point sensiblement améliorée.

Après de longs débats et après avoir surmonté les difficultés, sans cesse renaissantes, par la méfiance que les chefs de ces îles éprouvaient contre nous, et qui, plus d'une fois, m'ont presque décidé à les abandonner, nous avons enfin signé en double expédition, en français et en *kanack*, la convention qui suit :

Honoloulou, îles Sandwich, le 24 juillet 1834.

Convention entre le capitaine de vaisseau Du Petit-Thouars, commandant de la frégate la Vénus, *et le roi des îles Sandwich Tamémaméha III.*

Article unique.

Il y aura paix perpétuelle et amitié entre les Français et les habitants des îles Sandwich.

Les Français pourront aller et venir librement dans tous les Etats qui composent le gouvernement des îles Sandwich, ils y seront reçus et protégés, et ils y jouiront des mêmes avantages que les sujets de la nation la plus favorisée.

Les sujets du roi des îles Sandwich pourront éga-

lement venir en France; ils y seront reçus et protégés, comme le sont les étrangers les plus favorisés.

Signé, Taméhaméha III.

A. Du Petit-Thouars.

Je pris alors congé du roi après lui avoir fait connaître que je chargeais provisoirement M. Dudoit de remplir les fonctions d'agent du consulat de France, pour veiller aux intérêts des Français qui passeraient par Honoloulou; et pour rendre compte à mon gouvernement de tout ce qui pourrait l'intéresser. La reine Kinau avait, en ma présence, menacé M. Dudoit de sa vengeance après mon départ, elle manifesta de nouveau la haine qu'elle lui portait. Ce mauvais sentiment provenait de l'appui bien naturel, cependant, que MM. Bachelot et Short avaient trouvé en lui, et très-probablement aussi de sa qualité de catholique. Le roi me témoigna le désir de venir à bord de la *Vénus*, je l'engageai à y venir tout de suite, mon intention étant d'appareiller à la nuit. Il me dit qu'il allait consulter ses chefs, et il ne vint pas. Le roi semblait vouloir être confiant, mais il en était empêché; on craignait qu'il ne me vît seul. M. Bingham a, en effet, trop d'intérêt à ce qu'il ne soit point éclairé sur sa position, pour le laisser exposé aux avis des étrangers, qui pourraient lui faire comprendre quel est le danger qu'il court sous la tutelle des missionnaires, et aussi quelle serait la véritable ligne de conduite qu'il aurait à tenir, pour l'avancement moral des populations de

l'archipel, pour le perfectionnement à introduire dans le système d'agriculture, et enfin pour la création et l'établissement des arts mécaniques.

Le même jour, je reçus de M. Bachelot, une dernière lettre que je joins ici.

Honoloulou, 24 juillet 1837.

A Monsieur le commandant de la frégate la Vénus.

Monsieur le commandant,

Je vous remercie du vif intérêt que vous avez daigné prendre à ma pénible situation; je suis véritablement confus de tout l'embarras que je vous ai occasionné.

La déclaration du gouvernement, *qu'il n'a point eu intention* de nous bannir, est une satisfaction au traitement que j'en ai reçu. Elle prouve qu'il reconnaît l'inconvenance des mesures violentes prises contre moi, et des termes injurieux dont il s'est servi, et qui, confirmés verbalement différentes fois, ont servi de base à la dernière violence qui m'a été faite. Il paraît avoir compris la force de votre observation, qu'un bannissement devait supposer un crime avéré. Ne pouvant en trouver d'autres que celui d'être prêtre catholique, il a jugé plus convenable de nier le bannissement : par cela seul, il en détruit l'odieux et les effets. C'était l'un des articles de ma réclamation auprès de vous; il n'a pu même alléguer raisonnablement sa volonté que la religion catholique ne soit point prêchée,

puisque des quatre ans de résidence qui ont précédé mon bannissement ou renvoi, il y en a au moins deux pendant lesquels, je pense, qu'il ne m'accusera pas d'avoir exercé mon ministère hors des limites qui me furent posées après la révocation de la liberté que j'avais reçue.

Le gouvernement était bien instruit de ma volonté de ne rester ici qu'en passant, puisque j'en fis la déclaration dès ma première comparution. Je n'ai point réclamé de lui d'autre permission que celle de me laisser attendre paisiblement un navire, quoique cependant, j'eusse volontiers laissé mon projet de voyage, si j'avais trouvé, en arrivant, la liberté de religion.

Je vous remercie d'avoir éloigné de moi le danger de nouvelles violences. En ratifiant la promesse que vous avez bien voulu faire en mon nom, que je quitterai ce pays par la première occasion favorable, je ne fais que suivre mon premier dessein, et je désire le mettre à exécution.

Messieurs les officiers de votre bord ayant partagé vos dispositions de bienveillance à mon égard, veuillez me permettre, monsieur le commandant, de leur offrir ici mes remerciements.

Je vous prie d'agréer, avec une nouvelle expression de ma reconnaissance, l'assurance du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.,

Signé, F. J. A. A. Bachelot.

La garantie du roi, donnée au commandant Belcher

en faveur de M. Short, et celle de ce commandant au nom de M. Short, furent libellées dans les mêmes termes que celles relatives à M. Bachelot.

Le traité du commandant de l'*Actéon* avec le roi des îles Sandwich, dont l'interprétation était contestée, ne renferme que trois articles, en voici la traduction :

Traité entre la Grande-Bretagne et le gouvernement des îles Sandwich.

Articles proposés et consentis à Honoloulou.

« Art. 1^er^. Les sujets anglais seront admis avec leurs « navires et leurs propriétés, quelles qu'elles puissent « être, dans toutes les îles Sandwich; il leur sera per- « mis de les habiter aussi longtemps qu'ils se confor- « meront aux lois; ils pourront bâtir des maisons et des « magasins pour leurs marchandises, avec le consen- « tement du roi, et la bonne harmonie et l'amitié exis- « teront entre la Grande-Bretagne et les îles Sandwich.

« Art. 2. Les Anglais habitant aux îles Sandwich, « pourront retourner dans leur pays, ou tous autres « lieux, soit sur les bâtiments de leur nation, soit sur « ceux de quelque nation que ce puisse être et qui leur « conviendront; ils pourront disposer, selon leur bon « plaisir, de leurs propriétés, de quelque nature qu'el- « les soient, en en prévenant le roi, et ils pourront « disposer du prix de leurs ventes, sans qu'aucun em- « pêchement y soit apporté.

« Lorsque la terre sur laquelle les maisons seront

« bâties, sera la propriété du roi, il ne pourra, en au-
« cune manière, détruire ces maisons, ni causer à la
« propriété anglaise quelque dommage que ce soit.

« Art. 3. Lorsqu'un Anglais décédera aux îles Sand-
« wich, ses effets ne seront sujets à aucune visite de
« la part des gouverneurs, ni touchés par eux; mais
« ils seront remis entre les mains des héritiers ou exé-
« cuteurs testamentaires, s'il en existe sur les lieux,
« et, dans le cas où il n'existerait aucun ayant-droit,
« ils seront remis entre les mains du consul anglais,
« lequel fera les fonctions d'exécuteur testamentaire.

« Dans le cas où il serait dû aux personnes décé-
« dées, les gouverneurs prêteront assistance pour
« faire payer ces dettes et faire rentrer les héritiers
« ou ayant-droit dans la possession des valeurs dues.

« Dans tous les cas de décès, le consul sera tenu
« d'en informer immédiatement le roi, et la propriété,
« à défaut d'héritiers ou d'exécuteurs testamentaires,
« restera dans les îles, à la charge du consul.

« *Signé*, Taméhaméha III.

« Lord Russell. »

Le commandant Belcher prétendait que dans l'article 1^er^ ces mots : *avec le consentement du roi*, ne se rapportaient qu'au dernier paragraphe : *bâtir des maisons et des magasins*, tandis que le roi assurait qu'ils avaient également rapport à ceux-ci : *admis* et *habiter*.

Je vais encore ajouter ici, la traduction des seules lois qui aient été, jusqu'à ce jour, promulguées aux

îles Sandwich; par leur teneur, on pourra déjà juger des besoins de cette société naissante, des maux qui la tourmentent et qui réclament le plus impérieusement une répression.

Lois des îles d'Hawaii (Sandwich).

« Nous vous faisons une proclamation, à vous tous « peuples de tous les pays, écoutez et obéissez.

« Que celui qui entend ces lois y obéisse; car, s'il « les transgresse, il sera coupable.

PREMIÈRE.

« Celle-ci est la première.

« Nous défendons l'assassinat.

« Qu'aucune personne, de quelque pays qu'elle soit, « ne commette ici d'assassinat.

« Quiconque prendra la vie d'un autre, avec le per- « fide dessein de tuer, mourra.

« Quiconque, en colère, causera la mort de quel- « qu'un, mais sans avoir l'intention de tuer, sera em- « prisonné pendant quatre ans.

« Quiconque participera à un assassinat, sans avoir « l'intention de tuer, sera emprisonné pendant quatre « ans.

« Quiconque, par méchanceté, excitera ou char- « gera quelqu'un d'assassiner, si le crime est commis, « mourra.

« Quiconque excitera ou chargera quelqu'un d'as-

« sassiner, si le crime n'est pas commis, sera empri-
« sonné pendant quatre ans.

« Quiconque, en colère, assassinera avec un ins-
« trument tranchant, frappera avec une arme ou
« des projectiles, et causera la mort d'un individu,
« mourra.

« Quiconque assassinera, avec un instrument tran-
« chant, frappera avec une arme ou des projectiles,
« avec la méchante intention de tuer, mais qui n'occa-
« sionnera pas la mort, sera emprisonné pendant
« quatre ans.

« Quiconque menacera de tuer une personne, s'il
« commet le crime, mourra.

« Quiconque menacera une personne de la tuer et
« qui la battra, si la mort ne s'ensuit pas, sera em-
« prisonné pendant quatre ans.

« Quiconque volera et tuera une personne, mourra.

« Quiconque volera, mais épargnera la vie de sa
« victime, sera emprisonné pendant quatre ans.

« Quiconque tuera une personne naufragée, ou
« entraînera une personne dans un lieu où elle doit
« recevoir la mort, ou détruira un enfant, après sa
« naissance, ou qui par méchanceté mettra le feu à
« une maison, sera considéré comme assassin.

« Tout criminel, condamné à la prison, pourra
« racheter sa peine par une amende de 50 dollars[1],
« pour chaque quatre années de prison ; et il sera, en

[1] Pièce d'argent en usage aux Etats-Unis d'Amérique, de la valeur intrinsèque de 5 fr. 42 c.

« les payant, légalement acquitté. Mais, s'il ne peut
« pas payer l'amende, il sera obligé de travailler jus-
« qu'à ce que le temps de sa peine soit écoulé, alors
« il sera acquitté.

« Si un criminel est de nouveau coupable du même
« crime, il sera condamné à une amende de 100 dol-
« lars pour chaque année, et l'amende sera augmen-
« tée dans cette proportion, jusqu'à la quatrième
« offense.

« Cette sentence sera appliquée à tous ceux qui ne
« seront pas condamnés à la peine capitale.

« De plus, quiconque complotera la mort du roi,
« ou participera aux moyens de le détruire, sera con-
« sidéré comme assassin; il sera mis aux fers et banni
« dans un autre pays, où il restera jusqu'à sa mort.

« *Signé*, KAUI-KÉAOULI. »

DEUXIÈME.

« Celle-ci est la seconde.

« Nous défendons le vol.

« Toute personne, qui volera quelque propriété
« que ce soit, devra rendre le double de la valeur de
« l'objet volé. Si la valeur volée était un dollar, deux
« seront restitués : il paiera à proportion, quelle
« que soit la valeur de la propriété volée. Si le voleur
« ne peut restituer le double, dans la même nature,
« il devra rendre la valeur en toute autre espèce, es-
« timée valoir le même prix. Si le voleur, conformé-

« ment à cette loi, paie en entier l'amende à celui
« qui a été volé, celui-ci récompensé, devra payer
« au juge le quart de chaque dollar, quelle que soit
« la somme que le voleur lui aura payée, pour la va-
« leur de la propriété dérobée.

« Si le voleur ne fait pas la restitution, il sera
« condamné à être mis en prison, ou aux travaux-
« forcés ou frappé.

« Si la valeur de l'objet volé est grande, le nom-
« bre de coups sera augmenté, et, si elle est petite,
« il sera diminué : ainsi seront, la durée de l'em-
« prisonnement, ou celle des travaux-forcés.

« *Signé*, KAUI-KÉAOULI. »

TROISIEME.

« Celle-ci est la troisième.

« Nous défendons les rapprochements illicites.

« L'homme marié, ou la femme mariée, qui com-
« met un adultère, est punissable par cette loi. Dans
« ce cas, l'amende est de 15 dollars pour l'homme,
« et de 15 pour la femme; et, si cette amende n'est
« pas payée en argent, ou en autres valeurs égales à
« 15 dollars, le coupable sera emprisonné pendant
« quatre mois, ou mis aux travaux pendant quatre
« mois.

« Des amendes payées pour adultère, réglées par
« cette loi, 5 dollars seront payés au juge, et 10
« au mari si le coupable est une femme; mais, si

« c'était un homme qui fût le criminel, les 10 dollars
« seront payés à sa femme.

« De plus, toute personne qui favorisera l'adultère
« des autres femmes ou maris, ou qui prostituera
« une femme ou un mari, une fille ou un fils, ou un
« domestique, ou un voisin, ou un frère, ou une
« sœur; tout beau-père, sa belle-fille, son beau-fils
« ou sa belle-mère; tout homme, ayant une femme
« pour deux, ou femme, ayant un mari pour deux,
« ou ceux qui co-habiteront illégalement avec des
« enfants, tous, seront punis conformément au ju-
« gement précédent. Et si le mari d'une femme adul-
« tère, ou la femme d'un mari adultère, demande la
« séparation, pour la vie, fondée sur le dégoût ou
« l'éloignement causé par la fréquence de l'adultère
« et d'une mauvaise conduite, ils recevront un bill
« de divorce et seront séparés; mais les personnes
« adultères ne pourront en aucune manière être ma-
« riées de nouveau jusqu'à la mort de la personne
« abandonnée; et, quiconque aura un commerce illi-
« cite avec la personne adultère, pendant la vie de
« la personne abandonnée, sera adultère et punissa-
« ble, suivant la sentence prononcée dans la pre-
« mière partie de cette loi.

« L'homme dépravé, la prostituée, la personne
« qui tient une maison de prostitution et en fait un
« commerce, seront punis, pour chaque offense,
« d'une amende de 10 dollars en argent, ou en
« autres valeurs égales à 10 dollars; et, dans le
« cas d'impossibilité de satisfaire à cette demande,

« ils seront condamnés à deux mois de prison ou à
« deux mois de travaux-forcés.

« Mais l'homme qui, avec un bras puissant, em-
« ploiera la force pour obtenir d'une femme ce qu'elle
« refuse de lui accorder, sera condamné à payer 50
« dollars à la femme envers laquelle il aura usé de
« violence; dans le cas où il ne pourrait payer en
« argent, il paiera en effets la même valeur; ou il
« sera emprisonné pendant cinq mois, ou condamné
« à cinq mois de travaux-forcés.

« Lorsque la personne condamnée pour viol paiera
« les 50 dollars, 15 seront pour le juge et 35 pour la
« femme envers laquelle on aura usé de violence.

« Ceci est la peine du viol.

« *Signé*, KAUI-KÉAOULI. »

QUATRIÈME.

« Celle-ci est la quatrième.

« Nous défendons le faux.

« Celui qui faussement réclamera et s'appropriera
« le bien d'un autre et celui qui nie ses véritables
« dettes, et quiconque, suivant cette loi, est en
« fraude, eu égard à la propriété, sera puni, dans
« tous ces cas, conformément à ce qui suit :

« Si la valeur de la propriété qui fait l'objet du
« faux est d'un dollar, deux dollars seront payés à la
« personne lésée, et, dans tous les cas, la restitution
« sera dans cette proportion, quelle que soit la valeur
« de la propriété en litige.

« Si la valeur n'est pas rendue en argent, elle le
« sera en quelqu'autre nature que ce soit, et à dé-
« faut de restitution, par manque de moyens, le cou-
« pable sera condamné à quatre mois de prison ou à
« quatre mois de travaux.

« Lorsque le faussaire paiera, suivant cette loi, la
« personne qu'il aura voulu tromper, le propriétaire
« de l'objet recouvré devra payer au juge un quart
« de dollar pour chacun de ceux qu'il recevra, quelle
« que soit, d'ailleurs, la valeur de l'objet détourné
« par des moyens frauduleux.

« De plus, quiconque méchamment trompera une
« personne innocente, et quiconque donnera un faux
« témoignage, et quiconque *adorera une idole, car*
« *cela n'est pas le vrai Dieu, ou qui cherchera à en-*
« *traîner dans sa folie d'autres personnes, est un*
« *trompeur*[1], et la punition de tous les trompeurs,
« qui cependant ne privent pas les autres de leur pro-
« priété, sera aussi de quatre mois d'emprisonnement
« ou quatre mois de travaux, à l'expiration desquels
« ils seront acquittés.

« *Signé*, KAUI-KÉAOULI. »

CINQUIÈME.

« Celle-ci est la cinquième.
« Nous défendons l'ivrognerie.
« Quiconque boit des liqueurs spiritueuses et de-

[1] Ce paragraphe est applicable aux catholiques, que les missionnaires américains veulent faire considérer comme payens.

« vient ivre, et va dans les rues faire du bruit et
« insulter ceux qui peuvent se trouver dans son che-
« min, est coupable d'après cette loi.

« Le coupable paiera 6 dollars, en argent, ou en
« toutes autres valeurs, et, à défaut de paiement, il
« recevra 24 coups de fouet, ou il sera condamné à
« un mois de travaux-forcés ou à un mois de prison,
« à l'expiration duquel il sera acquitté.

« Mais, si une personne ivre fait du bruit, ou
« qu'une autre personne, qui ne le serait pas, le simu-
« lât et fît du bruit, et cassât les jambes d'une per-
« sonne, ou de quelqu'autre manière, lui infligeât
« une blessure grave, dont il ne puisse se rétablir
« complétement, le coupable paiera à la personne
« offensée une amende de 50 dollars en argent ou une
« valeur égale en marchandises; à défaut de paie-
« ment, le coupable sera emprisonné pendant cinq
« mois ou condamné à cinq mois de travaux-forcés,
« ou il recevra cent coups de fouet, et il sera alors
« acquitté.

« Lorsque ledit coupable paiera l'amende de 50
« dollars, le juge aura droit à 15 et la personne of-
« fensée à 35.

« Si la personne ivre, ou celle qui le feint, force
« ou brise une clôture, elle paiera un dollar pour
« chaque brasse de dégât : ce sera de même s'il y
« a plus ou moins.

« Et si le coupable ne fait pas la réparation con-
« formément à cette décision, il rebâtira la clôture
« qu'il aura brisée ou renversée.

« Mais si la brèche de la clôture ou de la maison
« est petite, car cette loi est aussi applicable aux
« maisons, l'amende sera également petite, et si le
« coupable refuse de payer, il sera mis un mois en
« prison, après quoi il sera libéré.

« Ceci est la punition pour les dommages causés
« aux clôtures ou aux maisons.

« Lorsque la personne coupable d'une telle offense,
« paiera l'amende qu'elle doit pour son crime, au pro-
« priétaire, celui-ci paiera au juge un quart de chaque
« dollar, quel que soit le montant de l'amende.

« *Signé*, KAUI-KÉAOULI [1]. »

Règlements du port d'Honoloulou à Oahou (îles Sandwich).

« Art. 1[er]. Tous les capitaines de bâtiments, qui
« relâcheront en cette île, auront à produire leurs
« certificats et leurs registres au pilote et au capitaine
« du port, ainsi que la liste de leur équipage.

« Aucune personne, aucun marin ne restera sur
« l'île sans le consentement par écrit du gouverneur,
« sous peine d'une amende de 70 dollars, payée pour
« chaque personne ainsi laissée.

« La même amende sera également payée par toutes

[1] Ces lois sont traduites d'une copie imprimée à la presse de la mission d'Oahou en 1835, intitulée : *Lois des îles Sandwich, données par le roi Kaui-Kéaouli.*

« les personnes mécontentes de leurs officiers, qui
« voudront s'établir à terre, et, s'ils ne paient pas,
« ils seront condamnés à des travaux forcés pendant
« six mois.

« Art. 2. Aucun bâtiment ne quittera le port avant
« d'avoir obtenu un certificat du maître de port,
« constatant que les règlements ont été suivis; ce
« maître est autorisé à demander un dollar pour ce
« certificat.

« Art. 3. Les marins déserteurs seront arrêtés, et,
« à moins qu'ils ne rejoignent leurs navires, ils seront
« condamnés aux travaux forcés pendant six mois.

« Art. 4. Les capitaines des bâtiments seront te-
« nus de donner avis au gouverneur de la désertion
« de tout homme de leur équipage, afin qu'il puisse
« être arrêté et rendu. En remettant des déser-
« teurs à leur capitaine, le gouverneur recevra 6 dol-
« lars pour chacun de ceux qu'il fera rejoindre le
« navire.

« Art. 5. Les bâtiments entrant dans le port, pour
« prendre des rafraîchissements ou pour se réparer,
« auront seulement à payer, pour le port extérieur,
« 6 dollars par 100 tonneaux.

« Pour le port intérieur, 10 dollars par 100 ton-
« neaux.

« Pour les bouées, 2 dollars.

« Mais si un bâtiment, mouillé sur rade, a des mar-
« chandises à bord, et qu'il les mette en vente, il
« acquittera les mêmes droits que les navires qui font
« le commerce.

« Art. 6. Les bâtiments entrant dans le port pour
« y commercer, paieront les droits ainsi qu'il suit :
« Pour le mouillage extérieur, 50 dollars par 100
« tonneaux.
« Pour le port intérieur, 60 dollars par 100 ton-
« neaux.
« Pour les bouées, 2 dollars.
« Il est défendu à tous les bâtiments au mouillage
« de jeter leur lest dans le port; il devra être porté
« à la côte. Si un bâtiment jette du lest dans le port,
« il sera condamné à une amende de 10 dollars pour
« la première fois; s'il est pris en récidive il paiera
« 20 dollars.
« Ceci sera la peine appliquée pour avoir jeté du
« lest dans le port, et l'amende sera augmentée dans
« cette proportion à chaque nouvelle infraction.
« Art. 7. Tous capitaines de navire qui voudront
« louer des hommes de ces îles, pour aller à la mer
« avec eux, devront en prévenir le gouverneur et
« faire avec lui une convention écrite ou imprimée.
« Il est déloyal d'emmener des hommes sans les
« prévenir, or quiconque enlèvera secrètement des
« hommes de cet archipel, paiera 200 dollars d'a-
« mende pour chaque homme.
« Art. 8. Quiconque emmènera secrètement quel-
« que prisonnier sera condamné à une amende de
« 400 dollars. »

Honoloulou, de la mer, a un aspect peu agréable comme ville, mais la vue en est très-pittoresque. Sur

tout le rivage, du côté de l'est, on aperçoit des cases couvertes d'herbes sèches qui ressemblent à des meules de foin allongées; parmi ces cases on voit des cocotiers, et quelques bouquets de verdure formés par des bananiers, des orangers, des cotonniers et par d'autres arbres indigènes, tels que le *toui-toui*; ce dernier, qui a quelque ressemblance avec le noyer, produit une noix dont on fait une huile très-estimée. Toutes les cases sont basses; elles ont des toits très-inclinés qui tombent jusqu'à terre, et elles n'ont qu'une porte qui, souvent, est la seule ouverture : elle se trouve placée à l'un des bouts, non au milieu du pignon, mais un peu de côté. Ces habitations sont situées dans des enclos faits avec des murs en terre de deux à trois pieds d'élévation; cette disposition ajoute à leur agrément et leur donne plus d'apparence. Dans la partie de l'ouest d'Honoloulou, on remarque encore, au milieu des habitations indigènes, quelques maisons blanchies à la chaux et une église. Ces constructions révèlent ici, comme dans toutes les îles de la Polynésie, la présence des Européens ou des autres peuples civilisés.

On voit aussi sur le bord de la mer, et près du port, un fort à embrasures, qui est placé dans la direction de la passe qu'il est destiné à défendre. Ce fort mal construit est armé de quarante pièces de canon de tous les calibres, qui battent sur quatre faces; les murs en sont peu élevés, sans fossés; il n'est point flanqué et il est sans défenses extérieures; une frégate,

même du mouillage du dehors, le réduirait facilement.

Par-dessus et au-delà du fort, on aperçoit le clocher du temple des étrangers; il est utilement employé, comme *amers*, pour entrer dans la rade intérieure ou en sortir. Plus dans le lointain, et au nord de la plaine sur laquelle Honoloulou est située, on découvre les montagnes qui se relèvent en talus rapides. Au premier plan se trouve celle que les Anglais ont nommée le *Bol de Punch :* elle est de forme conique et tronquée à son sommet, qui paraît avoir été le cratère d'un ancien volcan. Sur les points les plus élevés de ce plateau on a monté des canons destinés, probablement, à contenir la ville, ou à faire de ce lieu une place d'armes et de sûreté, en cas d'invasion. Sur cette position ainsi que sur le fort de mer, le pavillon des îles Sandwich flotte, ordinairement, depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher. Les montagnes, en arrière du Bol de Punch, sont beaucoup plus élevées et très-accidentées; pendant tout notre séjour, leur sommet fut presque toujours environné de nuages, et il pleuvait dans ces montagnes, lorsqu'en même temps, à Honoloulou, et en rade, nous jouissions du plus beau temps et d'une brise fraîche qui, en modérant l'ardeur des rayons du soleil, tombant à pic sur nos têtes, rendait la température extrêmement agréable. Toute cette vue de la ville et de l'île est comme encadrée par le rescif qui borde toute la côte et blanchit sans cesse, car la mer brise continuellement à une assez grande élévation, sur cette ceinture de coraux. Dans les beaux

temps, le brisant du recif ne s'étend pas jusque dans la passe qui, alors, se reconnaît par le calme des eaux ; mais lorsque les vents viennent du large, la mer brise partout et la communication avec le port devient très-dangereuse, sinon impossible.

Les *Kanacks* ont tous l'air d'être fort misérables, les lambeaux de vêtements qu'ils portent sont vraiment la livrée de la mendicité ; ils paraissent beaucoup plus pauvres maintenant que lorsqu'ils étaient tout-à-fait nus ; on pouvait alors, du moins, admirer leurs belles formes : l'homme ne perdait rien de sa dignité. On aurait tort de croire que la morale et la pudeur aient beaucoup gagné au changement qui s'est opéré ; il n'en est rien ; jusqu'à présent, ces affreux vêtements ne témoignent que de l'intention de cacher ce qui, chez nous, ne s'expose pas aux regards du public. A l'exception des chefs et d'un très-petit nombre d'indigènes qui possèdent du linge et peuvent en changer, la plupart des habitants ne font usage que de vieux habits ou de fragments d'habits qui, toujours portés, prennent bientôt une odeur infecte qui les rends repoussants. Cependant, et pour ne pas s'écarter de la vérité, il convient de dire que, malgré la pauvre apparence que leur donne leur sale costume, ces insulaires ne sont nullement mendiants ; lorsqu'on leur donnait quelque chose, ils le prenaient, il est vrai, en montrant parfois quelque satisfaction, mais ils ne remerciaient jamais [1]. S'ils recevaient du biscuit,

[1] L'usage de remercier ne se rencontre que chez les peuples ci-

ils le partageaient aussitôt ; ils paraissent d'ailleurs très-bienveillants entre eux et très-doux de caractère.

Les bains et les jeux neptuniens ne sont plus permis, tout est devenu péché; il y a du crime à tout. Cette population, autrefois si gaie et si propre, qui vivait autant dans l'eau que sur terre, est devenue, grâces aux missionnaires rigoristes et à leurs conversions bon gré, malgré, un peuple sale, triste, paresseux et dissimulé, qui ne danse plus, qui ne rit plus. Voilà les effets apparents de l'enseignement qu'ils reçoivent.

S'il était possible d'accuser les missionnaires d'incapacité ou d'ineptie, on serait porté à penser qu'ils se sont trompés, en adoptant le système d'éducation qu'ils ont suivi, et qu'ils ont pris une fausse direction pour conduire ces populations, le plus promptement possible, à la civilisation et aux jouissances morales et physiques qui en dérivent. Mais on serait dans l'erreur en portant ce jugement, ces messieurs n'ont point commis de méprise, leur but, dans le principe de leur entreprise, n'était pas le bien-être des indigènes; ils ne songeaient qu'à s'établir d'une manière solide dans le pays; ils n'ont jamais cru, qu'après la

vilisés ; dans l'état de nature tous les hommes se croient les mêmes droits à la possession des biens de ce monde ; l'établissement du droit de propriété paraît donc être le premier pas fait en civilisation, et de ce droit naissent tout naturellement la supériorité, l'infériorité relative, la libéralité, l'avarice, la reconnaissance, l'ingratitude, l'envie et la jalousie sociales.

connaissance de Dieu, le premier besoin de l'homme fut de savoir lire et écrire. Si ces missionnaires ne se sont point occupés de propager les arts utiles, et de procurer ainsi aux habitants des moyens plus prompts et plus sûrs d'obtenir une existence aisée pour eux et pour leurs familles, c'est qu'ils ont pensé que par le système qu'ils adoptaient ils se rendraient indispensables, en faisant regarder les connaissances qu'ils enseignent, comme de première nécessité, et que, par ce moyen, ils s'empareraient plus sûrement du pouvoir et qu'ils acquerraient parmi les naturels des auxiliaires propres à seconder leurs vues tout en propageant en même temps leur croyance. Ce qui prouve au reste l'habileté de leur conduite, ce sont les avantages personnels qu'ils ont obtenus : le peuple sera heureux plus tard, ce n'est, pour ces messieurs, qu'une considération secondaire.

Pour faire des chrétiens, ces missionnaires n'ont point attendu la vocation des naturels, ni employé les voies de la persuasion; les néophytes vont au temple par ordre de leurs chefs, et c'est à coups de fouet qu'on les y conduit. Si quelques indigènes trouvent le moyen de se soustraire à cette obligation, ils en sont punis par des peines et par des amendes au profit des missionnaires. On comprend très-bien que la foi de ces peuples n'étant point éclairée ne peut être très-vive; ils ne sont chrétiens que de nom; ils n'ont pas une idée du dogme, et ils prennent, par la crainte des châtiments, l'habitude de la dissimulation. Indépendamment des exercices de piété auxquels tous les ha-

bitants sont forcés d'assister, on les oblige, en outre, à suivre des écoles; l'âge et le sexe n'en dispensent pas, et leur temps, si précieux pour subvenir aux moyens d'existence et d'entretien de leurs familles, leur est enlevé de cette manière : ils sont aussi, et pour la moindre faute, condamnés, par les missionnaires, à des corvées publiques. Les hommes sont, dans cette circonstance, obligés de couper des pierres sur les rescifs; les femmes sont forcées de faire un certain nombre de mesures de nattes ou de tapa, et tout cela toujours au profit de ces pasteurs, qui ne dédaignent pas de joindre l'utile à l'agréable.

Ce ne sont point là les seuls moyens que ces ministres aient trouvé de lever des contributions; ils ont encore su, en s'attribuant la juridiction de toutes les îles, mettre à profit les jugements qu'ils rendent. Ils savent habilement tirer parti de toutes les passions des indigènes, passions auxquelles ils s'abandonnaient sans crime, avant leur arrivée, puisqu'alors elles étaient licites, et auxquelles ils se livrent encore aujourd'hui, mais en cachette, par la crainte des punitions, et non par celle d'offenser Dieu ou la morale publique : car ils ne voient, jusqu'à ce moment, dans l'interdiction qui existe, qu'un moyen pour les missionnaires de les mettre à l'amende et de s'enrichir à leurs dépens. Ne semblerait-il pas plus naturel, pour réformer les mœurs, d'enseigner une morale pure comme celle de l'évangile, d'encourager les mariages, et de créer, pour ainsi dire, LA FAMILLE, qui ne paraît pas être d'institution naturelle chez les sauvages; du moins,

les liens qui y ressemblent sont-ils sans valeur, à cause de la communauté inévitable qui existe parmi eux. Ces apôtres de l'évangile, en menant une vie pure et exempte, plus quelle ne l'est, d'intérêts humains, donneraient un exemple utile à la réforme des mœurs. Ce qui, dans les amendes, frappe le plus vivement les *Kanacks*, c'est surtout le profit qu'en retirent les missionnaires; aussi leur effet le plus direct est-il de faire haïr ces ministres et d'exciter les indigènes à dissimuler pour éviter les punitions qu'ils redoutent, mais dont ils ne comprennent point l'utilité morale.

On peut se demander, après cela, si le bonheur dont jouissent les habitants des îles d'Hawaii est supérieur à celui dont ils jouissaient avant l'arrivée des missionnaires : la réponse négative ne me paraît pas douteuse.

Les premiers prédicateurs protestants qui parurent aux îles Sandwich arrivèrent en 1820; le moment était on ne peut plus favorable : le culte des idoles, renversé depuis un an, n'avait point encore été remplacé. Ces ministres, à leur arrivée, furent seulement tolérés; ils étaient humbles, modestes, pauvres, et ils avaient la parole pleine de douceur; ils s'emparèrent peu à peu de l'esprit de quelques chefs, et surtout de celui des femmes-chefs qui, dans ces îles, exercent une très-grande influence. Les missionnaires, sous leur patronage, ont grandi; ils ont obtenu, par leur appui, concessions sur concessions, et, en flattant les chefs particuliers, en les encourageant dans leurs idées d'ambition personnelle, ils ont affaibli le pou-

voir du souverain pour établir le leur. Ils ont encore été utilement servis, dans leurs projets, par la mort prématurée du roi *Rio-Rio*, et par la minorité du roi actuel Kaui-Kéaouli, pendant laquelle le pouvoir suprême était exercé par deux femmes, dont l'une, *Kinau*, sœur du roi, fanatisée par M. Bingham, n'exécutait et n'exécute encore que ses ordres; car, c'est ce chef de mission qui était et qui est toujours, sous le nom de cette femme, et plus que jamais, le véritable roi des îles Sandwich.

L'émancipation du roi n'a apporté aucun changement à cet ordre de choses, et bien que Kaui-Kéaouli ait pris l'administration de ses Etats sous le nom de Taméhaméha III, il est d'une telle faiblesse de caractère que la crainte de sa sœur Kinau enchaîne toutes ses volontés; en réalité, il ne règne que sous le bon plaisir des missionnaires. C'est bien malgré lui, sans doute, puisqu'il n'est point encore converti à la foi prêchée dans ces îles [1], mais le fait est qu'il obéit, et n'ose avoir une volonté à lui; aussi ne jouit-il d'aucune considération personnelle, quoique ce soit en son nom que s'expédient toutes les affaires.

A l'ombre des progrès faits par les missionnaires, et par suite des encouragements qu'ils en recevaient, les chefs particuliers des îles, profitant de la faiblesse naturelle du roi, ont peu à peu ressaisi et étendu leur pouvoir, et ils se regardent maintenant plutôt comme ses égaux que comme ses vassaux; cependant cha-

[1] Depuis cette époque, le roi a été baptisé par M. Bingham.

cun de ces *arii* se trouve dans la dépendance du chef de la mission établie dans l'île qu'il gouverne, de même que la reine Kinau et le roi se trouvent dans celle de M. Bingham. Il serait aujourd'hui fort douteux que le roi pût faire exécuter ses ordres, si quelque chef s'y opposait. Ce nouvel état politique est très-favorable aux missionnaires qui l'ont amené et en profitent. Les conséquences les plus immédiates qui en résultent sont, à l'extérieur, un plus grand éloignement pour la Grande-Bretagne, sous le patronage de laquelle ces îles semblaient s'être placées au temps du roi Rio-Rio; une tendance plus forte à une union plus étroite avec le gouvernement des Etats-Unis; et, à l'intérieur, une intolérance en matière de religion qui va jusqu'à la plus vive persécution, et donne un grand crédit au projet que l'on suppose à ces ecclésiastiques d'établir un gouvernement théocratique dans toutes ces îles : ils sont au moins bien près d'avoir réalisé cette entreprise.

Ce ne fut qu'en 1827 que les missionnaires catholiques arrivèrent pour la première fois aux îles Sandwich; ils y venaient un peu tard, il est vrai, mais soit que les missionnaires de la foi réformée n'eussent point alors le pouvoir nécessaire, ou des moyens suffisants pour s'opposer à leur établissement, il est certain qu'ils furent reçus, tolérés, et même encouragés par une concession de terrain, et qu'ils exercèrent leur culte et prêchèrent librement pendant plus de deux ans. Leurs progrès étaient très-grands et très-rapides. On pense généralement, à Honoloulou, que les ministres

protestants américains, dont la jalousie fut excitée par ces résultats inattendus, agirent près du gouvernement des États-Unis et parvinrent à l'intéresser et à obtenir qu'il intervînt en leur faveur, pour faire détruire la mission catholique ; car, peu après l'époque à laquelle ce bruit fut répandu dans Honoloulou, on vit arriver la corvette des Etats-Unis le *Vincennes ;* elle apportait, pour les chefs, quelques présents de peu de valeur, et un renfort de missionnaires méthodistes. Une circonstance particulière qui donna surtout beaucoup de poids à cette opinion, alors accréditée, et sembla même la confirmer, c'est qu'immédiatement après le départ de cette corvette, l'église catholique fut cernée par la force armée et demeura fermée dès ce moment. Les prêtres catholiques n'eurent plus la liberté de prêcher publiquement, et il ne leur fut plus permis d'exercer les actes de leur culte pour d'autres que pour eux seulement. Un fait qui vient donner encore un nouveau degré de force à cette version, et qui ne permet pas de penser que le passage du *Vincennes* fut sans connexion avec cet événement, et seulement l'effet d'une chance fortuite, c'est qu'à cette même époque, ce bâtiment était chargé de porter et d'introduire des prédicateurs protestants dans les îles *Marquises.*

Les succès qu'avaient déjà obtenus les apôtres de la foi catholique, et le grand nombre de prosélytes qu'ils avaient faits, sans coups de fouet, parmi les indigènes, leur valut probablement cette première persécution.

En 1831, les ministres américains ayant acquis une plus grande prépondérance, et jaloux encore de leurs

collègues de la foi catholique, obtinrent que l'ordre fût donné à ceux-ci de quitter le territoire des îles Sandwich. Soit manque de moyens ou d'occasions, soit excès de zèle religieux, MM. Bachelot et Short ne se pressèrent pas de se conformer à l'injonction qu'ils avaient reçue. Ils furent en conséquence arrêtés, conduits de force sur une goëlette du gouvernement des îles Sandwich, et transportés en Basse-Californie où ils furent jetés clandestinement sur une partie déserte de cette péninsule. Si l'on en croit les consuls et les étrangers résidants à Honoloulou, M. Bingham, moteur de toutes ces persécutions, voulait qu'on transportât ces messieurs sur l'île déserte et stérile de *Modou-Manou*, au N. O. des îles Sandwich : c'eût été, en effet, le moyen le plus sûr de cacher cet acte de barbarie, et d'éviter tout à la fois leur retour et le danger que les plaintes portées sur ce cruel traitement auraient pu occasionner.

Les missionnaires catholiques partis, la persécution ne pouvait plus les atteindre, mais, dès ce moment, elle fut étendue à leurs coreligionnaires qui furent recherchés partout, poursuivis comme des bêtes malfaisantes, et contraints de se convertir à la foi des ministres américains; tous ceux qui refusèrent d'abjurer, furent condamnés à des travaux publics : hommes, femmes et enfants, sans distinction d'âge ni de sexe, furent de plus en plus maltraités, et chaque jour châtiés plus sévèrement; on les pressait d'abandonner leur culte. Il y avait dans la conduite tenue envers eux tant de cruauté, que M. le commodore

Downes, commandant de la frégate des Etats-Unis la *Potomac*, qui, à cette époque, passa par Honoloulou, touché de voir de pauvres femmes, avec des enfants à la mamelle, obligées de porter des pierres, qu'elles pouvaient à peine soulever, représenta au roi toute l'horreur d'une pareille conduite, et intercéda vivement pour ces malheureux qui, en effet, obtinrent un traitement plus doux. Cette démarche du commodore Downes fait d'autant plus d'honneur à ses principes d'humanité, que les oppresseurs sont ses compatriotes, et cette preuve des nobles qualités de son cœur, lui a acquis de justes droits à l'estime de toutes les personnes qui ne sont point tombées dans les erreurs d'un aveugle fanatisme.

M. le commodore Downes représenta encore combien, aujourd'hui, de pareilles persécutions sont odieuses, et fit craindre au roi que quelque nation puissante, et professant la même religion, ne vînt un jour lui demander compte d'actes si cruels. Je tiens tous ces détails de M. le commodore Downes lui-même, que j'ai connu sur les côtes du Pérou et du Chili, où tous deux nous nous trouvions chargés, lui sur la frégate la *Potomac*, moi sur le brick le *Griffon*, de veiller aux intérêts commerciaux de nos compatriotes.

C'est aussi depuis le départ des missionnaires catholiques français que, dans ses instructions de géographie, M. Bingham, sans doute en haine de notre religion, représente les Français comme une horde pauvre, misérable et sans puissance, un peu améliorée cependant, depuis que le roi Louis-Philippe I^er^ est le chef du gou-

vernement : à ses yeux les *Kanacks* sont très-civilisés, et les pauvres Français ne sont que des sauvages abrutis. Et, en effet son argumentation est captieuse, plus de la moitié de la population de la France ne sait ni lire ni écrire, plus de la moitié des Kanacks le savent : donc les Kanacks sont plus savants ! Il traite les habitants du Canada avec plus de mépris encore : ce ne sont, selon lui, que des brigands ! ! !

Avec des enseignements pareils, on ne trouvera pas surprenant qu'à l'arrivée de la corvette la *Bonite*, tous ces pauvres Kanacks ouvrissent de grands yeux : ils pensaient que la France pouvait à peine armer une goëlette. Leur frayeur fut grande; ils sentirent quelques remords de conscience; cependant les représentations de M. le capitaine Vaillant, à l'égard de la déportation de M. Bachelot, n'étant dictées que par un esprit de justice, et non par ordre du gouvernement, ils reprirent courage et les missionnaires parurent triomphants. De là, écrivent les missionnaires catholiques des îles Gambier, la persécution qui les a suivis à O-Taïti, car les ministres protestants américains des îles Sandwich ayant écrit à leurs coreligionnaires d'O-Taïti, que l'expulsion de MM. Bachelot et Short n'avait provoqué aucune réclamation de la France ni de l'Angleterre, on s'est empressé de chasser les révérends pères Laval et Carret qui s'étaient rendus à O-Taïti pour y propager la religion catholique. Ces ecclésiastiques s'étant, sur la foi des lois, retirés dans la maison de M. Moerenhout, où ils se croyaient en parfaite sûreté, la loi ne permettant pas de violer les

domiciles, furent fort déconcertés de voir arriver les constables par le toit et de se voir eux-mêmes conduits, de force, à la porte de M. Pritchard, chef des missionnaires anglais (devenu, depuis cette époque, consul de cette nation), et ensuite jetés dans une pirogue à moitié pleine d'eau, pour être mis sur une goëlette et déportés.

J'ai dû écrire tout ce qui avait précédé mon arrivée pour mettre à même de mieux juger ce qui a suivi, et pour faire connaître la situation de la société dans ces îles. Je reste plus persuadé que jamais que notre gouvernement ne devrait pas négliger de faire plus fréquemment paraître notre pavillon dans certaines localités. Cette démonstration peut sembler une chose indifférente, peut-être même inutile aux yeux de certaines personnes éclairées d'ailleurs, mais qui ont peu de connaissance de ces pays nouveaux. Cependant à l'égard de ces peuples, non encore civilisés, c'est d'un effet immense pour leur inspirer de l'estime et obtenir leur considération.

La circonstance de l'emprisonnement de M. Bachelot, et les affaires auxquelles ce mauvais traitement donna lieu, ne contribuèrent pas à rendre agréable notre séjour en ce port, et nous avons été privés d'un temps précieux que nous aurions pu employer utilement à faire des observations et des recherches. Il était pénible d'être témoin de la misère d'un peuple accablé de corvées et de charges de toutes espèces, et de voir un gouvernement, à peine aux premiers pas dans la carrière de la civilisation, se livrer à toutes les fureurs

des persécutions religieuses, dictées par un vieux missionnaires fanatique, avare et ambitieux. Ce moment du passage d'un peuple de l'état sauvage à l'état policé, est assurément celui d'une crise dont l'épreuve est difficile à soutenir; les chefs, dans cette circonstance, comprennent trop peu ou comprennent mal, et leurs sujets prennent bien plus vite les vices que les vertus des sociétés civilisées.

Je visitai la famille du consul d'Angleterre qui m'accueillit avec politesse; partout une bonne réception fait plaisir, mais loin de la patrie, entouré d'un monde qui n'avait plus le cachet du sauvage vierge et qui n'avait point encore l'aménité, le poli de l'homme civilisé, un tel accueil emporte avec soi l'obligation de la reconnaissance : il faudrait être aux îles Sandwich pour en bien sentir tout le prix !

Je vis aussi M. Jones, consul des Etats-Unis. Lui et M. Charlton avaient pris un grand intérêt à la situation de M. Bachelot, et ils avaient fait, en sa faveur, de vives représentations, malheureusement restées sans effet, par suite de l'aveuglement de la reine Kinau et de la nullité du roi. Ces messieurs avaient encore à cette occasion écrit à M. le commandant des forces navales de France, dans l'Océan Pacifique, la lettre dont la traduction suit :

« Oahou, aux îles Sandwich, le 20 juin 1837.

« *A M. le commandant de la station navale de*
« *France dans l'Océan Pacifique.*

« Monsieur,

« Les soussignés, consuls de la Grande-Bretagne et
« des Etats-Unis d'Amérique, aux îles Sandwich, trou-
« vent qu'il est de leur devoir, comme avocats de la
« justice et de l'humanité (la France n'ayant pas de re-
« présentant dans ces îles), de faire savoir au com-
« mandant des forces navales dans ces mers, l'inhu-
« manité, l'oppression et la tyrannie avec lesquelles a
« été traité un sujet français, par le roi et les chefs de
« ces îles.

« M. Bachelot, prêtre de la foi catholique, est main-
« tenant prisonnier à bord du brick anglais la *Clé-*
« *mentine*, mouillé dans ce port; ce brick a été aban-
« donné par son propriétaire, et M. Bachelot, avec son
« collègue, M. Short, sujet de la Grande-Bretagne,
« sont maintenant les seules personnes à bord; la mer
« et la terre sont gardées par des soldats armés, et ces
« messieurs doivent rester ainsi confinés jusqu'à ce
« qu'ils soient délivrés par une main puissante.

« Toutes les remontrances contre un acte aussi in-
« justifiable, et toutes les pétitions adressées au roi
« et aux chefs pour obtenir la liberté de M. Bachelot,
« sont restées sans effet.

« Il a été enlevé de son domicile légal comme un « criminel ordinaire, et, malgré toutes les remon- « trances, traîné de force sur le bâtiment où il est « maintenant prisonnier, malgré la déclaration réité- « rée du capitaine et du propriétaire du bâtiment, « qu'ils ne pouvaient recevoir M. Bachelot, qu'autant « qu'il viendrait de sa bonne volonté.

« On demandera sans doute quel crime a commis « M. Bachelot, ou quelle loi, quel édit de S. M. *ha-* « *waïenne* il a violé ?

« Nous répondrons maintenant que le seul crime « dont il a été accusé est d'être catholique, et, pour « cela, il a été insulté, persécuté, et chassé comme « une bête sauvage, et, enfin, par ordre du roi, il- « légalement et inhumainement conduit à bord d'un « bâtiment anglais sur lequel S. M. n'a aucun pou- « voir.

« Il serait peut-être nécessaire de relater que « M. Bachelot arriva en avril de la côte de Californie « pour trouver une occasion d'aller à Valparaiso ou « aux îles Gambier ; qu'on le laissa débarquer tran- « quillement et se loger chez deux Français, résî- « dants dans ces îles ; que quelques jours après il re- « çut l'ordre de quitter l'île ; qu'il fit des représenta- « tions en demandant seulement la permission de « rester jusqu'à ce qu'il eût trouvé l'occasion de se « rendre à sa destination, ce qui lui fut refusé, et « que, très-peu de jours après, ayant été, à plusieurs « reprises, insulté et menacé par les autorités du « pays, il fut enfin arrêté et conduit publiquement,

« comme un criminel, à bord du bâtiment choisi « pour sa prison.

« Ainsi, monsieur, un sujet de la nation la plus « chevaleresque et la plus éclairée du monde, a été « opprimé, persécuté et enfin emprisonné sans la « moindre cause justifiable, et cette nation, dont « les soins de son gouvernement s'étendent et pro- « tègent chacun de ses membres, permettra-t-elle « qu'un tel outrage reste impuni ?

« N'étendra-t-elle pas son bras puissant pour se- « courir l'opprimé et délivrer le prisonnier ? Et, n'ap- « prendra-t-elle point au tyran que, lorsque ses « actes de cruauté et d'oppression atteignent la per- « sonne d'un Français, la plus entière et la plus « grande réparation doit être exigée ?

« Les soussignés ont senti qu'il était de leur de- « voir, comme aussi conforme à l'humanité, d'in- « former, dans le plus bref délai, le commandant « des forces navales françaises dans l'Océan Paci- « fique, de la position de M. Bachelot, et de deman- « der pour lui assistance et protection.

« Ils se trouvent également heureux de pouvoir « rendre témoignage de la conduite honorable et « chrétienne de M. Bachelot, pendant toute cette « atroce persécution.

« Les soussignés profitent de cette circonstance « pour vous assurer de leur profond respect et haute « considération.

« *Signé :* RICHARD CHARLTON, H. M. B. consul,
« et J.-B. JONES, consul. »

En attendant l'arrivée du roi, M. Dudoit donna un bal, où toute la société civilisée d'Honoloulou fut invitée ; il y avait une douzaine de femmes qui dansaient et un bien plus grand nombre d'hommes. Les officiers de la corvette anglaise le *Sulphur*, de la goëlette le *Starling* et tous ceux de la frégate la *Vénus*, auxquels le service permettait de s'absenter, s'y trouvèrent. La soirée fut très-animée; il y eut un beau souper pendant lequel on joua le galop de *Gustave;* enfin, on dansa jusqu'à trois heures du matin. Quelques femmes étaient réellement très-jolies ; d'autres gracieuses de formes, mais toutes avaient des tournures vraiment très-remarquables. Ce bal n'avait qu'un défaut, selon moi, c'était que toutes ces dames étaient étrangères au pays, et qu'en vérité il était presque désolant d'être venu à Honoloulou pour n'y voir que des Anglaises ou des Américaines.

M. Mackintosh, négociant américain, donna une belle soirée dansante, et M. le commandant Belcher, dont le bâtiment était dans le port, fit également danser toute la société. Je ne pus assister à ces deux dernières réunions ; elles furent brillantes ; tous les jeunes officiers des bâtiments de guerre réunis en ce port en augmentèrent la gaieté et l'agrément. La *Vénus*, placée en pleine côte, eut le regret de ne pouvoir fêter une société qui l'avait si bien accueillie, la mer au mouillage extérieur étant toujours trop houleuse.

En débarquant dans la ville d'Honoloulou, j'abordai à un petit môle construit en pierre, et je laissai sur ma droite un espace très-resserré, compris entre

le fort et la mer, que l'on nomme le Chantier ; les rues que je parcourus sont d'une largeur convenable, même pour les voitures ; aucune n'est pavée, et très-peu sont tracées en ligne droite et à l'équerre ; elles sont en général bordées par de petits murs en terre qui servent d'enclos aux cases, ou par des palissades qui bornent les jardins et les propriétés des Européens. Je venais à terre pour la première fois ; la foule, par curiosité, s'était portée vers les rues qui avoisinent le quai ; il y avait un grand nombre d'hommes, mais très-peu de femmes. Celles-ci étaient toutes décemment vêtues ; je ne remarquai pas que les hommes eussent en général une tenue plus recherchée que la partie de la population que j'avais vue dans les pirogues. Quelques constables, armés de fouets, faisaient faire place sur notre passage ; ils en agissaient avec les *Kanacks* sans plus de cérémonie qu'on eût pu le faire avec un troupeau de moutons. Parmi les femmes, quelques-unes étaient jeunes et de figures assez agréables ; plusieurs portaient sur la tête des couronnes en fleurs naturelles jaunes ou en plumes de la même couleur. Cet ornement va bien avec les teints plus que bruns de ces dames. La dernière parure surtout est très-recherchée : les plumes proviennent d'un oiseau qui, chaque jour, devient plus rare et que l'on nomme *ivi;* une simple guirlande vaut de 5 à 6,000 fr. [1]. La toi-

[1] A l'époque du voyage du roi Rio-Rio en Angleterre, je l'ai vu à Rio-Janeiro offrir à l'empereur du Brésil, le jour où il lui fut présenté, un manteau en plumes d'*ivi*, qui alors fut estimé 30,000 fr.

lette des femmes se composait, en outre, et pour tout vêtement, d'une robe ou *gaule* flottante sans ceinture; en général, elles étaient nu-jambes, nu-pieds, et, malheureusement, il faut bien le dire, très-sales.

Il n'y a aucun monument ni rien de remarquable dans Honoloulou; toutes les cases se ressemblent, elles ne diffèrent que par leurs dimensions et par les ornements ou les meubles dont elles sont décorées à l'intérieur.

La case de la reine, dans laquelle nous eûmes nos conférences avec les chefs, est une des plus belles; elle est située à l'E., sous les murs du fort, et auprès du bord de la mer. Cette maison, bâtie en bois et couverte d'herbes sèches, est placée au milieu d'une enceinte fermée d'une palissade. La plate-forme sur laquelle elle repose est élevée au-dessus du sol de la cour d'environ 30 centimètres, et elle est entourée, extérieurement, d'une galerie couverte qui la rend plus agréable. Sa forme, à l'intérieur, est celle d'un rectangle allongé; dans l'un des bouts, il y a un appartement formé par une cloison en planches qui ne s'élève pas jusqu'au toit. Cette pièce sert de chambre à coucher; dans le reste de l'aire de la case, et à l'autre extrémité, il y a une portion du sol élevée de 28 à 30 centimètres, qui est recouverte de plusieurs nattes : c'est sur cette espèce de grand divan que se placent les dames; elles s'y tiennent couchées sur un côté ou sur le ventre : c'est ainsi qu'elles reçoivent et se tiennent pour causer et faire salon. Les hommes ne se gênent pas beaucoup plus; ils n'ont pas la moindre idée

d'une tenue décente ni des convenances sociales.

Au mouillage d'Honoloulou, nous étions fréquemment entourés de pirogues, surtout le matin et le soir; elles venaient passer des heures entières le long du bord; les Kanacks n'étaient occupés qu'à nous regarder; très-peu offraient à vendre le produit de leur pêche; souvent elle ne consistait, il est vrai, qu'en une espèce de gros poissons volants d'un assez bon goût, qu'ils mangeaient tout crus, devant nous, avec une avidité dégoûtante. Ils pêchaient aussi des écrevisses de mer de deux espèces très-bonnes, et de gros crabes couverts de poils.

Les pirogues qui venaient ainsi nous visiter étaient de différentes dimensions; les plus grandes portaient de sept à huit hommes, les plus petites en avaient deux, quelquefois un seul; toutes ces pirogues étaient très-étroites et toutes avaient un balancier à contre-poids. Assis dedans, les indigènes paraissaient ne pouvoir se retourner facilement, mais ils manœuvraient ces nacelles avec une dextérité parfaite.

Parmi nos visiteurs il venait aussi des femmes; elles étaient entièrement couvertes avec des étoffes de tapa ou avec des chemises ayant la forme de blouses ou du vêtement que l'on nomme *gaule* dans nos colonies; les hommes qui les accompagnaient faisaient les honneurs de ce qu'elles pouvaient offrir, et c'était assurément une générosité sans mérite.

Un matin, en me promenant, je ne pus m'empêcher de remarquer avec étonnement une jeune Anglaise, bien jolie, qui marchandait quelques provi-

sions à un grand diable de Kanack de plus de six pieds, qui était tout nu, et se tenait debout devant elle; ce qui me frappa le plus, ce fut l'air d'aisance et de modestie, tout à la fois, avec lequel elle parlait à ce grand satyre. Cette dame, récemment arrivée de Londres, eût rougi cependant quelques mois plus tôt en entendant prononcer le nom du vêtement essentiel qui faisait faute à son *partner !* Je continuai ma promenade tout en réfléchissant sur cette bizarrerie, causée par la variété des coutumes et des mœurs.

Dans les îles d'Havaii, le pouvoir est héréditaire; il se transmet par ordre de primogéniture; les femmes ne sont point exclues de la succession; elles paraissent jouir, au contraire, de plus de faveur que les hommes, et leur déclaration suffit pour légitimer l'enfant qu'elles portent. Le roi actuel, si l'on en croit la chronique *hawaïenne*, profite du bénéfice de cette coutume : sa mère aurait usé du privilége à son avantage et selon l'opinion publique, *Opili*, gouverneur de l'île Mawée, serait son véritable père.

Les chefs et leurs familles forment une véritable aristocratie à laquelle ils paraissent tenir beaucoup. C'est ainsi que la princesse *Kalama*, femme du roi actuel, qui n'a pas de naissance, n'est rien, et que les autres femmes chefs la traitent légèrement; que madame *Kinau*, la sœur du roi, qui est la première femme par sa naissance, est la reine, et que son mari, homme du commun[1], n'est pas compté parmi les chefs, qui le

[1] Un Kanack.

traitent presque avec mépris : Kaukini surtout, gouverneur d'Hawaii, autrement surnommé *Adams*, le jalouse beaucoup et ne montre aucune déférence pour lui.

Tous les chefs paraissent d'une race particulière différente de celle des Kanacks; ils sont beaucoup plus noirs, plus grands et surtout plus gros; les femmes principalement ont une tendance à l'obésité qui se manifeste de très-bonne heure, elle est causée sans doute par le défaut d'exercice et l'excès de nourriture qu'elles prennent. Le roi est jeune et n'a pas encore pris trop d'embonpoint; il est d'une taille ordinaire et n'a rien de remarquable, ni en bien, ni en mal.

Un chef nommé *Paki*, m'a dit avoir six pieds dix pouces; je présume que ce sont des pieds anglais, cependant cet indigène m'a paru être l'homme le plus grand de tous ceux que j'ai vus.

Les gouverneurs forment, à n'en pas douter, le conseil du roi, car dans les grandes circonstances rien ne se décide sans qu'ils aient été assemblés. Nous sommes restés trop peu de temps pour bien connaître l'organisation sociale de ces insulaires. Le gouvernement, tel qu'il est établi, semblerait devoir être une monarchie absolue; cependant, par suite des modifications apportées par l'influence des missionnaires, il se rapproche davantage aujourd'hui, au moins de fait, d'un gouvernement fédéral. Une autre cause de doute pour moi, vient de ce que le traité fait entre la Grande-Bretagne et le roi Taméhaméha, n'est signé que par le roi et lord Russell, ce qui donne lieu de penser qu'il peut contrac-

ter seul une alliance et faire un traité ; tandis que le traité qui a été fait entre les Etats-Unis d'Amérique, représentés par leur consul, M. Jones, et le gouvernement des îles d'Hawaïi, en décembre 1826, pendant la minorité du roi, est signé, non-seulement par les reines régentes, mais aussi par d'autres chefs; les signatures qu'il porte sont celles : d'*Elisabeth Kaohumanou;* de *Karaïmoku;* de *Boki;* d'*Hoapili;* de *Lydia Nomahana.*

On pourrait induire de cet exemple que le pouvoir est fédératif, sans quoi les reines régentes eussent dû jouir du pouvoir souverain dans toute sa plénitude. Quelques questions que j'aie faites sur ces sujets, je n'ai pu éclaircir différents points. Les proclamations ou décrets du roi ont force de loi, mais je n'ai pu m'assurer s'il y avait un code particulier de lois écrites et suivies. Je ne le pense pas, et j'ai tout lieu de croire que jusqu'à présent, ces peuples ne sont régis que par des coutumes et une espèce de code formé du Décalogue paraphrasé, dont j'ai donné la traduction, et qui, d'abord publié en 1825, et obligatoire seulement pour les Kanacks, a été étendu, en 1829, aux étrangers résidants. De cette extension de juridiction des missionnaires sur les étrangers, est venue tout naturellement la haîne de ces derniers contre les premiers. Les missionnaires, aujourd'hui maîtres du pouvoir dans ces îles, voudraient également que tout le commerce fût entre leurs mains, et, pour y parvenir, ils mettent toutes sortes d'entraves à l'établissement, comme résidants, de tous les étrangers, à quelque nation qu'ils appartiennent; et non contents de cette opposition,

ils ont plusieurs fois cherché à faire expulser ceux de ces étrangers qui contrarient leurs vues ou leur font une concurrence dangereuse dans le commerce.

On assure que les chefs, et les Kanaks en général, se vengent ordinairement par la trahison et qu'ils emploient la ruse et la fausseté dans leurs transactions. Mais que, cependant, lorsqu'ils donnent leur parole d'une manière positive et sans ambiguité, il est rare qu'ils y manquent.

Dans l'année 1831, un recensement des habitants de l'île de Oahou, portait le chiffre à vingt-neuf mille âmes; je ne connais point les bases qui servirent à cette évaluation. Mais on assure qu'en 1837, on peut, sans s'éloigner beaucoup de la vérité, le réduire d'un quart : la population ne s'élèverait donc aujourd'hui qu'à vingt-deux mille âmes, dont sept à huit mille résidant à Honoloulou.

Le cens des étrangers ne dépasse pas trois cents; dans ce nombre on compte trois Français, tous les autres sont Anglais ou Américains; il y a aussi quelques Chinois.

La diminution de la population indigène est un fait certain; on l'attribue à plusieurs causes, mais dont aucune ne m'a paru suffisamment définie. Les avortements sont regardés comme la cause la plus influente, ils sont nombreux et sont dus à la crainte des amendes à payer, pour les enfants conçus hors mariage, et à la terreur des peines corporelles dont les amendes ne mettent point à l'abri. Le nombre des étrangers s'accroît, au contraire, dans une proportion rapide, vu leur chiffre total.

Les revenus de l'Etat des îles d'Hawaii se composent de différents droits perçus sur les bâtiments qui fréquentent ces îles; du produit des salines, de celui de la vente du bois de sandal et des redevances payées au roi en nature, c'est-à-dire, en provisions ou en produits de l'industrie des naturels : tels que nattes, tapas, etc., à titre d'impôts ou de tributs. Ces revenus sont très-bornés et diminuent chaque jour; on a coupé le bois de sandal sans prévision pour l'avenir, et cette ressource se trouve sinon épuisée, au moins bien réduite. D'ailleurs, une cause nouvelle de la diminution du produit de cet article, vient de la baisse qu'il a éprouvée sur les marchés de la Chine, où il n'est plus si demandé que précédemment. Il n'y a que très-peu d'années que ce bois, devenu très-rare, se vendait presque au poids de l'or pour être brûlé dans les cérémonies du culte du dieu *Jos* : il paraît, aujourd'hui, ne plus être d'un usage aussi indispensable.

La dette de l'Etat passe pour être assez considérable; ses dépenses habituelles sont hors de proportion avec ses revenus. Le gouvernement entretient à Honoloulou, un corps d'environ trois cents hommes de milices qui, dans les grandes circonstances, sont vêtus d'uniformes et dont une partie est armée de fusils, une autre de bayonnettes seulement, emmanchées sur des bâtons, et enfin, ceux qui n'ont pas d'armes, sont destinés pour le service des canons. Hors les jours de fête, il n'y a en usage que les uniformes des factionnaires; lorsqu'ils se relèvent, ils se remettent, avec la consigne, le fusil, le pantalon et l'habit : la chemise et

les souliers n'étant pas indispensables pour une bonne tenue, on évite cette dépense.

Parmi les canons du fort d'Honoloulou, il y a une coulevrine française en bronze, du calibre de 18; elle est très-ornée de sculptures. Sur le premier renfort de culasse est gravé *Metz :* (le nom du fondeur est effacé), *mois d'Auguste* 1666. Entre les renforts de culasse et les tourillons qui représentent deux dauphins, on voit un soleil avec l'exergue : *Nec pluribus impar;* entre les tourillons et le renfort de volée, sont deux légendes; sur la première on lit : *Maréchal d'Humières en* 1666; sur la seconde le nom de la pièce : le *Partisan*. Sur le renfort du boulet, cette devise : *Ultima ratio regum;* le bouton de culasse représente une pomme de pin.

Cette pièce de canon a été vendue au gouvernement des îles Sandwich, par un bâtiment américain : *Which had brought it from home* (qui l'avait apportée de la maison).

Il serait curieux de connaître l'histoire de ce canon qui, sans doute, a fait toute la guerre d'Amérique, et qui après avoir servi à établir la liberté du commerce, est devenu lui-même un moyen de l'étendre. Il servira, dorénavant, à faire connaître aux Polynésiens l'illustration du maréchal d'Humières.

Le roi entretient une marine qui se compose d'une corvette et de plusieurs bricks-goëlettes. Sans nier l'utilité de cette force pour la police des îles, on pourrait trouver cependant que la charge qu'elle impose, n'est pas en rapport avec les services qu'on en retire.

Le commerce des îles Sandwich est encore peu étendu à défaut d'objets d'échange en retour; mais en donnant des encouragements à l'industrie agricole, les produits indigènes deviendraient plus abondants et permettraient de donner plus d'extension aux affaires commerciales; déjà, les essais qui ont été faits sur le coton, le café et la canne à sucre, ont parfaitement réussi et font naître les espérances les mieux fondées. Avec moins de temps consacré aux exercices religieux et plus de liberté de disposer de celui que l'on emploie à apprendre à écrire à des vieillards et à une classe à laquelle cette instruction est d'un secours inutile, la population de ces îles, en devenant productive et industrieuse, obtiendrait une existence commode et douce. La position géographique de cet archipel est on ne peut plus favorable à ses habitants; le climat y est très-doux et il est heureusement situé comme point de relâche, soit pour les navigateurs qui se rendent de l'Amérique en Chine, soit pour ceux qui se livrent au commerce de pelleteries sur la côte N. O., soit enfin, pour tous les baleiniers, dont Honoloulou est devenue la grande hôtellerie. On remarque cependant, que depuis quelques années, Honoloulou n'est pas aussi fréquentée par les baleiniers qu'elle l'était précédemment, à cause des tracasseries qui leur ont été faites par les missionnaires.

Les îles Sandwich ont déjà été visitées si souvent, et elles ont été si bien décrites, qu'il paraît superflu d'entrer dans une foule de détails. Ces îles ont été enrichies par la fréquentation des Européens, de différentes

races d'animaux utiles, tels que les chevaux, les bêtes à cornes et à laine, qui s'y sont multipliés d'une manière admirable. Les chiens, d'une espèce particulière, que l'on trouvait en grand nombre dans cet archipel, et que dans les grandes fêtes on servait rôtis, d'après la méthode polynésienne, sont devenus aujourd'hui une délicatesse non moins recherchée que rare. Dans les grandes occasions, comme celle de la réception d'un étranger de marque, afin de lui rendre ce mets plus agréable à la vue, peut-être aussi pour lui épargner la répugnance que pourrait causer un animal, que dans nos préjugés, nous repoussons comme aliment; peut-être encore pour avoir un jugement exempt de prévention sur le goût de ce mets, on avait soin, en offrant ces chiens rôtis, de leur couper la tête, que l'on remplaçait avec adresse par une tête de cochon. Nous n'eûmes point l'occasion d'en voir servir ni d'en manger.

Dans le règne végétal presque toutes les plantes potagères d'Europe, et la plupart des fruits des colonies y ont été importés et naturalisés. L'espagnol *Marini* a rendu de bons services aux navigateurs en introduisant dans ce pays la vigne, le melon, les pastèques, les ananas, les orangers et en cultivant beaucoup de légumes. Nous y avons trouvé des choux, des haricots, des tomates, des courges et des concombres d'excellente qualité; le pourpier s'y trouve en abondance et croît spontanément. Le raisin que nous mangeâmes n'était point d'une bonne qualité, les bananes étaient mauvaises, mais les ananas étaient très-

bons, bien que moins gros et moins parfumés que ceux de Cayenne. Parmi les productions du pays, on remarque surtout le *taro*[1] ; c'est une plante particulière à quelques îles de la Polynésie, et un très-bon légume : il vient dans l'eau, et a la forme d'un ognon allongé ; ses feuilles sont grasses et ressemblent à celles du nénuphar. Ce légume, d'une nature farineuse, se mange bouilli ou frit ; il est toujours d'un goût agréable, qui a un rapport infini avec celui que l'on trouve à la bouillie de blé noir. La culture du *taro* est très-minutieuse, cette plante demande des soins continuels ; il faut que l'eau dans laquelle elle vit soit toujours courante, ce qui oblige à l'entretien journalier des conduits qui l'amènent et de ceux qui lui servent d'issue. Il faut encore sarcler les réservoirs pour éviter l'envahissement des mauvaises herbes, et enlever de la tige de chaque plante, les corps étrangers qui s'y arrêtent : tout ce travail fort détaillé demande beaucoup de temps. Depuis l'établissement des missionnaires, cette culture ne pouvant plus être bien soignée, faute de loisirs, un grand nombre de plantations ont été entièrement abandonnées. Dans ces champs de *taro* on élève aussi des poissons de l'espèce des mulets ; ils y viennent très-bien et y prennent un goût fort délicat ; mais par une conséquence toute naturelle de la grande diminution que l'on remarque dans cette culture, ces poissons sont aussi devenus un objet de luxe très-rare. Sur les fossés de séparation des champs de taro, qui servent

[1] *Arum esculentum*.

aussi de digues pour retenir les eaux sur ces plantations, on a essayé de cultiver des cannes à sucre : le succès le plus complet a couronné ces essais; les cannes y deviennent superbes et donnent un aspect plus agréable à ces plantations.

Pendant notre séjour nous eûmes de bonnes observations de physique et d'astronomie, et M. le docteur Néboux explora l'île sous les rapports d'histoire naturelle. Ses peines furent assez bien récompensées, pour le peu de temps qu'il eut à sa disposition.

Le 23 juillet, au soir, la goëlette le *Starling* mit sous voiles et fit route vers l'ouest; le 24, à quatre heures du soir, la corvette le *Sulphur* sortit du port. Le commandant Belcher nous fit l'honneur, en passant auprès de la *Vénus*, de nous saluer de trois cris de *vive le roi*, nous accueillîmes avec plaisir cette manifestation bienveillante et nous nous empressâmes de lui rendre ce salut de la même manière, en faisant monter l'équipage dans les haubans. A 7 heures du soir, le même jour, toutes nos embarcations étant rentrées, nous quittâmes également la rade d'Honoloulou et nous fîmes voiles pour le Kamtschatka.

L'attérage des îles Sandwich n'offre aucune difficulté; cependant lorsqu'on se propose d'aller à l'une des îles de ce groupe, il paraît convenable d'attérir au vent de celle que l'on veut aborder. Cette route est préférable, tant pour éviter les calmes et les fausses brises que l'on serait exposé à rencontrer sous le vent de ces îles, que pour éviter la perte de temps. Ainsi donc, pour aller au mouillage d'Honoloulou, qui est le port principal de

l'île Oahou et capitale de cet archipel, comme étant le siége du gouvernement et la résidence ordinaire du roi, et aussi le point où l'on peut espérer de trouver le plus de ressources en tout genre, il conviendra, après avoir passé au vent des îles de l'E., de venir attaquer la partie orientale de l'île d'Oahou; on gouvernera de manière à contourner cette terre par le sud, et après avoir doublé la montagne du Diamant, qui en est la partie la plus méridionale, on fera route vers l'extrémité ouest de l'île, jusqu'à ce que le pavillon du fort de la montagne du Bol de Punch puisse être relevé au N. N. E. du compas; alors, venant au vent sur tribord, on gouvernera dans cette direction pour approcher de la côte, et on mouillera dès que l'on trouvera de 18 à 20 brasses de fond.

Les pratiques font usage, pour prendre ce mouillage, du relèvement du sommet d'une montagne que l'on nomme *Coco-Head*[1]. Elle paraît vers l'E. au-dessus de la déclivité des terres qui joignent les montagnes de l'île à celle du Diamant, qui forme l'abri du mouillage dans l'E.

On ne doit point, en faisant route au N. N. E. pour approcher de la côte, courir assez au nord pour cacher entièrement le sommet du Coco-Head; sa vue et le relèvement du Bol de Punch sont de bonnes marques pour aller prendre ce mouillage; mais je crois qu'il est peut-être nécessaire d'y avoir déjà été pour s'en servir utilement. Dans le cas où l'on ne distingue-

[1] Tête de coco.

rait pas bien le Coco-Head, on s'en tiendra à la pre-
mière instruction qui suffit.

Au mouillage extérieur on a presque toujours une grosse houle; même par les plus beaux temps, et en hiver, on est exposé aux vents du sud et du S. O. qui rendent cette rade très-dangereuse par la grosse mer que ces vents occasionnent : le fond y est cependant d'une assez bonne tenue. Pendant tout notre séjour sur cette rade, la brise fut constante de l'E. au N. E.; souvent elle était très-fraîche et accompagnée de grains de pluie. Les pratiques disaient que ce temps était extraordinaire dans cette saison; ils assurent que les vents alizés fraîchissent vers neuf ou dix heures du matin, et qu'ils diminuent et tombent tout-à-fait au coucher du soleil ou pendant la nuit, circonstance que nous n'eûmes pas lieu de vérifier, la brise s'étant toujours maintenue pendant la nuit.

Les bâtiments, en arrivant à Honoloulou, sont obligés de mouiller d'abord sur la rade extérieure. Dans le jour, la brise est généralement trop fraîche pour qu'on puisse entrer dans le port; les vents étant sinon contraires, au moins très-près. On attend sur cette rade, jusqu'au lendemain, et, de bonne heure, on profite du calme pour se faire remorquer ou pour se faire touer à l'intérieur. La nature du fond, sur cette rade, oblige à faire usage de chaînes pour mouiller; des câbles en chanvre y seraient promptement coupés par les coraux.

Le port intérieur d'Honoloulou se trouve en dedans des rescifs; il peut recevoir tous les bâtiments d'un

tirant d'eau au-dessous de 5m 85c. Sur la barre de l'entrée il n'y a pas moins de 6m 50c d'eau à basse mer ; la passe qui conduit au port est balisée du côté de l'E., et en gouvernant de manière à passer de 20 à 25 brasses à l'ouest de chaque balise, on suivra le chenal le plus profond.

Une direction qui conduit dans le chenal et qui est très-facile à suivre, c'est de mettre le clocher de la mission des étrangers par la porte du fort d'Honoloulou. Ce fort se trouve au bord de la côte et se distingue facilement par la blancheur de ses murs sur lesquels la porte tranche par sa couleur foncée. Toutefois, à moins d'être soi-même pratique, on ne devra point chercher à entrer dans la rade intérieure, sans pilote.

La longueur de la passe est d'environ 1600 mètres ; sa largeur peut avoir 200 mètres à l'entrée ; elle se rétrécit ensuite à moins de 80, et le fond, après avoir diminué rapidement de 14 à 4 brasses, remonte jusqu'à 6 et 7 brasses au mouillage intérieur.

Le port d'Honoloulou est très-sûr ; on peut y entreprendre toute espèce de travaux de réparation. L'eau se fait facilement, avec une manche, à des puits particuliers ; elle est d'une assez mauvaise qualité. Les embarcations ne peuvent remonter la rivière qui vient se jeter à la mer à l'ouest de la ville.

On trouve à Honoloulou, pour les équipages, des rafraîchissements en bœufs, légumes et fruits ; mais on ne peut compter entièrement sur des approvisionnements de campagne un peu considérables ; ce n'est qu'occasionnellement que l'on trouve en abondance des

salaisons, du biscuit, des légumes secs et des eaux-de-vie ; les vins manquent généralement. La corvette anglaise le *Sulphur*, arrivée deux jours avant nous à Honoloulou, avait enlevé presque toutes les ressources en vivres de campagne, et nous ne pûmes nous procurer que dix jours de biscuit ; si nous l'eussions précédée à ce mouillage, elle eût été obligée d'aller à Valparaiso pour y faire ses vivres afin de pouvoir continuer sa campagne. Dans cette relâche, on ne doit regarder comme positif que le renouvellement de l'eau et du bois, bien que ce dernier article se maintienne toujours à un prix très-élevé.

Il n'y a point de pilotage régulier d'établi ; chacun peut se mêler de ce service ; l'usage a fixé le tarif, soit que l'on entre dans le port ou que l'on reste au mouillage sur la rade extérieure, on devra payer une demi-piastre par pied de tirant d'eau.

Le fond, dans le port intérieur, est de vase ; la tenue y est très-bonne. Les bâtiments du commerce sont assujétis à des droits d'ancrage, de capitaine de port, et à quelques formalités dont on a soin de les prévenir.

Les vents régnants à ces mouillages sont ceux alizés du N. E. ; cependant ils éprouvent de fréquentes variations vers le sud, de décembre en mars. Les courants portent en général vers l'ouest ou le N. O. avec une vitesse très-irrégulière, et tout-à-fait dépendante de la direction et de la force des vents.

TABLE

DES CHAPITRES

CONTENUS DANS LE TOME PREMIER.

Pages.

INTRODUCTION. I

INSTRUCTIONS. XI

ROLE DE L'ÉQUIPAGE. XXIII

CHAP. Ier. — Départ de Brest. — Vie des marins à bord. — Relâche à Ténériffe. — Vapeur atmosphérique. — Eau colorée. — Mort du maître charpentier. — Iles du Cap Vert. — Passage de la ligne équinoxiale. — Ile de Fernando de Noronha. — Le brick anglais le *Chili*. — Arrivée à Rio-Janeiro. 1

CHAP. II. — Attérage de Rio-Janeiro. — Vents, courants et marées. — Mouillage. — Population. — Coutumes. — Etablissements publics. — Cérémonies religieuses. — Environs. — Situation politique du Brésil. 43

CHAP. III. — Départ de Rio-Janeiro. — Ile Sainte-Catherine. — Nostra Señora del Destierro. — Les pampeiros. — Rio de la Plata. — Pêche à la drague. — Ile des Etats. — Recherche de l'île Christian. — Sondes thermométriques à de grandes profondeurs. 79

CHAP. IV. — Situation géographique du Chili. — Division par provinces. — Populations indigènes. — Productions. — Vents généraux. — Circonstances atmosphériques. — Salubrité du climat. — Tremblements de terre. 109

Pages

CHAP. V. — Statistique de la province de Chiloë. — Valdivia. — Monnaie de cuir. — Anse du Corral. — Attérage du port. — Ile de la Môcha. — Ile Santa-Maria. — La baie et la ville de la Conception. — Naufragés français sur la côte d'Araucanie. 137

CHAP. VI. — Attérage de Valparaiso. — Arrivée de la *Vénus* au Chili. — Causes présumées du scorbut. — Expédition du Chili contre le Pérou. — De la rade de Valparaiso. — Du mouillage. — Des vents. — Des marées. Voyage à Santiago. 185

CHAP. VII. — Départ de Valparaiso. — Ile de San-Gallan. — Ile de San-Lorenzo. — Le Callao. — Le général Santa-Cruz. — La confédération pérou-bolivienne. — Population. — Revenus. — Commerce. — Voyage à Lima. 241

CHAP. VIII. — Départ du Callao. — Arrivée aux îles Sandwich. — Prise de la *Clémentine*. — Missionnaires catholiques mis en liberté. — Arrivée du roi. — Conférence avec les chefs des îles Sandwich. — Transaction pour M. Bachelot. — Convention avec le roi des îles Sandwich. — Lois des îles Sandwich. — Réglements du port. — Séjour à Honoloulou. 317

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION.

La *Relation du Voyage* formera 3 volumes in-8° imprimés sur grand papier vélin et accompagnés d'une grande carte générale du Monde, pour servir à l'itinéraire du voyage.

Le prix de chaque volume est de 9 fr.

L'*Atlas* formera environ 15 livraisons. Chaque livraison sera composée de 5 à 6 planches, sur très-beau papier jésus ; les costumes seront coloriés et les vues tirées sur papier de chine ou en couleur.

Le prix de chaque livraison est de 12 fr. 50 c.

La Relation se vendra séparément.

A. Pihan de la Forest, Imp. de la Cour de cassation, rue des Noyers, 37.